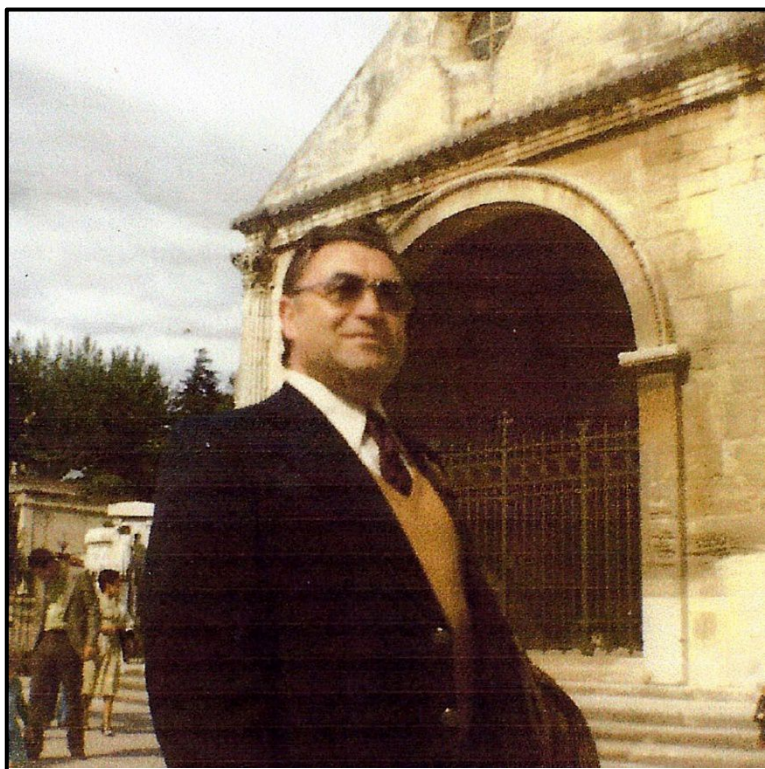


# **PIERRE CAUSSE**

**Prêtre de la Mission  
Majoral du Félibrige  
1921 – 2009**



**Recueil de  
Textes et témoignages**



## Préface

« *Que cette voix chaude et amicale entretienne l'amitié que la mort ne saurait détruire.* »

Voilà comment Pierre Causse célébrait la mémoire de son grand ami le Père Gibert. Ces mots, nous les reprenons aujourd'hui avec émotion pour évoquer, à notre tour, celui qui fut membre de la Congrégation de la Mission (Lazariste), Majoral du Félibrige, Aumônier national des gitans et des gens du voyage.

Pour nous, ses amis lunellois, il reste le prêtre certes, mais aussi l'humaniste, l'ami qui aidait à réfléchir, qui encourageait et savait reconforter.

Lors du Centenaire de *l'Escolo dóu Vidourle*, il fut évoqué dans un trop bref discours. Nous avons alors pensé à lui rendre un véritable hommage. Il le méritait bien, lui qui a toujours su honorer fidèlement ses amis disparus.

Il n'était pas question, dans cette entreprise que quiconque se mette en avant. Voilà pourquoi le choix de « collectif anonyme » a été retenu dans un premier temps pour se transformer bien vite en *Association Souvenir Pierre Causse*.

La générosité d'un grand nombre de personnes a ainsi permis la publication de ce recueil et l'organisation des journées à la mémoire de Pierre à Prime Combe, Salinelles et Lunel au cours de l'année 2021.

Qu'elles en soient vivement remerciées !

Il fallait la personnalité de Pierre toute en bienveillance, intelligence et amour des autres pour entraîner ainsi derrière la petite "colo" des cinq, tous ceux qui n'attendaient que cela. Comme le dit son ami le Père JP Renouard : « *C'est à nous qui sommes ses frères et ses amis, chrétiens ou pas, de le garder en vie dans nos cœurs.* »

Il faut dire aussi que ce recueil n'aurait pas vu le jour sans l'obstination de l'un d'entre nous qui souhaitait si fort la publication des écrits de Pierre Causse. Tout comme cela avait été fait pour ses amis félibres majeurs de l'Escolo dou Vidourle : Louis Abric, Alphonse Arnaud et Louis Fourmaud.

Et voilà comment nous nous sommes retrouvés dans cette aventure de traduction qui fut enrichissante et bienvenue en ces temps de confinement !

Le choix des hommages divers en début du livre nous a semblé opportun pour mettre en lumière toutes les facettes de la personnalité de cet homme remarquable, d'un extraordinaire charisme.

Espérons que tant de pages d'homélies ne décourageront pas le lecteur ! Il faut savoir savourer ces textes à petites doses pour retrouver les grandes lignes de la pensée de celui qui fut un Lazariste éloquent. Il savait certes, transmettre la parole de Dieu, mais n'oubliait jamais les hommes ! Il suffit pour cela de souligner son rôle, auprès des plus défavorisés.

Et puis, comment ne pas être sensible à cette belle langue provençale que le Père Causse maîtrisait parfaitement et qu'il savait

utiliser dans sa simplicité et avec des pointes d'humour afin de mieux toucher son auditoire.

En ce qui concerne la graphie : que les puristes de la « *lengo nostro* » comprennent, comme nous, que le Père Causse adaptait ses discours selon les assemblées auxquelles il s'adressait : il a prêché de la Provence à l'Aquitaine ... Et surtout que le lecteur nous pardonne pour les imperfections qui resteront ...

Comme disait Pierre : « *Nous avons fait tout ce que nous avons pu et les Saintes feront le reste !* »



## Biographie

Né à Lunel le 23 janvier **1921**.

06 février **1921** baptisé à l'église de Lunel.

**1934** entre à l'École Apostolique de Prime-Combe.

**1937**, à Notre-Dame de Prime-Combe, à l'occasion du pèlerinage des félibres, il rencontre Louis Abric, Alphonse Arnaud, Baissat... et le majoral l'Abbé Salvat.

**1940** intègre le séminaire à Prime-Combe.

**1948** Ordonné prêtre par Mgr Mathieu dans la chapelle de Notre-Dame du Pouy à Dax.

**1948** le Père Causse rejoint le Père Gibert à Toulouse afin de travailler dans les missions paroissiales.

**1948** L'Archevêque d'Aix-en-Provence demande aux pères Causse et Gibert d'être les animateurs du pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer.

**1962** rejoint la maison de Tour-Sainte à Marseille.

**1966** prédication d'une retraite de 10 jours aux sœurs de Saint Vincent de Paul à Prime-Combe.

**1968-1969** Mission au grand séminaire de Montpellier.

**1969** Prime-Combe messe avec le Père Gibert. Messe « *Seigneur, prends pitié !* » composée par le Père Gibert.

**1969** décès du Père Pierre Gibert.

**1973** Majoral du Félibrige (Cigalo de Buzet, o de l'Agout Cigalo de Buzet que détenait avant lui l'Abbé Joseph Salvat.)

**1976** publications de la « *Messo en lengo nostro*, » puis le « *Missau e rituaau en lengo nostro*. »

**1977-1983** : Aumônier national des gitans.

**1992-2008** Marseille Tour Sainte puis rue d'Austerlitz.

**1998** Jubilé sacerdotal à la Chapelle de L'Angéus à Marseille.

**2002** Il travaille avec la fille de son ami André Sauveplane à la publication du livre « *Sansogno*. »

**2008** Il arrête ses activités et se retire à Montolieu à la maison de retraite Saint Vincent de Paul.

**2009** Décès à Toulouse.

1933

*Renouvellement des promesses du baptême à Lunel (avec sa sœur « Fifi »)*





ACTE N° 16

Pierre Maquis  
Fouineux  
Causse

Déclarié à Toulouse  
(Haute-Garonne) le  
20 janvier 1925  
(le 23/1/1925)

Le vingt trois janvier mil neuf cent vingt cinq, devant moi, prêtre, héritier de mon père, est né  
à Toulouse, rue de la République n° 55. Pierre MARQUIS FOUINEUX, du sexe  
masculin, de Louis Antoine CAUSSE, trente ans, employé de commerce,  
et de Rosalie Françoise Résamine WABELLY, vingt six ans, sans  
profession, son épouse, domiciliés en cette commune, rue de la République  
n° 55. Près de la vingt quatre janvier mil neuf cent vingt cinq,  
des heures du matin, sur présentation, de l'acte de naissance  
dite par le père. En présence de Joseph Rodin, propriétaire à  
Toulouse, et de Adelin Vinas marchand de chandons. Et René  
Fouineux maquis, qui lecture faite ont signé avec le déclarant  
et moi, Joseph Rodin, maire de Toulouse.

Joseph Rodin  
René Fouineux

Acte de naissance ▲ et de baptême ▼ de Pierre Causse

Actes de Baptême (année 1921)

N° 29

L'an mil neuf cent vingt et un et le six février  
a été baptisé Pierre Marie Fructueux Causse  
né le 23 janvier 1921 fil naturel et légitime de Louis Causse  
et de Rosalie Wabelly Le parrain a été Pierre Causse  
et la Marraine Marie Aurial qui ont signé avec nous.

Confirmer le 21 mars 1922  
à Luch  
par M. de Labat  
Cahuzac et Arzac

Causse Pierre  
Marie Aurial  
Louis Causse  
Louis Wabelly  
Pierre Causse

## **I : CONNAÎTRE LE PÈRE PIERRE CAUSSE**



**Pierre Gibert et Pierre Causse aux Stes-Maries-de-la-Mer**

## **Souvenirs ... en la fête de Saint-Pierre**

### **Entretien Pierre Causse et le Père Glénadel**

Groupés autour de la table familiale de Tour-Sainte, nous nous rappelons que le Père Gibert a rejoint la Maison du Père depuis décembre 1969 déjà.

C'était un confrère, un ami dont j'ai apprécié l'amitié, la simplicité toute vincentienne et l'ardeur missionnaire. Il aimait la Congrégation, la Communauté, toujours heureux de rendre service à nos sœurs.

Pour vous, Filles de la Charité, j'ai voulu recueillir quelques souvenirs auprès du Père Causse qui fut son ami et son supérieur ; voici notre conversation :

**P. Glénadel :**

Nous n'avons eu, pour nous rappeler le souvenir de Pierre Gibert, qu'un petit entrefilet... dans le bulletin provincial de Toulouse.

**P. Causse :**

Très volontiers, je répondrai à vos questions !

**P. Glénadel :**

J'ai cru comprendre que vous le connaissiez depuis très longtemps.

**P. Causse :**

Depuis notre entrée à l'Ecole apostolique de Notre-Dame-de-Prime-Combe, en 1934. Je devais avoir 12 ans et lui 11 ; il arrivait de son village natal : Saussan, dans l'Hérault ; son père était viticulteur, ainsi que son frère. Il arrivait avec cette foi paysanne, cette solidité de terrien qu'il a gardées toute sa vie.

**P. Glénadel :**

Étiez-vous dans la même classe, le même cours ?

**P. Causse :**

Non, il avait déjà fait sa sixième, au Petit Séminaire de Montpellier et il entrait en cinquième, tandis que j'arrivais de l'école primaire et entrais en 6<sup>o</sup>.

**P. Glénadel :**

« Cette » époque, « la belle époque » de Prime-Combe, sous la direction du Père Cazet. N'avez-vous pas quelques noms que nous connaissons tous, des Prêtres qui nous ont éduqués et qui ont gardé une grande place dans votre cœur et celui du Père Gibert ?

**P. Causse :**

Le Père Cazet, arrivé en 1934, nous a tous profondément marqués. Il y avait aussi des professeurs inoubliables... le Père Bruni, notre confrère ici, à Tour-Sainte, et d'autres que l'on connaît bien dans la Province : M. Davy, M. Fourcade et d'autres...

**P. Glénadel :**

Pour vous, jeunes garçons qui arriviez de vos villages, quelle a été la première impression, en arrivant auprès de N.D. de Prime-Combe ? Prime-Combe vous était connue ?

**P. Causse :**

Oui, je connaissais Prime-Combe : j'y venais chaque année, en pèlerinage, avec ma paroisse. Les deuxièmes dimanches d'octobre, tous les paroissiens de Lunel montaient en processionnant jusqu'au sanctuaire.

En arrivant à Prime-Combe, je retrouvais donc des lieux qui m'étaient familiers, puisque depuis ma plus jeune enfance, je venais là avec mes parents, puis avec des groupes de jeunes.

Prime-Combe représentait pour nous alors, le lieu de la sécurité, de l'épanouissement, de la joie austère ; sous ses pins maintenant disparus depuis l'incendie de 1962, un cadre riant

favorisant la réflexion, les jeux dont nous savions profiter les uns et les autres et, surtout, l'espérance de réaliser notre rêve : devenir Prêtre.

**P. Glénadel :**

Ainsi, depuis la sixième jusqu'à la Première, il y eut sûrement des liens de camaraderie et même d'amitié ; avez-vous quelques souvenirs ?

**P. Causse :**

Ils ne manquent pas ! Mais enfin, ceux qui nous ont connus ont gardé le souvenir de jeunes particulièrement chahuteurs. Le tandem Causse-Gibert était inséparable et remarquable surtout par...j'ose le dire...le chahut qu'il provoquait parfois !

À une certaine époque, nous étions devenus la bête noire du préfet de discipline qui un jour, excédé par nos espiègleries, nous avait donné à étudier le 3<sup>e</sup> acte d'Andromaque.

**P. Glénadel :**

Après ces six ou sept années, vous avez commencé votre séminaire interne, mais je crois que Monsieur Gibert n'était pas avec vous.

P Causse :

En effet, il est parti en 1939, faire son séminaire à Pont-Chevron, puisque la guerre avait obligé les séminaristes à quitter Saint-Lazare.

**P. Glénadel :**

Vous parlez de séminaire : qu'entendez-vous par « séminaire ? »

**P. Causse :**

Il s'agit du séminaire interne, tel qu'il s'est toujours fait dans la Congrégation. Il partit donc à Pont-Chevron, sous la direction de

Monsieur Pumir.

De mon côté, je terminais cette année-là mes humanités et, en octobre 1940, j'entraîs moi-même au séminaire à Prime-Combe.

La défaite avait coupé la France en deux parties et Pont-Chevron était dans la zone occupée.

Avec mes condisciples de rhétorique qui voulaient rester dans la Congrégation et d'autres élèves venus de Marvejols et Cuvry, nous étions une douzaine et nous commençâmes notre séminaire, sous la direction de Monsieur Dufranc.

**P. Glénadel :**

Vous avez dû entendre parler de ce que faisait le Père Gibert ?

**P. Causse :**

Bien sûr ! Le Père était méridional ; il n'avait pas besoin de le dire ; on s'en apercevait à ses premiers mots et c'est la raison pour laquelle il fut surnommé « Marius » !!!

Pendant son séminaire interne, il fut ce qu'il avait été à Prime-Combe : enjoué, jovial, continuant à toucher un peu à tous les instruments, car il était musicien dans l'âme. Il était aussi un excellent chanteur, comme son père et son frère d'ailleurs.

Déjà, à Pont-Chevron, le Père était l'animateur des festivités et des chants, des soirées que l'on pouvait vivre, là-bas, en zone occupée.

Il eut un office, un, en particulier, dont il garda le plus amusant souvenir ; il était chargé des porcs... Comme à Pont-Chevron, les séminaristes (comme on disait) « crevaient de faim, » il envoyait la nourriture qu'il apportait aux cochons de Pont-Chevron !

**P. Glénadel :**

J'ai cru comprendre que son séjour au séminaire fut l'un des meilleurs temps de sa vie.

**P. Cause :**

Oui, car il eut la possibilité de nouer de solides amitiés. Il retrouva d'ailleurs franche et loyale camaraderie avec ceux qu'il avait laissés à Prime-Combe et qu'il retrouva, en 1944, après la guerre, à N.D. Du Pouy.

**P. Glénadel :**

Et ce fut la dernière étape avant le Sacerdoce ; vous souvenez-vous de quelques faits ayant trait à cette époque où, après avoir été séparés de la Communauté par le S.T.O, vous vous retrouviez là, en pleins moments de crise, pour vous préparer à ces lendemains que vous ne connaissiez pas, ces lendemains missionnaires ?

**P. Cause :**

Nous étions prêts, à cette époque-là, à toutes les aventures et nous parlions souvent de notre vie missionnaire ; c'est cela surtout qui nous hantait.

Le Père Gibert souhaitait ardemment partir en Amérique du Sud. La Chine ne le tentait pas, ni même Madagascar, contrairement à notre ami, Adrien Gaz de St-Bauzile-de-Putois qui, lui, est parti à Madagascar le lendemain de son ordination.

Le Père Gibert, lui, rêvait de partir au Chili ; il connaissait d'ailleurs bien l'espagnol qu'il parlait admirablement. Il avait des ascendants espagnols.

Souvent, nous nous entretenions de ces possibilités, mais...il faut dire que notre attachement au Midi ne faisait que grandir ! Nous discussions souvent de littérature provençale et je me revois encore avec lui, dans certaines promenades, en compagnie d'autres

méridionaux, partant avec les œuvres de Mistral sous le bras et, surtout pendant les mois d'été, à l'ombre des pins, déclamer, lire à haute voix, les poèmes de Mistral.

**P. Glénadel :**

Avez-vous quelques souvenirs du jour de l'ordination du Père Gibert ?

**P. Causse :**

Oui, spécialement de sa première Messe dans son village de Saussan, village à la foi chrétienne solide. Elle fut un triomphe pour le Sacerdoce et j'ai retrouvé le sermon dans lequel le Père remerciait ses compatriotes de l'avoir aidé à monter à l'autel, par leur foi et par leurs prières. Le Merci qu'il adressait n'était pas un Merci personnel, mais c'était le Merci du Prêtre qui a conscience de faire partie d'une lignée.

Dans cette allocution, il soulignait qu'il était le quatrième prêtre du village natal, actuellement vivant dans le ministère.

**P. Glénadel :**

Son placement a-t-il été pour lui une surprise ?

À cette époque, beaucoup de jeunes avaient l'Amérique du Sud comme objectif et je me souviens d'avoir rêvé, moi-même, d'aller en Colombie.

**P. Causse :**

Nous étions au lendemain de la guerre ; nos communautés de France, notamment les maisons de Mission, vivaient au ralenti, depuis la séparation.

Les grands séminaires et les écoles apostoliques étaient en plein essor ; les maisons de mission avaient besoin d'un renouveau. Dans le nord, à Loos, il y avait bien une maison de mission florissante, mais les autres vivaient, malgré le travail acharné de



nos confrères.

Il semble bien que la politique de la congrégation, au moins en France, fut de renforcer les maisons de mission, sans oublier pour autant les missions étrangères. Plusieurs jeunes prêtres, du cours du Père Gibert, partirent à Madagascar et en Chine.

L'Amérique du Sud était fermée aux Français : c'est pourquoi le Père fut placé en 1947 à Toulouse, maison qui devait être renforcée par des éléments jeunes.

En 1948, je le suivis moi-même et nous avons travaillé ensemble dans les missions, pendant quelques années, jusqu'à son départ à Lyon.

**P. Glénadel :**

Avez-vous quelques anecdotes de votre vie de missionnaires ?

**P. Causse :**

Nous avons été un peu à la jointure de deux types de missions.

Tout d'abord, la mission Paroissiale : on arrivait dans la paroisse quelques jours avant l'ouverture de la mission et l'on visitait toutes les familles...ce qui n'était pas toujours tellement facile, surtout dans les villes où il fallait faire du porte à porte...et pas toujours intéressant, car il fallait faire vite. Le contact était trop rapide, d'autant que l'on ne rencontrait guère les hommes qui, eux, étaient au travail.

Nous préparions un peu la mission avec le clergé. Nous fîmes surtout ce genre de missions durant les années 1948-1951-1952.

Puis vint la fondation du Centre Pastoral des Missions à l'intérieur qui nous fit amorcer un virage, une mutation.

La Mission paroissiale progressivement laissait place à la mission Générale ou Régionale ; elle s'adressait non seulement à une paroisse, mais aussi à toute une ville, tout un secteur, toutes les catégories sociales. Elle voulait mobiliser toutes les forces apostoliques d'une ville ou d'un secteur donné.

C'est donc vers le C.P.M.I. que la Province du Midi s'orienta et le Père Gibert fut l'un des plus ardents à entrer dans ce mouvement. Nous fîmes ensemble plusieurs sessions pour étudier de nouvelles méthodes et nous préparer à une nouvelle manière de travailler. Ce fut une période exaltante, car la mission générale ou régionale permettait d'atteindre un plus grand éventail de personnes, de toucher à d'autres activités, d'aborder de réels problèmes de vie. Cette mission nous faisait travailler étroitement avec l'Action Catholique.

Le Père perfectionna ainsi non seulement ses visées missionnaires, mais aussi ses attitudes intérieures, par rapport à la mission.

**P. Glénadel :**

Est-ce pendant ces missions que le Père devint « le vagabond du Bon Dieu ? »

**P. Causse :**

Parmi les grandes missions de l'époque, nous pouvons signaler celles de Foix (Ariège), Pamiers (Ariège), Toulouse, Bordeaux, St-Girons (Ariège), celles aussi de la Camargue. Dans l'Hérault : secteur de Capestang et de Clermont.

Le père commença à s'initier à la guitare, pendant la mission de St-Girons : nous avions un prêtre ami qui jouait excellemment et le Père Gibert qui était né musicien, lui pour qui un instrument n'avait pas de secret...s'initia.

Il suffisait qu'il prît...flûte, accordéon ou guitare, pour qu'au bout d'une demi-heure, il fut déjà à même de jouer quelques morceaux.

Il se mit à composer pour lui-même quelques chansons et, comme celles-ci avaient du succès, encouragé par tous, il en composa d'autres. Il édita même un disque accompagné d'un recueil de chansons « Le vagabond du Ciel. »



**P. Glénadel :**

Mission, guitare...il y eut aussi dans la vie du Père, un autre

amour ? Le pèlerinage aux « Saintes-Maries... » Avez-vous quelques souvenirs sur ce point-là ?

**P. Causse :**

Les souvenirs ne manquent pas, car pendant près de vingt ans, l'un et l'autre nous avons été les animateurs de ce pèlerinage, à la demande d'ailleurs de Monseigneur l'Archevêque d'Aix-en-Provence.

Voyant l'importance que prenait le pèlerinage et les difficultés qu'un prêtre, seul, le Curé de la Paroisse, devait affronter, Monseigneur suggéra de confier l'animation et la direction de ces journées, à une équipe.

C'est alors que Monsieur le Curé des Saintes-Maries demanda à notre Supérieur de nous envoyer chaque année, pour le pèlerinage.

Ainsi, nous avons été émerveillés de la foi de ces pèlerins : humbles travailleurs de nos régions, gitans venus de très loin et qui ont été éveillés, par leurs aumôniers à un authentique christianisme.

Nous avons pu constater, d'année en année, le bien spirituel que le Seigneur accomplissait. Je puis affirmer que, malgré la publicité souvent mensongère, ce pèlerinage reste un haut-lieu de prière.

Qui peut assister, sans être profondément ému, à la montée et à la descente des Châsses des Saintes Maries, dans le déferlement des chants et des prières ?

Le pèlerinage nous procurait aussi des contacts précieux et d'abord celui des aumôniers gitans. Ils nous apportaient leurs expériences auprès de ces pauvres gens qu'ils essaient d'évangéliser : préparation au Baptême, première Communion des enfants et des adultes, préparation à la Confession, initiation à

l'Eucharistie pour les adultes...autant de choses émouvantes et réconfortantes.

Il y avait aussi les contacts avec les pèlerins et parmi les gardians. Le Père Gibert excellait dans ces rencontres, car il avait le sens de ce qu'il fallait dire et faire. Il savait partir de leur vie et c'est au contact de ces hommes un peu rudes, de ces hommes de la nature, que nous apprîmes à découvrir d'authentiques valeurs.

Certes, leur foi n'était pas toujours très éclairée, mais elle ne demandait qu'à l'être et Pierre Gibert, pour sa part, s'y employait.

Voilà pourquoi ces hommes de la terre lui donnèrent leur estime et lui manifestèrent leur reconnaissance, lorsque le Seigneur le rappela à lui.

**P. Glénadel :**

Il nous faut revenir à Marseille. Je crois bien que Pierre Gibert a été placé dans la maison de Tour-Sainte, bien avant vous ?

**P. Causse :**

En effet, Pierre Gibert est arrivé à Marseille en 1958. J'y suis arrivé moi-même en 1962. Nous nous retrouvâmes donc là, c'est une manière de parler parce que nous ne nous étions pas quittés.

À Marseille donc, nos relations furent ce qu'elles étaient avant notre rencontre à Tour-Sainte, parce qu'en définitive, Pierre Gibert resta peu à Marseille, bien qu'il y fût placé, sa vie, son activité étaient ailleurs.

Il prit (il faut le dire) peu de part à l'activité apostolique de la Ville de Marseille en dehors de la mission que nous prêchâmes ensemble dans le secteur de Saint Julien – Bois Luzy, pour ne pas parler de Saint Barnabé. Mais à Marseille, toutes les fois qu'il venait, le Père Gibert était le confrère gai, charmant, enthousiasmant qu'il ne cessait jamais d'être, et dès qu'il était là, on peut dire que la

maison était emplie de ses chansons. C'était, entre les murs, des échos de guitare, des enregistrements. Autant de choses qui nous réjouissaient et qui nous manifestaient sa présence amicale.

Lorsqu'il était là, bien sûr, surtout à l'occasion des fêtes, il ne pouvait pas passer inaperçu, surtout lorsque, avec sa guitare, il animait nos fins de repas. Nous gardons tous le souvenir, souvenir sonore, d'ailleurs enregistré, de ces aimables après-midis, où Pierre Gibert n'arrêtait pas de chanter, ce qui faisait dire de lui, en plaisantant : « Il est comme le tambour de Cassis, il faut lui donner 20 sous pour qu'il commence et 50 pour qu'il s'arrête. »

**P. Glénadel :**

Oui, ce sont de très bons souvenirs cela, mais il ne resta pas à Marseille. Les Supérieurs l'appelèrent au « Berceau ; » cela nous étonna tous, mais, lui partit, je crois, gaiement. Il voyait là, en effet, un moyen plus efficace de se donner à la jeunesse et spécialement à ces jeunes qui désirent devenir Missionnaires, car il sentait bien que le problème de la relève était un des plus importants actuellement pour la Congrégation.

Quelques mois plus tard, nous le revoyons non pas à Marseille même mais dans son pays natal, c'est la dernière période de sa vie.

Vous êtes allé le voir souvent, que pensez-vous de ce séjour ?

**P. Cause :**

Avec son retour dans son village natal, à Saussan, Pierre Gibert entre dans une nouvelle étape de sa vie, la dernière. Ce sont des circonstances bien douloureuses qui l'ont ramené chez lui.

Son frère, gravement atteint en mars 1969, meurt très rapidement le 15 avril de cette même année, laissant trois enfants jeunes et une petite propriété qu'il essayait péniblement de remonter

après le gel catastrophique de 1963.

Pour subvenir aux besoins de ses jeunes neveux, de sa belle-sœur et de sa vieille mère, Pierre Gibert est autorisé, par le Visiteur de la Province et son Conseil à partir chez lui, pour continuer le travail de son frère jusqu'aux vendanges prochaines de façon que cette récolte ne soit pas perdue, car elle est le seul gagne-pain de cette famille, et de manière aussi à prévoir l'avenir, à chercher à qui confier cette propriété pour que soit poursuivi le travail.

C'est donc la raison majeure qui le conduisit à Saussan. Là il se mit à travailler d'arrache-pied. On le voyait partir tous les matins sur le tracteur, labourer la vigne, sulfater, en un mot faire tout le travail des viticulteurs, travail auquel il n'était plus habitué et puis le soir il célébrait la messe dans son église.

Les quelques mois qu'il passa dans son village furent un véritable apostolat ; une véritable prédication. J'entends encore un vieux paysan de chez lui me dire : « Cet homme est admirable, lui qui n'a jamais travaillé la vigne, le voilà qui part plus tôt que nous, qu'il rentre parfois plus tard que nous...il n'arrête pas de travailler ! On parle des prêtres ouvriers, de leur apostolat, mais nous, nous en avons un et nous en sommes fiers. »

En effet, si Pierre Gibert souffrait de ce travail qu'il devait faire et qui lui était pénible, il trouvait aussi des joies très reconfortantes car il ne fut jamais si proche de ses compatriotes que durant ces quelques mois. Il partagea pleinement la vie du village. On le voyait tous les jours où il ne travaillait pas, le dimanche notamment, sur la place du village, causant avec les hommes, avec les jeunes gens. Là encore il était prêtre, il aidait les gens à réfléchir, il encourageait, il reconfortait. Et ce travail-là, ce travail à la fois humain, spirituel et sacerdotal, il l'accomplit jusqu'après les

vendanges. Alors que tout était mis en ordre, la récolte rentrée, il avait pris toutes les dispositions pour que la propriété fût prise en main par un bon fermier. Il était prêt à repartir au « berceau » et il comptait fermement reprendre son travail...mais le mal était là, il devait s'arrêter.

**P. Glénadel :**

Nous en arrivons maintenant aux quelques mois de maladie et de souffrances durant lesquelles Pierre Gibert, seul, dans son village, se prépare à paraître devant Dieu. Je crois que vous avez eu, à ce moment-là, beaucoup de contacts avec lui...pourriez-vous nous dire quelques mots de cette montée spirituelle ?

**P. Causse :**

Ce ne furent pas quelques mois, mais quelques semaines ! En effet, Pierre Gibert depuis longtemps, souffrait de l'œsophage, disait-il de l'estomac, il ne savait trop. Et, devant une maigreur persistante et une douleur qui le faisait cruellement souffrir...il se décida à consulter un médecin. Hélas ! Il était déjà trop tard ! les examens, puis une intervention chirurgicale, prouvèrent que le mal avait fait son œuvre et qu'il était fatal !

Au sortir de l'hôpital de Montpellier, il se retira non pas dans son village natal, mais dans la maison de sa sœur à Montpellier et il vécut là six semaines, entouré de l'affection de sa mère, de sa sœur, de ses neveux et de tous les siens, endurant des souffrances, au début relativement supportables, mais vraiment atroces les dernières quarante-huit heures de sa vie...

Et de même que nous avons assisté à une montée spirituelle de Pierre Gibert dès son retour dans son village natal après la mort de son frère, nous fûmes une fois de plus, les témoins d'une nouvelle montée spirituelle à l'occasion de cette maladie. Gardant toujours



sa même franchise, un jour j'allais le voir, il me demanda brutalement : « Toi, au moins tu ne me cacheras pas la vérité, peux-tu me dire ce que j'ai ? » Et, avec des ménagements bien sûr, j'essayai de lui faire comprendre qu'il était atteint d'un mal grave, sans lui dire pour autant que ce mal devait lui être fatal, un mal suffisamment grave pour qu'il mette en ordre ses affaires. Je le voyais bien disposé, très calme, très serein ! Il me fit alors cette réflexion : « Si on avait pu me dire que je pourrais un jour mourir d'un cancer... ! »

Profitant de ce qu'il entrevoyait, je me permis, compte tenu de notre amitié et de tous les antécédents, de tout ce qui avait précédé entre nous de réflexions, et de prières, je me permis de lui poser la question : « Et si tu devais partir, es-tu prêt ? » Il me répondit : « Je suis prêt. »

Je le revis plusieurs jours de suite, car mon Ministère m'avait amené en ce début de novembre 1968 au grand Séminaire de Montpellier, j'en profitais pour lui dire : « Puisque je suis là et que tu peux dire la messe dimanche, qui est la fête de la Dédicace, et si je venais concélébrer avec toi ?... » car Pierre Gibert se levait ; pratiquement il ne resta couché que les dernières quarante-huit heures de sa vie. Sa souffrance était suffisamment supportable pour qu'il puisse se déplacer, jouer de la guitare, écouter la radio, regarder la télévision.

Pierre Gibert me répondit : « Bien entendu tu viendras dimanche concélébrer et je serai très content d'être avec toi. » Je le lui avais promis, le Père Gaziello viendrait avec moi.

Comme nous étions seuls, j'ajoutais « Et si je te donnais le sacrement des malades ?... »

C'est alors que son visage changea et qu'il me posa

simplement cette question angoissée : « Tu crois ? » Je lui répondis : « Compte tenu de notre conversation d'hier et de ce que nous prêchons aux autres, tu sais aussi bien que moi, que le sacrement des malades n'est pas le sacrement des morts, mais celui des vivants, je pense que toutes les conditions sont réunies pour que tu puisses le recevoir. » Il acquiesça : « D'accord, tu me donneras le sacrement des malades, mais alors préviens ma mère, qui ne se doute de rien. »

Je revins donc le lendemain pour préparer sa mère et pour lui dire que l'état de Pierre était assez grave pour recevoir le sacrement des malades. Sa mère l'avait déjà compris : « Je me doute bien que les choses sont graves, il ne me dit rien, personne ne me dit mot, mais, je m'en doute, et, puisque vous l'avez décidé tous les deux, vous le ferez. »

Le dimanche neuf novembre, le jour de la fête de la Dédicace, le Père Gaziello et moi nous rendîmes chez le Père Gibert. Il avait déjà préparé la table d'autel dans la salle à manger. Sur la table, il avait posé les photos de famille : celle de son père, et d'autres.

Sa famille était là réunie : sa mère, sa sœur, son beau-frère, ses neveux et nièces. Lui-même prépara sa famille à la messe en rappelant la liturgie du jour « La Fête de la Dédicace, » dit-il, va nous rappeler la venue du Christ dans la maison de Zachée. Aujourd'hui, le Christ va venir dans notre maison, nous en profiterons pour le remercier de venir chez nous et nous le remercierons aussi pour les bienfaits que nous avons reçus, notamment les bienfaits de la famille. Nous nous sommes toujours bien entendus entre nous, nous nous sommes soutenus et aimés, nous remercierons Dieu de cela, et, je célébrerai la messe pour les morts et les vivants de la famille et nous remercierons Dieu pour ce bien de l'amitié... dans l'épreuve de la maladie, l'amitié est un

trésor, j'ai eu l'occasion de m'en rendre compte. J'en profiterai, nous en profiterons pour tous ces amis qui sont venus me voir, qui viennent me voir et qui me témoignent leur sympathie, je prierai plus particulièrement pour les confrères de la Province, pour ceux de Tour-Sainte, et puis nous remercierons Dieu pour le bien de la Foi. C'est dans les épreuves que nous nous rendons compte de la nécessité de la Foi, de tout ce qu'elle peut nous apporter. Nous en avons reçu cette foi de Dieu, nous saurons l'en remercier. »

Le Père Gibert commença la messe. Après la lecture de l'Évangile, il fit lui-même une homélie très courte en reprenant les mêmes idées de la venue du Christ au milieu de nous, de la reconnaissance que nous devrions lui manifester, et puis, s'adressant à moi, il me dit : « Explique la catéchèse du sacrement des malades. » C'est ce que je fis.

Lui-même s'assit sur son fauteuil et devant tous je donnais le sacrement, disant à haute voix ces magnifiques prières pleines de foi, de réconfort, et par lesquelles nous demandons en même temps la santé de l'âme et si Dieu le permet le recouvrement de la santé du corps.

Inutile de dire que ces paroles prenaient là tout leur sens, que chacun les recevait, les entendait avec tout leur poids, toute leur force et cela n'était pas sans émotion.

La messe continua. Au moment de la communion, Pierre Gibert donna la communion sous les deux espèces à sa mère, sa sœur, aux membres de sa famille et pendant quelques instants nous fîmes l'Action de grâce. Pierre Gibert la dirigea en reprenant ses mêmes idées : action de grâce pour le bien de la famille, de l'amitié et de la Foi.

La messe se termina dans la sérénité. Après la messe, comme

nous remettions tout en ordre, je le regardais : « Tu vois, lui dis-je, tout s'est bien passé ! » Il me regarda intensément : « Quand on a la foi, tout se passe bien. »

Après ces paroles de réconfort, le dimanche se passa comme tous les autres jours. Il reçut beaucoup de visites.

Le dimanche suivant nous devions le revoir à Prime-Combe où nous avons une réunion des prêtres de la Mission de la région apostolique Provence-Méditerranée. Le lundi 16 novembre, il concélébrait la messe avec nous. Comme lors de la retraite de Viviers il tint l'harmonium, il chanta avec toute sa voix, sa voix des grands jours, cette voix qui s'accordait si bien avec les harmonies du mistral, cette grande voix qui remplissait la chapelle de Prime-Combe, qui faisait vibrer les vitres, il chanta et nous fit chanter ce jour-là, la messe qu'il venait de composer, cette nouvelle messe : « Seigneur, prends pitié ! »

Faut-il dire que, sachant tous l'état de sa santé, le sachant condamné et l'entendre chanter avec tant de fougue, tant de foi, n'était pas sans créer parmi nous une certaine émotion.

Ce fut notre dernière concélébration avec lui : concélébration vivante, chantante. À partir de ce jour-là, les souffrances s'intensifièrent et, quelques jours après, il devait entrer de nouveau à l'hôpital et rendre son âme à Dieu au matin du 4 décembre 1969.

Depuis son opération, il y avait exactement un mois et treize jours.

Le verdict du médecin s'était réalisé, mais jusqu'au bout Pierre Gibert avait gardé sa Foi, son optimisme, croyant jusqu'au bout à sa guérison, mais s'en remettant totalement à la volonté de DIEU.

**Pierre Causse, prêtre et félibre**  
**Entretien Pierre Causse et Dominique Paquier-Galliard**

Ancien aumônier national des Gitans, le Père Pierre Causse est prêtre lazariste et majoral du Félibrige. Rencontre avec un défenseur « afouga » de la culture provençale pour qui maintenant rime avec espérance.

**D Paquier-Galliard :** D'où vous vient cette passion pour la culture provençale et la langue d'Oc ?

**Pierre Causse :** Je suis né à Lunel dans une famille de petits viticulteurs où les anciens parlaient languedocien ; un pays de traditions où j'étais en relation avec des gardians, des poètes du cru, des gens de la terre qui, à l'occasion des fêtes, organisaient des félibrées où la langue d'Oc était à l'honneur. Adolescent, je reçus en cadeau de mon père « Le Florilège de la Nacioun Gardiano, » un recueil de poésies sur la Camargue : cette lecture me passionna. Par la suite, j'ai lu « Mirèio » et les poèmes de Frédéric Mistral et je me suis inscrit au Félibrige.

**D Paquier-Galliard :** Quel est pour vous le sens profond de cette culture et de ces traditions ?

**Pierre Causse :** Nos traditions sont l'expression d'une culture. Elles ont un fonds religieux ancré dans l'esprit et le cœur de ceux qui sont enracinés dans leur pays. Notre culture est essentiellement chrétienne dans ses fondements. Ses valeurs spirituelles : respect de Dieu, de l'homme, de la vie, de la nature, recherche de ce qui est juste, vrai, beau restent encore bien vivantes dans le cœur de beaucoup. Si nous les perdons, notre folklore n'est plus que théâtre et représentation. C'est tout le contraire d'une tradition vivante. La langue est le véhicule de la culture, comme l'avait bien compris Mistral. D'ailleurs, toute son œuvre est pétrie de cet humanisme chrétien. N'est-ce pas ce qui en fait son universalité ?

**D Paquier-Galliard :** Faut-il « évangéliser » les traditions populaires ?

**Pierre Causse** : Ces manifestations de la foi peuvent avoir aussi, comme ailleurs, un fond de superstition. Dans la mesure où l'on prend en charge cette culture et ce sentiment religieux, on se doit de favoriser leur évolution. Passer d'une dévotion superficielle, voire superstitieuse, à une foi personnelle, à un attachement à la personne de Jésus-Christ : là est l'enjeu..., et pas seulement pour les Provençaux.

Je sens une certaine réticence chez les prêtres vis-à-vis des pèlerinages, des traditions populaires. J'entends dire parfois : « *Vous entretenez la superstition.* » Pour moi, c'est justement l'occasion d'annoncer Jésus-Christ et d'engager un échange, voire un dialogue exceptionnel...Je me sens missionnaire ! C'est ma première vocation de lazariste...D'ailleurs, quand on me sollicite pour célébrer en provençal, en langue d'Oc, je n'accepte que s'il y a une préparation et une participation active des fidèles. Il m'est arrivé de refuser. On ne peut cautionner n'importe quoi. En ce domaine je peux témoigner de l'évolution du pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer, auquel je participe depuis 1952, et surtout depuis que les responsables diocésains d'Aix et de Marseille m'ont envoyé en mission auprès des Gitans. Au fil des années, le mystère de la Résurrection annoncé par les saintes Femmes s'est inscrit au cœur de ce pèlerinage. Pour bien des participants, c'est une révélation. On y sent une intelligence de la foi et une ferveur dont on aurait tort de se moquer.

**D Paquier-Galliard** : Vous avez participé au travail de traduction et d'édition du « Missau e Ritau en lengo d'O. »

**Pierre Causse** : Il m'a été demandé de coordonner les travaux de la « *Commission pour la langue d'Oc à l'Eglise* » qui, au lendemain du concile Vatican II, a œuvré pendant plusieurs années à la traduction du nouveau Missel Romain. Cette traduction, approuvée par la Commission Nationale de Pastorale Liturgique, a donné lieu à quatre éditions du Missel, en provençal, en gascon, en occitan et en monégasque. En 2001 ont été édités le *Lectionnaire*

*provençal, et le Missel des dimanches et fêtes.*

**D Paquier-Galliard** : Est-ce pour ce travail que vous avez été élu majoral du Félibrige ?

**Pierre Causse** : Peut-être... Probablement aussi pour mes prédications et célébrations en langue d'Oc. Je poursuis modestement l'œuvre de mes devanciers au service de l'Eglise et de la Culture provençale et occitane. Avec l'abbé Passerat de Toulouse, nous sommes deux prêtres parmi les 49 majoraux qui se rassemblent périodiquement autour du Capoulié pour travailler à la promotion de la langue d'Oc et de la culture qu'elle exprime.

**D Paquier-Galliard** : Cent cinquante ans après, le Félibrige a-t-il toujours une raison d'exister ?

**Pierre Causse** : J'ai vécu, au mois de mai, les célébrations de la Santo Estello non seulement comme des journées de souvenir mais de l'espérance ! J'ai été témoin de l'attachement d'une foule venue de tous les pays de langue d'Oc à ses traditions et frappé par la dimension internationale du rayonnement de la culture provençale. Mon seul regret ? Le peu d'intérêt des médias devant cet événement, alors que des étrangers manifestent un tel enthousiasme pour Mistral, notre langue et notre culture...



*Il a été baptisé à l'église Notre Dame du lac à Lunel*

**09.05.1998 Chapelle de « L'Angélu » - Homélie**  
**Jubilé sacerdotal du Père Cause**

*« Si j'avais su ce que c'était que le sacerdoce quand j'eus la témérité d'y entrer, comme je l'ai su depuis, j'aurais mieux aimé labourer la terre que de m'engager à un état si redoutable. » (Coste V, 568).*

Cette réflexion -vous vous en doutez- n'est pas de moi ; elle est de notre Bienheureux Père Vincent de Paul. À plusieurs reprises, dans sa correspondance et ses entretiens, il est revenu sur ce sujet, tellement ce thème du Sacerdoce lui tenait à cœur.

Vous avez voulu, mes chères Sœurs, souligner le 50<sup>e</sup> anniversaire de mon ordination sacerdotale auquel je tiens à associer le Père Riviere, ici présent. Nous faisons partie l'un et l'autre du groupe de neuf Lazaristes qui reçurent le sacrement de l'Ordre dans la chapelle de notre Scolasticat Notre-Dame du Pouy, à Dax, des mains de Mgr Mathieu, Evêque du Diocèse. C'était le Samedi Saint du 27 Mars 1948. De l'initiative que vous avez prise pour la célébration de ce jubilé, soyez remerciées, mes Sœurs, très sincèrement.

Faire mémoire d'un tel anniversaire est, me semble-t-il, pour nous tous, Frères et Sœurs de la même famille vincentienne, porteur de grâce.

En effet cette Eucharistie jubilatoire ne peut que ranimer notre Foi dans ce mystère du Sacerdoce et dans les richesses qui en découlent dont nous sommes, les uns et les autres, les bénéficiaires. Elle ne peut aussi que réchauffer notre charité à la faveur des sentiments que suscite la reconnaissance qui jaillit de nos cœurs.

Que Dieu soit loué et remercié de la grâce qu'il nous prodigue dans cette célébration !



Vous avouerez-vous que je comprends mieux aujourd'hui la réflexion de Saint Vincent à propos du Sacerdoce et que volontiers je la ferais mienne ?

De fait, si la réflexion, la méditation de ce mystère nous permettent de découvrir la grandeur du Sacerdoce qui -nous rappelle Saint Vincent- « *est la condition la plus sublime qui soit sur terre* »... « *celle-là même que Notre Seigneur a voulu exercer et à laquelle il a voulu nous associer, nous donnant pouvoir sur son corps et le pouvoir de remettre les péchés aux hommes, puissance que les anges admirent* » ajoute-t-il. Si la méditation révèle la grandeur du Sacerdoce, l'expérience nous en fait découvrir une autre réalité : l'impuissance devant laquelle nous nous trouvons pour assumer une telle vocation.

Saint Vincent, encore, nous rappelle fortement « *qu'il faut être appelé par Dieu à cette sainte profession (5.03.1659).* » N'est-ce pas là l'écho de la parole même de Jésus : « *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis et institués pour que vous alliez, que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure* » (Jn 15,16), choix redoutable dont on ne découvre les exigences qu'au fur et à mesure que se déroule la réalité des jours et que mûrissent nos forces d'homme.

Et comme l'on comprend la réflexion du prêtre Vincent de Paul : « *Si j'avais su ce que c'était que le Sacerdoce...* » et cette confidence à un de ses correspondants : « *Si je n'étais pas prêtre, je ne le serais jamais.* » (Coste VII, 463).

Ce choix gratuit de Dieu, en effet, ne va pas sans nous confronter à des exigences dont on ne mesure l'importance, la gravité même et parfois la dureté qu'avec le temps.

L'exigence essentielle qui recouvre toutes les autres est

certainement une exigence de vérité.

-Vérité vis-à-vis du Fils de Dieu, Jésus-Christ, dont il importe d'imiter les vertus (pour prendre une expression videntienne), ou encore qui nécessite de faire siens les sentiments d'humilité, de simplicité, d'oubli de soi, de don de soi aux autres qui étaient ceux du Fils de Dieu.

-Exigence de vérité vis-à-vis de soi-même pour être et vivre en fidélité à la réponse que l'on a donnée au temps de son insouciant jeunesse.

-Exigence de vérité encore vis-à-vis de la fonction dont on est investi, eu égard au ministère pour lequel on a été ordonné et qui ne peut admettre un double langage ou une attitude ambiguë : « *que votre oui soit oui !...* » afin de ne pas encourir le reproche qu'hélas nous pouvons mériter parfois : « faites ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils font. »

-Exigence de vérité vis-à-vis des autres auxquels dans une écoute attentive et bienveillante nous avons à révéler ce qu'ils sont réellement : des êtres fragiles, limités, imparfaits, pécheurs certes, mais aussi des êtres pleins de possibilités et de richesses. Et par-dessus tout des êtres aimés de Dieu et appelés par Lui à développer les dons reçus dont ils n'ont peut-être pas toujours pris conscience. Des êtres en devenir dont la croissance spirituelle se poursuit et doit s'épanouir dans le service et le don d'eux-mêmes aux autres.

« Chacun d'entre vous a reçu le don de grâce comme le Christ nous l'a partagée. Car il a fait des dons aux hommes... *Le peuple de Dieu est organisé pour que les tâches du service soient accomplies et que se construise le Corps du Christ. Au terme nous parviendrons tous ensemble à l'unité dans la Foi... à l'état de l'Homme parfait, à la plénitude de la stature du Christ.* » (Eph. 4, 10-13).

La voilà donc cette exigence fondamentale de vérité à laquelle toute vie est confrontée et une vie sacerdotale y échappe moins que toute autre.

Si un jubilé sacerdotal provoque une réflexion sur le chemin parcouru et invite à une évaluation de la manière dont la mission a été accomplie, il ne peut qu'inciter à implorer la miséricorde du Seigneur, moins peut-être pour les sottises et les bêtises dont s'est rendue coupable notre humaine faiblesse que pour l'omission de tout ce que par peur, par pusillanimité, par paresse et manque de courage, on n'a pas réalisé.

Cependant qui dit « **Jubilé** » dit d'abord « **Joie** ». La parole du psalmiste reste d'actualité : « *J'irai vers l'autel de Dieu, vers Dieu qui est la joie de ma jeunesse.* » C'était vrai hier, c'est vrai encore aujourd'hui pour nous qui sommes en marche vers l'éternelle jeunesse de Dieu. Et pour cette joie que Dieu nous a permis de goûter en marchant même maladroitement à la suite du Christ, il convient de rendre grâce.

« *Prends Dieu dans tes mains vides* » écrivait un Prêtre de mes amis dans son journal intime.

« *C'est bien ce vide que je palpe chaque fois que lucidement je me mets en face de moi-même.* »

« *A quoi ai-je servi ? A rien. J'en ai fait tout juste assez pour me procurer l'illusion de servir.* »

Dans mes jeunes années, je voyais -exaltante mission !- un arbre à abattre, à débiter et, naïvement, je croyais m'acquitter de cette rude tâche. Aujourd'hui je réalise que je n'en ai qu'égratigné l'écorce avec un canif. Et encore, c'est Dieu qui maniait le canif ! Humilité de nos efforts !

Action de grâce pour le travail réalisé par Dieu à travers nos

pauvres personnes !

Qu'il me soit permis de conclure avec Saint Vincent :

*« Béni soyez-vous, Seigneur, des bonnes choses que vous nous avez données. C'est votre grâce qui opère tout et qui nous donne cet esprit sans lequel nous ne pourrions rien. Donnez-nous cet esprit de votre sacerdoce qu'avaient les apôtres et les premiers prêtres qui les ont suivis ; donnez-nous le véritable esprit de ce caractère sacré que vous avez mis en de pauvres pécheurs, en de pauvres gens de ce temps-là, car nous ne sommes, nous aussi, que de pauvres, de chétives créatures. »*

*Béni soyez-vous, Seigneur ! »*

*Amen !*



*Prime Combe où Pierre a été élève*

**09.05.1998 - Jubilé Sacerdotal du Père Causse**  
**Menus propos autour d'une table jubilaire**

Mes trois Piliers

Pour vous remercier, mes chères Sœurs, de tout ce que vous m'avez apporté tout au long de ces années et qui a nourri ma vie sacerdotale, et tout particulièrement dans la célébration de ce jubilé, permettez-moi de dévoiler devant vous les trois piliers sur lesquels s'est construit mon être le plus vrai, plus exactement le plus profond ; trois piliers autour desquels ont gravité les activités les plus diverses.

1 – Un pilier humain,

À base d'histoire et de géographie, planté dans une terre, un terroir, une famille aux caractères bien particuliers... Un enracinement dans un pays frontière entre « *La Provence qui chante et le Languedoc qui combat*, » selon l'expression du poète provençal Joseph d'Arbaud.

Le pont romain, en effet, qui enjambe le Vidourle à égale distance de Nîmes et de Montpellier, n'est qu'à quelques milles du Rhône qui étreint la Camargue. Et les oliviers de Lunel ne sont pas si éloignés des cyprès de Maillane, où chantent les cigales au pays de Mistral. Cela explique cet attachement à la culture languedocienne, provençale et pour tout dire occitane ; à cette langue d'Oc, véhicule de riches valeurs humaines nourries de sève évangélique, et à toutes ces traditions à travers lesquelles s'exprime l'âme de mon pays.

Ce pilier humain s'est construit au fil des ans grâce à la rencontre de riches personnalités qui ont su me séduire et m'orienter.

De ces personnalités je n'en citerai qu'une, certaines parmi vous l'ont connue, et à laquelle le Père Rivière et moi-même devons beaucoup. Je ne citerai que celle-là parce qu'elle sut, pour moi, établir un pont entre deux piliers. Le Père Cazet, un Lazariste, un éducateur, un formateur d'hommes, un méridional au verbe haut et vigoureux, enraciné lui aussi dans sa terre cévenole, celle du Père Portal, Lazariste aussi, qui a tant travaillé pour l'œcuménisme. Le Père Cazet a su nous faire connaître et aimer Saint Vincent, sans pour autant nous déraciner de notre sol natal. C'est ainsi qu'il m'a un jour demandé de concourir aux jeux Floraux de l'Ecole Occitane de Toulouse. Me dispensant d'un devoir de dissertation française – c'était en 1939- je devais philosopher en langue d'Oc sur une citation du poète Mistral. Ma copie fut envoyée au jury de Toulouse présidé par le Chanoine Salvat, professeur à l'Institut Catholique.

Ce fut le point de départ de nouvelles activités dans ce domaine qui engendrèrent d'autres relations avec des hommes dont la fréquentation vous enrichit et vous fait grandir en humanité.

## 2 – Un pilier vincentien,

Nos maîtres surent nous familiariser avec Saint Vincent, sa pensée, son esprit. De Saint Vincent, une conviction-clé me servit de phare tout au long de ma vie sacerdotale et me permit d'éviter bien des impasses ou des bifurcations sur des routes parallèles. « *Quand on est avec les pauvres, on est avec Jésus-Christ.* » proclamait Saint Vincent. C'est cette conviction qui m'orienta vers le service évangélique des Gitans et Gens du voyage et y éclaira mon ministère. Cette même conviction me fit accepter de bon gré l'accompagnement des Filles de la Charité, vous-mêmes servantes des pauvres.

### 3 – Un pilier liturgique,

C'est-à-dire relatif à la prière, au culte, expression publique de la prière.

Prier avec le peuple de Dieu sur de la beauté. Saint Vincent et la Congrégation de la Mission ont toujours mis un point d'honneur à soigner la liturgie. Notre Maison-Mère de Saint-Lazare fut toujours réputée pour ses célébrations liturgiques.

Or après les bouleversements qui suivirent le Concile Vatican II et les activités destructrices de certains iconoclastes insensés, le chant liturgique était devenu un champ de ruines. Certes il importait de « *dépoussiérer* » (selon l'expression de Jean XXIII) en ce domaine comme en tant d'autres. Mais dépoussiérer est une chose, briser, supprimer et mettre au rancard en était une autre à laquelle il était douloureux et impossible de consentir.

Fort heureusement des harmonies, discrètes d'abord, s'élevèrent dans le sud de l'Aveyron, de la modeste Abbaye de Sylvanès qui se relevait d'un oubli ruineux de plusieurs siècles pour se répercuter progressivement et s'imposer aujourd'hui, dans un accompagnement de « grandes orgues, » à la vie liturgique de l'Église. Ce pilier de la liturgie, « *pédagogie de la Foi au service de l'Église* » selon l'expression du Père André Gouze. Elle peut faire descendre sur les gens les plus simples, dépourvus de toute culture religieuse, la rosée du ciel qui rafraîchit et reconforte ; cette manne dont parle la Bible et qui précisément nourrissait le peuple dans le désert. Aujourd'hui la liturgie continue et doit continuer d'être la manne sur cette terre d'exil.

Tels sont les trois piliers autour desquels et sur lesquels s'est appuyé ma vie.

Que dire 50 ans après ?

Si jusqu'ici il m'a été donné de vivre surtout le Mystère de l'Incarnation en m'efforçant d'être plus près des hommes, il me faut désormais vivre surtout le Mystère de la Rédemption par l'acceptation de la faiblesse d'un corps qui n'a plus la force de la jeunesse. Par l'acceptation de la faiblesse d'un cœur qui, tout en voulant rester jeune, ne peut plus garder la même illusion sur lui-même et sur les autres.

Malgré tout, dans cette ultime étape, il m'importe encore et toujours de servir et d'aimer Dieu, notre Seigneur et notre Maître, mieux encore que par le passé.

Je compte sur vous pour m'y aider et vous en remercie.

P. CAUSSE c.m. Marseille



*Le 16 septembre 1980 rencontre avec Jean Paul II*



## **En Famille**

### **Par sa nièce, Claudette Alverny/Chevalier-Causse**

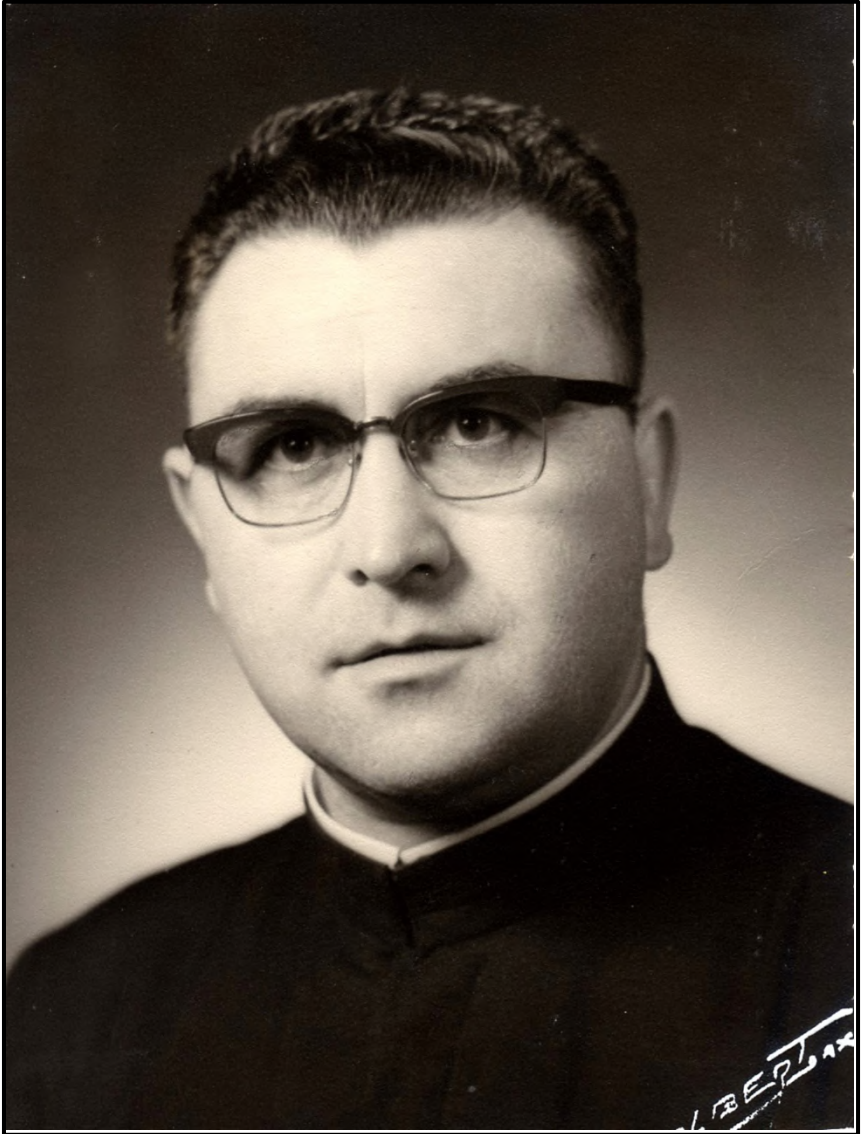
Juste quelques lignes pour vous parler de mon oncle Pierre Causse dans son cercle familial certes restreint, mais combien chaleureux autour de sa sœur Fifi, son beau-frère Mario Chevalier, mes parents, son neveu Christian, moi-même et ses tantes Honorine Causse et Juliette Mabelly.

Il aimait Lunel, sa ville natale, et venait régulièrement se ressourcer chez mes parents où il avait sa chambre. Ma mère prenait soin de lui préparer avec joie tous ses petits plats préférés.

Il ne restait que quelques jours, mais assez de temps pour qu'il puisse nous raconter toutes ses missions qu'il a su mener auprès de différentes organisations ou de communautés, ses pèlerinages les plus marquants comme Lourdes et les Saintes-Maries de la Mer avec la communauté gitane.

Malgré sa vie de prêtre bien remplie et ses nombreux déplacements, il a su toujours être présent dans les évènements familiaux, qu'ils aient été heureux ou malheureux.

Après sa longue carrière ecclésiastique il s'est retiré à la maison de retraite des religieux à Montolieu où il repose dans son humble cimetière.



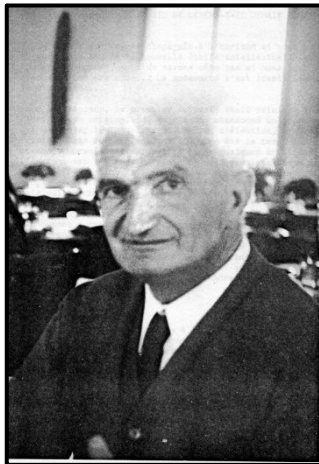
## À Pèire Causse, pèr sa proumiero messo

Pèr la proumiero fes à Lunèu de matin,  
Mountaves à l'autar pèr celebra la Messo ;  
Ansin as counsacra ta vido, ta jouinesso  
E tis aspiracioun au servìci divin.

E nautre, tis ami, avèn di au Bon Diéu  
« O Moun Diéu, mandas ié vosto gràci divino  
Que sèmpre longo-mai sus soun front que se clino  
Vuejon'mé Voste Amour, Vòsti Don agradiéu ! »

E dins aquéu pres-fa tant noble qu'es lou tiéu  
Nautre t'adujaren emé nòsti preguiero ;  
Demandaren à Diéu de manda sus la terro  
De sant prèire fidèu à l'obro de soun Fiéu.

Etienne Estève 1948



## À Pierre Causse, pour sa première messe

Pour la première fois, à Lunel, ce matin,  
Tu montais à l'autel pour célébrer la Messe ;  
Tu as donc consacré ta vie, ta jeunesse  
Et tes aspirations au Service divin.

Nous autres, tes amis, avons dit au Bon Dieu :  
« Mon Dieu, envoyez-lui votre grâce divine !  
Que toujours et toujours sur son front qui s'incline  
Coulent et votre Amour et vos Dons agréables ! »

Dans cette tâche si noble qu'est désormais la tienne,  
Nous-mêmes, nous t'aiderons de nos prières ;  
Et nous demanderons que Dieu envoie sur terre  
De saints prêtres fidèles à l'œuvre de son Fils.

Etienne Estève  
1948

**Li capelan e ièu (tros)**  
**Pèr André Sauveplane**

... Pèire Causse pescoluno d'elèi. Nous counseigneurian quouro l'inaguracioun de l'avengudo Louvis Abric.

À la taulejado ère entre éu e dono d'Arbaud, la vèuso dóu pouèto. E toujours ensèn à la fèsto dins lis areno. E pièi atroubè facilamen lou camin de l'oustau e dóu tèms de ma pauro femo venié à Salinello. Ère proche d'eu i Santo quouro ié remeteguèron sa cigalo d'or.

Quand entreprenguerian de reviéuda la capello de Sant-Julian lou menère vesita lis obro e au mitan di bard rout, de la clapassiho ié diguère : « *S'un jour se dis uno messo eici es vous que la dirés.* » E lou miracle se faguè. Li messo de miejo niue se débanèron dins uno glèiso coumoulo emai fougnesson un pau li gènt de Salinello...

Aduguè un jour l'avesque de Nime pèr vesita la capello. Quand sourtiguèrian tóuti tres pèr mounta dins la veituro de Pèire pèr ana gousta à l'oustau n'i'avié que fasien uno drolo de bèbo. Es uno di causo qu'à la bando à ... i'es restado sus l'estouma.

Pèire es lou defensor di gènt li plus mespresa : li gitan, qu'aco 's pas uno obro facilò.

Pèire es lou meïour ouratour en lengo atualamen ; saup toujours trouva li paraulo que tocon li cor, em'uno pouncho galoio que manco pas de rèndre si prone encaro mai agradiéu. Manco jamai de fouita lou mounde de nescige qu'es lou nostre. Lis ome an marcha sus la luno, mai eici marchon sus la tèsto.

**Les curés et moi (extrait)**  
**Par André Sauveplane**

Pierre Causse, « pescalune » d'élite. Nous nous sommes connus pour l'inauguration de l'avenue Louis Abric.

Au repas, je me trouvais entre lui et madame d'Arbaud, la veuve du poète et, à la fête aux arènes, nous étions toujours ensemble. Puis il trouva facilement le chemin de la maison et, du temps de ma pauvre femme, il venait à Salinelles. J'étais près de lui aux Saintes lorsqu'on lui remit la Cigale d'Or.

Quand nous avons entrepris de faire revivre la chapelle de Saint-Julien, je l'ai amené visiter les travaux et, au milieu des dalles brisées, des pierres cassées, je lui ai dit : « *Si un jour on célèbre une messe ici, c'est vous qui la direz.* » Et le miracle se produisit. Les messes de minuit se déroulèrent dans une église comble.

Un jour il amena l'évêque de Nîmes pour visiter la chapelle. Quand nous sortîmes tous trois et montâmes dans la voiture de Pierre pour aller goûter à la maison, il y en avait qui faisaient la moue...

Pierre est le défenseur des gens les plus méprisés, les gitans, et ce n'est pas une tâche facile !

Pierre est le meilleur orateur en langue d'Oc actuellement ; il sait toujours trouver les paroles qui touchent les cœurs, avec une pointe de jovialité qui ne manque pas de rendre ses homélies encore plus agréables. Il ne manque jamais de fustiger le monde absurde qui est le nôtre. Les hommes ont marché sur la lune, mais ici ils marchent sur la tête.

Jamai dins sis escourregudo, un cop que soun ministèri lou fai barrula pèr touto la Franço, jamai manco de me manda uno poulido e pouëtico carteto pèr me remembra sa bono amista.

Mis enfant èron fièr de pousqué charra em'èu en lengo, e quand moun paure drole mouriguè, Pèire venguè prega sus soun cros ; me sarrè dins si bras e me diguè : « *Savès, meme pèr un prèire es pas toujours facile.* » Avié perdu, éu, soun nebout à l'age de vint an.

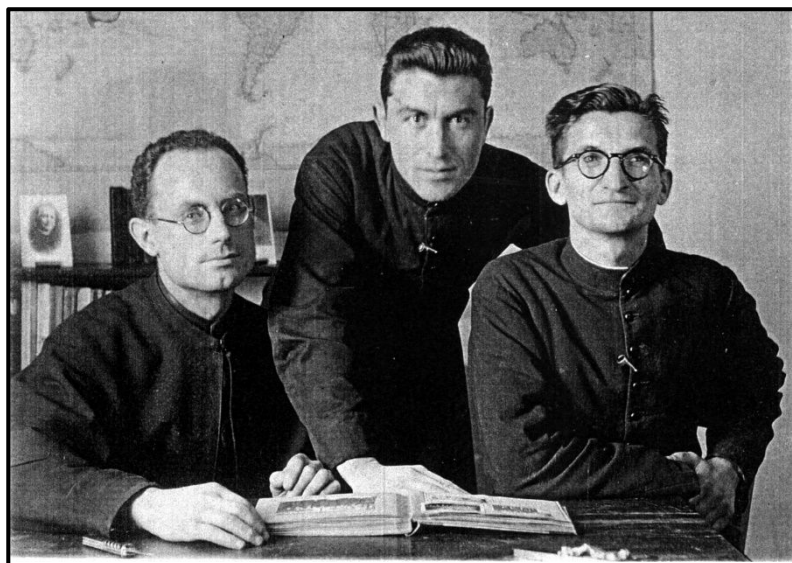
Nosto amista es establido sus l'amour de la lengo e dóu païs, sus uno pariero façoun de vèire li causo e lou mounde.



Dans ses voyages, lorsque son ministère le fait parcourir toute la France, il ne manque jamais de m'envoyer une jolie carte poétique pour me rappeler sa bonne amitié.

Mes enfants étaient fiers de pouvoir parler avec lui en langue, et quand mon pauvre fils mourut, Pierre vint prier sur sa tombe ; il me serra dans ses bras et me dit : « *Vous savez, même pour un prêtre ce n'est pas toujours facile.* » Il avait perdu, lui, son neveu à l'âge de vingt ans.

Notre amitié est fondée sur l'amour de la langue et du pays, sur une même façon de voir les choses et le monde.



*Pierre Causse, au centre, en compagnie de lazaristes*



**A-n-un majourau tout nòu  
Au Paire Causse pèr Francés Berengier**

Se davans Diéu sian tóuti fraire  
Nautre lou sian encaro mai  
Car, s'avèn pas la memo maire,  
Acò empachara jamai  
Que sian fiéu dóu meme terraire.

O, iéu tambèn, siéu camarguen  
De l'autro man de la grand plano  
Qu'es un pau noste tenamen.  
Ai nascu pròchi lis engano  
Dins lou bèu país arlaten.

Avèn bèn, forço poun coumun,  
Bord que sian dóu país gardian,  
Di salicor e di palun.  
En se ié bèn endraiant,  
D'Arle à Lunèu, i'a pas tant liuen.

L'ana-veni se fai d'un vanc.  
Trevant lou país de la sau,  
D'eici, d'eilà, d'asard passant,  
Belèu que lou meme mouissau  
Nous aura fa fraire de sang.

**Pour un majoral tout nouveau  
Au Père Causse par François Berengier**

Si devant Dieu nous sommes tous frères  
Nous autres, nous le sommes encore plus  
Car, si nous n'avons pas la même mère,  
Cela n'empêchera jamais  
Que nous sommes fils du même terroir.

Oui, moi aussi, je suis camarguais,  
De l'autre côté de la grande plaine  
Qui est un peu notre propriété.  
Je suis né près des salicornes  
Dans le beau pays arlésien.

Nous avons un bon nombre de points communs,  
Puisque nous sommes du pays des gardians,  
Des salicornes et des marais.  
En se dirigeant bien,  
d'Arles à Lunel, il n'y a pas si loin.

L'aller-retour se fait d'un trait.  
Fréquentant le pays du sel,  
D'ici, de là, allant au hasard,  
Peut-être que le même moustique  
Nous aura fait frères de sang.

Ere pas de la Santo-Estello  
Quouro vous an fa majourau,  
Mai, di Santo, la campanello  
Que parlo au cor di Prouvençau  
Faguè assaupre la novello.

Alor, dóu founs dóu Vacarés,  
Un auceloun, à tiro d'alo,  
M'es vengu dire: "Venès, venès,  
Venès vèire la Cigalo  
Que davans lou cros dóu Marqués,  
En joio, pèr soun estrambord,  
Li felibre en roumavage,  
Emé li gardian en renfors,  
Ié van douna en oumenage.

O! la gènto cigalo d'or!



Je n'étais pas à la Sainte-Estelle  
Quand on vous a élu majoral,  
Mais, des Saintes, la cloche  
Qui parle au cœur des Provençaux  
Fit savoir la nouvelle.

Alors, du fond du Vaccarès,  
Un oiselet, à tire-d'ailes,  
Est venu me dire : « Venez, venez,  
Venez voir la cigale  
Que devant le tombeau du Marquis,  
Joyeusement, avec enthousiasme,  
Les félibres en pèlerinage  
Avec les gardians en renfort,  
Vont lui offrir en hommage »

Oh ! La jolie cigale d'or !

*Le Marquis de Baroncelli*



**22.06.2009 - Mount-óuliéu**

**Jaque Mouttet : óussèqui dóu Majourau Pèire Causse**

Ai l'ounour e lou triste devé d'adurre lou radié salut dóu Counsiòri felibren au felibre majourau Pèire Causse que, despièi 1973, pourtè sus lou pitre la *Cigalo de Buzet, o de l'Agout*, cigalo pourtado aperavans, 45 an de tèms, pèr lou canounge Jósè Salvat.

Lou jour de la remesso de sa cigalo d'or, lou 21 d'óutobre 1973, sus lou toubèu dóu marqués, lou Majourau Ravous Arnaud disié : « ... *Lou majourau Salvat n'aurié pas vougu un autre sucessour qu'un ome de fe crestiano, de fe felibrenco, plen de voio e de simplicita. ... Sabèn que lou Paire Causse caminara dins l'esclargido e que seguira sèmpe, li piado de si predecessour, dins la causo de l'esperit e dins li causo dóu cor.* » E pièi lou Capoulié Reinié Jouveau de larga : « *Saben que la cigalo de l'abat Salvat s'es pausado sus un ome de fe e sabèn qu'atrouvaren sèmpe l'ome que sias dins la draio drecho de nosto santo religioun felibrenco, emé lis aparaire de la terro, de la lengo e de l'idèio mistralenco, basto d'aquelo voucacioun umano que pren, eici, i Santo touto sa significacioun à-n-un cop umano e subre-naturalo.* »

Lou Majourau Pèire Causse fuguè lou digne sucessour de Salvat, fuguè un ome de pas, un ome bountous, un remirable servidou de la Glèiso e de la Causo. Elegi majourau à la Santo-Estello de Mihau, l'annado de moun intrado au Felibrige, jamai m'ère pensa qu'un jour me vendrié en tant que Capoulié de ié pourgi lou suprème adiéusias. Moun emoucioun es d'autant mai grando, que pèr iéu, despièi qu'avian loungamen discuti dins uno meno de counfessioun, un jour d'estiéu de 1974 au mas de la Vignasso en Ardecho, teniéu lou Paire Causse pèr un counfidènt, un recate, uno

**22.06.2009 Montolieu**

**Jacques Mouttet : Obsèques du Majoral Pierre Causse**

J'ai l'honneur et le triste devoir d'apporter le dernier salut du Consistoire félibréen au félibre majoral Pierre Causse qui, depuis 1973, portait sur la poitrine la Cigale de Buzet, ou de l'Agout, cigale portée auparavant, pendant 45 ans, par le chanoine José Salvat.

Le jour de la remise de sa cigale d'or, le 21 octobre 1973, sur le tombeau du marquis, le Majoral Ravous Arnaud disait : « *Le Majoral Salvat n'aurait pas voulu un autre successeur qu'un homme de foi chrétienne, de foi félibréenne, plein d'ardeur et de simplicité ... Nous savons que le Père Causse cheminera dans l'éclaircie et qu'il suivra toujours, les traces de ses prédécesseurs, dans le bon sens de l'esprit et dans le bon sens du cœur.* » Et puis le Capoulié René Jouveau de dire : « Nous savons que la cigale de l'abbé Salvat s'est posée sur un homme de foi et nous savons que nous trouverons toujours l'homme que vous êtes dans le droit chemin de notre sainte religion félibréenne, avec les défenseurs de la terre, de la langue et de l'idée mistralienne, bref que cette vocation humaine qui prend, ici, aux Saintes, toute sa signification tout à la fois humaine et surnaturelle.

Le Majoral Pierre Causse fut le digne successeur de Salvat, il fut un homme de paix, un homme bon, un admirable serviteur de l'église et de notre Cause. Élu à la « Santo-Estello » de Millau, l'année de mon entrée au Félibrige, je n'aurai jamais pensé qu'un jour il me viendrait en tant que Capoulié de lui dire le dernier Adieu. Mon émotion est d'autant plus grande, que pour moi, depuis que nous avons longuement discuté dans une sorte de confession, un jour d'été de 1974 au mas de la Vignasso en Ardèche, le Père Causse était pour moi un confident, un secours, une

garantido, uno amista vertadiero. Aviéu pèr éu uno amiracioun di mai forto. E acò falié que lou diguèsse.

La vido de majourau dóu Paire Causse, jamai s'es desseparado de la voucacioun prefoundo d'aquéli terro de Prouvènço, de Camargo e de Lengadò, d'aquelo terro di Santo que coume prèire, èro pèr éu, la glèiso fourtaresso, simbèu de trelus e de camin d'ideau. Lou Majourau Causse, amavo, cantavo e lausavo aquelo terro que baiè un Folco de Baroncelli, un Jousè d'Arboud, un Jan Grand, un Anfos Arnaud, que baiè la Nacioun Gardiano.

Lou Paire Causse a pièi tant oubra pèr la lengo d'O à la glèiso e fuguè un tant flame predicaire en lengo nostro. Es rèn de dire qu'a fa ço qu'a pouscu pèr defèndre e la terro e la lengo. Aquéli que l'an treva sabon qu'a douna lou meïour d'éu à l'aparamen de l'uno e de l'autro.

D'esperit counsensuau, d'uno bounta magnifico, sèmpe sourrisènt e agradiéu, sa paraulo rasseguravo, ajudavo à la vido, lou Majourau Pèire Causse, a coumpli sa noblo messiou, a coumpli sa plego.

Sa leiçoun d'umanisme, de carita, de paureta, mai tambèn de dignita e de richesso esperitalo sèmpe nous tendra coumpagno.

Posque soun eisèmple preclar de sincerita, de simplicita e de fe ardènto, nous ajuda a mies sesi li tèms à veni.

Que siegue aquel adiéu lou testimòni de l'amista qu'avian, tóuti aqui acampa, pèr l'egrègi majourau, pèr l'ami, que perdèn. Sèmpe gardaren sa bello memòri.

Vuei voulèn crèire que béu à la coupo dóu Verai e dóu Bèu eterne dins lis sants aliscamp ounte ié mandan, de tout noste cor, lou salut atrista de tout un pople.

A Diéu sias, Paire e Felibre-Majourau devot.

Que Santo-Estello vous repause.

garantie, une amitié véritable. J'avais pour lui une admiration des plus fortes. Et cela il fallait que je le dise.

La vie de majoral du Père Causse ne s'est jamais départie de sa vocation profonde de cette terre de Provence, de Camargue et du Languedoc, de cette terre des Saintes qui comme prêtre, était pour lui, l'église forteresse, signal de splendeur et de chemin d'idéal. Le majoral Causse, aimait, chantait et louait cette terre qui donna un Folco de Baroncelli, un Joseph d'Arbaud, un Jean Grand, un Alphonse Arnaud, qui donna la Nation Gardiane.

Le Père Causse a ensuite tant œuvré pour la langue d'O à l'église et il fut un brillant prédicateur dans notre langue. Ce n'est rien de dire qu'il a fait ce qu'il a pu pour défendre et la terre et la langue. Ceux qui l'ont fréquenté savent qu'il a donné le meilleur de lui à la défense de l'une et de l'autre.

D'esprit consensuel, d'une bonté magnifique, toujours souriant et agréable, sa parole rassurait, elle aidait à la vie, le Majoral Pierre Causse a accompli sa noble mission, il a accompli sa tâche.

Sa leçon d'humanisme, de charité, de pauvreté, mais également de dignité et de richesse spirituelle nous accompagnera toujours.

Puisse son exemple resplendissant de sincérité, de simplicité et de foi ardente, nous aider à mieux saisir les temps à venir.

Que cet adieu soit le témoignage de l'amitié que nous avons, tous ici rassemblés, pour l'excellent majoral, pour l'ami, que nous perdons. Nous garderons toujours sa belle mémoire.

Aujourd'hui nous voulons croire qu'il boit à la coupe du Vrai et du Beau éternel dans les saints alyscamps où nous lui envoyons de tout notre cœur, le salut attristé de tout un peuple.

Adieu, Père et Félibre-Majoral dévoué.

Que « Sainte-Estelle » vous accueille.



**Père Roger Vergé : au revoir Pierre Causse**  
**« *L'Indépendant* du 25.06.2009 »**

À l'aube de ce 20 juin 2009 notre ami Pierre Causse nous a quittés ! Qui d'entre nous, ses nombreux et fidèles amis, a pensé un seul instant qu'il nous précéderait dans cet au-delà d'amour et de paix ! « Eh oui Roger ....! » me semble-t-il l'entendre dire, à l'heure où j'écris ces quelques lignes pour sculpter son souvenir ! En effet depuis quelque temps il aimait me surprendre au téléphone pour plonger dans nos souvenirs ! Souvenirs de ses Missions en Midi-Pyrénées où nous nous étions rencontrés la première fois en 1954, alors que, pour accomplir sa vocation de Lazariste, il venait évangéliser en milieu rural, avec comme devise à son blason, celle de Saint Vincent de Paul « Aimer-Partager-Servir. » Son accueil était sans frontière et son mot de passe : le sourire à fleur de rire qui à son premier contact vous ouvrait à l'action. Il avait la foi, cette foi qui vous rend exigeant pour vous-même et ouvert à l'autre. Je crois qu'il est le plus grand missionnaire que j'ai rencontré !

Aumônier National des Gens du Voyage pendant 8 ans, animateur des Pèlerinages aux Saintes-Maries-de-la-Mer pendant 58 ans, il a bien fallu, pour que son empreinte fût ardente, savoir distinguer entre foi et religion quand l'une est ouverte à autrui et le dispose à l'écoute et l'autre l'enferme sur soi-même dans des rites lénifiants.

Son contact avec les Associations et les Confréries de tous genres lui donnait l'occasion de révéler aux autres leurs richesses natives ; et ce n'est pas parce qu'il maniait à la perfection la langue de Mistral qu'il se serait permis de faire la moindre entorse à la liturgie. Non ... Il était clair dans ses propos et net dans ses

décisions. Il n'avait pas le temps d'aller au-devant des personnes tellement les autres couraient vers lui !

Quand il venait se reposer chez moi à l'époque de ces Missions épuisantes en milieu rural, c'était pour apprécier le calme et la bonne chère ... Mais savez-vous que le mot : « chère » vient de « cara » en latin signifiant : visage ? Eh oui, dites-moi : Quel visage épanoui allons-nous garder de lui, avec son rire en cascade qui rafraîchissait comme une « royale » au restaurant ! Et son discours ! Et sa verve ! ... On l'aurait écouté assis sur une fourchette ! Sa seule présence mettait en paix car il ne portait aucun jugement définitif sur quiconque, lui qui savait, pour l'avoir vécu, que nous sommes tous des missionnaires les uns pour les autres !

Je terminerai en pensant à un ami qui l'avait taquiné au cours d'un repas où nous hésitions entre un Volnay ou un Pommard. Au moment du départ cet ami se tourna vers moi et me dit sur le ton définitif de la sentence cinglante : « Tu devrais lui ressembler ! » Eh oui ... Il y a de cela 41 ans et tout me prouve encore qu'il m'est difficile d'atteindre son esprit d'amour et de service ...

Au revoir Pierre et pense à nous pendant que nous continuerons de prier pour toi.

**22.06.2009**

**« Les Filles de la Charité »**

**Pour les obsèques du Père Pierre Cause :**

*« Chacun fait ce qu'il peut, et les Saintes font le reste »*

Pierre,

Pendant des années, cette phrase a sonné à nos oreilles comme le signal des fêtes de pèlerinage aux Saintes-Maries-de-la-Mer.

Et ces deux dernières encore, malgré votre absence, nous nous la sommes répétée, privées de la musique de votre bel accent, mais habitées de tout ce que vous nous avez apporté.

Ce sont les Saintes-Maries qui ont permis que votre route croise de manière durable celle des Gitans. Jeune prêtre, il y a une soixantaine d'années, vous avez accepté d'y mettre le petit doigt pour rendre service, vous avez été pris jusqu'au coude et bien au-delà... Nous mesurons mal tout ce que nous vous devons à tous les échelons : diocésain, régional, national, d'autant que votre discrétion vous empêchait de nous le rappeler. Mais les plus anciens parmi nous savent bien que vous avez continué l'œuvre du Père René Bernard, en permettant au Mouvement catholique des Gitans et Gens du Voyage de se structurer et de durer jusqu'à ce jour... Vous vous êtes mis à son service avec la générosité, la simplicité, la proximité avec les acteurs de terrain, le goût du contact qui vous caractérisaient. Vous aviez le langage facile, et vous avez égayé le nôtre des expressions ensoleillées qui vous étaient familières. Pour autant vous n'entreteniez pas les vaines palabres et saviez toujours nous ramener à l'essentiel : la mission ! *« Attendre empêche de prier, prier n'empêche pas d'attendre... »* rappelez-vous avec le sourire, mais fermement, lorsque les horaires de nos réunions

souffraient de l'arrivée de quelques retardataires. Fin connaisseur des traditions, vous saviez les respecter, et conduire à les respecter avec intelligence, pour en retrouver l'essentiel dans un constant souci d'ouverture : « *Pourvu que l'Évangile soit annoncé* » répétiez-vous volontiers lorsque nous restions dubitatifs sur le bien fondé de certaines initiatives. Ce souci d'annoncer la Bonne Nouvelle vous habitait et vous saviez le transmettre par toute votre vie. À Marseille la maison de Tour-Sainte était toujours ouverte aux groupes qui travaillaient avec les Gitans, et nombreux sont les membres de la famille vincentienne que vous avez entraînés dans votre sillage. Cette pastorale de l'accueil trouvait son point d'orgue les 24 et 25 mai aux Saintes-Maries lorsque les foules se pressaient dans cette belle église dont vous saviez si bien parler : vous aviez le don de les éloigner de la tentation du folklore et du spectacle pour les conduire vers le murmure et la paix de la prière.

C'est unis à vous par cette réalité que nous vous disons un dernier À-Dieu :

*Lou Segnour te benesigue e t'apare !*

*Lou Segnour te fague trelusi soun visage e te baie gràci !*

*Lou Segnour te descuerbe sa caro e t'adugue la pas !*

*À-Diéu-sias !*

(Que le Seigneur te bénisse et te garde !

Que le seigneur fasse briller sur toi son visage et te fasse grâce !

Que le Seigneur tourne vers toi son visage qu'il t'apporte la paix !

À-Dieu.

## **Bernard Giély : Lou Prèire de la Messioun, Pèire Causse**

*« Regardo sus la glèiso, pereilalin.  
D'aqui se vèi la blanco raro  
Que joun ensèn e desseparo  
Lou cèu redoun e l'aigo amaro ;  
Se vèi de la grand mar l'eterne remoulin »*

*(Mirèio)*

Li bòni Santo, drecho sus la pro, l'esperavon e i'an fa signe d'ana em'éli, qu'a rèn à cregne, sa barco en Paradis tout dre lou menara. Pèire Causse, lou prèire di bómian qu'a tant óficia dins la glèiso di Santo a pres la largo.

*« La mort, aquéu mot que t'engano,  
Qu'es ? uno nèblo que s'esvano  
Emé li clar de la campano  
Un soungue que reviho à la fin de la niue. »*

*(Mirèio)*

Es un grand dòu pèr tóuti lis aparaire de la lengo, lou Majourau dóu Felibrige, Prèire de la Messioun, Pèire Causse, vèn de nous quita à la fin de la primo dins si vuetanto vuech an d'age.

Nascu en Lengadò en un tèms que tout lou mounde parlavo la lengo, n'en gardè un prefound estacamen, entre que couneiguè la revelacioun pèr la Glèiso catoulico, e touto sa vido sachè embessouna aquel amour pèr la lengo em'aquelo Fe sereno en Diéu.

Prèire de la Messioun en 1948, soun devouamen fuguè di grand pèr ajuda li mai paure, la caracaio, coume ié disian. Óumournié di Gitan dóu dioucèsi de z-Ais-Marsiho, n'en devenguè pièi l'óumournié naciounau de 1977 à 1983. Es ansin que l'acoumplimen d'aquelo cargo generouso lou menavo, tóuti lis an,

**Bernard Giély : Le prêtre de la Mission, Pierre Causse**

*Regarde sur l'église : là-bas, dans l'extrême lointain,  
On voit de là la blanche limite  
Qui joint ensemble et sépare  
Le ciel rond et l'onde amère ;  
On voit de la grande mer l'éternelle révolution.*

*(Mirèio)*

Les bonnes Saintes, droites sur la proue, l'attendaient et lui ont fait signe de venir avec elles, qu'il n'a rien à craindre, sa barque en Paradis tout droit l'amènera. Pierre Causse, le prêtre des bohémiens qui a tant officié dans l'église des Saintes-Marie-de-la-Mer a pris le large.

*La mort, ce mot qui te trompe,  
Qu'est-ce ? Un brouillard que se dissipe  
Avec les glas de la cloche  
Un songe qui éveille à la fin de la nuit !*

*(Mirèio)*

C'est un grand deuil pour tous les défenseurs de la langue d'oc, le Majoral du Félibrige, Prêtre de la Mission, Pierre Causse, vient de nous quitter à la fin du printemps dans ses huitante-huit ans d'âge.

Né en Languedoc en un temps où tout le monde parlait la langue du pays, il en gardait un profond attachement pendant qu'il connut la révélation pour l'Église catholique, et pourtant sut toute sa vie jumeler cet amour pour la langue et sa Foi sereine en Dieu.

Prêtre de la Mission en 1948, son dévouement fut des grands pour aider les plus pauvres, la « caraciao, » comme on les nommait.

Aumônier des Gitans du diocèse d'Aix-Marseille, il en devint l'aumônier national de 1977 à 1983. Cette charge généreuse le menait, tous les ans,

à participa i roumavage di Santo ounte s'apetegavo à predica en lengo nostro.

De predicanço n'en faguè de mouloun dins touto meno de vilo e de vilage en Païs d'O.

Enfant de Lunèu, Pesco-luno, gardè bèn segur un liame di mai estrech em'aqueilo viloto de bouvino e prenguè pèr escais-noum en escrituro : Pèire de Luno.

Participè touto sa vido au travai de l'assouciacion felibrenco de Lunèu, l'Escolo dóu Vidourle, que n'èro lou presidènt d'ounour.

Pas proun di predicanço en lengo, si couneissènço tant religiouso que linguistico ié permeteguèron de revira li tèste liturgi.

Beilejè d'annado de tèms la coumessioun pèr la lengo d'oc à la Glèiso dins l'encastre dóu Felibrige. Es ansin que l'ourdinàri de la messo es esta tradu d'après li tèste latin, li leituro de l'Ancian e dóu Nouvèu testamen asata tambèn di manuscri latin e grè, emai li saume entira dis escri latin e ebriéu.

Aquéu travai coumpli, se pousquè publica la « *Messo en lengo nostro*, » pièi lou « *Missau e rituaü en lengo nostro* » en 1976 à l'aflat d'uno escolo felibrenco de Marsiho, lou Roudalet Felibren dóu Pichoun Bousquet, que lou Prèire-Majourau, Pèire Causse n'èro un membre di mai atiéu.

Predicaire afouga pèr la lengo e tradusèire de trò dis oubrage religious, d'aqui entre aqui, lou Counsistòri felibren l'elegiguè en 1973 pèr prene la Cigalo de Buzet, o de l'Agout dóu canounge Jousè Salvat.

Lou Majourau dóu Felibrige, Pèire Causse, l'an d'après, faguè un ufanous eloge de soun davancié que fuguè, pièi, publica souto lou titre *Laus dóu canounge Jousè Salvat, Felibre Majourau*,

à participer au Pèlerinage des Saintes-Marie-de-la-Mer où il s'affectionnait à prêcher dans notre langue.

Des prédications il en fit des quantités dans une multiplicité de villes et villages en Pays d'oc.

Enfant de Lunel, Pesco-luno, il garda bien sûr un lien des plus étroit avec cette ville taurine et prit pour surnom en écriture : Père de Luno.

Ainsi, il participa toute sa vie au travail de l'association félibréenne de Lunel, *L'Escolo dóu Vidourle*, dont il était le président d'honneur.

En plus des prédications en langue d'oc, ses connaissances tant religieuses que linguistiques lui permirent de traduire les textes liturgiques.

Il dirigea de longues années la commission pour la langue d'oc à l'Église dans le cadre militant du Félibrige. C'est de cette façon que l'ordinaire de la messe a été traduit d'après les textes latins, les lectures de l'Ancien et du Nouveau Testament adaptés aussi des manuscrits grec et latin, et encore les psaumes tirés des écrits hébreux et latins.

Ce travail accompli, il put publier, en 1976, la « Messo en lengo nostre, » puis le « Missau e ritau en lengo nostro » avec l'aide d'une association félibréenne de Marseille, le « Roudelet dóu Pichoun Bousquet, » dont le Prêtre Majoral Pierre Causse était un membre très actif.

Prédicateur passionné par la langue d'oc e traducteur de choix des ouvrages religieux, en peu de temps, le Consistoire félibréen l'élut en 1973 pour porter la Cigale de Buzet ou de l'Agout, veuve du chanoine Joseph Salvat.

Le Majoral Pierre Causse, l'an d'après, fit un brillant éloge de son devancier publié ensuite sous le titre *Laus dóu canounge Jousè Salvat, Felibre Majorau,*



1889-1972, bono-di li dos assouciacioun que partejavon soun acioun pèr l'aparamen de la lengo, l'Escolo dóu Vidourle de Lunèu e lou Roudelet Felibren dóu Pichoun Bousquet de Marsiho.

Lou nouvèu Majourau, bèn-segur, countuniè, inlassable, si predicança, que siegue pèr lis anniversàri mistralen à Maiano, li Santo-Estello vo li roumavage di gardian à Lourdo, èro toujours presènt. Mai, s'acountentavo pas di gràndi ceremounié, èro toujours lèst pèr ana marida li Prouvençau que souvetavon la celebracioun de l'oufice en lengo nostro, emai lou batejat di droulet. Avèn encaro is auriho sa voues pàsio e assegurado : « *Voulès lou batisme pèr voste enfant : faudra l'abali dins la Fe, pèr que, fidèu i coumandamen, ame Diéu e lou prouchan...* »

Lou paire Causse escriguè d'article dins mant ùni publicacioun de prèssò, e noutamen dins *Prouvènço d'aro* que n'en fuguè un fidèu legèire despièi mai de trento an.

Sabèn que counservavo preciouslyamen si dicho e qu'uno causido d'oumèlio poudrié èstre publicado, coume uno chausido de brinde à l'Escolo dóu Vidourle.

Lou paire Pèire Causse es cita dins lou librihoun *Lenga d'òc* Tome 4, titra « *Predicaire* » ounte uno de sis oumèlio es publicado, uno predicança eisemplàri pèr Santo-Estello, lou jour de Pandecousto :

« ... lou jour de Pandecousto, tóuti lis aposto èron ensèn, au meme endré. Tout d'un cop venguè dóu cèu un bronzimen coume aquéu d'un ventaras qu'emplenè l'oustau ount èron asseta, e i'apareiguèron de lengo de fiò que se despartiguèron e se n'en pausè uno sus cadun. Alor, tóuti fuguèron plen de l'Esperit Sant e se boutèron à parla d'àutri lengo segound que l'Esperit ié dounavo de s'espremi. » (Ate 2, I-II).

1889-1972 », grâce aux deux associations qui partageaient son action pour la défense de la langue, *l'Escolo dóu Vidourle* de Lunel et le *Roudelet Felibren dóu Pichoun Bousquet* de Marseille.

Le nouveau Majoral, bien sûr, continua, infatigable, ses prédications, que ce soit pour les anniversaires mistraliens à Maillane, les Saintes-Estelle ou les pèlerinages des gardians à Lourdes, il était toujours présent. Mais il ne se contentait pas des grandes cérémonies, il était toujours prêt pour aller marier les Provençaux qui souhaitaient la célébration de l'office dans notre langue, ou le baptême des enfants.

On garde encore à l'oreille sa voix calme et assurée dire en provençal : « Vous voulez le baptême pour votre enfant : il faudra l'élever dans la Foi, pour que, fidèle aux commandements, il aime Dieu et son prochain... »

Le père Causse écrivit moult articles dans beaucoup de publications de presse, et notamment dans *Prouvènço d'aro* dont il fut un fidèle lecteur depuis plus de trente ans.

Nous savons qu'il conservait précieusement ses discours et qu'un choix d'homélie pourrait être publié, tout comme un choix d'allocutions de *l'Escolo dóu Vidourle*.

Le Père Causse est cité dans le livre « Lenga d'òc » tome 4, titré « Predicaire » dans lequel une de ses homélie est publiée, une prédication exemplaire pour une Sainte-Estelle, le jour de Pentecôte :

« ... le jour de Pentecôte, tous les apôtres étaient ensemble, au même endroit. Soudain arrive du ciel un grondement comme celui d'un grand vent qui emplissait la maison où ils étaient assis et leur apparurent des langues de feu qui se séparèrent et il s'en posait une sur chacun. Alors, tous furent plein de l'Esprit Saint et se mirent à parler d'autres langues suivant ce que l'Esprit leur donnait à s'exprimer. » (Ate 2, 1-11).

*Adounc, vesèn aqui, tre li proumiéri pajo de l'Istòri de la Glèiso, tres signe pretoucant : lou vènt, lou fiò, li lengo. Tres signe que tènnon grandò plaço dins li manifestacioun de Diéu.*

*D'en-proumié lou Vènt. Legissèn dins la Biblo qu'au tèms de la Creacioun, lis aigo ersejavon au boufa dóu vènt. Aquesto auro misteriouso èro, ni mai ni mens, que l'alénado vivificairis de l'Esperit de Diéu. Ansin, tre lou coumençamen dóu Mounde, lou mistèri de Diéu creaire e lou mistèri dóu Vènt s'embessounavon dins lou pantai dóu pouèto que countavo sa vesiou s'outo l'aflat de la divino ispiracioun.*

*Avèn legi encaro que Jèsu, lou sero de Pasco, boufè sus sis aposto e ié diguè : « Recebès l'Esperit Sant ! » Ansin l'auro de Diéu, soun Esperit, soun coume lou Vènt e i'a pas pu bèl image – me sèmblo- pèr retraire l'Esperit.*

*Lou vènt se vèi pas. Degun saup d'ouute vèn, mounte vai, quouro s'arrestara. Segur li saberu podon charra e discuti sus la neissènço e la finido de l'aurasso. Pamens, aquéu qu'arpatejo dins la tempèsto à mand d'èstre empourta se sentis agroupa pèr uno forço misteriouso e verturiouslyo à lou faire crida de « miserere » à noun plus. D'efèt, lou vènt siblo, varaio, fai d'estampèu. Espèço, esclapo, derrabo... Es éu que carrejo li nivo e fai revoulouna la pousso... Empuro, destrüssi, damoussou tout. Dóu meme biais l'Esperit de Diéu refresco o encalouris, endrudis o tremudo, netejo o derrabo de pertout mounte passo. De-bon, l'Esperit es l'alén, l'enavans que buto davans e ajudò lis ome à s'enaussa en-dessus d'éli-meme.*

*Mai Pandecousto es tambèn lou signe dóu Fiò. Lou meme*

*Donc, nous voyons ici, dès les premières pages de l'Histoire de l'Église, trois signes touchants : le vent, le feu, les langues. Trois signes qui tiennent grande place dans les manifestations de Dieu.*

*En premier, le Vent. Nous lisons dans la Bible qu'au temps de la Création, les eaux s'élevaient en vagues au souffle du vent. Cette bouffée mystérieuse était, ni plus ni moins, que l'halenée vivificatrice de l'Esprit de Dieu. Ainsi, dès le commencement du Monde, le mystère de Dieu créateur et le mystère du Vent se jumelaient dans le rêve du poète qui racontait sa vision à l'aide de la divine inspiration.*

*Nous avons lu encore que Jésus, le soir de Pâques, souffla sur ses apôtres et leur dit : « Recevez l'Esprit Saint ! » Ainsi le souffle de Dieu, son Esprit, sont comme le Vent et il n'y a pas plus belle image -me semble-t-il-pour relater l'Esprit.*

*Le vent ne se voit pas. Personne ne sait d'où il vient, où il va, quand il s'arrêtera. Pour sûr les savants peuvent parler et discuter sur la naissance et la fin du grand vent. Pourtant celui qui marche à grands pas dans la tempête, prêt à être emporté, se sent enveloppé par une force mystérieuse et vertueuse à le faire crier « miserere » à n'en plus finir. En effet, le vent siffle, circule, fait du bruit. Brise, casse, arrache... C'est lui qui charrie les nuages et fait tourbillonner la poussière. Il épure ou, destructeur, il éteint tout. De la même façon l'Esprit de Dieu rafraîchit ou réchauffe, fertilise ou transforme, nettoie ou arrache, partout où il passe. Pour de bon, l'Esprit est l'haleine, l'énergie qui pousse en avant et aide les hommes à s'élever au dessus d'eux-mêmes.*

*Mais Pentecôte est aussi le signe du feu. Le même*

*fiò que veguè Mouïse dins lou desert : lou fiò d'aquéu bouissoun que se damoussavo pas. Lou vesèn proun, nautre, lou fiò dins aqueste païs li jour d'estiéu. Sufis qu'uno belugo s'emparte dins lou bartas d'uno ribo grasihado pèr lou soulèu, pèr que tout crème, tout peteje, tout s'abrase fin qu'au darrié bouissoun...*

*Touto la garrigo, touto la pinedo, touto la séuvo es en fiò !*

*Pamens lou meme fiò que brulo lou paiun, purifico l'or.*

*Es ço que fai l'Esperit de Diéu. D'escoundoun empuro de-longo lou cor e li bouco de si proufèto pèr fin de reviéuda l'amo de soun pople. N'en sabié quaucarèn Jeremiò que cridavo : « Èro coume un fiò amaga e cremant dins moun pitre ! Me desmesoulave, noun poudiéu l'endura. » (XX, 9)*

*Enfin Pandecousto es la grando fèsto di Lengo. Lis aposto reviscoula pèr lou fiò de l'Esperit parlon estrambourda e se fan entèndre de tóuti. Li roumiéu vengu d'en-pertout à Jerusalèn coumprenon –cadun dins sa lengo- que lou Criste es vivènt que Diéu lis amo.*

*Se n'èro de besoun, avèn aquí la provo que touto lengo s'amerito lou respèt. Qu'es emé sa lengo qu'un pople viéu, qu'un pople canto, es emé sa lengo qu'un pople travaio e qu'un pople souffris, es emé sa lengo qu'un pople prègo, amo e qu'un pople mouris. Sabèn, ai-las coume s'acabè la coustrucioun ourgueiouso e unitàri de la Tourre de Babel : lis ome se coumprenien plus e se desseparèron dins la counfusioun e dins uno vergougouso mescladisso. Au contro –lou bèu jour de Pandecousto- li disciple parlon is ome dins sa lengo meiralo, li recampon dins uno memo Fe e dins un meme Amour.*

*E vuei, Fraire crestian, Bèus Ami felibre, en aquéu jour à Santo-Estello qu'es tambèn pèr nautre noste Pandecousto, tóuti*

*feu que vit Moïse dans le désert : le feu de ce buisson qui ne s'éteignait pas. Nous le voyons assez, nous, le feu dans ce pays les jours d'été.*

*Il suffit qu'une étincelle parte dans la broussaille d'une rive grillée par le soleil, pour que tout brule, craquette, tout s'embrase jusqu'au dernier buisson...*

*Toute la garrigue, toute la pinède, toute la forêt est en feu !  
Pourtant le même feu qui brule toute la paille purifie l'or.*

*C'est ce que fait l'Esprit de Dieu. En cachette, il attise toujours le cœur et la bouche de ses prophètes afin de raviver l'âme de son peuple. Il en savait quelque chose Jérémie qui criait : « Il était comme un feu caché et crémant dans sa poitrine ! Je me désolais, je ne pouvais l'endurer. » (XX, 9)*

*Enfin Pentecôte est la grande fête des langues. Les apôtres ranimés par le feu de l'Esprit parlent émerveillés et se font entendre de tous. Les pèlerins venus de partout à Jérusalem comprennent - chacun dans sa langue- que le Christ est vivant et que Dieu les aime.*

*S'il en était besoin, nous avons ici la preuve que toute langue mérite le respect. Que c'est avec sa langue qu'un peuple vit, qu'un peuple chante, c'est avec sa langue qu'un peuple travaille et qu'un peuple souffre, c'est avec sa langue qu'un peuple prie, aime et meurt. Nous savons, hélas, comment s'acheva la construction orgueilleuse et unitaire de la Tour de Babel : les hommes ne se comprenaient plus et se séparèrent dans la confusion et dans un honteux mélange. À l'inverse -le beau jour de Pentecôte- les disciples parlent aux hommes dans leur langue maternelle et les rassemblent dans une même Foi et dans un même Amour.*

*Et aujourd'hui Frères chrétiens, Beaux Amis félibres, en ce jour de Sainte-Estelle qui est aussi pour nous notre Pentecôte, tous*

*-gènt di país d'O- assouliden nosto freirejacioun coume nous i counvido lou Mèstre de Maiano :*

*Dis Aup i Pirenèu, e la man dins la man*

*Troubaire, aubouren dounc lou vièi parla rouman...*

*La Lengo, lou Vènt e lou Fiò, vaqui dounc li signe de l'Esperit de Diéu. Mai aquel Esperit se pòu pas embarra dins lou Passat : es en-delai dóu tèms es de tóuti li tèms.*

*De-segur èro abrasado pèr l'Esperit la colo valentouso de nòsti primadié quouro s'aubourèron pèr apara nosto Terro d'O, soun parla pèr sauva soun Èime e sa Bèuta. »*

De bon verai, lou prèire e lou majourau fasien qu'un dins si oumelìo. Pèire Causse, en mèstre de noste lengage, sabié trouba li mot, pesa li mot, pèr touca li cor. Soun escrituro, se vèi aqui fuguè toujours de grando drudesso.

Un di darnié travai dóu Majourau Pèire Causse fugué de recampa e d'alisca l'obro de soun ami Andriéu Sauveplane, decoutrìo emé sa fiho Mirèio Sauveplane. Lou libre es esta publica pèr li Edicioun Prouvènço d'aro souto lou titre « Sansogno. » Dins la prefâci que Pèire Causse a redegì, presènto l'autour d'aquéu biais : *Aquéli qu'avien l'ur de lou treva apreciavon soun avenènço, sa sapiènci, si counaissènço : que de l'ausi, se coumprenié que cresié à ço que disié. Soun saupre e si counvicioun fasien flòri...*

Quau se sèmblo, s'assèmblo dis lou prouvèrbi. Aquel oumenage vau tambèn pèr aquéu que l'a escri, lou paire de la Messiou Majourau dóu Felibrige avié tóutis aquéli qualita. Aro, n'en sian segur, dóu paradis a li clau.

*-gens de pays d'Oc- consolidons notre fraternisation comme nous y invite le Maître de Maillane :*

*« Des Alpes aux Pyrénées, et la main dans la main,  
Troubadours, élevons donc le vieux parler roman... »*

*La Langue, le Vent e le Feu, voilà donc les signes de l'Esprit de Dieu. Mais cet Esprit ne peut pas s'enfermer dans le Passé : il est par delà du temps et de tout les temps.*

*Pour sûr, elle était embrasée par l'Esprit la troupe valeureuse de nos premiers devanciers quand ils s'élevèrent pour protéger notre Terre d'Oc et son parler, pour sauver son Esprit et sa Beauté. »*

Vraiment, le prêtre et le majoral ne faisait qu'un dans ses homélies. Pierre Causse, en maître de notre langage, savait trouver et peser les mots pour toucher les cœurs. Son écriture, se voit ici, fut toujours d'une grande richesse.

Un des derniers travaux du Majoral Pierre Causse fut de réunir et de polir l'œuvre de son ami André Sauveplane, de conserve avec sa fille Mireille Sauveplane. Le livre a été publié par les éditions Prouvènço d'aro sous le titre « Sansogno. » Dans la préface que Pierre Causse a rédigée, il présente l'auteur de cette façon : *« Ceux qui avaient le bonheur de le fréquenter appréciaient sa courtoisie, sa sagesse, ses connaissances ; rien qu'à l'entendre, on comprenait qu'il croyait à ce qu'il disait. Son savoir et ses convictions faisaient merveille... »*

Qui s'assemble se ressemble, dit le proverbe. Cet hommage vaut aussi pour celui qui l'a écrit, le père de la Mission, majoral du Félibrige avait toutes ces qualités.

Maintenant, nous en sommes sûr, du paradis il a les clefs.



## **Ginette Nougaret : Óumage au Paire Pèire Causse**

Courrènt l'annado avèn sachu que lou Paire Causse malautejavo.

Soun estat s'aggravant, un endré medicao èro necite. Es vers Mount-Óulieu que lou Paire Causse se retirè. Couneissié bèn l'endré, mounte, souvènti-fes avié alesti de semano de retrèto, de preguiero e de reculimen ; mai, chanja si abitudo, leissa li gènt que partejavon sa vido-vidanto, fuguè uno esprovo. Emé l'ajudo de Diéu lou Paire assajavo de remounta la pèndo.

Es ansin que lou Capitàn decidè d'ana à Mount-Óulieu, emé quàuqui membre de la Nacioun pèr ié faire vesito e enlusi ansin soun quoutidian.

Sousprés e urous de nous vèire, bèn que fatiga, aquesto journado emé nautre fuguè meravihouso. Descurbissian l'endré, sesi pèr lou calme pognènt d'aquest establimen reserva i religious. Lou sèr, lou Paire èro countènt mai tristounet de nous vèire parti ; aquesto bono journado ai-las ! fuguè la darriero.

Nascu à Lunèu en 1921, a fa si proumié pas à l'escolo de soun endré. Es dins sa glèiso qu'a ausi l'apèu dóu Segnou.

Après lis annado de semenàri e l'ourdinacioun, segound sa voulounta fuguè Fraire Lazaristo, Prèire de la Messioun, que soun essenciau èro l'ajudo i paure.

Despièi Marsiho, largavo soun apoustoulat e vihavo sus li

## **Ginette Nougaret : hommage au Père Pierre Causse**

Au cours de l'année nous avons su que le Père Causse était malade.

Son état s'aggravant, un établissement médical était nécessaire. C'est à Montolieu que le Père Causse se retira. Il connaissait bien l'endroit, il y avait souvent préparé des semaines de retraite, de prière et de recueils ; mais, changer ses habitudes, laisser les gens qui partageaient sa vie de tous les jours, fut une épreuve. Avec l'aide de Dieu, le Père essaya de remonter la pente.

C'est ainsi que le Capitaine décida d'aller à Montolieu, avec quelques membres de la Nation pour lui rendre visite et éclairer ainsi son quotidien.

Surpris et heureux de nous voir, bien que fatigué, cette journée avec nous fut merveilleuse. Nous découvrons l'endroit, saisis par le calme poignant de cet établissement réservé aux religieux. Le soir, le Père était content mais un peu triste de nous voir partir ; cette bonne journée, hélas, sera la dernière.

Né à Lunel en 1921, il a fait ses premiers pas à l'école de sa ville. C'est dans son église qu'il a entendu l'appel du Seigneur.

Après les années de séminaire et l'ordination, selon sa volonté il fut Frère Lazariste, Prêtre de la Mission, dont l'essentiel était l'aide aux miséreux.

Depuis Marseille, il délivrait son apostolat et veillait sur les

gènt dóu vouiage que n'avié la cargo.

Chasco fes que se dis uno messo en lengo dins noste Miejour es au Paire Causse que la devèn.

Es éu que nous a mes lou pèd à l'estriéu pèr fin que jamai noun s'esvaligue la Fe de nòstis ancian. Ausissèn encaro si paraulo : « Óublidés pas la lengo de Mistral, fau la charra, l'apprendre i jouvènt, prega lou Segnour coume lou fasièn nòsti grand que sènso vergougno debutavon toujours sa voto pèr uno messo. »

Es i Sànti-Marìo, sa segoundo patrìo, qu'a óuficia e predica pèr la celebracioun dóu mié-siècle, mai tambèn dóu centenàri de la Nacioun Gardiano, éu soun fiéu. Es i Santo qu'avié plasé de retrouba sis ami li vouiajaire e li noumbrous pelerin que dins lou reculimen s'abéuravon de si paraulo de fisanço dins lou poudé de nòsti gràndi Santo.

Proche d'éu, la Nacioun Gardiano a sachu estima sa valour, sa dispounibleta, soun estacamen à la lengo de Mistral e i tradicioun nostro, subre-tout soun engajamen pèr li roumavage di Santo e de Lourdo. La richesso de si predicanço a empura dins lou cor di roumiéu la desiranço de se retrouba ensèn i pèd de Nosto Damo e di gràndi Santo. Lou Paire a countribuï en bono part à la reüssido d'aquéli roumavage e ié disèn milanto gramaci.

Á Lourdo, la Nacioun Gardiano, noun jamai óublidara lou Paire que desenant, d'amoundaut, vihara sus chascun de nòsti roumavage. Soun souveni presènt enaussara nosto Fe e la Glèiso di Santo e la baumo de Lourdo restountiran à jamai de si sermoun persuasiéu.

Paire, dins li bras de Santo Repausolo, gardas toujours uno lucado sus cadun de nous-autre.

gens du voyage dont il avait la charge.

Chaque fois qu'une messe est dite en langue d'Oc dans notre midi c'est au Père Causse que nous le devons.

C'est lui qui nous a mis le pied à l'étrier pour que jamais ne disparaisse la Foi de nos anciens. Nous entendons encore ses paroles : « N'oubliez pas la langue de Mistral, il faut la parler, l'apprendre aux jeunes, prier le Seigneur comme le faisaient nos grands-parents qui, sans honte, commençaient toujours leur fête votive par une messe. »

C'est aux Saintes-Maries, sa seconde patrie, qu'il a officié et prêché pour la célébration du demi-siècle, mais aussi du centenaire de la Nation Gardiane, lui son fils. C'est aux Saintes qu'il avait plaisir à retrouver ses amis les voyageurs et les nombreux pèlerins qui dans le recueillement s'abreuyaient de ses paroles de confiance dans le pouvoir de nos grandes Saintes.

Près de lui, la Nation Gardiane a su apprécier sa valeur, sa disponibilité, son attachement à la langue de Mistral et à nos traditions, surtout son engagement pour les pèlerinages des Saintes et de Lourdes. La richesse de ses prédications a allumé dans le cœur des pèlerins le désir de se retrouver ensemble aux pieds de Notre Dame et des grandes Saintes. Le Père a contribué pour une bonne part à la réussite de ces pèlerinages et nous lui disons mille mercis.

À Lourdes, la Nation Gardiane n'oubliera jamais le Père qui désormais, de là-haut, veillera sur chacun de nos pèlerinages. Son souvenir présent exaltera notre Foi, et l'église des Saintes et la grotte de Lourdes retentiront à jamais de ses sermons persuasifs.

Père, dans votre repos éternel, gardez toujours un regard sur chacun de nous.

**Miquèu Desplanches : laus de Pèire Causse**  
**I Santo-Mario-de-la-Mar – Santo-Estello 2010**

Gènto Rèino, Segne Capoulié, car counfraire, ami Felibre,  
Çai en rèire, fai uno trenteno d’an d’acò, eici, dins la glèiso-  
fourtaresso, rescountrère, pèr lou proumié cop, lou Paire Causse,  
proche di Santo tant amado, au bèu mitan dóu pople gardian e d’un  
fuble de roumiéu de Prouvènço e de Lengadò. La Prouvidènci  
vouguè que vuei, aguènt segui si piado dins l’animacioun e la  
predicanço dóu roumavage d’óutobre siegue pèr pronouncia lou  
laus de moun davancié à la cigalo de Buzet o de l’Agout, éu que  
fuguè tambèn pèr iéu un mèstre, un moudèle, un fraire prèire.

Davans que tout, vole me vira devers li Segnouresso  
d’aquesto terro subre-santo emé Frederi Mistral :

*« O Santo, bèlli mariniero  
Qu’avès chausi nòsti sagniero  
Pèr i’auboura dins l’èr la tourre e li merlet  
De vosto glèiso roussinello,  
Coume fara dins sa pinello  
Lou marin, quand la mar bacello  
Se ié mandas pas lèu voste bon ventoulet ? »*

*(Mirèio, cant XII)*

O, permetès au paure marin que siéu de crida assistanço à  
nòsti gràndi Sànti Marïo. Embarca sus lou fréule esquife de moun  
saupre, me veici davans la grand mar de sciènci de la lengo,  
tresenanto de la douno d’amour e d’engèni de generacioun de  
Felibre.

Adounc, veici l’ouro de larga lis amarro e de risca  
l’aventuro. Fasès boufa voste bon ventoulet, bèlli mariniero, fin que  
posque, umblamen, faire avans e rejougne la tiero di bon serviciau

de la causo mistralenco.

Chascun lou saup : intra au Counsiòtòri demoro, pèr un Felibre, la supremo ounouranço, mai soulet lou que ié tèn sesiho saup lou pes d'aquest « officium. » E veici, vuei, l'esprovo de la mai grando moudestiò, que la moudestiò sèmpe duerb li porto de la verita.

Cercant d'entre-signe sus li titulàri de la cigalo de Buzet pèr alesti ma dicho, m'es bèn forço de coustata que lou tèms s'embessouno emé la moudestiò pèr amaga l'umblo verita de nòstis esfors. Se lou canounge Salvat marquè pèr sèmpe l'istòri de noste mouvamen, quau pòu, à l'ouro que sian, se remembra l'obro d'un Pau Barbe, d'un Firmin Carle de Carbouniero, o d'un Mariò-Louvis Desazars de Mount-Gaiard ? Sus la telaragno, noun pousquère destouca qu'un Pau Barbe, engeniaire d'elèi que, emé Alfred Nobel, espandisié l'usanço... de la dinamito.

Segur, li cigalo soun pas tant brusènto !

Pamens, se la dinamito fai fugi li cigalo, la cansoun restountidouso di Felibre li recato. Liuen dóu chafaret apreboundèire de civilisacioun, lou cant siau di Felibre se fai bastissèire d'uno fraternita que l'aveni s'en ensouleio. Vaqui, de tout segur, la toco dóu rite de la cigalo d'or.

D'efèt, la fraternita felibrenco passo lou tèms e l'espàci, e descuerb au pople d'O que soun biais de viéure e de s'espremi tèis uno founso coumunioun drudo d'umanita e pourtarello d'un tresor d'espèr e de sapiènci. Ansin, à la seguido de la cigalo de Buzet o de l'Agout, sian pèr descurbi que, souto lou vèu de la moudestiò, banejon d'egrègi mantenèire.

Vole eici gramacia noste rèire Capoulié que sa couneissènço founso de l'istòri dóu Felibrige me permet de redegi'quèsti rego.

Adounc, espeliguè nosto cigalo en 1876, emé la chausido de Pau Barbe que ié counèisse lou noum de soun endré de neissènço, proche Toulouso. Òni vuech an pièi, Pau Barbe demessiounè de sa cargo e soun obro s'apreboundiguè dins lou flume pouderos de la demembranço.

Firmin Carle de Carbouniero, valènt relevaire de la cigalo de l'Agout o de Buzet, en 1884, fuguè Felibre de la proumier'ouro. Conse de Lavau, amavo mai-que-mai sa lengo meiralo e, au bèu soulèu de soun ispiracioun, espeliguèron pouesìo e pèço de tiatre dins lou boulegadis felibren de la periodo erouïco. Sendi de la mantenènço d'Aquitàni, souto-cabiscòu de l'Escolo Moundino, leissè un souveni pertoucant de talènt, d'amista e de devouamen. Nosto cigalo quitè Lavau après dès-e-nòuv an de tèms. Mai, amourouso de la cherpo di conse, faguè bello parado sus lou pitre de Mario-Louvis Desazars, marqués de Mount-Gaiard, conse d'Avignounet-dóu-Lauragués. Ome d'uno culturo tras qu'alargado, noste majourau èro membre de forço soucieta savènto e publiquè uno tarabastado d'article dins mant uno revisto dóu païs toulousen. Rapourtaire di councous annau de l'Acadèmi di Jo Flourau, trevè de longo tóuti li pouèto miejournal. Membre de l'Escolo Moundino, éu tambèn, fuguè elegi majourau en 1903.

Fidèlo à la ciéuta moundino, nosto cigalo s'encapelanè en 1927. D'efèt, l'abat Salvat, s'endevenguè majourau pèr 45 an de tèms. Quaranto-cinq an de travai achini, pèr l'expandimen de la lengo d'O. Soun obro agrasanto e sa persounalita majestouso leissaran, dins l'istòri de la lengo d'O uno marco que passara li siècle. La tiero de si disciple, embugado de sis ensinamen à l'Istitut Catouli de Toulouso, n'en poudrié parla uno bono passado.

Sèmpre barrularello, nosto gènto cigalo perseguiguè soun

camín roumiéu e fuguè tancado sus lou pitre de Pèire Causse, uno bello tancado de 36 an. Ansin, pèr lou segound cop, la cigalo de Buzet cantè au bèu soulèu de Diéu l'afougamen dóu Felibre e la fervour dóu prèire.

Pèire Causse, l'avès, segur, tóuti rescountra o, au plus pau ausi dins si bèlli predicanço. Sa voues tout au cop estoufado e pouderoso vous agouloupavo e soun verbe chanu sabié rejougne li saberu coume lis ilitera. Es d'aquel ome que deve faire lou laus. Coume resumi la drudeso d'uno talo vido sènso trahi lou mistèri d'uno persounalita que sèmpe nous escapara ?

Vaqui perqué me counfise à vosto amistouso indulgènci tout coume à nòsti gràndi Santo que lou counaissien d'à-founs.

Laus tibi...Petre

A l'ouro que sian, se trato dis ome publi d'un biais sèmpe trufarèu. Li crounicaire fan l'empèri emé si coumentàri mouquet. Ansin, lausa quaucun pèr si merite e si vertu pòu parèisse au bèu mai un'usanço vieianchouno e, au pieje, uno tradicioun ipoucrito.

Mai pèr un ome coume lou Paire Causse, la carreto tirasso lou bièu. Ges de besoun de carga lou fais de l'ipoucristiò pèr faire avans. Sarié desmouta de se vèire ansin lausa, éu tant moudeste e cachous. E se, tout-de-long de sa vido, cantè lou « Laus tibi, Christe » à l'acabado de l'Evangèli, ié faudra endura un « Laus tibi, Petre » que, de tout segur, l'aurié enfeta.

Sis iue viéu e bountous se durbiguèron dins l'oustau peirenau lou 23 de janvié de 1921. Quatre ouro de matin picavon au clòuquié de la viloto de Lunèu. La carriero dóu Tapis Verd s'emplené pèr lou proumié cop de la voues d'un predicaire de triò : Pèire, Marius, Frutuou Causse èro nascu. Soun prenoun tresen, pèr óuriginau que siegue, se cargo de sèn dins lou coumplimen de nost'



obro coumuno tant fuguè fruchouso la vido de noste bèu counfraire.

Si grand ié parlavon nosto douço lengo e, enfantoun, i'agradavo d'ausi li resson melicous e lóugié dóu parla de sa terro lengadouciano. Trevè l'escolo de soun endré dóu tèmms que falié renege sa lengo meiralò. Esperè vuech an la neissènço de sa sorre Jousefino, que ié disien Fifi, e, adeja mestrejavo la colo de si cambarado. Abali dins la bello fe crestiano qu'embuguè la culturo nosto, acampavo si sòci pèr ié celebra la messo. E li drouloun, atroupela davans lou pichot autar, barbelavon à l'ausido dóu predicadou. D'efèt, Louvis e Rousalio, si gènt, i'avien croumpa, coume se fasié dins lou tèmms, un travestimen de prèire emé tóuti lis eisineto sacrado. Emé l'innoucènci de l'enfanço, s'oufrissié emé soun Segneur Paire celestiau. Ansin s'enracinè, dins soun èisse lou plus prefound, l'esperit d'oublacioun que sèmpe demoro la coundicioun suprèmo de la vido soucialo. Fau bèn marca que l'egouïsme, chabi coume recèto dóu bonur, n'avèn noste proun en vesènt l'abounde de sa frucho.

Tout à-n-un cop vouldontàri e liéura à l'apèu de Diéu, lou jouine Pesco-Luno, qu'acò's l'escais-noum dis abitant de Lunèu, s'embarrà au pichot semenàri de Nosto-Damo de Primo-Coumbo. Lou gran semena dins sa glèiso parrouquialo, la Bono Maire lou faguè crèisse dins soun santuàri gardés. Li paire Lazaristo, que tenien lou coulège, fuguèron pèr éu de moudèlo de vido freirenalo, sèmpe pregaréu e soucitous di paure. Èro arresta : sarié prèire e sarié Lazaristo, digne fiéu de sant Vincens de Pau, coume lou fuguè soun ouncle, lou Paire Fancés Verdier, superiour generau di Prèire de la Messioun. Que vouldès ? Li chin fan pas de cat !

Avié sege an tout bèu just quand, au roumavage felibren de Primo-Coumbo ausiguè pèr lou proumié cop lou majourau-canonge

Jóusé Salvat que sarié pèr éu un mèstre e un ami car. Li vacanço vengudo, lou jouvenome tournavo à Lunèu e, de-longo, restavo à la boulenjarié dóu majourau Louvis Abric. Demié li pan blanc e li pan courtoun, aprenié li finesso de la lengo, éu qu'un jour parlarié prouvençau en partejant lou pan de Diéu. Coume la pasto levant dins la mastro, noste droulas se venguè ome e prouvençau de la costo pleno à la trevanço de l'Escolo dóu Vidourle. Èro lèst pèr felibreja.

Tu es sacerdos in aeternum.

Lou pichot semenàri acaba, enreguè lis estúdi de filousouffio e lou nouviciat en ótobre 1940 à Primo-Coumbo dins uno envirouno poulitico que se capitavo pèr lou mens entrepachouso.

Setèmbre 1944. Uno boufado de liberta escoubeto la França e noste novice s'empart pèr Dax mounte coumplis sis estúdi de teoulougìo. Mounsegnour Clemens Mathieu, evesque d'Aire e Dax i'impauso li man à Dax lou 27 de mars 1948. Desenant Prèire de la Messioun, se dounara seissanto-un an de tèms pèr l'anóuncio de l'Evangèli e lou service de la pauriho.

Si superiour, tre lou mes de juliet, lou mandon à Toulouso pèr larga i plus paure la paraulo dóu Crist. Mai l'Ardecho lou souno pèr oubra au proche di bastidan que vivien liuen de tout. I'agradavo mai-que-mai de rescountra li paure au siéu, que dins soun rode famihié poudien se counfisa sènso crento. Un cop que i'a, fasié vesito à-n-uno famiho que soun drole malautejavo e fuguè pretouca de vèire si gènt tant soucitous. Bèn talamen que ié venguè mai quàuqui jour après pèr s'entrevà dóu pichot malaut. Li bràvi gènt ié faguèron fèsto. Pensas ! Lou dóutour lis avié rassegura, poudien suspèndre lou tratamen. D'efèt, lou Paire Causse aremarquè qu'avien bèn pres siuen de pendoula li remèdi au plafoun ! Cinquanto an après, n'en risié encaro.

Si qualita umano e esperitalo l'aduguèron pièi à Marsiho ounte restè fin qu'à si darrié jour o gaire se n'en manco. Avié lou pres-fa bèn carguiéu de l'oustalas de Tourre-Santo, qu'es uno grando proupieta di Lazaristo dins li quartié nord. En mai d'acò, ié faguè mena sa messioum encò di caraco car èro l'óumournié di vouiajour di dioucèsi de-z-Ais e de Marsiho. Li voulié counèisse pèr li mies ama e lis aculi coume se dèu emé si rouloto au roumavage di Santo dóu mes de mai en particulié. Faguè mirando, bèn talamen que lou faguèron óumournié naciounau di bóumian. Counouissié bèn aquéu service de la Glèiso que participè à soun espelido. Quant toumbè de camin à-n-aquelo epoco ? Diéu soulet lou saup ! De 1977 à 1983, d'auro en auro, fuguè la voues dóu pople vouiajour. Riboun ribagno, voulié faire counèisse la culturo, li besoun e lis espèr di bóumian e ié pourgi la fe, l'esperanço e l'amour.

Douge an de tèms, fuguè tambèn direitour di Fiho de Carita à Marsiho, tóuti voudado i pàuris abandouna de la soucieta. Faguè peréu l'acoumpagnado de parèu crestian marsihés dins lou mouvamen dis « Équipes Notre-Dame. » D'annado de tèms ié partejè sa saviesso e soun amista.

#### Amourous de la terro

La vido de Pèire Causse, pèr sa majo part, se debanè entre Lengadò, Camargo e Prouvènço. Nascu de Lunèu, terro de bouvino, se sarrè emé naturau de la Nacioun Gardiano. Lou majourau Anfos Arnaud, que n'en faguè soun proun coume capitàni, èro, coume lou jouine Causse, de l'Escolo dóu Vidourle. E poudèn pensa que ié baiè la fe di biù e l'amour di salanc. Se marquè lèu au cartabèu de la Nacioun, apararello seculàri dóu relarg camarguen, de sis us e de sa lengo. Terro mesclado d'aigo e de sau, rode misti i fèris estendudo, Camargo en blanc e negre emé sa cavalino e sa bouvino, mai qu'un

païs, fuguè pèr Peire Causse uno passiuon. La preguiero dóu pople de Prouvènço et de Lengadò, en mai de la milenàri tradicioun, aduguè li Sànti Mariò e li Sants Apostol de Prouvènço eici, en ribo de Camargo. Entira pèr aquéu boufe, lou jouine Causse, dins l'ardènci de si vint an, se capitè un animaire de triò di roumavage de mai e d'óutobre. E ié fuguè fidèu mai de sieissanto an. L'avès vist, bessai, celebra la messo di cènt an de la Nacioun Gardiano en 2004, mai escouten-lou quand, jouine messiuonàri, dounè l'oumelio pèr lou cinquantenàri de l'Assouciacioun, lou 25 de juliet de 1954 : « ...à l'ouro d'aro, ounte lou mounde secuta pèr lou nescige dis ome, sèmblo ana au regoulun, à l'ouro d'aro ounte lis acampado di pople se rebalon, sèmpre treboulado, nàutri, gardian, nous fau manteni dins noste cor l'espèr e la gau dóu reviéure. Aquel espèr lou meten pas dins la matèri nimai dins lou prougrès ecounoumi, mai dins lis ome d'ideau qu'an begu à la sorgo pouderouso de la Fe e que, testard, volon garda, mau-grat lis entravadis, l'amo caudo e fièro de noste Païs. »

En chasqu'acamp, au mitan d'un revoulun de chivau e d'Arlatenco, lou vesiéu saluda chascun em'un èr d'entendemen que tremudavo la moulounado anounimo en uno famiho calourènto. E, benisissènt li chivau, miravo li deviso que n'en couneissié li terro emai li manadié. Alucavo li coulour di gaiardet e semblavo de rounca de la gau coume un camargue sus li sansouiro. Vertadieramen, èro camarguen de cor e d'amo e soun biais pèr tout e jamai es anca dins ma memòri.

L'ami di caraco

Fidèu demié li fidèu, lou vesien i Santo. Eici, èro à l'oustau e la grando famiho bóumiano èro la siéuno. Amavo de treva lou pople, e counouissié d'à-founs l'amo populàri, soun bon sèn, si

racino e sis espèr. Dóu tèms que lis ideoulougìo fasièn un chaple dins la soucieta e dins la Glèiso, éu caminavo sus lou meme alen que sis escoutaire dins l'espès de sa vido vidanto. Poudès pas vous amiga emé quaucun dóu n-aut dóu balcoun. Se Jèsu se faguè fraire di malurous, noste messiouàri vouguè freireja'mé li bómian. Vesié la fe inoucènto d'aquéu pople mespresa. Dóu trefouns de soun amo ié vouguè baia de soulas dins sa misèri pèr lou biais d'uno fe renouvado, maduro, gounflo d'uno esperanço novo, fundado sus uno soulidarita sènso deco. S'apassiounè pèr li gènt dóu viage, coume se dis à l'ouro d'aro. E se donnè à touto rèsto à-n-aquéu presfa, tant grèu que siegue. Car n'i'en fauguè de paciènci, de tèms, d'escouto pèr coumprene, ama e servi li bómian coume servié soun Segnour.

Soun carisme dóu rescontre l'adjudè à tèisse de liame emé de gènt de touto meno gardant sèmpre pèr amiro de mies servi lou pople bómian. Avié toujours bello ouro dins li caravano, pèr douna la dóutrino is enfant, pèr alesti un batisme o uno ceremounié. Ómournié naciounau, se faguè istouriougrafe dóu roumavage de Santo Saro pèr mies coumprene e faire coumprene la devoucioun di bómian. Se faguè etnougrafe pèr estudia lou mudamen espetaclous dóu roumavage dóu mes de mai.

En mai d'acò, avié d'adouba li vihado de preguiero dins la glèiso fourtaresso pièi de lis anima. Basto, ié falié prevèire tout ço que se pòu imagina quand un vilage se vèn vilasso assedado de Diéu e de fraternita.

### Pèire de Luno

Intravo dins si vint an e trevavo l'Escolo dóu Vidourle à Lunèu, escolo forço vivènto e fegoundo que noun sai. Davans que Pèire Causse devèngue majourau, adeja li cigalo d'or nisejavon à la

Vidourlenço : Pèire Azema (cigalo latino - 1929), Anfos Arnaud (cigalo de la Mar - 1934), Louvis Abric (cigalo de Roussihoun - 1936) e Louvis Fourmaud (cigalo d'Aquitani - 1942). Quatre cigalo qu'aculiguèron pièi Pèire Causse (cigalo de Buzet o de l'Agout - 1973) e, en fin finalo, Julius Estève (cigalo dis Aupiho - 1990). O, vertadieramen l'Escolo dóu Vidourle fuguè e demoro un fougau esbléugissèn de lengo e de culturo. Es de remarca que Pèire Causse n'en devenguè lou cabiscòu d'ounour.

Emé tout'uno chourmo d'arderous pres-fachié de soun encountrado lengadouciano, fasié clanti la lengo dins lis acamp, li fèsto e li felibrejado. La Prouvidènci vouguè que, quàuquis annado après la guerro, e messiouinari dins la ciéuta moundino, noste jouine Lazaristo se faguè l'escoulan atentiéu dóu Majourau-canounge, Jósè Salvat à l'Istitut Catouli de Toulouso. Es éu, titulàri de la cigalo de Buzet o de l'Agout, que lou peirinejè pèr intra à l'Escòla occitana.

En 1952, rejoungneguè lou Felibrige, e lou vaqui batant l'antifo dins tout lou miejour, semenant de coutriò la paraulo evangelico e la noblo lengo d'O. Mai li Santo demouravon soun cèntre, lou nous de soun acioun pastouralo, e la sorgo vivo de sa preguiero. Aprofichavo li roumavage pèr canta dins lis androuno santenco e dins li vihado emé li bóumian. Soun counfraire Lazaristo, lou Paire Pèire Gibert, coumpausavo la musico emé sa guitaro, éu, escrivié li paraulo d'aquéli cansoun prouvençalo que d'ùni se n'en souvènon encaro. Faire clanti nosto rebello lengo, canta sa fe, réjouï sis ami, vaqui lou tout pèr noste valènt mantènèire. Maugrat soun menistèri aclapant, beilejè la coumessioun de la Lengo d'O à la Glèiso d'annado de tèms. En 1972, la redacioun finalo de « la Messo en Lengo Nostro » dins la rego dóu councilè Vatican II permetié

enfin de celebra li Sant Mistèri dins la lengo dóu pople. Chasque cop que, desenant, uno messo se celèbro en lengo d'O, es au Paire Causse que la devèn. Fuguè, pèr la coumessioun, un travai espetaclous que menè emé finesso e erudicioun. Li traducioun fuguèron facho dóu latin, tenènt comte dóu biais prouvençau come dóu biais ócitan fin que siegue unanimo la preguiero di fidèu. Bono-di soun travai, de milié de roumiéu pousquèron faire siéuno uno lengo liturgico qualitouso óficialamen recouneigudo de l'episcopat francés. Emé sis ami dóu Roudelet Felibren dóu Pichoun-Bousquet, publiquè pièi lou « Missau e rituaü en Lengo Nostro » en 1976, qu'ansin flouriguèron li batisme, li maridage e li funeraio celebra dins nosto lengo cantadisso. Pèr coumpli soun obro emé la coumessioun de Lengo d'O à la glèiso, lou Paire Causse recampè d'ome e de femo talentous pèr revira en bono e bello lengo prouvençalo lou Missau e lou Leiciounàri di Dimenche e Fèsto. Reviraduro tihouso dóu grè, de l'ebriéu e dóu latin que fuguè uno obro di grosso d'erudicioun e de pastouralo. Travai achini, obro eminènto que se publiquè en 2002 encò dóu Roudelet Felibren dóu Pichot-Bousquet, de Marsiho, emé l'ajudo devouado de sis ami Pau e Simouno Nougier. Ansin dins touto la Prouvènço e lou Lengadò, en plaço di traducioun mau-seguro, adoubado à la lèsto, poudès aro ausi uno lengo escrinçelado e respetouso de si sourgènt escrituràri.

La despartido dóu canounge Salvat leissè ourfanello la cigalo de Buzet e, en 1972, la fe felibrenco dóu Paire Causse, soun devouamen à la causo mistralenco mai tambèn lou soulide de sa persounalita come de sa sciènci ié vauguè, pèr la Santo-Estello de Mihau en 1973, soun eleicioun de majourau, eiretié de la cigalo de soun counfraire tant saberu. Ié fuguè remesso lou 21 d'óutobre de 1973 au toumbèu dóu Marquès Folco de Baroncelli-Javon. Èro, pèr

éu, lou signe soulenne de soun estacamen à la terro camarguenco e à sis aparaire e ami de la Nacioun Gardiano. Soun peirin, lou majourau Ravous Arnaud poudié larga : « *Lou majourau Salvat n'aurié pas vougu un autre sucessour qu'un ome de fe crestiano, de fe felibrenco, plen de voio e de simplicita. Sabèn que lou Paire Causse caminara dins l'esclargido e l'esperit e li causo dóu cor.* » L'an d'après, lou majourau Causse publicquè lou laus de soun davancié.

Soun pres-fa de majourau n'en faguè un predicaire di fèsto mistralenco à Maiano segur, mai tambèn dins li Santo-Estello ounte sabié mescla la passiou e la sapiènci em' inteligènci e finesso. Es em'aquéu veso que, emé l'abat Morel et l'abat Mouyren, enroutè lou roumavage de la Nacioun Gardiano à Lourdo en 1985. Li roumiéu enfestouli se jouneguèron i gardian pèr veni à moulounado, bèn talamen qu'en 2010 lou roumavage recampè ùni vue milo persouno. Es à dire la proufètico vesiou pastouralo dóu Paire Causse.

In manus tuas, Domine

Coume faire lou tour d'uno vido emplenado que noun sai de carisme e de bounta ?

Pèr depinta'queste retra dóu majourau Pèire Causse, me faguè quista chasco endico. Car noste counfraire èro cachous. À la vèio de sa despartido, brulè tóuti si papié, l'obro d'uno vido que noun fuguè pèr éu, coume disié lou Mèstre « *que fum escassamen.* »

Amavo de parla de Diéu, e jamai parlavo d'eu-meme. Sa moudestiò l'aduguè à dire de noun quand fuguè prepausa à la Legioun d'ounour que soun ounour èro l'amista di pauras. Lou counèissien pamens coume gai counvivo, que s'entaulavo voulountié pèr uno manjo goustouso emé sis ami. Car Pèire Causse



èro l'ome dis amista duradisso. Sabié proun que, pèr quàuquis-un, lou rescontre èro mal-eisa encauso de soun sacerdotci. Mai sa founso bounta, soun biais de moustra d'interès pèr soun contro-istaire gagnavon lou respèt e meme l'amista. Mai que d'un pousquèron n'en tasta la calourènto sabour.

Lou tèms fugissié, mai lou vièi messiouàri malautejant restè fidèu au roumavage di Santo. Segound soun counsèu, me faguère marca au Felibrige que soun temouniage de maintenèire m'avié pertouca au founs dóu cor. Celebrè si sieissant an de sacerdotci à Nosto-Damo de la Gardo. Aqueste jubiléu enlusiguè sa caro palinello d'un rai d'eternita.

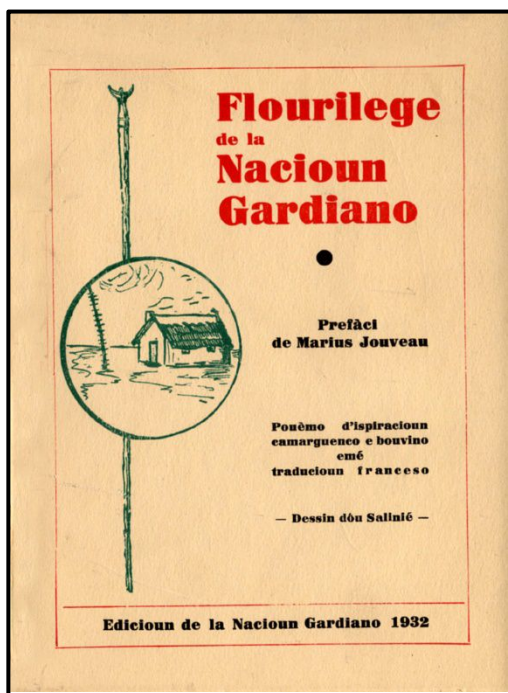
Pièi, subran, en abriéu 2008, sa voues calè. Sa bello voues qu'avié predica, canta, lausa soun Diéu, sa voues qu'èro, pèr la foulo di roumiéu, la voues di Santo despièi mai de sieissant an, sa voues s'amoussè tout-d'uno. Soun menistèri s'acabè dins lou silènci, sènsò pousqué crida sis angouisso o sis espèr. Lou 2 de novèmbre, jour di Defunta, fuguè pèr éu uno meno de mort, leissant Marsiho ounte avié viscu mai de quarante an de tèms pèr se retira à Mount-Óuliéu dins l'oustau Sant-Vincens-de-Pau ounte prediquè forço retreto àutri-fes.

Lou Capitani de la Nacioun Gardiano, nost'ami Gui Chaptal emé quàuqui membre de l'Assouciacioun lou venguèron vesita un darrié cop. Ouro drudo d'amista e de partage. Lou camin de sa vido terrèstro s'acabè. Lou 20 de jun de 2009, Pèire de Luno nous escapè pèr rejougne l'amour inmense dóu Diéu qu'avié tant ama sus la terro, rescontre luminous e pàsi qu'avié espera vuetanto vuech an.

I'a d'ome que vous laisson regretous, n'i a d'autre que vous laisson arderous. Lou majourau Pèire Causse fuguè d'aquésti. Butè à la rodo coume un bon Felibre e sa voio faguè mirando. Voulèn

camina sus si piado e faire coume éu, de touto nosto vido, uno bello douno d'amour : amour di paure, amour de la terro, amour de la lengo, amour de Diéu que se podon pas dessepara. Vaqui bessai lou refrin testard de la cigalo de Buzet. Lou vole pèr sèmpe canta emé mi valènt davancié.

*Abat Miquéu Desplanches  
Curat-decan de Seloun de Crau*



*Le 1<sup>er</sup> livre en provençal, lu par Pierre Causse*

## Michel Desplanches : louange de Pierre Causse

Belle reine, Honorable *Capoulié*, chers confrères, amis félibres.

C'était, il y a une trentaine d'années, ici même dans l'église-forteresse, que je rencontrai pour la première fois le Père Causse, près des Saintes tant aimées, au beau milieu du peuple gardian et d'une foule de pèlerins de Provence et de Languedoc. La Providence voulut qu'aujourd'hui, ayant suivi ses traces dans l'animation et la prédication du pèlerinage, je sois là pour prononcer l'oraison funèbre de mon devancier à la cigale de Buzet ou de l'Agout, lui qui fut aussi pour moi un maître, un modèle, un frère prieur.

Avant toute chose, je veux me tourner vers les Seigneuses de cette terre très-sainte avec Frédéric Mistral :

*« O Saintes, belles marinières,  
Qui avez choisi nos marécages  
Pour y élever dans l'air la tour et les créneaux  
De votre église blonde,  
Comment fera, dans sa barque,  
Le marin, quand la mer frappe,  
Si promptement ne lui envoyez votre barque ? »<sup>1</sup>*

Oui, permettez au pauvre marin que je suis de crier à l'aide auprès des grandes Saintes Maries. Embarqué sur le frêle esquif de mon savoir, me voici devant la grande mer des sciences de cette langue, vibrante du don d'amour et du génie de générations de Félibres.

Ainsi donc, voici venue l'heure de larguer les amarres et de

---

<sup>1</sup> Traduction de Frédéric Mistral ( *Mirèio*, chant XII ).

risquer l'aventure. Faites souffler votre bonne brise, belles marinières, afin que je puisse humblement avancer et rejoindre la file des bons serviteurs de la cause mistralienne.

Chacun le sait : entrer au Consistoire demeure, pour un Félibre, le suprême honneur, mais seul, celui qui y tient séance connaît le poids de cet « officium. » Et voici aujourd'hui l'épreuve de la plus grande modestie car la modestie ouvre toujours les portes de la vérité. Cherchant des informations sur les titulaires de la cigale de Buzet pour préparer mon hommage, force m'est de constater que le temps se joint à la modestie pour voiler l'humble vérité de nos efforts. Si le chanoine Salvat marqua pour toujours notre mouvement, qui peut, à l'heure actuelle, se souvenir de l'œuvre d'un Paul Barbe, d'un Firmin-Charles de Carbonnières ou d'un Marie-Louis Désazars de Montgaillard ? Sur la toile, je ne pus découvrir qu'un Paul Barbe, ingénieur d'élite qui, avec Alfred Nobel, répandait l'usage... de la dynamite.

Il est sûr que les cigales ne sont pas aussi bruyantes ! Cependant si la dynamite fait fuir les cigales, la chanson vibrante des félibres les protège. Loin du tumulte qui engloutit les civilisations, le doux chant des Félibres se fait le bâtisseur d'une fraternité dont l'avenir se trouve ensoleillé. Voici, assurément, le but du rite de la cigale d'or.

En effet, la fraternité félibréenne passe le temps et l'espace et découvre devant le peuple d'Oc que sa manière de vivre et de s'exprimer tisse une profonde communion riche d'humanité et porteuse d'un trésor d'espoir et de sagesse. Dans l'énumération des tenants de la cigale de Buzet ou de l'Agout, nous découvrons que, sous le voile de la modestie, s'activent de remarquables mainteneurs.

Je veux ici remercier notre ancien *Capoulié* dont la profonde connaissance de l'histoire du Félibrige me permet de rédiger ces lignes.

Ainsi donc, notre cigale apparut en 1876 avec le choix de Paul Barbe dont je connais le nom du lieu de sa naissance près de Toulouse. Huit ans plus tard, Paul Barbe démissionna de sa charge et son œuvre fut engloutie dans le fleuve puissant de l'oubli.

Firmin-Charles de Carbonnières, vaillant releveur de la cigale de Buzet ou de l'Agout, en 1884, fut un Félibre de la première heure. Maire de Lavour, il aimait plus que tout sa langue maternelle et sous le beau soleil de son inspiration, fleurirent poésies et pièces de théâtre dans l'agitation félibréenne de la période héroïque. Syndic de la Maintenance d'Aquitaine, *souto-cabiscòu* de *l'Escolo Moundino*<sup>2</sup>, il laissa un souvenir ému grâce à son talent, son amitié et son dévouement. Notre cigale quitta Lavour après dix-neuf ans.

Mais, amoureuse de l'écharpe de maire, elle se montra sur la poitrine de Marie-Louis Désazars, marquis de Montgaillard, maire d'Avignonnet-de-Lauragais<sup>3</sup>. Homme d'une culture très étendue, notre *majourau* était membre de beaucoup de sociétés savantes et publia une profusion d'articles dans de nombreuses revues du pays toulousain. Rapporteur des concours annuels de l'Académie des Jeux floraux, il ne cessa de fréquenter tous les poètes du Midi. Membre lui aussi de *l'Escolo Moundino*, il fut élu *majourau* en 1903.

---

<sup>2</sup> *Moundin, moundino* : surnom des habitants de Toulouse qui est l'aphérèse de *Raimoundin* (partisan de Raymond par allusion à la dynastie de comtes de ce nom). (T. du F.)

<sup>3</sup> Marquis ou baron ? Philippe Martel en fait un baron, in Philippe Martel, *Les félibres et leurs temps*, Presses universitaires de Bordeaux, Coll. *Saber*, Pessac, 2010, p. 583.

Fidèle à la cité mondine, notre cigale entra en religion en 1927. En effet, l'abbé Salvat devint *majourau* et le resta quarante-cinq ans. Quarante-cinq ans d'un travail opiniâtre pour l'épanouissement de la langue d'Oc. Son œuvre écrasante et sa personnalité majestueuse laisseront dans l'histoire de la langue d'Oc une marque qui passera les siècles. La foule de ses disciples, nourrie de ses enseignements à l'Institut Catholique de Toulouse, pourrait en parler longuement.

Toujours promeneuse, notre belle cigale poursuivit son chemin et vint se poser sur la poitrine de Pierre Causse, où elle resta trente-six belles années. Ainsi, pour la seconde fois, la cigale de Buzet ou de l'Agout chanta au beau soleil de Dieu la passion du Félibre et la ferveur du prêtre.

Pierre Causse, il est certain que vous l'avez tous rencontré, à tout le moins entendu dans ses belles prédications. Sa voix, tout à la fois assourdie et puissante vous enveloppait et son verbe parfait savait réunir les savants comme les illettrés. Et c'est de cet homme que je dois prononcer l'oraison funèbre. Comment résumer la richesse d'une telle vie sans trahir le mystère d'une personnalité qui toujours vous échappe ?

C'est pourquoi je m'en remets à votre amicale indulgence tout comme à nos grandes Saintes qui le connaissaient si bien.

Louange à toi, Pierre

Actuellement, on traite les hommes publics d'une manière railleuse. Les chroniqueurs font merveille avec leurs commentaires moqueurs. Ainsi louer quelqu'un pour ses mérites et ses vertus peut paraître tout au plus un usage d'un autre âge et, au pire, une tradition hypocrite.

Mais pour un homme tel Pierre Causse, c'est la charrette qui

traîne le bœuf. Nul besoin de charger le fardeau de l'hypocrisie pour avancer. Il serait déconcerté de se voir ainsi loué, lui si modeste et secret.

Et si tout au long de sa vie, il chanta le « Laus tibi, Christe » à la fin de l'Évangile, il lui faudra supporter un « Laus tibi, Petre » qui sûrement l'aurait importuné.

Ses yeux vifs et pleins de bonté s'ouvrirent dans la maison paternelle le 23 janvier 1921. Quatre heures du matin sonnaient au clocher de la petite ville de Lunel. La rue du Tapis Vert se remplit pour la première fois de la voix d'un prédicateur de choix : Pierre, Marie, Fructueux Causse était né. Son troisième prénom, pour original qu'il soit, se charge de sens dans l'accomplissement de notre œuvre commune tant fut fructueuse la vie de notre beau confrère.

Ses grands-parents lui parlaient notre douce langue et, petit enfant, il lui plaisait d'entendre les sonorités mélodieuses et légères du parler de sa terre languedocienne. Il fréquenta l'école de son lieu à l'époque où il fallait renier sa langue maternelle. Il attendit huit ans la naissance de sa sœur Joséphine qu'on appelait Fifi et déjà il dirigeait la troupe de ses camarades. Élevé dans la belle foi chrétienne qui irriguait notre culture, il rassemblait ses camarades pour célébrer devant eux la messe. Et les petits enfants, rassemblés devant le petit autel, palpitaient d'émotion en écoutant le prédicateur. En effet, Louis et Rosalie, ses parents, lui avaient acheté, comme cela se faisait à l'époque, un déguisement de prêtre avec tous les accessoires sacrés. Avec l'innocence de l'enfance, il allait à l'offrande de son Seigneur Père céleste. C'est ainsi que s'enracina au plus profond de son âme l'esprit d'oblation qui reste toujours la condition suprême de la vie sociale. Notons que

l'égoïsme, vendu comme une recette du bonheur, nous en avons assez, en voyant l'abondance de ses fruits.

Tout à coup, volontaire et livré à l'appel de Dieu, le jeune Pescalune - c'est ainsi que l'on surnomme les habitants de Lunel - entra au petit séminaire de Notre-Dame de Prime-Combe. Le grain semé dans son église paroissiale, la Bonne Mère le fit croître dans son sanctuaire gardois. Les pères Lazaristes qui dirigeaient le collège, furent pour lui des modèles de vie fraternelle, toujours en prière et soucieux des pauvres. C'était dit : il serait prêtre et serait Lazariste, digne fils de saint Vincent de Paul comme le fut son oncle, le père François Verdier, supérieur général des Prêtres de la Mission. Que voulez-vous ? Les chiens ne font pas des chats !

Il avait tout juste seize ans quand, au pèlerinage félibréen de Prime Combe, il entendit pour la première fois le *majourau*-chanoine Joseph Salvat qui sera pour lui un maître et un ami cher. Aux vacances, le jeune homme retournait à Lunel et continuellement restait dans la boulangerie du *majourau* Louis Abric. Parmi les pains blancs et les pains bis, il apprenait les finesses de la langue, lui qui, un jour, parlerait provençal en partageant le pain de Dieu. De même que la pâte lève dans le pétrin, de même notre beau garçon devint un homme et pleinement provençal dans la fréquentation de *l'Escolo dóu Vidourle*. Il était prêt à devenir un Félibre.

Tu es un prêtre pour toujours

Le séjour au petit séminaire achevé, il entreprit des études de philosophie et le noviciat en 1940 à Prime-Combe dans une ambiance politique qui se trouvait pour le moins pleine d'obstacles.

Septembre 1944. Un souffle de liberté balaie la France et notre novice part pour Dax faire ses études de théologie.



Monseigneur Clément Mathieu, évêque d'Aire et Dax lui impose les mains à Dax le 27 mars 1948. Désormais prêtre de la Mission, il se donnera soixante ans pour annoncer l'Évangile et se mettre au service des pauvres.

Dès le mois de juillet, ses supérieurs l'envoient à Toulouse pour qu'il apporte aux plus pauvres la parole du Christ. Mais c'est l'Ardèche qui l'appelle pour qu'il œuvre auprès des paysans qui vivaient loin de tout. C'était pour lui un très grand plaisir de rencontrer les pauvres chez eux car dans leur lieu familial, ils peuvent se confier sans crainte. Une fois, alors qu'il rendait visite à une famille dont l'enfant était malade, il fut très touché de l'inquiétude des parents. Si bien qu'il revint quelques jours plus tard pour s'enquérir du petit malade. Ces braves gens lui firent fête. Pensez donc ! Le docteur les avait rassurés : ils pouvaient suspendre le traitement. Et en effet, le Père Causse remarqua qu'ils avaient bien pris soin de pendre les remèdes au plafond ! Cinquante ans après, il en riait encore.

Ses qualités humaines et spirituelles le conduisirent à Marseille où il resta jusqu'à ses derniers jours ou peu s'en faut. Il avait la lourde charge de la grande maison de Tour-Sainte, une grande propriété des Lazaristes dans le quartier Nord. Outre cela, il dut mener sa mission auprès des gitans car il était l'aumônier des Gens du Voyage des diocèses d'Aix et de Marseille. Il voulait les connaître pour les aimer et les accueillir, comme il se doit, avec leurs roulottes, au pèlerinage des Saintes du mois de mai en particulier. Il fit merveille si bien qu'on le fit aumônier national des gitans. Il connaissait bien ce service de l'Église car il participa à sa naissance. Combien de chemins a-t-il parcourus à cette époque ? Dieu seul le sait ! De 1977 à 1983, du nord au midi, il fut la voix du peuple

voyageur. Bon gré, mal gré, il voulait faire connaître la culture, les besoins et les espoirs des gitans et leur apporter la foi, l'espérance et l'amour.

Pendant douze ans, il fut aussi directeur des Filles de la Charité à Marseille, toutes dévouées aux pauvres abandonnés par la société. Il fit aussi l'accompagnement des couples chrétiens marseillais dans le mouvement des Équipes Notre-Dame. Longtemps, il partagea avec eux sa sagesse et son amitié.

#### Amoureux de la terre

La vie de Pierre Causse, pour la plupart du temps, se déroula entre Languedoc, Camargue et Provence. Natif de Lunel, il se rapprocha tout naturellement de la *Nacioun Gardiano*. Le *majourau* Alphonse Arnaud qui en fut longtemps le *Capitàni* était, comme le jeune Causse, de *l'Escolo dóu Vidourle*. Et nous pouvons penser qu'elle lui donna la passion pour les taureaux et l'amour des terres salées. Il fut bientôt inscrit dans le registre de la *Nacioun*, protectrice séculaire de l'espace camarguais, de ses us et de sa langue. Terre mêlée d'eau et de sel, lieu mystique aux sauvages étendues, Camargue en blanc et noir avec ses chevaux et ses taureaux, plus qu'un pays, elle fut pour Pierre Causse une passion. La prière du peuple de Provence et du Languedoc, outre la tradition millénaire, amena les saintes Maries et les saints Apôtres de Provence ici au rivage de Camargue. Happé par ce souffle, le jeune Causse, dans l'ardeur de ses vingt ans, se révéla un remarquable animateur des pèlerinages de mai et d'octobre. Et il y fut fidèle pendant plus de soixante ans. Peut-être l'avez-vous vu célébrer la messe des cent ans de la *Nacioun Gardiano* en 2004, mais écoutons-le quand, jeune missionnaire, il donna l'homélie pour le cinquantenaire de l'association le 25 juillet 1954 : « ... à l'heure actuelle où le monde,

*poursuivi par la bêtise des hommes, semble tomber dans le dégoût, à l'heure actuelle où les assemblées des peuples languissent, sans cesse tourmentées, nous, gardians, il nous faut maintenir en notre cœur l'espoir et la joie de la renaissance. Cet espoir, nous ne le mettons pas dans la matière pas plus que dans le progrès économique mais dans les hommes, porteurs d'idéal, qui ont bu à la source puissante de la Foi et qui, entêtés, veulent garder, malgré les obstacles, l'âme chaude et fière de notre pays. »*

Dans chaque rassemblement, au milieu d'un tourbillon de chevaux et d'arlésiennes, je le voyais saluer chacun avec un air entendu qui transformait la foule anonyme en une famille chaleureuse. Et, tout en bénissant les chevaux, il admirait les devises dont il connaissait les terres ainsi que les manadiers. Il observait les couleurs des étendards et semblait grogner de plaisir comme un camargue sur les terres salées. Il était véritablement un camarguais de cœur et d'âme et sa manière d'être est, à tout jamais, ancrée dans ma mémoire.

### L'ami des gitans

Fidèle parmi les fidèles, on le voyait aux Saintes. Là, il était chez lui et la grande famille des gitans était la sienne. Il aimait être parmi ce peuple et en connaissait parfaitement l'âme populaire, son bon sens, ses racines et ses espoirs. Pendant que les idéologies faisaient un massacre dans la société et dans l'Église, lui, cheminait, porté par le même souffle que ceux qui l'écoutaient dans l'épaisseur de leur vie véritable. Vous ne pouvez pas vous lier d'amitié avec quelqu'un qui est au haut du balcon. Si Jésus devint le frère des malheureux, notre missionnaire voulut fraterniser avec les gitans. Il voyait la foi innocente de ce peuple méprisé. Dans le tréfonds de son âme, il voulait, lui, apporter une consolation à sa misère au

moyen d'une foi renouvelée, mûre, grosse d'une espérance nouvelle et fondée sur une solidarité sans faille. Il se passionna pour les gens du voyage, comme on dit aujourd'hui. Ainsi il se donna entièrement à cette tâche si lourde soit-elle car il lui en fallut de la patience, du temps, de l'écoute pour comprendre, aimer et servir les gitans comme il servait son Seigneur.

Le charisme qu'il manifestait dans ses rencontres l'aida à tisser des liens avec des gens de toutes sortes, toujours dans le but de mieux servir le peuple gitan. Il n'avait pas d'heure pour entrer dans les caravanes et catéchiser les enfants, pour préparer un baptême ou une cérémonie. Aumônier national, il se fit historiographe du pèlerinage de sainte Sarah pour mieux comprendre et faire comprendre la dévotion des gitans. Il se fit ethnographe pour étudier le changement spectaculaire du pèlerinage du mois de mai.

Outre ces activités, il devait organiser les veillées de prières dans l'église-forteresse et les animer. Bref, il fallait qu'il prévoie tout ce que l'on peut imaginer quand un village devient une ville assoiffée de Dieu et de fraternité.

#### Pierre de Lune

Il allait avoir vingt ans et fréquentait *l'Escolo dóu Vidourle* à Lunel, école vivante et on ne peut plus féconde. Avant que Pierre Causse ne devienne *majourau*, déjà les cigales d'or s'étaient nichées dans cette vallée du Vidourle : Pierre Azéma (cigale latine – 1929), Alphonse Arnaud (cigale de la Mer – 1934), Louis Abric (cigale du Roussillon – 1936) et Louis Fourmaud (cigale d'Aquitaine – 1942). Quatre cigales qui accueillirent ensuite Pierre Causse (cigale de Buzet ou de l'Agout – 1973) et pour finir, Julius Estève (cigale des Alpilles – 1990). Oui, véritablement, *l'Escolo dóu Vidourle* fut et

demeure un foyer éblouissant de langue et de culture. À noter que Pierre Causse en devint le *cabiscòu* d'honneur.

Avec toute une multitude de tâcherons de son pays de Languedoc, il faisait retentir la langue dans les assemblées, les fêtes et les félibrées. La Providence voulut que, quelques années après la guerre et missionnaire dans la cité mondine, notre jeune lazariste devienne l'écolier attentif du *majourau*-chanoine Joseph Salvat à l'Institut Catholique de Toulouse. C'est lui, titulaire de la cigale de Buzet ou de l'Agout, qui le parraina pour son entrée à l'*Escòla occitana*.

En 1952, il rejoignit le Félibrige et le voici battant la campagne dans tout le Midi, semant tout à la fois la parole évangélique et la noble langue d'Oc. Mais les Saintes restait son centre, le nœud de son action et la source vive de sa prière. Il profitait des pèlerinages pour chanter dans les ruelles des Saintes et dans les veillées avec les gitans. Son confrère lazariste, le Père Pierre Gibert, composait la musique sur sa guitare et lui, il écrivait les paroles de ces chansons provençales dont quelques-uns se souviennent encore.

Faire retentir notre belle langue rebelle, chanter sa foi, réjouir ses amis, voilà toute l'œuvre de notre vaillant mainteneur. Malgré son ministère écrasant, il présida de nombreuses années la commission de la langue d'Oc à l'Église. En 1972, la rédaction finale de la *Messo en lengo nostro* dans le sillage du Concile Vatican II permettait enfin de célébrer les saints Mystères dans la langue du peuple. Désormais, chaque fois qu'une messe se célèbre en langue d'Oc, c'est au Père Causse que nous la devons. Ce fut pour la commission un travail spectaculaire qu'il mena avec finesse et érudition. Les traductions furent faites à partir du latin, tenant

compte de la spécificité du provençal comme de celle de l'occitan afin que soit unanime la prière des fidèles.

Grâce à son travail, des milliers de pèlerins purent faire leur une langue liturgique de qualité, officiellement reconnue par l'épiscopat français. Avec ses amis du *Roudelet Felibren dóu Pichot-Bousquet*, il publia ensuite le *Missau e rituaau en lengo nostro* en 1976 et c'est ainsi que fleurirent les baptêmes, les mariages et les obsèques célébrés dans notre langue chantante. Pour accomplir son œuvre avec la commission de la langue d'Oc à l'Église, le Père Causse rassembla des hommes et des femmes talentueux pour traduire en belle et bonne langue provençale le Missel et le *Lectionnaire des Dimanches et fêtes*. Traduction minutieuse du grec, de l'hébreu et du latin qui fut une œuvre très importante d'érudition et de pastorale. Travail opiniâtre, œuvre éminente qui fut publiée en 2002 chez le *Roudelet Félibren dóu Pichot-Bousquet* de Marseille avec l'aide dévouée de ses amis Paul et Simone Nougier. Ainsi dans toute la Provence et tout le Languedoc, au lieu de traductions incertaines, faites à la hâte, vous pouvez maintenant entendre une langue ciselée et respectueuse de ses sources scripturaires.

Le départ du chanoine Salvat laissa orpheline la cigale de Buzet ou de l'Agout et, en 1972, la foi félibréenne du Père Causse, son dévouement à la cause mistralienne mais aussi la solidité de sa personnalité comme celle de sa science lui valurent pour la *Santo-Estello* de Millau, en 1973, son élection de *majourau*, héritier de la cigale de son confrère si savant. Elle lui fut remise le 21 octobre 1973 devant le tombeau du Marquis Folco de Baroncelli-Javon. Ce fut pour lui le signe solennel de son attachement à la terre camarguaise et à ses défenseurs et amis de la *Nacioun Gardiano*.

Son parrain, le *majourau* Raoul Arnaud pouvait révéler : « Le *majourau* Salvat n'aurait pas voulu un successeur autre qu'un homme de foi chrétienne, de foi félibréenne, plein d'énergie et de simplicité. Nous savons que le Père Causse cheminera dans la clarté et l'esprit et les choses du cœur. »

Sa tâche de *majourau* en fit un prédicateur des fêtes mistraliennes à Maillane, c'est sûr, mais aussi dans les Santo-Estello où il savait mêler passion et sagesse avec intelligence et délicatesse. C'est avec cette aura que, en compagnie de l'abbé Morel et de l'abbé Mouyren, il entreprit le pèlerinage de la *Nacioun Gardiano* à Lourdes en 1985. Les pèlerins en fête se joignirent aux gardians et vinrent en troupes si bien qu'en 2010 le pèlerinage rassembla quelque huit mille personnes. C'est dire la vision pastorale prophétique de Pierre Causse.

Dans tes mains, Seigneur

Comment faire le tour d'une vie débordante de charisme et de bonté ? Pour peindre le portrait du *majourau* Pierre Causse, il me fallut chercher chaque information car notre confrère était secret. La veille de son départ, il brûla tous ses papiers, l'œuvre d'une vie qui fut pour lui, comme disait le maître, « *tout simplement de la fumée.* » Il aimait parler de Dieu mais jamais ne parlait de lui-même. Sa modestie l'amena à refuser quand il fut proposé pour la Légion d'honneur car son honneur était l'amitié des pauvres misérables. Cependant on le connaissait comme un convive gai car il se mettait volontiers à table pour un repas savoureux pris avec ses amis. Pierre Causse était l'homme des amitiés durables. Il était conscient que, pour quelques-uns, la rencontre était malaisée à cause de son sacerdoce. Mais sa bonté profonde, sa manière de montrer de l'intérêt pour son contradicteur gagnaient le respect et même l'amitié.

Le temps fuyait mais le vieux missionnaire malade resta fidèle au pèlerinage des Saintes. Sur son conseil, je me fis inscrire sur le

registre du Félibrige car son témoignage de mainteneur m'avait touché au plus profond du cœur. Il célébra ses soixante ans de sacerdoce à Notre-Dame de la Garde. Ce jubilé illumina son visage blême d'un rayon d'éternité.

Puis soudain, en avril 2008, sa voix se tut. Sa belle voix qui avait prêché, chanté, loué Dieu, sa voix qui était, pour la foule des pèlerins, la voix des Saintes depuis plus de soixante ans, sa voix s'éteignit soudain. Son ministère s'acheva dans le silence sans qu'il pût crier ses angoisses ou ses espoirs.

Le 2 novembre, jour des Morts, fut pour lui une sorte de mort, laissant Marseille où il avait vécu plus de quarante ans pour se retirer à Montolieu, dans la maison Saint-Vincent de Paul où autrefois il avait prêché de nombreuses retraites.

Le *Capitàni* de la *Nacioun Gardiano*, notre ami, Guy Chaptal, avec quelques membres de l'Association vinrent lui rendre visite une dernière fois. Heures riches d'amitié et de partage. Le chemin de sa vie terrestre s'acheva. Le 20 juin 2009, Pierre de Lune nous échappa pour rejoindre l'amour immense de Dieu qu'il avait tant aimé sur la terre, rencontre lumineuse et paisible qu'il avait attendue quatre-vingt-huit ans.

Il y a des gens qui vous laissent avec des regrets, il y en a d'autres qui vous laissent pleins d'ardeur. Le *majourau* Pierre Causse fut de ces derniers. Il poussa à la roue comme un bon félibre et son énergie faisait merveille. Nous voulons marcher sur ses traces et faire de toute notre vie, un beau don d'amour : amour des pauvres, amour de la terre, amour de la langue, amour de Dieu car ils ne peuvent être séparés. Voici sans doute le refrain entêtant de la cigale de Buzet. Je veux toujours le chanter avec mes vaillants devanciers.

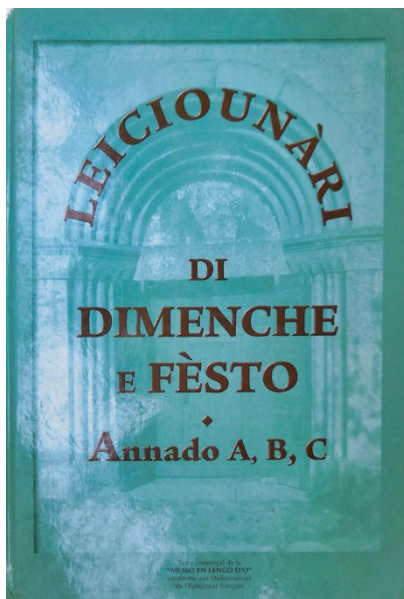
*Abbé Michel Desplanches Curé-doyen de Salon- de-Crau*





*Pierre Cause dans son ministère*

*Ouvrage auquel  
Pierre Cause a  
participé.  
Édité en 2001*



**05.03.2011 Claude Barral (Conseiller général)  
inauguration du rond-point**

Monsieur Le Maire,

Monsieur Le Président de l'Escolo dóu Vidourle,

Monsieur Le Capoulié du Felibrige,

Excusés : M. Guy Chaptal Capitaine de la Nacioun Gardiano, Mme Marie-Noëlle Dupuy Syndic du Felibrige du Languedoc Roussillon.

Mesdames, Messieurs,

Il y a deux ans, le Majoral du Felibrige, Pierre Causse, nous quittait.

Né en Languedoc, à Lunel, rue du Tapis Vert, le 23 janvier 1921, prêtre de la Mission, aumônier des gitans, il se situait dans la lignée des prédicateurs de langue d'Oc.

Enfant de Lunel, pescalune, il a vingt ans lorsqu'il fréquente avec enthousiasme l'Escolo dóu Vidourle. Il en deviendra plus tard le Président d'honneur.

C'est alors qu'il se dirige tout naturellement vers le Felibrige.

Il fut le compagnon de Louis Abric, d'Alphonse Arnaud, qui jouèrent eux aussi un rôle éminent dans la défense de la Lengo Nostro.

C'est avec Pierre Sarguet, conseiller municipal, qu'ils recréent la bénédiction des chevaux et que naquit la première « Rossataio » à Lunel.

Il fut aussi un artisan des félibrées, au Pont Romain, qui en 1952, marquaient le renouveau de l'Escolo dóu Vidourle.

En 1956, il participait à l'inauguration de l'avenue Louis Abric, en présence du neveu de Frédéric Mistral, mais aussi de

Maurice Chauvet, et d'André Sauveplane, auquel allait le lier une indéfectible amitié.

D'ailleurs, un des travaux du Majoral Pierre Causse fut de rassembler l'œuvre de son ami André Sauveplane, en collaboration avec sa fille, Mireille Sauveplane.

Dans la préface, Pierre Causse écrit à propos d'André Sauveplane « Ceux qui avaient le bonheur de le fréquenter appréciaient sa courtoisie, sa science, ses connaissances ; rien qu'à l'entendre, on comprenait qu'il croyait à ce qu'il disait. Son savoir, et ses convictions faisaient merveille. »

Quand on connaît les convictions qui étaient celles d'André Sauveplane, on ne peut que comprendre l'humanisme, l'ouverture d'esprit, la tolérance et la grande culture du Père Pierre Causse.

Le Père Pierre Causse a marqué l'histoire du pays, a marqué l'histoire de sa langue.

Son attachement à sa terre pescalune était légendaire, mais il embrassait aussi bien le Languedoc que la Camargue.

Ses prédications sont restées dans les mémoires.

Il reçut les plus hautes distinctions du mouvement félibréen.

Lorsque l'Escolo dóu Vidourle m'a demandé si l'on pouvait dédier un lieu au Père Pierre Causse, c'est avec plaisir que j'ai répondu à cette sollicitation, car elle était juste.

De part et d'autre du chemin des Bœufs, en entrée de ville, le Père Pierre Causse, Majoral du Félibrige, sera le pendant de Julius Estève, autre figure pescalune du mouvement félibréen.

Cette demande m'a été formulée fin novembre, il fallait réaliser les travaux d'aménagement de ce carrefour (que le Conseil Général a financé à hauteur de 20 000 €).

Ce carrefour qui simule la voie domitienne, c'est une forme

de clin d'œil à Pierre Causse, curé des gens du voyage.

Fernand Braudel disait : « La Méditerranée est une route...  
et moi je pense que la République ne se déjuge pas lorsqu'elle  
intègre ses diversités. »



**05.03.2011 Wojtech** (supérieur de la communauté lazariste de  
Marseille) **inauguration du rond-point**

Pierre Causse 1921-2009

C'était un habitant de Lunel (département de l'Hérault) et un méridional dans l'âme.

Très tôt il voulut devenir prêtre et il entra à Notre Dame de Prime-Combe, école et lieu de pèlerinage proche de chez lui.

Pierre maîtrisait parfaitement le provençal. Il fut l'un des pionniers du missel en langue occitane. Toute sa vie fut baignée du soleil provençal. Il en aimait la culture, la beauté sauvage et typée des paysages ; il en connaissait toutes les finesses et toutes les traditions.

Vivre Noël avec lui était un vrai plaisir, une découverte de la richesse de cette région de France à nulle autre pareille.

Il a été ordonné prêtre dans la Congrégation de la Mission (Lazaristes) le 27 mars 1948 à Dax (Notre Dame du Pouy) par Mgr Mathieu.

Sa vie apostolique fut marquée par un élan missionnaire, d'abord à Toulouse et ensuite à Marseille où il fut affecté en 1954 et qu'il ne devait plus quitter.

Il se donna corps et âme à la cause de la mission pour évangéliser en milieu rural, avec comme devise à son blason, celle de Saint Vincent de Paul : « Aimer, partager, servir. »

Il travaillait dans la pastorale des Gitans sur le plan local puis régional et national (pendant 8 ans). Il fut aussi animateur des pèlerinages aux Saintes Marie de la mer (pendant 58 ans).

Il excellait de toute part et sa voix missionnaire ébranlait les foules tandis qu'il ne manquait jamais les visites chez les Gitans dans les caravanes ou chez les sédentaires.

Cependant quelles vertus retenir de lui ?

• Son opiniâtreté : il ne manquait jamais à ce qu'il croyait bon pour la pastorale ou pour la communauté et ses confrères.

• Son égalité d'humeur : jamais, je ne l'ai vu élever la voix ou se mettre en colère contre quelqu'un.

• Sa fidélité en amitié : jamais, je ne l'ai vu manquer à la parole donnée et aux liens que les circonstances avaient noués. Il avait des amis avec qui il entretenait de bonnes relations, certains ont eu le bonheur d'être ses intimes.

• Son humilité et sa disponibilité : il était toujours prêt à recevoir et à écouter ; à rendre service aussi.

• Il était très humain, cultivé, et avait un sens du dialogue qu'il aimait entretenir tout en le partageant avec tous ceux qu'il croisait sur son chemin.

• Sa foi bien sûr : soucieux de vivre à la missionnaire pour annoncer le nom de Jésus à ceux qui ne le connaissaient pas du tout ou approximativement.

• Son espérance en un Dieu miséricordieux qu'il priait, aimait, célébrait et annonçait.

Sa seule présence mettait en paix car il ne portait aucun jugement définitif sur quiconque, lui qui savait, pour l'avoir vécu, que nous sommes tous des missionnaires les uns pour les autres.

Nous croyons : oui, nous reverrons Pierre Causse. C'est là notre espérance et nous exultons de joie en Dieu notre Sauveur. Pierre Causse, nous attend pour nous accueillir, car il était d'une convivialité légendaire, toujours prêt à accueillir. Qu'il faisait bon vivre avec lui, et il ferait bon de revivre avec lui.

**05.03.2011 Jean LANDIER** (curé de Lunel)

Merci, Pierre Causse

En exprimant mon accord avec tout ce que vient de dire le P. Wojtech, supérieur de la communauté Lazariste de Marseille, je voudrais, comme curé de Lunel, associer à cette célébration quelques personnes très liées à ce fils de St Vincent de Paul que fut Pierre Causse.

Tout d'abord, les Filles de la Charité, qui sont très actives dans notre ville, Sr Thérèse (supérieure) et Sr Marie-Simone qui n'ont pu venir aujourd'hui ; Soeurs Rose, Marguerite-Marie et Monique ici présentes : vous vivez du charisme de saint Vincent et vous continuez, (soit par les visites aux malades, soit par le soutien des enfants et jeunes, en particulier par le mouvement des jeunes mariales vincentiennes), de transmettre cet idéal à la nouvelle génération.

Je voudrais aussi rappeler ici la mémoire de deux des amis de Pierre qui m'ont permis de le connaître personnellement depuis bien longtemps.

Le père Jo Bertrand : dès qu'il devint curé de Figuerolles en succédant à Marius Coursindel de Mauguio après son accident de moto en 1964, Jo Bertrand se donna sans compter au monde gitan dont il fut longtemps aumônier régional. Il en apprit la langue grâce à M Matthieu de Bione (dit « Robin ») et travailla souvent avec l'aumônier national P. Causse. Jo associa à son ministère des prêtres bien connus ici : Joseph Soullier qui avait déjà été nommé par l'évêque sur ce quartier de Montpellier avec P. Coursindel, puis Bernard Lassalvy et puis moi-même pour mon année de pastorale quand le père Lassalvy fut envoyé au Mali comme « fidei donum » en septembre 1967. Donc, trois qui devinrent curés successifs de

Lunel.

Pour ma part, je me rappelle très bien du pèlerinage des gitans de Montpellier à N-D de Prime-Combe le lundi de Pâques 1968 où furent célébrés plusieurs mariages et baptêmes avant de partager les traditionnelles saucisses grillées. Je me rappelle aussi le Pèlerinage des Saintes, en plein mai 68, où j'ai rencontré Pierre Causse. Etait présent aussi Janot Gimenez dit Ringo, un jeune de la communauté gitane qui fut jusqu'en 73, fédéral de la JOC de l'Hérault.

Permettez-moi d'associer aussi un autre fils de St Vincent, le P. Pierre Gibert, à peu près du même âge que Pierre Causse, originaire comme moi de Saussan où il est enterré, puisqu'il nous a quittés, peu après son frère, dès 1969. Je salue ici un de ses neveux Roger Gibert qui avec son épouse est venu de Ganges pour la célébration de ce jour. Pierre Gibert, Lazariste, très lié aussi à Prime Combe, a été pour moi une lumière qui éclairait mon chemin de séminariste depuis le début. Il était très ami de Pierre Causse, vous le savez, et Pierre Causse a eu la délicatesse de faire imprimer sur disque microsillon les chansons de Pierre Gibert vantant la Camargue, mais aussi interpellant les jeunes dans leur vie, ainsi que les chants d'une Messe en langue française. Je vous lis ce que Pierre Causse écrit sur la pochette de ce disque : « que l'audition renouvelée de ces chansons et de cette voix chaude et amicale, entretienne chez tous ceux à qui Pierre Gibert a donné un peu de son cœur, l'amitié que même la mort ne saurait détruire. » Nous en disons autant à Pierre Causse lui-même aujourd'hui.

Effectivement, comme plusieurs l'ont dit, la foi chrétienne nous ouvre ces perspectives. Beaucoup ont souhaité que la messe du 9 juillet prochain, qui ouvre traditionnellement la fête de Lunel - 9 h 30 dans le parc Jean Hugo - soit célébrée à l'intention du P. Pierre Causse pour le deuxième anniversaire de son décès. Je vous y donne donc rendez-vous.



**05.03.2011 Noël Danièle** (mantenènço de Lengadò...)

Segne Capoulié,

Midamo, Missiés, Cars Ami,

D'en proumié, voudriéu desencusa nosto Sendi Mario-Nadalo Dupuis, proun enuiado e regretouso de noun poudé èstre emé nàutre, en aquelo journado. Mai dins soun cor, siéu segur qu'es quand même, un pau aperaqui.

Es bèn poussible que, lou Paire Causse, vuei, risque de croula souto lis oumenage e li coumplimen, proun amerita, es vrai, e qu'es uno bono causo. Autambèn, voudriéu vira l'afaire d'un autre biais.

Fau dire que i'a proun de tèms que l'ai rescountra, lou Paire Causse. Despièi la debuto dis annado 1960. Èro dins li prat e lou bos dóu Castèu d'Espeyran, à Sant-Gile, pèr di journado amistouso de biòu, emé messo en prouvençau. Es éu que predicavo.

Pièi, tèms en tèms, à l'asard d'àutri messo o manifestacioun de mantenènço, entre Biòu pèr iéu e preguiero pèr éu, avèn agu l'escasènço de nous revèire e, pèr l'ócasioun, de nous arresouna de tout e de rèn. À Villovièio, pas gaire liuen d'eici, avian fa uno foutougrafio, emé ma pichouno dins si bras. I'a proun de tèms d'acò, mai me souvène que fasié grand sourrire !

Enfin, i'a dès o douge an, nous sian mai rescountra dins lis acampado de l'Escolo dóu Vidourle. Me fai dounc un mouloun de bòni resoun d'afierma que pèr iéu, lou Paire Causse fuguè toujours un temouin d'evenimen urous e agradiéu.

Es pas lou moumen, nimai lou jour, de vous afourti qu'erian entime, noun, mai l'ai proun frequenta pèr garda souvenènço de quaucun de siau, d'imour egalo e d'aparènci tras-que pausado. Coume se voulié rassigura soun entour e apara soun mounde.

**05.03.2011 Noël Danièle** (maintenance du Languedoc...)

Monsieur le Capoulié,

Mesdames, Messieurs, Chers Amis,

Je voudrais tout d'abord, excuser notre syndic Marie-Noëlle Dupuis, très ennuyée et au regret de ne pouvoir être des nôtres, en cette magnifique journée. Mais dans son cœur, je suis certain qu'elle est quand même un peu parmi nous.

Il est bien possible que le Père Causse aujourd'hui, risque de couler sous les hommages et les compliments, bien mérités il est vrai, et c'est une bonne chose. C'est pourquoi, je voudrais orienter mon témoignage d'une autre façon.

Il faut dire qu'il y a bien longtemps que j'ai rencontré le Père Causse. Depuis le début des années 1960. C'était dans les prés et le bois du Château d'Espeyran, à Saint-Gilles, pour des journées amicales taurines, avec messe en provençal. C'était lui qui prêchait.

Puis, de temps en temps au hasard d'autres messes ou manifestations de Maintenance, avec taureaux pour moi et prières pour lui, nous avons eu l'occasion de nous revoir et, à l'occasion, de discuter de tout et de rien. À Villevieille, pas très loin d'ici, nous avons fait une photographie, avec ma fille dans ses bras. Il y a bien longtemps de cela, mais je me souviens qu'il faisait un grand sourire !

Enfin, il y a dix ou douze ans, nous nous sommes à nouveau rencontrés dans les assemblées générales de « L'École du Vidourle ». Cela me fait donc plusieurs bonnes raisons d'affirmer que pour moi, le Père Causse fut toujours un témoin d'évènements heureux ou agréables.

Ce n'est ni le moment ni le jour de vous certifier que nous étions intimes, non, mais je l'ai suffisamment fréquenté pour garder le souvenir de quelqu'un d'apaisant, d'humeur égale et d'apparence très tranquille. Comme s'il voulait rassurer son entourage et protéger tout son monde.

Alor me dise qu'aqueú viradis, es planta aqui pèr que li barjo-mau que desboulon vo que van devers l'auto-routo dins un tron d'infèr, siegon óubliga de leva lou pèd. E acò me fai rire car, desenant, qu'avèn estampa lou noum dóu Paire Causse en grand sus la muraieto, vese aqueú emé sis iue malicious, s'adreissa i veituro en paroudiant sant Cristòu : « Anas plan, Anas plan. Se partès en vacanço, avès lou tèms e s'anas au trabai, degun lou fara, de tout biais, dimènche arribara pas pus lèu. » E ansin, quiet e apasima, plan-planet, cadun s'adraiara, tranquilamen dins sa gàbio e caminara urous devers soun astrado.

E dins lou raionamen de sa Fe, toujours à soun poste, lou Paire Causse pèr l'eternita assoustara de soun regard prouteitour, soun païs, sa bono vilo de Lunèu e sis abitant.

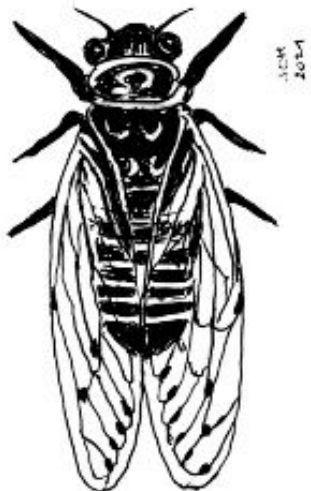
Gramaci Paire Causse e, Gramaci en tóuti.



Alors je me dis que ce rond-point est planté ici pour que les écervelés qui déboulent ou qui vont vers l'autoroute dans un train d'enfer, soient obligés de lever le pied. Et cela me fait rire car, maintenant que nous avons écrit le nom du Père Causse en grand sur le parapet, je vois celui-ci avec ses yeux malicieux, s'adresser aux voitures en parodiant saint-Christophe : « Allez doucement, allez doucement. Si vous partez en vacances, vous avez le temps et si vous allez au travail, personne ne le fera à votre place, de toutes façons, dimanche n'arrivera pas plus vite. » Et ainsi, tranquille et apaisé, doucettelement, chacun se dirigera, tranquillement dans sa file et cheminera heureux vers sa destinée.

Et dans le rayonnement de sa Foi, toujours à son poste, le Père Causse pour l'éternité, abritera de son regard protecteur, son pays, sa bonne ville de Lunel et ses habitants.

Merci Père Causse et, Merci à vous tous.



## II : LES HOMÉLIES

" A souva l'ours de vous revêha  
de vosto sem " (Rouman, 13, 15)

Fraire Crestian,

Es pèi nambè aquelo parola de l'apòste  
Sant Pan : " A souva l'ours de vous revêha  
de vosto sem. " Vertadièramen s'ia prouvé  
de canto aujurd'èci que deurièn nous  
sèrvè revêha : li pèple que se charçon e  
se sagaton dins de fuèrro que n' en  
fèrison plus --- tant e tant de paubi  
pènt, de femme, d'enfant, de vici escam-  
pèha sur toute li'chemin de l'Europo  
c' abrama de fam dins li'païs d'Africo ---  
li' batesto e li' credadisso encò nòstre,  
dèns nòstre païs, de toutes agèli que  
perdon sa terro e si recolte, sans travai  
e que n' an plus d'aveni. Pèi de loy, tout  
acò devie nous sèrvè revêha, que savèn  
pas de que sara deman.

È Jèsus-Crist en-mème nous recom-  
manda dins son saint evangèli : " Vêhar  
que counceitès pas quante fois son leynour  
Vendra (Mat. 26, 10).

Manuscrit Pierre Causse (voir sermon page 190)

## 1976.11.15 - Homélie

### Adieu à mon neveu Christian Chevalier

*« Je suis la résurrection et la vie, dit Jésus.*

*Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra. »*

Au mois de mai 1955, Christian Chevalier entrait pour la première fois dans cette église, pour y devenir enfant de Dieu. En ce 15 novembre 1976, il y revient pour la dernière fois.

Ces deux gestes, ces deux démarches sont motivées par la même Foi : nous croyons en Jésus-Christ qui nous donne une autre vie sans laquelle, pour nous, cette vie terrestre n'a aucun sens.

1955 – 1976. Entre ces deux dates, un enfant qui fut enfant de chœur dans cette église ; un adolescent, scout de la troupe paroissiale ; un jeune homme souriant et affectueux dont tous ceux qui l'ont approché sont unanimes à dire qu'il se faisait aimer.

Il se faisait aimer par son bon sourire loyal et franc, sa discrétion, sa délicatesse, son attention aux autres qui étaient autant d'expressions de la charité, de la Charité de Dieu, qui elle, ne passe pas.

Discret et délicat, Christian l'était à tel point qu'il craignait toujours d'importuner ou même de gêner les autres. Aussi ne parlait-il que très rarement de lui, même pendant sa longue maladie.

Délicat, attentif aux autres, il le fut jusqu'aux derniers moments, ne voulant à aucun prix être cause de souci, de surcharge, mais plutôt une aide et un soutien pour ses parents et pour son entourage.

Tout cela qui est le meilleur de lui-même ne peut disparaître. Christian s'en va mais il ne disparaît pas totalement. Il quitte un monde de peines, de souffrances où nous rencontrons trop souvent,

à côté de belles choses et de grandes joies, la laideur, le mensonge, la jalousie, la mesquinerie et pour tout dire le péché, pour entrer dans un monde nouveau d'où est exclue toute douleur, pour pénétrer dans la paix, la joie et le bonheur de Dieu.

C'est cette Foi que nous tenons à affirmer ici. C'est cette Espérance que je tiens à vous faire partager et que nous voulons partager ensemble : l'Espérance de ceux qui croient au Christ.

Seigneur, nous croyons, mais viens en aide à la faiblesse de notre Foi !

Que notre prière vienne en aide à celui qui s'en va ! C'est l'unique service que nous puissions désormais lui rendre. Seigneur, aide Christian à pénétrer dans ta paix, dans ta joie, dans ta lumière !

Que cette Eucharistie soutienne ceux qui restent. Aide-nous, Seigneur Jésus, en ce vendredi saint de notre existence, à porter cette lourde croix de la séparation dans l'Espérance du matin de Pâques où s'enracine toute résurrection.

Aide-nous, Dieu notre Père, à avancer toujours plus dans cette communion des saints à travers laquelle nous restons désormais unis à cet enfant qui nous quitte.

Seigneur, Tu es la Résurrection et la Vie ! Nous le croyons. Désormais, Christian est plus vivant que nous.

Pierre Causse  
Prêtre de la Mission

### 13.04.1980 Biviers - Homélie

Messe du Deuxième Dimanche de Pâques (Année C)  
célébrée en la Communauté Catholique des Gitans et Voyageurs en  
la chapelle de la Maison Saint Hugues à Biviers (Isère)

Apparition de Jésus ressuscité « *Jean 20, 19-31* »

Frères et Sœurs Voyageurs,

Il y a quelques mois, au cours d'une réunion où se retrouvaient gitans, manouches et autres voyageurs, l'un d'entre eux fit spontanément cette réflexion : « Je prie, je prie souvent, mais je vous le dis franchement, je ne crois pas à la résurrection. Ce n'est pas possible. Moi je ne crois qu'à ce que je vois ! »

Un tel aveu, combien d'hommes, de femmes, même parmi ceux qui se disent chrétiens, le font encore aujourd'hui ! « Personne, entendons-nous dire parfois, personne n'est revenu nous raconter ce qu'il y a après la mort ! » Ces réflexions ne sont pas nouvelles ; elles se répètent d'une génération à l'autre. En fait, elles rejoignent l'attitude de Thomas dont l'évangile vient de nous parler. Thomas, cet esprit fort, ne croit qu'à ce qu'il a vu et touché. Il refuse de croire ce que lui annoncent –et avec quel enthousiasme– les autres disciples : « *Nous avons vu le Seigneur !* » Allons donc, Thomas ne peut pas le croire. Il ne le croira que s'il voit et s'il touche.

Alors, huit jours plus tard, Jésus se présente une nouvelle fois aux disciples et invite Thomas à faire lui-même le constat. Thomas mettra-t-il sa main dans le côté de Jésus ? On ne nous le dit pas. Mais il confesse sa foi : « *Mon Seigneur et mon Dieu !* » En Jésus il reconnaît son Seigneur et son Maître. « *Parce que tu m'as vu, Thomas, tu crois, heureux ceux qui croient sans avoir vu.* »

Thomas, comme les autres disciples, n'hésitera pas (après la Pentecôte) à annoncer cette Bonne Nouvelle à travers le



monde : « *Jésus est vivant ! J'ai vu la marque de ses plaies qui manifeste sa victoire sur la mort ; cette victoire à laquelle je ne croyais pas.* » Et il ira jusqu'à verser son sang, à donner sa vie, pour affirmer cette vérité. Telle est notre foi !

Aujourd'hui, bien sûr, nous ne voyons plus Jésus comme l'ont vu les apôtres ; mais nous croyons qu'il reste présent avec nous puisque, désormais, il n'est plus indispensable de voir pour croire, et pour croire à la Vie au-delà de la Mort.

La mort qui nous touche aujourd'hui, ce n'est plus celle de Jésus ; elle appartient désormais au passé. La mort qui nous émeut, nous éprouve, n'est-ce pas celle de nos proches, de ceux qui nous sont chers ? N'est-ce pas notre propre mort ? Aux questions et à l'angoisse qu'elle provoque, comme à toutes les peurs qui nous assaillent dans la vie, Jésus ressuscité donne la réponse. La mort est vaincue pour toujours ; par Jésus la vie triomphe de la mort. Tous nos chers disparus sont vivants et nous les reverrons. Ainsi Jésus balaie notre tristesse comme il a balayé celle des apôtres. En Jésus, quelles que soient nos peines, nos souffrances, nos angoisses, nous sommes déjà sauvés et victorieux de la mort.

Voilà ce que nous avons à proclamer, car, comme aux apôtres, Jésus nous dit : « *Comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie.* » Et pourquoi nous envoie-t-il ? Pour faire connaître aux hommes que Dieu nous aime tous sans distinction de race, de langue, de nationalité. Comme les disciples nous avons à dire bien haut et à faire comprendre que le Dieu de Jésus-Christ, notre Dieu, est le Dieu de la Vie, le Dieu de l'Amour et non le Dieu de la Mort. C'est pour cela que Jésus -comme aux apôtres- nous donne l'Esprit Saint : « *Recevez le Saint-Esprit.* »

Alors, nous qui sommes baptisés, nous qui avons reçu

l'Esprit de Jésus, pensons-nous que nous avons à proclamer aux autres, par nos paroles et nos actes que tous, nous sommes aimés de Dieu ? Tous, enfants du même Père du Ciel, nous avons à devenir les témoins de l'amour de Dieu pour tous les hommes. Être chrétien, c'est être « volontaire » de l'amour.

« *Je suis la lumière du monde,* » nous dit Jésus et nous avons, nous aussi, à être cette lumière d'amour pour les autres. La lumière éclaire, la lumière réchauffe. Ce que Jésus appelle l'Amour, c'est le grand amour qui donne, se donne, pardonne et qui rejoint les autres en donnant, en se donnant et en pardonnant, parce qu'un homme qui ne donne pas et qui ne se donne pas est un égoïste ; et un homme qui ne pardonne pas est un isolé, un séparé. Nous avons la vie dans la mesure où nous aimons. Nous sommes vivants si nous sommes aimants.

Cependant, ne l'oublions pas, seul l'Esprit de Jésus peut rendre en nous cet amour assez puissant. Lui seul peut réaliser entre nous l'unité. C'est pour cela qu'à la messe nous demandons à Dieu « *que nous soyons rassemblés dans l'Esprit Saint en un seul corps !* » Le principal, c'est l'union à Jésus-Christ et, par Jésus-Christ, à tous les autres : c'est cela la « commune union. »

Alors, où en sommes-nous ? Jésus, au milieu de nos peurs : peur de la vie, peur de la mort, peur des autres, ne cesse de venir et de se tenir au milieu de nous. Il nous dit : « *Ne craignez pas ! La paix soit avec vous !* » Y croyons-nous ?

Frères et Sœurs du voyage ! Que vous soyez gitans, roms, manouches, sinti, yénich... tous, vous êtes aimés de Dieu ! Alors, vous accueillez-vous entre vous comme des frères ou comme des étrangers ? Savez-vous vous donner ? Savez-vous pardonner ? Et comment regardez-vous ceux qui ne sont pas du voyage, les

sédentaires...comme des amis ou des ennemis ?

Et, vous, chrétiens de nos villes et de nos villages de France ! Comment accueillez-vous habituellement les gens du voyage ? Sont-ils en vérité pour vous des frères aimés de Dieu ? Si oui, pourquoi alors les regarder avec suspicion (comme cela arrive hélas ! souvent) quand ils viennent prier dans votre église ? Pourquoi rester encore si ostensiblement hostile ou simplement indifférent à leurs conditions de vie ? Pourquoi les laissez-vous chasser, humilier ? Pourquoi enfin, acceptez-vous d'un cœur si léger de les voir relégués dans des lieux insalubres, dans des bidonvilles ou sur des dépotoirs ? Comment pourront-ils croire à la tendresse de l'Eglise si leurs frères chrétiens se désintéressent d'eux à ce point ? Pouvons-nous être en paix si nous acceptons les uns et les autres de telles incompréhensions, de telles injustices et si nous refusons de faire ensemble un pas les uns vers les autres ? N'avons-nous à témoigner, ensemble, de l'amour et de la tendresse de Dieu ?

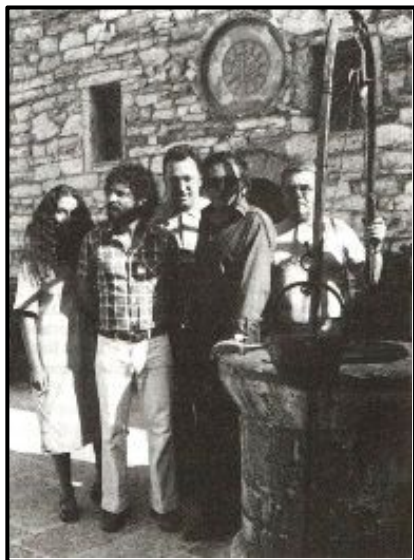
Lors de notre congrès national à Marseille, un voyageur rapporta le fait suivant. Un soir, nous étions quelques hommes qui discussions autour du traditionnel feu de bois qui éclairait notre campement au bord de la rivière. Un de mes cousins s'adressant à moi, me dit : « *À quoi reconnaissez-vous la présence de Dieu dans ce que vous faites ? Et comment est-il présent au milieu de vous ?* » Je lui expliquai de mon mieux. Mais bien qu'il me répondît toujours « *oui* », je sentais qu'il avait de la peine à comprendre. Alors devant quelques braises moribondes, il me vint une idée très simple. Joignant le geste à la parole, je lui dis : « *Tu vois ce feu qui nous a donné sa lumière et sa chaleur, il n'en reste plus rien, ou presque ?* » Et si personne ne fait rien, les quelques braises qui sont éparpillées vont devenir de la cendre. Alors, regarde : je les rassemble, j'y

ajoute quelques brindilles et, après avoir soufflé, regarde : d'abord c'est une petite flamme vacillante, puis elle grandit et devient vive et forte. Maintenant elle éclaire et réchauffe. Elle vit ! Si les braises n'avaient pas été rassemblées, rien ne se serait passé. Eh bien, pour nous, c'est pareil. Si nous sommes seuls, nous sommes faibles

Mais si nous sommes plusieurs, nous sommes plus forts. Jésus n'a-t-il pas dit : « *Quand vous serez plusieurs réunis en mon Nom, alors je serai au milieu de vous ?* »

Eh bien cette flamme, c'est comme Dieu au milieu de nous. Frères et Sœurs ! Cette flamme de l'amour qui nous éclaire et nous réchauffe, nous apportant paix, joie, espérance, Dieu nous la donne aujourd'hui, mais c'est à nous de l'entretenir. Attention ! Ne la laissons pas mourir !

Amen



*En compagnie des Gitans,  
Pierre Causse est à droite.*

**25.07.1954 Li-Sànti-Marìo-de-la-Mar – Oumeliò**  
**Cinquantenàri de la Nacioun Gardiano**

Ami Gardian, Felibre, Fraire Crestian,

Lou bèl an de Diéu de 1904 espelissié sus la terro santenco, à l'oumbro d'aquesto glèiso, la bello assouciacioun de la « Nacioun Gardiano. » Enmantelado de soulèu, vestido de nòsti bèlli tradicioun, aquelo nacioun rebalo vuei lestamen si cinquante annado. Pamens quau aurié di alor que vendrié cinquantenàri ? Uno nacioun sènso ministre ni deputa, sènso soudart ni regimen, sènso industriò ni frontitièro, sènso rèn de rèn qu'is uei dis ome fai viéure li pople e si país.

La resoun d'aquelo estrange jouinesso ? Es que l'an apielado si foundadou sus ço que dins l'ome mor pas. D'efèt, la grandour d'uno nacioun noun se mesuro soulamen à la mounedo que se pòu despensa, nimai i recolto que s'embarron chasque an ; mai subre-tout, se mesuro sa grandour à l'amo, à l'esperit de sis ome. Car an passa, passon, passaran lis envencioun di sabènt ; an cabussa e cabussaran li chèfe prestigios e li bèu capitani ; soulet demourara ço qu'endrudis lis ome, valènt-à-dire li vertu de soun amo : la fe, lou courage dins la vido, l'amour dóu verai emai dóu bèu. Or li vaqui li souléti valour estimado pèr la Nacioun Gardiano.

Voulès-ti saupre uno autre resoun d'aquesto jouinesso ? Es qu'aquesto Nacioun es subre-tout mistico. N'aguè d'autre brès que li pèiro d'aquesto vièio glèiso dès cop centenari e que, aujolo pietadouso, assetado sus li sablas, se miraio de longo, sèmpe galanto, dins lis aigo bluio de nosto Mieterrano, adusènt ansin lis amo vers lou Cèu.

Batejado emé l'aigo dóu pous miraclos, n'aguè d'autri meirino, nosto Nacioun que li Marìo, li tanto de Noste Segneur, que

## 25.07.1954 Les-Saintes-Maries-de-La-Mer – Homélie Cinquantenaire de la « Nacioun Gardiano »<sup>4</sup>

Amis Gardians, Félibres, Frères chrétiens,

Le bel an de Dieu 1904, naissait sur la terre saintoise, à l'ombre de cette église, la belle association de la « Nacioun Gardiano. » Emmantelée de soleil, vêtue de nos belles traditions, cette « nacioun » porte aujourd'hui lestement ses cinquante années. Pourtant qui aurait dit alors qu'elle deviendrait cinquantenaire ? Une nation sans ministres ni députés, sans soldats ni régiments, sans industries ni frontières, sans rien de rien de ce qui fait vivre les peuples et leur pays aux yeux des hommes.

La raison de cette étrange jeunesse ? C'est que ses fondateurs l'ont bâtie sur ce qui dans l'homme ne meurt pas. En effet, la grandeur d'une nation ne se mesure pas seulement à la monnaie qu'elle peut dépenser, ni aux récoltes qui s'engrangent chaque année, mais elle se mesure surtout à sa grandeur d'âme, à l'esprit de ses hommes. Car les inventions des savants sont passées, passent et passeront, les chefs prestigieux et les beaux capitaines sont tombés et tomberont. Il ne restera que ce qui fait la force des hommes, je veux parler de la vertu de leur âme : la foi, le courage dans la vie, l'amour du vrai, l'amour du beau. Et voilà les seules valeurs estimées par la Nacioun Gardiano.

Voulez-vous savoir une autre raison de cette jeunesse ? C'est que cette Nacioun est surtout mystique. Elle n'eut d'autre berceau que les pierres de cette vieille église, dix fois centenaire et qui, aieüle pieuse, assise sur les sables, se mire inlassablement, toujours belle dans les eaux bleues de notre Méditerranée, conduisant, ainsi, les âmes vers le Ciel.

Baptisée avec l'eau du puits miraculeux, notre Nacioun, n'eut d'autres marraines que les Maries, les tantes de Notre Seigneur que

---

<sup>4</sup> [1] *Nacioun Gardiano : la Nacioun Gardiano est une association de maintenance fondée en 1904 par le Marquis Folco de Baroncelli ; son but est de « maintenir et de glorifier le costume, les us et les traditions du pays d'Arles, de la Camargue et des pays taurins. »*

se veson toujours pèr li gràndi neissènço o li bèlli resurreicioun.

Emé de tant bònis ajudo noun fau s'estouna de vèire, sèmpe lest, lou pople gardian mèstre dins sa capitalo di Santo de la Mar.

Mai siguen pas avugle, forço causo an chanja dins un mié-siecle. Trop d'ome desracina, pèr quau coumton pèr rèn li valour espiritalo assajon, desempièi longtèm de saqueja tout ço que fai la bèuta de nosto terro camarguençoubre-tout. Ço que volon aquéli desmama, es ço qu'apellon « la messo en valour dóu terraire. » Mai vous lou demande, dequé vòu dire eiço « la messo en valour » quouro, pèr un pau d'argènt, un pople perd soun amo e sa terro sa bèuta ? L'avié bèn coumprés lou grand pouèto camarguen Jòusé d'Arbaud quand escrivé :

*«Quouro quitaras la vilo  
Qu'afeciouna landaras  
Entre li dous bras dóu Rose  
Pèr davala vers la mar,*

*Esvarto tóuti li conte,  
Fai cala tóuti li voues,  
Aro es tis iue que regardon,  
Es toun amo que veira. »*

*(Li Cant Palustre. Camargo)*

Empli d'aquelo vesioun mistico, à l'ouro d'aro, ounte lou mounde secuta pèr lou nescige dis ome sèmblo ana au regoulun, à l'ouro d'aro ounte lis acampado di pople se rebalon, sèmpe treboulado ; nàutri, gardian, nous fau manteni dins noste cor l'espèr e la gau dóu revieüre. Aquel espèr lou meten pas dins la matèri nimai

l'on voit toujours à l'occasion des belles naissances et pour les belles résurrections.

Avec de si bonnes aides, il ne faut pas s'étonner de voir toujours prêt le peuple gardian, seigneur dans la capitale des Saintes de la mer.

Mais, ne soyons pas aveugles, beaucoup de choses ont changé en un demi-siècle. Trop d'hommes déracinés pour qui les valeurs spirituelles ne comptent pas, essaient depuis longtemps de saccager tout ce qui fait surtout la beauté de notre terre camarguaise. Ce qu'ils veulent ces expatriés, c'est ce qu'ils appellent « la mise en valeur de nos terres. » Mais, je vous le demande, que veut dire cela « mise en valeur » quand pour un peu d'argent un peuple perd son âme et la terre sa beauté ? Il l'avait bien compris le grand poète camarguais d'Arbaud quand il écrivait :

*« Quand tu quitteras la ville,  
Qu'impatient, tu t'en iras,  
Entre les deux bras du Rhône,  
Pour descendre vers la mer,*

*Oublie toutes les histoires,  
Fais taire toutes les voix  
Ce sont tes yeux qui regardent,  
C'est ton âme qui verra. »*

*(Les Chants Palustres).*

Empli de cette vision mystique, à l'heure d'aujourd'hui, où le monde poursuivi par la bêtise des hommes semble sombrer dans la nausée, à l'heure d'aujourd'hui où les réunions des peuples se traînent toujours péniblement, toujours troublées, nous autres gardians, il nous faut garder dans notre cœur la joie et l'espoir de la renaissance. Cet espoir, nous ne le mettons pas dans le matériel, ni



dins lou prougrès ecounoumi, mai dins lis ome d'ideau qu'an begu à la sorgo pouderoso de la Fe e que, testard volon garda, mau-grat lis entravadis, l'amo caudo e fièro de noste Païs.

Mai aquélis ome quau li ajudara ? Quau li mantendra dins la draio estrecho dóu devé ? Diéu, qu'es lou soulet Gardian ! Diéu qu'es lou grand Maintenèire ! Es éu lou Baile di pople e di nacioun, e sa santo Lei, aducho sus la terro de Camargo pèr li Sànti Femo de Judèio, demoro lou Lume qu'enluisis nosto vido e nous fai signau dins nosto escuresino.

E à soun coustat avèn toujours pèr la bono ajudo li gènti baïlesso di palus, li Mariò, mestresso de la terro de sau e qu'eici largon si gràci dins nòsti cor. Es à l'entour de si sànti Caisso que li primadié de la Nacioun an pantaia ço que vesèn vuei : li chato fièro de sis atrencaduro de rèino, d'ome atetouni sus li terro palunenco, aubourant si ficheiroun noun soulamen au soulèu de Prouvènço e de Lengadò, mai souto lou cèu de tóuti lis encountrado de Franço e di païs estrangié pèr l'aparamen e l'espandimen de la culturo nostro e de nòsti tradicioun.

Ami Gardian, mau-grat l'aurige que nous desvarìo, derrabant quàuquis uno de nòsti Gràndi Santo que segnourejon amount dins sa capello nauto, reprenèn lou sarramen de nòsti primadié qu'an viscu sus aquelo terro pastado de lume e de sau ! Es aujourd'uei coume lou jour de la neissènço ; aguènt proun d'alèn pèr acampa à l'entour de nosto bandiero li miejournau de la bono que volon viéure libre au païs dóu soulèu. Au mitan di bourroulo e di cabussado di pople, mai que jamai gardan fisanço : la barqueto de i'a dous milo an es devengudo lou grand veissèu de pèiro que s'aubouro au mitan di sablas, sant-signau, noun soulamen di parrouquian santen, mai aussi di felibre, di gardian, di gitan, de tout

dans le progrès économique mais dans les hommes d'idéaux qui ont bu à la source toute puissante de la Foi et qui, têtus, veulent garder malgré les entraves, l'âme chaude et fière de notre Pays.

Mais, ces hommes, qui les aidera ? Qui les maintiendra sur le chemin étroit du devoir ? Dieu, qui est le seul gardian ! Dieu qui est le grand mainteneur ! C'est lui le meneur des peuples et des nations et sa sainte Loi apportée sur la terre de Camargue, par les saintes Femmes de Judée, demeure la lumière qui illumine notre vie et nous fait signe dans notre obscurité.

Et à son côté nous avons toujours pour meilleure aide les bonnes « baïlesso »<sup>5</sup> des marais, les Maries, maîtresses de la terre de sel et qui distribuent, ici, leurs grâces dans nos cœurs. C'est autour de leurs saintes Châsses, que les fondateurs de la « Nacioun » ont rêvé de ce que nous voyons aujourd'hui : les jeunes filles fières de leurs atours de reines, les hommes nourris par les terres marécageuses, levant leur trident non seulement au soleil de Provence et du Languedoc, mais aussi sous le ciel de toutes les contrées de France et des pays étrangers pour la protection, le développement de notre culture et de nos traditions.

Amis gardians, malgré la bourrasque qui nous bouscule, maltraitant nos grandes Saintes qui siègent là-haut dans leur chapelle haute, reprenons le serment de nos fondateurs qui ont vécu sur cette terre pétrie de lumière et de sel ! C'est aujourd'hui, comme au jour de la naissance, ayons assez d'enthousiasme pour rassembler autour de notre bannière, l'élite de méridionaux qui veulent vivre libres au pays du soleil. Au milieu des bouleversements et des chutes des peuples, plus que jamais, gardons confiance : la petite barque d'il y a 2000 ans est devenue le grand vaisseau de pierre qui se dresse au milieu des sables, saint signal, non seulement pour les paroissiens santains, mais aussi des félibres, des gardians, des gitans, de tout

---

<sup>5</sup> *baïlesso* : féminin du mot *baïle* ; chef des travailleurs

lou pople dóu Miejour.

E pèr acaba, poudèn faire mounta devers Diéu la bello  
preguièro dóu Marqués Folco de Baroncelli que me sèmblo vuei de  
circounstànci :

*« Segnour, agués pieta de ma lucho crudèlo !  
Segnour, abéuras-me di gràci dóu desert,  
Maire di raive pur, maire di farfantello  
De silènci, de pas, d'aigo lindo e d'espèr.*

.....  
*Car, tau lou fabre d'art qu'escrincello un cibòri,  
Pèr sèmpre inscrincelan chasque gèst que fasèn.  
La vido es un presfa coumplèt d'oumbro e de glòri,  
Un tablèu que pintan pèr lou vèire toustèms.*

*Alors dequé m'enchau li sòu, li joio palo  
Que gounflon li catau ; mai qu'au camin d'Alis  
Escrigue escretamen ma vido prouvençalo  
E qu'elo sènso fin siegue moun Paradis. »*

*(Pensadisso)*

Ansïn siegue!

Pèire Causse,  
Prèire de la Messioun

le peuple du Midi.

Et pour finir, nous pouvons faire monter vers Dieu, la belle prière du Marquis Folco de Baroncelli, qui me semble bien de circonstance aujourd'hui :

*« Seigneur, ayez pitié de ma lutte cruelle,  
Seigneur, abreuvez-moi des grâces du désert,  
Mère des rêves purs, mère des éblouissements,  
De silence, de paix, d'eau claire et d'espoirs.*

- - - - -  
*Car, tel l'orfèvre qui cisèle un ciboire,  
Pour toujours, nous ciselons chaque geste que nous faisons.  
La vie est une œuvre complète d'ombre et de gloire  
Un tableau que nous peignons pour toujours le voir.*

- - - - -  
*Alors, que m'importe l'argent, les joies insipides,  
Qui font s'enorgueillir les puissants ; mais qu'aux Alyscamps  
Je puisse écrire secrètement ma vie provençale,  
Et qu'elle soit sans fin mon paradis. »*

*(Pensadisso)*

Ainsi Soit-il!

Pierre Causse  
Prêtre de la Mission

PS : Vaqui un de mi proumié sermoun en lengo nostro, dins la sieisenco annado de moun sacerdoti.

Un sermoun de jouinesso segur (predicariéu belèu pas ansin aujourd'uei), mai predicacioun que me vauguè lis encourajamen amistos d'Anfos Arnaud e de Reinié Théron, capitani e secretari de la Nacioun Gardiano.

Coume testimòni de la fidelita voudado desempièi long-tèm à la Nacioun Gardiano.

Pèire Causse



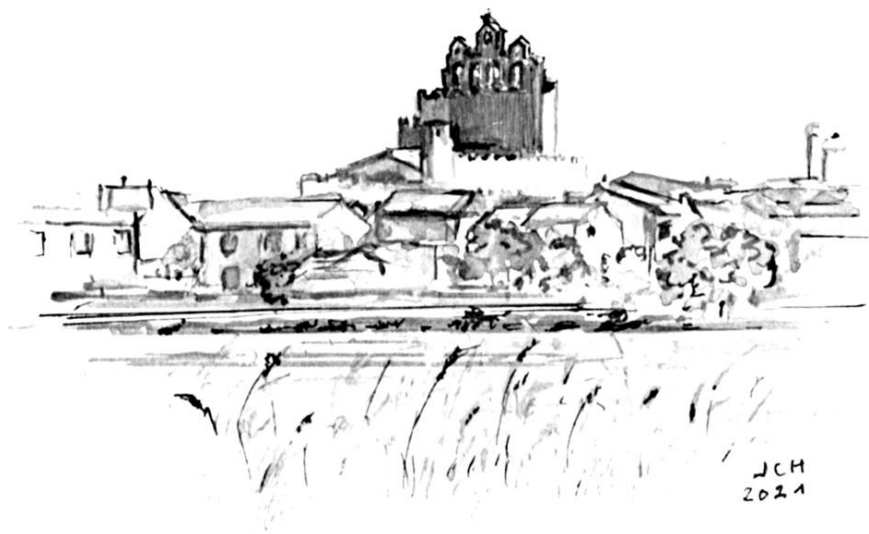
*Chantal Agnel et Pierre Causse*

*Dans les près du Caïlar, taulejado pour le 10<sup>ème</sup> anniversaire  
du groupe traditionnel « Li Cabidoulo » (1989)*

*P.S.<sup>6</sup> Voici un de mes premiers sermons en « lengo nostro », dans la sixième année de mon sacerdoce.*

Un sermon de jeunesse sûrement (je ne prêcherai pas ainsi aujourd'hui) mais ce prêche me valut les encouragements amicaux, d'Alphonse Arnaud et de René Théron, capitaine et secrétaire de la Nacioun gardiano.

Comme témoignage de la fidélité vouée depuis longtemps à la Nacioun Gardiano.



---

<sup>6</sup> Précision de Pierre Causse

## **24.12.1975 Salinelles**

### **Présentation de la veillée de Noël**

Permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue dans cette chapelle de Saint-Julien. Ces souhaits, je vous les adresse au nom de tous ceux qui ont voulu cette veillée, l'ont préparée et soigneusement organisée avec le concours de tous les amis de la chapelle.

Le but de cette veillée est de célébrer la restauration de cet édifice roman remis en honneur après plus d'un siècle d'abandon. Grâce à l'effort entêté des amis de Saint-Julien, un patrimoine artistique qui paraissait voué à la destruction, nous est rendu. S'il en était besoin, nous aurions ainsi la preuve que lorsque des hommes de bonne volonté, de quelque horizon qu'ils viennent, se mettent ensemble pour préserver, maintenir ou promouvoir le Beau, tous les espoirs sont permis.

Ainsi, il nous revient en cette nuit de Noël de redonner à cette chapelle toute sa valeur spirituelle qui retrouvera tout son sens dans la messe de minuit à laquelle cette veillée nous préparera.

L'évocation historique de ces lieux qui nous sont familiers, nous permettra d'égrener les heures glorieuses et douloureuses qui ont marqué à travers les siècles, la vie de Saint Julien de Montredon.

La Chorale Universitaire de Montpellier et son Directeur M. Jean Gouzes, ont aimablement accepté de se joindre à nous. En magnifiant le mystère de Noël, ils exalteront la musique en nous aidant à prier.

Michel Garcin, directeur artistique des disques Erato et Prix Mondial du Disque au Festival de Montreux, a composé spécialement pour nous un « Hymne à saint Julien Martyr. » Nous

connaissons son enthousiasme pour cette chapelle et la première audition de son œuvre sera pour nous, à n'en point douter, une révélation.

Le programme comprend aussi un nombre important de noëls de Nicolas Saboly, poète et musicien du Comtat Venaissin, maître de Chapelle en l'église Saint-Pierre d'Avignon, mort en 1675 et dont on commémore par conséquent le tricentenaire.

Faut-il souligner que cette renaissance de Saint-Julien prend tout son relief, toute sa valeur en l'anniversaire de la naissance du Christ ? Le destin de cette chapelle n'a-t-il pas été lié et ne reste-t-il pas lié à celui de cet enfant dont la venue a bouleversé notre monde ? Construite dans le temps, n'est-elle pas, sur notre route, un signe d'éternité ?

Une âme habite ces pierres. Que nos esprits remontent le cours des siècles et se laissent imprégner par la foi de nos ancêtres qui ont eu assez d'audace pour édifier ce chef-d'œuvre. Que nos cœurs, en cette nuit de Noël, retrouvent le rythme du leur pour célébrer avec la naissance du Christ la renaissance de Saint-Julien.



*Chapelle romane Saint-Julien de Salinelles*



## 24.12.1975 Salinello – Oumeliò

Mi Bèus Ami,

Li paraulo, me sèmblo, podon pas espremi ço que bacelo dins noste cor en tóuti. Pèr iéu, n'iai uno gau qu'es pas de dire tant li cant, la musico m'an chala e encanta. Subre-tout quand de tant poulidi meloudio s'ausisson dins aquesto tant bello capello de Sant Julian.

Sant Julian de Mountredoun ! Simbèu de fe crestiano e d'enavans miejournal, mounte chasco vièio pèiro fai dinda li resson di joio e dis auvèri dóu pople nostre. Mounte chasco vièio pèiro nous remèmbro lou record dis ancian, nòstis àvi « qu'an viscu e tengu tant coume an pouscu. »

O ! Se desempièi long-tèms, caminant entre Soumèire e Salinello, regardavian entristes, au mitan de voste vignarès, s'engruna vosto pauro gleiseto, ioi, nous arrestan pas de countempla, miraviha, lou brès de pèiro mounte vòstis aujòu afeciouna avien enaura sa Fe mounte vous-autre, ami de Sant Julian, avès, voulountous e atravalí, estampa voste estacamen e voste estrambord.

E aquelo respelido, aquelo reneissènço, poudié pas trouva pu bello celebracioun que la niue de Nouvè mounte se festejo la neissènço dóu Crist qu'es pas outro causo que l'espelido de l'amour sus nosto pauro terro.

D'efèt, l'astrado, lou destin d'aquesto capello n'es-ti pas founda, apiela, liga à l'astrado dóu Crist Noste-Segne ? Edificado dins lou tèms es devengudo, sus la draio de la vido, lou signau que nous acamino vers l'eternita.

Ansin en aquesto niue, neissènço e reneissènço, musico e

## 24.12.1975 Salinelles – Homélie

Mes chers amis,

Les paroles, me semble-t-il, ne peuvent exprimer ce qui bat dans nos cœurs. Pour moi, je ressens une joie indicible tant les chants, la musique m'ont régalé et enchanté. Surtout quand de si jolies mélodies résonnent dans cette si belle chapelle de Saint-Julien.

Saint-Julien-de-Montredon ! Symbole de foi chrétienne et d'enthousiasme méridional, où chaque vieille pierre fait tinter les échos des joies et des malheurs de notre peuple. Où chaque vieille pierre nous rappelle le souvenir des anciens, nos aïeux « qui ont vécu et tenu comme ils ont pu. »

Oui ! Si depuis longtemps, en cheminant entre Sommières et Salinelles, nous regardions avec tristesse, au milieu de votre vignoble, s'écrouler votre pauvre petite église, aujourd'hui, on ne se lasse pas de contempler, émerveillés, le berceau de pierre où vos aïeux fervents avaient exalté leur foi et où vous autres, amis de Saint-Julien, avez, hommes de bonne volonté et obstinés, imprimé votre attachement et votre enthousiasme.

Et ce retour à la vie, cette renaissance, ne pouvait pas trouver plus belle célébration que la nuit de Noël où on fête la naissance du Christ qui n'est pas autre chose que l'éclosion de l'amour sur notre pauvre terre.

En effet, l'étoile, le destin de cette chapelle n'est pas fondé, bâti, lié à l'étoile du Christ Notre-Seigneur ? Édifiée il y a longtemps elle est devenue, sur le chemin de la vie, le signal qui nous dirige vers l'éternité.

Ainsi, en cette nuit, naissance et renaissance, musique et

preguiero, estrambord e fe, s'embessounon pèr nous enaura vers li frontiero dóu tèm̄s que tocon à l'Eternita.

Se demandavian, aro, coume li pastre de Betelèn ausissènt canta lis ange : « mai, pèr quau se canton tant poulidi meloudio ? ». La responso davalarié sèm̄pre la memo segur : « ...*Veici que vous anóuncie uno joio mai que grando pèr vous emai tout lou pople. Vous es nascu un Sauvaire, qu'es lou Crist, lou Segnour... Vès'eici sis entresigne : trouvarés un enfantoun muda dins de làni e jasènt dins uno grùpi.* » (Luc II, 10-12).

E desempièi, aquelo gau fai tressana lou mounde que, davans aquel evenimen estrasso sa vièio pèu pecadouiro pèr se vesti de nõu, valènt-à-dire, dóu carage meme de Diéu. L'avien bèn coumprés li Mage que s'acaminavon à la lus de l'estello : « *Avèn vist soun estello dins lou Levant e sian vengu l'adoura.* » (Math. II, 2). Pamens pèr nautre, fraire crestian, tout acò n'es pas soulamen raconte pious d'un autre tèm̄s ; encaro mens pantai o sourneto pèr amusa lis enfantet e tambèn lis ome que sian, nautre, e que de fes que i'a, dins un biais, demouran d'enfant pèr forço causo. Se la neissènço de Jèsu-Crist dins la grùpi de Betelèn es aro un evenimen de l'istòri dóu passat, evenimen qu'au travès lis age, lis ome s'alasson pas de canta ; cresèn, nautre crestian, que ioi coume aièr e deman, Jèsu de Nazaret, fiéu de l'Ome e Fiéu de Diéu demoro en delai dóu tèm̄s, lou Crist noste Sauvaire e que mai-que-jamai d'aquéu Sauvaire n'avèn de besoun.

Tout ço que vesèn e ausissènt à noste entour : batèsto e cridadisso dis un, galavardige dis autre que n'an pas jamai proun mentre que li paure mesquin manjo de regardello, tout acò nous fai crèire qu'avèn toujours mai que besoun d'un Sauvadou.

prière, enthousiasme et foi, s'unissent pour nous élever vers les frontières du temps qui touchent à l'Éternité.

Si nous demandions, maintenant, comment les bergers de Béthléem entendant chanter les anges : « Mais pour qui on chante de si jolies mélodies ? », la réponse tomberait toujours la même, certainement : « ...*Voici que je vous annonce une très grande joie pour vous et pour tout le peuple. Un Sauveur vous est né, qui est le Christ, le Seigneur... Voici ses signes : vous trouverez un petit enfant emmaillotté dans des langes et couché dans une crèche.* » (Luc II, 10-12).

Et depuis, cette joie fait tressaillir le monde qui, devant cet événement, déchire sa vieille peau pécheresse pour se vêtir de neuf, c'est-à-dire du visage même de Dieu. Les Mages l'avaient bien compris qui s'acheminaient à la lueur de l'étoile : « *Nous avons vu son étoile au Levant et nous sommes venus l'adorer.* » (Math. II, 2). Pourtant pour nous autres, frères chrétiens, tout cela n'est pas seulement un récit pieux d'autrefois ; encore moins songe ou sornette pour amuser les petits enfants et aussi les hommes que nous sommes, nous, et qui parfois, en quelque sorte, demeurons des enfants pour beaucoup de choses. Si la naissance de Jésus-Christ dans la crèche de Bethléem est maintenant un événement de l'histoire du passé, événement qu'à travers les âges les hommes ne se lassent pas de chanter, nous croyons, nous-autres chrétiens, qu'aujourd'hui comme hier et demain, Jésus de Nazareth, fils de l'homme et fils de Dieu, demeure au-delà du temps, le Christ notre Sauveur dont nous avons besoin plus que jamais.

Tout ce que nous voyons et entendons autour de nous : disputes et clameurs des uns, goinfrerie des autres qui n'en ont jamais assez pendant que les pauvres malheureux crèvent de faim, tout cela nous porte à croire que nous avons de plus en plus besoin d'un Sauveur.

Que li richas sèmpe mai assadoula escampon soun argènt dóu tèms que li pauras, pecaire, s'anequelisson, es uno provo que nosto vido umano se debano de mai-en-mai à tiro-péu, maugrat lou prougèrès que nous fai passeja au bèu mitan dis estello.

Un mounde que despacho eilamoundaut un parèu d'ome pèr trepa sus la luno alor qu'eiçabas d'autre, de milioun d'autre espeiandra, n'an pas dequé se leva la fam es un mounde destimbourla. S'en ana dins uno outro planeto, osco ! Acò es bèu, acò es grand. Mai pèr tres o quatre que marchon sus la luno, quant n'i-a que marchon sus la tèsto ? Basto ! En vesènt tout ço que se vèi, es pas de crèire qu'es arriva l'age d'or de l'umanita. De verai, coume lis ome d'aièr, avèn besoun encaro vuei d'èstre sauva : sauva de noste ourguei, de noste nescige, de nosto foulié, de nosto dureta e, en fin-finalo de noste pecat.

E soulet l'amour nous pòu sauva. Lis ome d'aquéu tèms coume li dóu passat, pèr èstre urous, an mai besoun d'ami que de teinician. E quau nous baiara proun d'amour s'es pas Aquéu qu'es Éu-meme l'Amour, la sorgo, la font de l'Amour. Vaqui perqué Nouvè es la fèsto de l'Amour.

Mai, en dequé servirié, vous lou demande, que lou Verbe de Diéu aguèsse pres nosto car, se ioi, nautre fasian rèn pèr encarna, coungreia, empura soun Amour ? Lou poudès crèire : tóuti fes qu'ajudan lis ome à semena l'amista, oubran de segur pèr lou bounur e la pas. E deja, pèiro à-cha-pèiro edifican la ciéuta de Diéu qu'un jour trelusira dins l'empèri celestiau.

De verai, es estado proun lèu coumplido l'obro di presfachié qu'an auboura aquesto glèiso. Proun lèu coumplido tambèn, maugrat que de fes que i'a, ague tira de long, l'obro d'aquéli que l'an remountado. Mai, sara jamai acabado la ciéuta de pas e d'amour

Que les gros riches toujours plus rassasiés jettent leur argent pendant que les malheureux, les pauvres, tombent d'inanition, c'est une preuve que notre vie humaine se déroule avec de plus en plus de difficultés, malgré le progrès qui nous fait promener au milieu des étoiles.

Un monde qui expédie tout là-haut deux hommes pour marcher sur la lune alors qu'ici-bas d'autres, des millions d'autres, en guenilles, n'ont pas de quoi manger à leur faim, est un monde détraqué. S'en aller dans une autre planète, bravo ! Cela est beau, cela est grand ! Mais pour trois ou quatre qui marchent sur la lune, combien y en a-t-il qui marchent sur la tête ? Bref ! En voyant tout ce que l'on voit, on ne peut pas croire que soit arrivé l'âge d'or de l'humanité. En vérité, comme les hommes d'hier, nous avons besoin encore aujourd'hui d'être sauvés : sauvés de notre orgueil, de notre sottise, de notre folie, de notre dureté et finalement de notre péché.

Et seul l'amour peut nous sauver. Les hommes de ce temps, comme ceux du passé, pour être heureux, ont plus besoin d'amis que de techniciens. Et qui nous donnera assez d'amour si ce n'est Celui qui est Lui-même l'Amour, la source, la fontaine de l'Amour. Voilà pourquoi Noël est la fête de l'Amour.

Mais, à quoi servirait, je vous le demande, que le Verbe de Dieu eût pris notre chair, si aujourd'hui nous ne faisons rien pour incarner, engendrer, activer son Amour ? Vous pouvez le croire, toutes les fois que nous aidons les hommes à semer l'amitié, nous œuvrons à coup sûr pour le bonheur et la paix. Et déjà, pierre à pierre nous édifions la cité de Dieu qui un jour resplendira dans l'empire céleste.

Vraiment, elle a été assez vite achevée l'œuvre des ouvriers qui ont élevé cette église. Assez vite achevée aussi, bien que parfois elle ait traîné en longueur, l'œuvre de ceux qui l'ont restaurée. Mais elle ne sera jamais achevée la cité de paix et d'amour

qu'avèn de basti entre nautre dins noste país e, dins lou mounde, d'entre li pople. Vaqui perqué, Nouvè demoro e demorara la fèsto de tóuti. La fèsto di vièi crestian redevengu simple e clar coume d'enfant ; la fèsto dis indursi que s'atendrisson ; di maucoura que se meravihon ; di guerrejaire e di cerco-garroio que s'ameissson e s'amistouson. Tout acò, anen, se vèi pas chasque jour, subre-tout quand sias matrassa pèr la vido. Pamens acò se vèi ; acò se pòu vèire. La vaqui dounc la grandò e bello toco que nous fau agrandi : coungreia l'amista, semena l'amour pèr que naisse la carita que de countùni sourgènto dóu cor de Diéu. Es aqui la leiçoun que nous baio la respelido de la capello de Sant Julian ; la lumenoso e vertadiero bèuta de Nouvè.

Pamens tout acò, lou sabèn proun, es pu lèu di que fa. Tambèn avèn-ti mai-que-mai de besoun que Dieu nous ajude e vengue buta à la rodo, tant soun marrit nòsti camin.

Anen, mis ami, suplican l'Enfant de Betelèn, Noste-Segne, d'agué pieta de nautre. E sus lis alo musicarello de nosto preguiero, n'aguen pas pòu, aquesto nio, d'atela lou càrri de nosto vido à la lus de soun Estello e... faguen tira...

pèr vitam eternam.

Amen

que nous devons bâtir entre nous dans notre pays, et dans le monde, entre les peuples. Voilà pourquoi Noël demeure et demeurera la fête de tous. La fête des vieux chrétiens redevenus simples et clairs comme des enfants ; la fête des endurcis qui s'attendrissent ; des découragés qui s'émerveillent ; des batailleurs et des cherche-dispute qui s'apaisent et s'amadouent. Tout cela, allons, ne se voit pas chaque jour, surtout quand on est meurtri par la vie. Pourtant cela se voit ; cela peut se voir.

La voilà donc la grande et belle tâche qu'il nous faut agrandir : faire naître l'amitié, semer l'amour pour que naisse la charité qui sans cesse jaillit du cœur de Dieu.

C'est là, la leçon que nous donne la renaissance de la chapelle de Saint-Julien ; la lumineuse et véritable beauté de Noël.

Pourtant tout cela, nous le savons bien, est plus vite dit que fait. Aussi avons-nous excessivement besoin que Dieu nous aide et vienne pousser à la roue, tellement nos chemins sont mauvais.

Allons, mes amis, supplions l'Enfant de Bethléem, Notre-Seigneur, d'avoir pitié de nous. Et sur les ailes harmonieuses de notre prière, n'ayons pas peur, cette nuit, d'atteler le char de notre vie à la lumière de son Étoile et... en avant...

pèr vitam eternam

Amen



## 11.01.1986 Lunèu - Messo di Rèi Benvengudo

Bèus ami de Lunel et de la Vidourlenço,

Un cop de mai nous sian acampa noumbrous pèr nosto messo, mau-grat l'ivèr e lou tèms qu'es gaire bèu. Sian vengu, coume l'an canta nòstis ami di couralo, « d'en Cannòu au Valatoura, » ço que lou pouèto Abric escrivié i'a mai de trento an. D'en Cannòu au Valatoura venèn pèr festeja Nouvè, mai sias vengu de pu liuen pèr ço que permié vautre i'a pas soulamen que li gènt d'En Cannòu e de Valatoura, n'i'a de touto la vilo de Lunèu, e n'i'a de l'encoutrado de Lunèu, dirai pas tóuti li viloto e vilajoun que soun vengu, mai sias vengu noumbrous e vous n'en dise un gramaci.

Pamens, en aquesto vesprado dóu voungé de janvié de des-e-nòu cènt quatre-vint sièis, avèn uno resoun majouro de nous atrouba eici : i'aura cènt an, au mes d'òutobre, espelissié en terro Pescaluno, noste pouèto-boulangié Louvis Abric, e n'es pas un asard se la counmemouracioun d'aquéu centenàri debuto pèr la messo qu'es aro tradiciounalo de la Marcho di Rèi. Es pas pèr asard tambèn que li couralo an mes à soun prougramo quàuqui Nouvè dóu pouèto felibre Louvis Abric.

E quant de cop li plus ancian permié nautre an pouescu vèire chasque dimenche noste bèu felibre-majourau couifa de soun valergue negre veni prega dins aquesto glèiso à la messo de voungé ouro ; car Abric, s'èro pouèto, cantaire de noste terrièr, de nòsti tradicioun e de tout ço que fai la grandour e la valour de l'ome, èro subre-tout un crestian, un misti, e un misti vertadié ; coume lou misti, lou felibre Abric s'apielavo pas soulamen sus lou tèms, mai subre-tout sus l'eternita ; coume lou misti, en liogo de se leissa

## **11.01.1986 Lunel - Messe des Rois Bienvenue**

Chers amis de Lunel et de la Vidourlenque,

Une fois de plus nous voici rassemblés nombreux pour notre messe, malgré l'hiver et le temps qui n'est pas bien beau. Nous sommes venus, comme l'ont chanté nos amis des chorales « d'En Cannòu au Valatoura, » ce que le poète Abric écrivait il y a plus de trente ans. Du Cannau au Valatoura nous venons pour fêter Noël, mais vous êtes venus de plus loin parce que parmi vous il n'y a pas seulement que les gens du Cannau et du Valatoura, il y en a de toute la ville de Lunel et il y en a des environs de Lunel, je ne citerai pas toutes les petites villes et les petits villages qui sont venus, mais vous êtes venus nombreux et je vous en remercie.

Pourtant, en cette soirée du onze janvier mil neuf cent quatre vingt six, nous avons une raison très importante de nous trouver ici : il y aura cent ans, au mois d'octobre, naissait en terre pescalune, notre poète-boulangier, Louis Abric, et ce n'est pas un hasard si la commémoration de ce centenaire débute par la messe de la Marche des Rois devenue maintenant traditionnelle. Et ce n'est pas par hasard aussi que les chorales ont mis à leur programme quelques noëls du poète félibre Louis Abric.

Et combien de fois les plus anciens parmi nous ont pu voir chaque dimanche notre beau félibre-majoral coiffé de son valergue noir venir prier dans cette église, à la messe de onze heures ! Car Abric, s'il était un poète, chantre de notre terroir, de nos traditions et de tout ce qui fait la grandeur et la valeur de l'homme, était surtout un chrétien, un mystique et un mystique véritable ; comme le mystique, le félibre Abric s'appuyait non seulement sur le temps, mais surtout sur l'éternité ; comme le mystique, au lieu de se laisser

engana pèr li farfantello passagiero de la vido, seguissié de countùni la draio seguro de l'esperit ; enfin en liogo de basti sus l'eisistènci, sus li messorgo umano, boutavo sa fisanço en Diéu, qu'es lou soulet e lou vertadié mantenèire. Es finalamen din sa fe que Louvis Abric troubè la segurita e lou bèn-èstre de soun cor.

Vaqui perqué aquelo messo dèu èstre pèr nàutri tóuti, li Pescaluno e ami de la Vidourlenco, noun soulamen la messo de la remembranço mai subre-tout la messo de la recouneissènço, pèr la douno tant bello que Diéu nous a facho en la persouno de noste pouèto Louvis Abric, e coume lou faguè, el, tant souvènt dins aquesto glèiso, fasèn nautre, aqueste vèspre, lou signe di crestian, lou signe de la crous ensemble, au noum dóu Paire, e dóu Fiéu, e dóu Sant-Esperit.

Amen



tromper par les éblouissements passagers de la vie, il suivait toujours la voie sûre de l'esprit ; enfin, au lieu de bâtir sur l'existence, sur les mensonges humains, il mettait sa confiance en Dieu, qui est le seul et le véritable mainteneur. C'est finalement dans sa foi que Louis Abric trouva la sécurité et le bien-être de son cœur.

Voilà pourquoi cette messe doit être pour nous tous, les Pescalunes et amis de la Vidourlenque, non seulement la messe de la mémoire mais surtout la messe de la reconnaissance, pour le cadeau si beau que Dieu nous a fait en la personne de notre poète Louis Abric, et comme il le fit, lui, si souvent dans cette église, faisons, nous, ce soir, le signe des chrétiens, le signe de la croix ensemble, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Amen



**11.01.1986 Lunèu - Oumelio**  
**Messo di Rèi**

Fraire crestian, mi bèus ami,

Sabès qu'en aquesto pountannado se parlo forço de la coumeto de Halley, aquelo estello de la bello co que se pòu vèire tóuti li setanto-sièis an ; lou darnié cop que se veguè èro en 1910, e de segur soun pas espès aquéli que permié nautre la veguèron à-n-aquelo epoco. Se pourra vèire tourna, nous dison lis astroulogue, en 2072, que saran pas espès encaro li gènt d'aquesto generacioun que la veiran belugueja dins noste cèu. Basto ! Es-ti aquelo bello estello que li Mage veguèron, badèron, beluguejanto dins lou cèu dins l'annado de la neissènço dóu Crist ? Seguramen pas, car se fau n'en crèire li savènt, èro passado, aquelo coumeto, quàuquis annado pu lèu avans la neissènço dóu Crist. Mai leissen de caire la coumeto de Halley ; siéu pas vengu de Marsiho pèr vous charra de la coumeto de Halley.

Mai voudriéu, me lou perdounarés, descourouna pèr un cop aquéli Rèi Mage, li desvesti de si bèus abihage, li despouia de si belòri ufanouso, de sis esquipage de legèndo, de soun trin espetaclous, pèr vèire simplamen d'ome de bono voulounta, plen d'atencioun, que se soun desrenja, que soun vengu de liuen, qu'an vist e qu'an cresegu. Aquéli gènt èron pas dóu país de Palestino, fasièn pas partido dóu pople jusidù ; venien dóu Levant, d'aquéli regioun estranjo qu'apelan aro l'Arabìo Saudito, l'Irak e l'Iran, ounte lis ome s'arrèston pas de guerreja ; e pamens, mai que fuguèsson pas de la raço d'Abram, s'atroubèron aqui davans l'enfantet de Betelèn.

Avèn di : bono voulounta, èro simplamen l'óumage d'ome de bono voulounta. Mai de qu'es la bono voulounta ? Dins un ome de bono voulounta se remarco tres causo, miés, tres qualita :

## 11.01.1986. Lunel - Homélie

### Messe des Rois

Frères chrétiens, mes chers amis,

Vous savez qu'en cette période on parle beaucoup de la comète de Halley, cette étoile à la belle queue que l'on peut voir tous les soixante-seize ans ; la dernière fois qu'on l'a vue c'était en 1910, et ils ne sont certainement pas nombreux ceux qui parmi nous l'ont vue à cette époque. On pourra la revoir, nous disent les astrologues, en 2072, où ne seront encore pas nombreux, les personnes de cette génération qui la verront briller dans notre ciel.

Bref ! Est-ce cette belle étoile que les Mages virent, admirèrent, étincelante dans le ciel, dans l'année de la naissance du Christ ? Sûrement pas, car s'il faut en croire les savants, elle était passée, cette comète, quelques années plus tôt avant la naissance du Christ. Mais laissons de côté la comète de Halley. Je ne suis pas venu de Marseille pour vous parler de la comète de Halley.

Mais je voudrais, vous me le pardonnerez, découronner pour une fois ces Rois Mages, les dévêtir de leurs beaux vêtements, les dépouiller de leurs parures magnifiques, de leurs équipages de légende, de leur train prodigieux, pour voir simplement des hommes de bonne volonté, pleins d'attention, qui se sont dérangés, qui sont venus de loin, qui ont vu et qui ont cru. Ces gens étaient du pays de Palestine, ils ne faisaient pas partie du peuple juif, ils venaient du Levant, de ces régions étranges que nous appelons maintenant l'Arabie Saoudite, l'Irak et l'Iran, où les hommes n'arrêtent pas d'être en guerre ; et pourtant, bien qu'ils ne fussent pas de la race d'Abraham, ils se trouvèrent là, devant l'enfant de Bethléem. Nous avons dit : bonne volonté, c'était simplement l'hommage d'hommes de bonne volonté. Mais qu'est-ce que la bonne volonté ? Chez un homme de bonne volonté, on remarque trois choses, mieux, trois qualités

l'atencioun, la dispounibleta e l'umilita.

L'atencioun en proumié ; à l'epoco ounte fuguè escri l'evangèli de sant Matiéu , li mage, fai pas doutanço, èron d'ome savènt, savènt en astrounoumìo e en astroulougìo, ço que vòu dire que sa vido se passavo à faire atencioun, dise bèn à faire atencioun, e jamai n'aurien destria aquelo estello nouvello sènso aquelo atencioun counsciencioso que fuguè la siéuno ; se soun pas tapa lis iue nimai lis auriho ; n'èron pas d'aquéli que passavon soun tèms à jouga coume se dis à pesca-borgne, es vrai que i'a de gènt que passon soun tèms à jouga à pesca-borgne (aquéu mot se pòu pas tradusi en francés).

Quau i'avié di, à-n-aquéli mage, qu'un rèi di Jusiòu anavo espeli ? Quau i'avié di qu'uno estello se levarié pèr anouncia sa neissènço ? O lou tenien belèu d'uno tradicioun anciano o n'en fuguèron bessai assabenta pèr uno subito revelacioun ? Mai que nous enchau ? Ço que i'a de soulide, lou sabien. E quouro li causo arribèron, fuguèron pas court.

Ansin pèr nautre, fraire, mis ami, nous fau leva la tèsto e espincha e escruta lou cèu pèr ié descurbi, pèr ié descurbi l'Estello ; l'Estello briho pèr tout lou mounde e pertout dins lou mounde ; mai tóuti la veson pas ; n'i'a que regardon pas proun e que vèson rèn ; Erode e si gènt e sa court, veguèron rèn de rèn ; pamens, èron proche de Betelèn, à quàuqui kiloumetre, e soulamen quàuquis-un veguèron l'Estello : li Mage, e caminèron à sa lus , e la seguissènt, arrivèron ansin à Jerusalèn e d'aqui à Betelèn ounte veguèron aquel Rèi qu'es na . « Avèn vist soun Estello dins lou levant e sian vengu l'adoura. » Encaro un cop pèr vèire l'Estello fau regarda lou cèu e emé forço atencioun. Souvènti-fes fau escarquiha lis iue. Se, coume Erode, nosto tèsto e nòstis iue soun de-longo pivela pèr li causo de

l'attention, la disponibilité, l'humilité.

D'abord l'attention ; à l'époque où fut écrit l'évangile de saint Matthieu, les mages, sans aucun doute, étaient des hommes savants, savants en astronomie et en astrologie, ce qui veut dire que leur vie se passait à faire attention, je dis bien à faire attention ; et jamais ils n'auraient distingué cette étoile nouvelle sans cette attention consciencieuse qui fut la leur ; ils ne se sont pas bouchés les yeux ni les oreilles ; ils n'étaient pas de ceux qui passent leur temps à jouer, comme on dit, à « *pesca-borgne*, » il est vrai qu'il y a des gens qui passent leur temps à jouer à « *pesca-borgne*, » (ce mot ne peut pas se traduire en français).

Qui leur avait dit, à ces mages, qu'un roi des Juifs allait paraître ? Qui leur avait dit qu'une étoile se lèverait pour annoncer sa naissance ? Ou le tenaient-ils peut-être d'une tradition ancienne, ou en furent-ils peut-être informés par une subite révélation ? Mais que nous importe ? Ce qu'il y a de certain, ils le savaient. Et lorsque les choses arrivèrent ils ne furent pas pris de court.

Ainsi pour nous, frères, mes amis, il nous faut lever la tête et regarder, et scruter le ciel pour y découvrir l'étoile ; l'étoile brille pour tout le monde et partout dans le monde, mais tous ne la voient pas ; il y en a qui ne regardent pas assez et qui ne voient rien. Hérode et ses gens et sa cour ne virent rien de rien, pourtant ils étaient près de Bethléem, à quelques kilomètres, et seulement quelques-uns virent l'étoile : les Mages, et ils marchèrent à sa lumière et la suivant arrivèrent ainsi à Jérusalem, et de là à Bethléem où ils virent ce roi qui est né : « Nous avons vu son étoile dans le Levant et nous sommes venus l'adorer. » Encore une fois, pour voir l'étoile il faut regarder le ciel et avec beaucoup d'attention. Souvent il faut écarquiller les yeux. Si, comme Hérode, notre tête et nos yeux sont sans cesse fascinés par les choses de



la terro, li sòu, que n'i'a que n'an jamai proun, la bono taulo, lou bon manja e lou bon béure, o encaro l'ambicioun desmesurado que nous fai buta lis autre en disènt : « lèvo-te d'aqui que me ié mete, » o encaro l'ourguei destimbourla que nous rènn glourious coume un ase pourtant relicle dins uno proucession. Alor de-bon, poudèn pas vèire l'Estello, encaro mens la segui, car pèr la segui se fau leva matin, se fau desrenja, quita soun plesi e sis aise ; e pamens es bèn ço que faguèron li Mage que fuguèron d'ome dispounible es-à-dire capable de se desrenja ; la provo, n'aguèron pas crento de s'aluencha de soun païs pèr s'enana pèr orto e pèr camin, vers un autre païs que counaissien pas, vèire d'àutri gènt qu'avien pas soun biais de pensa, soun biais de senti o de viéure. Ansin, fraire, quand Diéu nous sono, es toujours pèr nous buta en foro de nòstis abitudò, de nòstis aise, de nosto peresso pèr tira davans e mounta e escala pu naut. Mai pourta soun atencioun i pichòti coume i gràndi causo de la vido vidanto, aceta d'èstre desrenja de-countùnio pèr lis evenimen e lis ome, acò n'es gaire facile e demando forço umilita.

Aguènt perdu soun camin, li Mage s'adraièron naturalamen vers Jerusalèn ; la capitalo dóu pople jusiòu e demandèron : « Ounte es lou rèi que vèn de naisse ? » e rensignamen prés, s'encaminon tourna-mai e retrobon l'estello que lis endraiè jusqu'à Betelèn. E dequé ié trobon dins aquele viloto ? Dequé ié trobon à Betelèn ? Un castel ounte segnourejo un rèi, coume Erode dins soun palais de Jerusalèn ? Nàni, mai un paure oustaloun que recato de pàuri gènt, un paure ome em'uno pauro femeto que vihon sus un paure mistoun, pecaire.

Aguedre manja de camin tant-e-mai pèr vèire pièi un rèi tant mesquin, acò 's pas poussible ! E pamens, tre arriba toumbon d'à geinouï pèr l'adoura. Oh ! D'aquéu moumen esmouvènt, que se pòu

la terre, les sous, car il y en a qui n'en ont jamais assez, la bonne table, le bon manger et le bon boire, ou encore l'ambition démesurée qui nous fait pousser les autres en disant : « Lève-toi de là que je m'y mette, » ou encore l'orgueil fou qui nous rend glorieux comme un âne portant reliques dans une procession. Alors en vérité, nous ne pouvons pas voir l'étoile, et encore moins la suivre, car pour la suivre il faut se lever matin, il faut se déranger, quitter son plaisir et ses aises. Et pourtant, c'est bien ce que firent les Mages qui furent des hommes disponibles, c'est-à-dire capables de se déranger ; la preuve, ils n'eurent pas crainte de s'éloigner de leur pays pour s'en aller par monts et par vaux, vers un autre pays qu'ils ne connaissaient pas, voir d'autres gens qui n'avaient pas leur façon de penser, leur façon de sentir ou de vivre. Ainsi, frères, quand Dieu nous appelle, c'est toujours pour nous pousser en-dehors de nos habitudes, de nos aises, de notre paresse pour aller de l'avant et monter et grimper plus haut. Mais porter son attention aux petites choses comme aux grandes choses de la vie quotidienne, accepter d'être dérangé continuellement par les événements et les hommes, cela n'est guère facile et demande beaucoup d'humilité.

Ayant perdu leur chemin, les Mages se dirigèrent naturellement vers Jérusalem, la capitale du peuple juif et demandèrent : « Où est le roi qui vient de naître ? » et, renseignement pris, ils se remettent en chemin et retrouvent l'étoile qui les dirigea jusqu'à Bethléem. Et que trouvent-ils dans cette petite ville ? Un château, où se pavane un roi, comme Hérode dans son palais de Jérusalem ? Non, mais une pauvre maisonnette qui abrite de pauvres gens, un pauvre homme et une pauvre petite femme qui veillent sur un pauvre bambin, peuchère.

Avoir parcouru tant de chemin pour voir ensuite un roi si misérable, cela n'est pas possible ! Et pourtant, aussitôt arrivés ils tombent à genoux pour l'adorer. Oh ! de ce moment émouvant

pas dire, ount aquélis ome de bono voulounta devènon cresènt, dins aquel enfant vesible discernisson lou Diéu invésible. Lou Fiéu de Diéu, lou Rèi de glòri a vougu naisse permié nautre, e la fe n'es rên d'autre qu'acò.

Atencioun, dispounibleta, umilita, soun que li draïdu que nous acaminon à la cresènço, car pèr vèire dins aquel enfantet lou rèi d'un reiaume invésible fau quicon de mai, fau la belugo e lou lume de la Fe, e aquéu lume noun pòu veni que de Diéu : Lus, resplendour de la Lus.

Alor l'Estello pòu s'esvali dins lou cèu ; Desenant l'Estello beluguejo dins lou cor dóu cresènt, l'Estello ilumino e empuro lou cor dóu crestian. Alor se pòu miés coumprendre lou meravious mistèri de l'encarnacioun ; en aquel enfant Diéu davalo de-vers nautre.

E quand lou Fiéu de Diéu davalo pèr rintra dins noste mounde n'es pas pèr segnoureja, es pèr prendre la darniero plaço, la plaço de l'enfant, es-à-dire dóu pu pichot de la famiho. Quand Diéu davalo vers lis ome es pèr prendre la darniero plaço, la plaço dóu paure, de l'esclau, dóu foro-bandi ; i'avié ges de plaço pèr el à Betelèn, ges de plaço dins lis oustau, senoun dins un estable abandouna ; en neissènt dins uno grùpio, dins uno manjadouiro coume un pichot bóumian, aquel enfant nous revèlo ço qu'es l'ome ; en se presentant dins un tau patimen lou Fiéu de Diéu nous afourtis que l'ome es d'esperéu uno grando valour, e que pèr Diéu tèn uno plaço di mai grando qu'es pas de dire, noun en causo de soun sauprefaire o de sis acioun espetaclouso, mai tèn uno plaço dins lou cor de Diéu avans meme qu'ague fa que que siegue. Tèn uno plaço dins lou cor de Diéu noun en causo de soun inteligènci, de si qualita, de sa richesso, o encaro de si bòni relacioun, mai tout simplamen pèr ço

indicible où ces hommes de bonne volonté deviennent croyants, dans cet enfant visible ils discernent le Dieu invisible ; le Fils de Dieu, le Roi de gloire a voulu naître parmi nous et la Foi n'est rien d'autre que cela.

Attention, disponibilité, humilité, ne sont que les sentiers qui nous conduisent à la croyance, car pour voir dans ce petit enfant le roi d'un royaume invisible, il faut quelque chose de plus, il faut l'étincelle et la lumière de la Foi et cette lumière ne peut venir que de Dieu : Lumière, splendeur de la Lumière.

Alors l'Étoile peut disparaître dans le ciel. Désormais l'Étoile brille dans le cœur du croyant, l'Étoile illumine et embrase le cœur du chrétien. Alors, on peut mieux comprendre le merveilleux mystère de l'incarnation ; en cet enfant, Dieu descend vers nous.

Et quand le Fils de Dieu descend pour rentrer dans notre monde, ce n'est pas pour se pavaner, c'est pour prendre la dernière place, la place de l'enfant, c'est-à-dire du plus petit de la famille. Quand Dieu descend vers les hommes, c'est pour prendre la dernière place, la place du pauvre, de l'esclave, du banni ; il n'y avait pas de place pour lui à Bethléem, pas de place dans les maisons, sinon dans une étable abandonnée ; en naissant dans une crèche, dans une mangeoire comme un petit bohémien, cet enfant nous révèle ce qu'est l'homme ; en se présentant dans un tel dénuement le Fils de Dieu nous affirme que l'homme est de par lui-même une grande valeur, et que pour Dieu il tient une très grande place, non à cause de son savoir-faire ou de ses actions prodigieuses, mais il tient une place dans le cœur de Dieu avant même qu'il ait fait quoi que ce soit ; il tient une place dans le cœur de Dieu non à cause de son intelligence, de ses qualités, de sa richesse, ou encore de ses bonnes relations, mais tout simplement parce

qu'es un ome, tout simplamen pèr ço qu'eisisto ; aquel enfant coucha sus la paio nous afirmo dins sa car que l'ome que que siegue, riche o paure, blanc o negre, o mascara, a d'èstre respeta, simplamen pèr ço qu'es un ome, simplamen pèr ço qu'es uno creaturo de Diéu ; la glòri de Diéu es l'ome vivènt e noun pas l'ome mort.

Vaqui, fraire, mis ami, lou foundamen de nosto freirejacioun e de la pas entre lis ome, aquelo pas simboulisado dins aquelo glèiso emé tóuti li coulombo, l'aucèu de la pas ; es aquelo pas que nautre devèn semena à noste entour.

Alor, mi bèus ami, mi fraire crestian, es aro lou moumen de reviéuda nosto fe dins la preguiero. Alor demanden au Fiéu de Diéu, Noste Segnour, que clareje longo-mai l'Estello qu'enluis nòsti cor e Diéu fague qu'aquelo estello nous esbrihaude dins l'eternita.

Amen



qu'il est un homme, tout simplement parce qu'il existe ; cet enfant couché sur la paille nous affirme dans sa chair que l'homme, quel qu'il soit, riche ou pauvre, blanc ou noir, ou métissé, doit être respecté, simplement parcequ'il est un homme, simplement parce qu'il est une créature de Dieu ; la gloire de Dieu c'est l'homme vivant et non pas l'homme mort.

Voilà, frères, mes amis, le fondement de notre fraternisation et de la paix entre les hommes, cette paix symbolisée dans cette église avec toutes les colombes, l'oiseau de la paix. C'est cette paix que nous devons semer autour de nous.

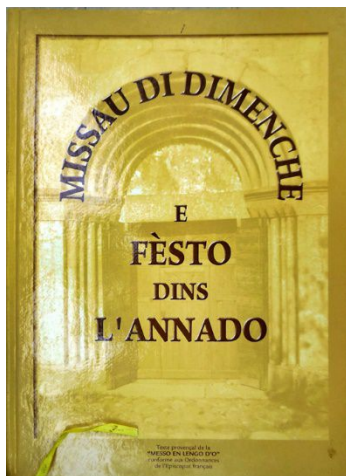
Alors mes chers amis, mes frères chrétiens, c'est maintenant le moment de raviver notre foi dans la prière ; alors demandons au Fils de Dieu, Notre-Seigneur, que brille longtemps encore l'Étoile qui illumine nos cœurs, et Dieu fasse que cette Étoile nous éblouisse dans l'éternité.

Amen

## Lou Pater (Missau)

Paire nostre que siés dins lou cèu,  
Que toun noum se santifique,  
Que toun règne nous avèngue,  
Que ta voulounta se fague  
Sus la terro coume dins lou cèu.  
Douno-nous vuei nòste pan de cade jour,  
Perdouno-nous nòsti dèute coume nous autre  
Perdounan à nòsti debitour  
E fai que toumben pas dins la tentacioun,  
Mai deliéuro-nous dóu mau.  
Deliéuro-nous de tout mau, Segnour,  
E douno la pas au tèms que sian ;  
Qu'emé l'ajudo de ta misericòrdi sieguen toujours libre dóu pecat.  
E rassegura davans lis esprovo de la vido,  
Dins l'espèr dóu bounur proumés  
E de la vengudo de noste Sauvaire, Jèsu-Crist.

*Ouvrage auquel  
Pierre Causse a  
Participé.*



## Le Pater (Missel)

Notre Père qui es dans le ciel,  
Que ton nom se sanctifie,  
Que ton règne nous advienne,  
Que ta volonté se fasse  
Sur la terre comme dans le ciel.  
Donne-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour,  
Pardonne-nous nos dettes comme nous-autres  
Pardonnons à nos débiteurs  
Et fais que nous ne tombions pas dans la tentation,  
Mais délivre-nous du mal.  
Délivre-nous de tout mal, Seigneur,  
Et donne la paix au temps où nous sommes.  
Qu'avec l'aide de ta miséricorde nous soyons toujours libres  
du péché

Et rassurés devant les épreuves de la vie,  
Dans l'espoir du bonheur promis  
Et de la venue de notre Sauveur, Jésus-Christ.



### 1986.01.11 - Remerciamen

Assetas-vous un pau encaro,

Avans d'acaba nosto messo e de vous douna la santo benedicioun de Diéu, vole en voste noum en tóuti, gramacia tóutis aquéli qu'an engimbra aquelo messo.

D'en proumié, voudriéu gramacia li couralo que soun vengudo presta soun ajudo e si voues pèr nous ajuda à prega. Avèn eici li couralo de Lunèu, de Sant-Just, de Lunèu-Vièi e de Massihargue.

Avèn de gramacia tambèn li tambourinaire que nous an ajuda ; li tambourinaire dóu group de la Saladello e lou group de la Saladello éu-meme e tambèn tóuti li dono e damisello qu'an bèn vougou vesti lou coustume de nòstis ancian pèr ounoura lou terraire e pèr ounoura lou Bon Diéu.

Voudriéu aussi gramacia lou mèstre de couralo de Sant-Geniès qu'es vengu nous ajuda, Segne Despioch, en plaço dóu mèstre de couralo de Lunèu, noste brave Carle Mauras retengu au lié pèr la malautié. Es malaut lou paure ! A tout fa pèr engimbra aquelo messo e dèu au darrié moumen èstre óubliga de resta au lié.

Alor sian regretous, sian regretous de pas lou vèire eici e, en voste noum en tóuti, fasèn de vot pèr que sa santa revèngue lèu e que posque reprene soun pres-fa.

E vole pas pèr acaba, vole pas desóublida quaucun que vesiéu e que chasque an óublida. Quaucun que vesèn pas, mai qu'aussisèn. Vole parla de noste jouve ourganisto qu'a acoumpagna li cant. Es un afouga de musico, es un afouga tambèn de la lengo. Es lou jouve afouga ourganisto Francés Gounin qu'a fa rounfla lis orgue coume l'avès entendu e ié disèn nòsti gramaci pèr sa prestacioun, coume disèn dins lou miejour quand quaucun a bèn fa

## 11.01.1986 Lunel - Remerciements

Asseyez-vous encore un peu.

Avant d'achever notre messe et de vous donner la sainte bénédiction de Dieu, je veux en votre nom à tous, remercier tous ceux qui ont organisé cette messe.

D'abord, je voudrais remercier les chorales qui sont venues prêter leurs encouragements et leurs voix pour nous aider à prier. Nous avons ici les chorales de Lunel, de Saint-Just, de Lunel-Viel et de Marsillargues.

Nous devons remercier aussi les tambourinaires qui nous ont aidés ; les tambourinaires du groupe de la Saladelle, et le groupe de la Saladelle, et aussi toutes les dames et demoiselles qui ont bien voulu revêtir le costume de nos anciens pour honorer le terroir et le bon Dieu.

Je voudrais aussi remercier le chef de chœur de Saint-Geniès qui est venu nous aider, monsieur Despioch, en remplacement du chef de chœur de Lunel, notre brave Charles Mauras retenu au lit par la maladie.

Alors nous regrettons, nous regrettons de ne pas le voir ici, et en votre nom à tous nous faisons des vœux pour que sa santé revienne vite et qu'il puisse reprendre son travail.

Et je ne veux pas pour finir, je ne veux pas oublier quelqu'un que je voyais et que chaque année j'oublie ; quelqu'un que nous ne voyons pas, mais que nous entendons. Je veux parler de notre jeune organiste qui a accompagné les chants. C'est un passionné de musique, c'est un passionné aussi de la langue. C'est le jeune organiste François Gounin qui a fait ronfler les orgues comme vous l'avez entendu et nous lui disons un grand merci pour sa prestation, comme nous disons dans le midi quand quelqu'un a bien fait

soun pres-fa.

Alors, cars ami que sias aqui, gramaci d'èstre vengu, vautre qu'avès bèn vougu ounoura en remembranço dóu majourau Louvis Abric, qu'avès vougu ounoura noste Segne pèr la douno encaro que nous a facho en nous baiant eici l'amour de la lengo, l'amour di tradicioun e en nous baiant l'amista que nous recampo tóuti.

Alor pèr aro, vous baie la benedicioun de Diéu : « Que Diéu tout pouderos vous benesigue, lou Paire, lou Fiéu e lou Sant Esperit. Amen. »

E avans de canta la Coupo, faren lou proujèt de nous recampa dins l'amour : « À l'an que vèn e se sian pas mai que siguen pas mèn. E aro anan canta la coupo. »



son travail.

Alors, chers amis qui êtes là, merci d'être venus, vous qui avez bien voulu honorer, en mémoire du majoral Louis Abric, qui avez voulu honorer Notre Seigneur pour le don qu'il nous a encore fait en nous donnant ici l'amour de la langue, l'amour des traditions, et en nous donnant l'amitié qui nous rassemble tous.

Alors pour le moment, je vous donne la bénédiction de Dieu : « Que Dieu tout-puissant vous bénisse, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. Amen. »

Et avant de chanter la Coupe, nous ferons le projet de nous rassembler dans l'amour, à l'année prochaine et si nous ne sommes pas plus, que nous ne soyons pas moins.

Et maintenant nous allons chanter la Coupe.



*La Coupe Santo - photo Le Félibrige*

**11.09.1988 Saint-Just - Oumeliò**  
Centenàri de la neissenço d'Anfos Arnaud

« *Mai Vautre, Quau disès que Siéu ?* » (Marc VIII, 27-35)  
Fraire Crestian, Bèus Ami !

Avès entendu aquele questioun pausado pèr lou Crist à si disciple : « *Mai Vautre, quau disès que Siéu ?* »

Belèu me dirès : Es-ti bèn la peno de s'arresta à-n'aquele interrogacion ? Lou Mounde de vuei es mai pivela pèr la publicita di darrieris invencioun, pèr tout ço que toco la teinico, la robotico, l'infourmatico et la vido futuristo o encaro lou prougrès e la recerco de la medecino e de la chirugiò que pèr ço qu'a pouscu nous dire Jésu-Christ. Pamens, dóu mai l'aubre mounto naut e expandis si branco dins lou ceù, dóu mai Devon cava founs si racino. Ansin de nautre lis ome, dóu mai tiran davans vers li descuberto scientifico, dóu mai noste racinage se deù d'èstre soulide e dóu mai nosto tèsto e noste cor Devon s'arrapa à ço qu'es essenciau dins la vido. Vous lou demande : en dequé servis de manteni e d'apara li jo, li coustumo, li tradicioun, la lengo memo et tout ço que toco lou terrièrre et la Terro Nostro, se la tèsto, es-à-dire, se l'amo, se l'esperit e lou cor soun malaut ?

Un prouvèrbi russo dis : « lou pèis se gasto pèr la tèsto ! »

Ai-las ! I'a mai que lou pèis que se gasta pèr la tèsto ! Lis ome tambèn, quand li faussis idèio, lis illusioun, li farfantello ié fan courre la lanterno pèr arrapa de boufigo ! Pamens n'i a un qu'es vengu nous adurre tout ço que fau pèr nous salva dóu mal-astre. Es aquèu que s'es di : la Verita, lou Camin, la Vido. « Siéu Iéu la Verita, lou Camin, la Vido ! » Es Èu que nous recampo aqueste matin à l'entour de soun Autar. Es Jèsu que nous demandò, vuei, à nautre ço que demandavo à si disciple : « *Mai Vautre, quau disès que siéu ?* ».

## 11.09.1988 Saint-Just - Homélie

Centenaire de la naissance d'Alphonse Arnaud

« *Mais Vous, Qui dites vous que je Suis ?* » (Marc VIII, 27-35)  
Frères Chrétiens, Chers amis !

Vous avez entendu cette question posée par le Christ à ses disciples : « *Mais Vous, Qui dites-vous que je Suis ?* »

Peut-être me direz-vous : Est-ce bien la peine de s'arrêter à cette interrogation ? Le monde d'aujourd'hui est plus fasciné par la publicité des dernières inventions, par tout ce qui touche la technique, la robotique, l'information et la vie futuriste et encore le progrès et la recherche de la médecine et de la chirurgie que par ce qu'a pu nous dire Jésus-Christ. Pourtant plus l'arbre monte haut et étend ses branches dans le ciel, plus il doit enfoncer profondément ses racines. Ainsi pour nous les hommes, plus nous allons vers les découvertes scientifiques, plus nos racines se doivent d'être solides et plus notre tête et notre corps doivent s'accrocher à ce qui est essentiel dans la vie. Je vous le demande : à quoi sert de maintenir et de préserver les jeux, les coutumes, les traditions, même la langue et tout ce qui touche à notre terroir et Notre Terre, si la tête, c'est-à-dire, si l'âme, si l'esprit et le corps sont malades ?

Un proverbe russe dit : « le poisson se gâte par la tête ! »

Hélas ! Il y a plus que le poisson qui se gâte par la tête ! Les hommes également, quand les fausses idées, les illusions, les éblouissements leur font prendre les vessies pour des lanternes ! Pourtant il y en a un qui est venu pour nous apporter tout ce qu'il faut pour nous sauver du malheur. C'est celui qui a dit : la Vérité, le Chemin, la Vie. « Je suis la Vérité, le Chemin, la Vie ! » C'est lui qui nous rassemble ce matin autour de son autel. C'est Jésus qui nous demande, aujourd'hui, à nous ce qu'il demandait à ses disciples : « Mais Vous, Qui dites-vous que je suis ? »

Vaqui dejà quàuquis annado, vous n'en souvenès belèu, s'es facho en Franço uno enquèsto que se n'es proun parla. A travès lou Païs demandavon i gènt : « Pour vous, qui est Jèsus-Christ ? » Milo e milo responso fuguèron mandado d'en-pertout. Pèr lis un, Jèsu èro un grand revoulucionari, ço qu'es pas faus. Pèr d'autri lou pu grand benefetour de l'umanita. Pèr d'autri encaro lou proumié coumuniste dóu mounde, ço qu'es proun vertadié, à la coundicioun pamens de regarda d'un pau mai proche lou coumunisme predica pèr Jèsu qu'a pas grand cause de vèire emé lou de Karl Marx. Pèr d'autre un foundatour de religion... Enfin (e n'en passe pèr faire court) pèr li crestian, Jèsu ero lou Fiéu de Diéu, suplicia sus la crous, ressuscita e sèmpre vivènt permié nautre e que nous adus l'Esperanço.

A-n'aquelo epoco, uno bravo fenno de nosto encountrado s'en ané trouva soun capelan pèr ié dire : « Moussu lou Curat, devinarès pas ço que m'aribo ? Ma pichoto fiho, ma feleno, m'es vengudo demanda : Mamy, pour toi, qui est Jésus-Christ ? » (Remarcas en passant que la pichoto qu'èro pamens dóu païs ié lou demandé pas en lengo nostro d'abord que sa lengo la couneissié pas o que l'avié desóublidado. Basto !). Adounc estoumagado pèr aquelo questioun, la menino diguè : « Coumprenès, Moussu lou Curat, ai pas sachu de que ié respondre à ma pichoto. Nautre, à l'oustau, parlan quàuqui fes de religioun, de la Gléiso, di capelan, mai de Jèsu-Crist ?... Digas, Moussu lou Curat, aco sarié-ti pas, de fes que i'a, uno secto ? Sabès d'aquéli gènt que parlon toujours de Jèsu-Crist ? Uno secto ! Pecaire ! Pèr trop de crestian, ai-las ! Parla de Jèsu-Crist es devengu uno causo estranjo tant an perdu o desóublida ço qu'es l'essenciau et la fundamento de la Fe. »

Il y a déjà il y a quelques années, vous vous en souvenez peut-être, il y a eu en France une enquête dont on a assez parlé. Dans tout le Pays on demandait aux gens : « Pour vous, qui est Jésus-Christ ? » Mille et mille réponses furent expédiées d'un peu partout. Pour les uns, Jésus était un grand révolutionnaire, ce qui n'est pas faux. Pour d'autres le plus grand bienfaiteur de l'humanité. Pour d'autres encore le premier communiste du monde, ce qui est très vrai, à condition pourtant de regarder d'un peu plus près le communisme prêché par Jésus qui n'a pas grand-chose à voir avec celui de Karl Marx. Pour d'autres un fondateur de religion... Enfin (et pour faire court) pour les chrétiens, Jésus était le fils de Dieu, exécuté sur la croix, ressuscité et éternellement vivant parmi nous et qui nous a apporté l'Espérance.

A cette époque, une brave femme de notre région est allée trouver le curé pour lui dire : « Monsieur le Curé, vous ne devinerez pas ce qui m'arrive ? Ma petite fille, ma descendante, est venue me demander : Grand-Mère, pour toi, qui est Jésus-Christ ? » (Remarquez en passant que la petite qui était pourtant du pays ne le demandait pas en « lengo nostro » vu qu'elle ne la connaissait pas ou qu'elle l'avait oubliée. Baste !). Alors chagrinée par cette question, l'aïeule dit : « Vous comprenez, Monsieur le Curé, je n'ai su que répondre à ma petite. Nous, à la maison, parlons quelquefois de religion, de l'Eglise, des curés, mais de Jésus-Christ ?... Dites, Monsieur le Curé, cela ne serait pas une secte par hasard ? Vous savez de ces gens qui parlent toujours de Jésus-Christ ? Une secte ! Peuchère ! Pour trop de chrétiens, hélas ! parler de Jésus-Christ est devenu une chose étrange puisque l'on a perdu ou oublié ce qui est l'essentiel et le fondement de la Foi. »



De segur, lou fau afourti, en foro de Jèsu-Crist vivènt emé nautre, nosto religioun es rèn de rèn ; e tóuti li candèlo que poudèn faire brula coume tóuti li benedicioun que poudèn demanda valon pas mai qu'un emplastre sus uno cambo de boi.

Mai revenen à n'aquelo questioun pausado pèr Jèsu-Crist à sis aposto. Aquélis aposto, pàuri pescadou, sènso fourtuno, sènso culturo e, pèr tout dire « embraia-just, » an leissa de caire si barco e soun travai pèr respondre au rampèu de Noste-Segneur. Pamens maugrat sa grando amiracioun pèr Jèsu podon pas s'empacha d'èstre un pau e meme proun desvaria pèr si paraulo, si discours, soun biais de viéure.

De qu'es aquel ome, pouderos segur, que baia de pan e de péis à manja à-n'uno foulo dins lou desèrt e que pièi vèn dire : « lou pan que iéu vous dounarai pèr manja es moun cors ; lou béure que iéu vous dounarai es moun sang... Ma car es un manja vertadié e moun sang es un béure vertadié. Lou que manjo ma car e béu moun sang a la vido eternalo e iéu lou ressucitarai lou darrié jour. » (Jean VI, 51 ss).

De qu'es aquel ome que garis li pàuri gènt esclapa, li goï, li tucle, li sourd et li mut e que pièi crido : « Benurous aquéli que plouron, saran counsoula ! Benurous lis abrama e asseda de justïço, saran ressacia ! » (Math. V, Iss).

De-bon, i'avié n'èstre espanta e rèn coumprendre à-n'aquel ome ! Alor, se pòu-ti countinua de ié faire fisança ? Aquéu Jèsu n'es-ti pas un pau illumina, un paure pantaiiaire destimbouurla ? Mau Jèsu que sabié lis interougacioun que boullissien e se tustavon dins si cervelo coume uno mié-dougeno d'iou dins un toupin sus lou fiò, ié pausa sa questioun : « que dison li gènt de iéu ?... E pèr vautre quau siéu ? » E Simoun-Pèire de dire : « Vous sias lou Crist, lou

C'est certain, il faut l'affirmer, sans Jésus-Christ vivant avec nous, notre religion n'est rien de rien ; et tous les cierges que nous pouvons faire brûler comme toutes les bénédictions que nous pouvons demander ne valent pas plus qu'un cataplasme sur une jambe de bois.

Mais revenons à cette question posée par Jésus-Christ à ses apôtres. Ces apôtres, pauvres pêcheurs, sans fortune, sans culture et, pour tout dire mal venus, ont laissé de côté leur barque et leur travail pour répondre à l'appel de Notre Seigneur. Pourtant malgré leur grande admiration pour Jésus ils ne peuvent pas s'empêcher d'être un peu et même assez troublés par ses paroles, ses discours, et sa façon de vivre.

Qui est cet homme, puissant c'est certain, qui donne du pain et des poissons à manger à une foule dans le désert et puis qui vient dire « le pain que je vous donnerai à manger c'est mon corps, la boisson, que je vous donnerai c'est mon sang... Ma chair est une nourriture véritable et mon sang une boisson véritable. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et moi je le ressusciterai le dernier jour. » (Jean VI, 51ss).

Qui est cet homme qui guérit les pauvres gens brisés, les boiteux, les aveugles, les sourds et les muets ? et qui après crie : « bienheureux ceux qui pleurent, ils seront consolés ! Bienheureux les passionnés et assoiffés de justice, ils seront rassasiés ! » (Math. V, Iss).

Pour sûr, il y a de quoi être stupéfié et ne rien comprendre de cet homme ! Alors peut-on continuer à lui faire confiance ? Ce Jésus n'est-il-pas un peu illuminé, un pauvre rêveur détraqué ? Mais Jésus qui savait les interrogations qui bouillaient et s'entrechoquaient dans leur cervelle comme une demi-douzaine d'œufs dans un pot sur le feu, leur posa sa question : « que disent les gens de moi ?... Et pour vous qui suis-je ? » Et Simon-Pierre de dire : « Vous êtes le Christ, le

Messio, lou Fiéu dóu Diéu vivènt ! »

Pamens aquelo questioun n'es pas soulamen uno questioun pèr lis autre e s'à travès l'Istori fuguè pausado à tóuti li disciple dóu Crist, poudèn pas, nautre, i'escapa e nòsti jouine, nòstis enfant podon, vuei, nous demanda : « pèr tu, pèr vous, quau es Jèsu-Crist ? » E nosto responso pòu pas soulamen se baia en paraulo, mai se dèu douna emé touto nosto vido.

Se Jèsu-Crist es pèr nautro lou Fiéu de Diéu sèmpe vivènt, lou que tèn li paraulo de l'eterno vido, acò se dèu vèire.

Se dèu vèire, subre-tout, quouro nous fau chausi dins la vido entre noste interès e lou respèt dis autre. Se, pèr interès, pèr ensaca de sòu, pèr emplì nosto comte en banco o pèr servi nosto ambicioun, sian prèste à marcha sus lis autre, à lis esplecha, en se disènt : « à iéu lou gran, à tu la paio ! » es signe acò que Jèsu-Crist tèn gaire de plaço dins nosto vido.

Se, en liogo d'apara la verita, de defèndre la justico, aman miès pasta de messorgo, esplecha e matrassa li paure o enfloca de bourroulo, es un signe de mai que Jèsu-Crist tèn gaire de plaço dins nosto vido.

Se, en liogo de perdouna à-n'aqueli que nous an fa tort, entretenènt la rancuno, la jalousié e l'ahicioun dins noste cor, acò es signe que Jèsu-Crist tèn gaire de plaço dins nosto vido. E poudèn pas dire en touto verita –coume Sant Pèire- « Siès tu, lou Crist, lou Messio, lou Fiéu dóu Diéu vivènt ! »

Alor, Fraire, mounte n'en sian, nautre, dins nosto vido emé lou Crist, Noste Segnour ? Mounte n'en sian emé lou respèt de la Verita, lou respèt de la Justico, dins noste endré, emé nòsti fraire ? Savèn-ti li respeta, lis escouta, lis ajuda, ié perdouna ? Que fasèn pèr aquèli que patisson o que soun matrassa pèr la vido ?

Messie, le Fils du Dieu vivant ! »

Pourtant cette question n'est pas seulement une question pour les autres et si à travers l'Histoire elle fut posée à tous les disciples du Christ, nous ne pouvons pas, nous, y échapper et nos jeunes, nos enfants peuvent, aujourd'hui, nous demander : « pour toi, pour vous, qui est Jésus-Christ ? » Et notre réponse ne peut pas seulement se donner en parole, mais se donner avec toute notre vie.

Si Jésus-Christ est pour nous le Fils de Dieu toujours vivant, celui qui tient les paroles de la vie éternelle, cela doit se voir.

L'on doit voir, surtout, quand il nous faut choisir dans la vie entre nos intérêts et le respect des autres. Si, par intérêt, pour engranger des sous, pour remplir notre compte en banque ou pour servir notre ambition, nous sommes prêts à marcher sur les autres, à les exploiter, en se disant : « à moi le grain, à toi la paille ! » ceci est un signe que Jésus-Christ ne tient guère de place dans notre vie.

Si, au lieu de protéger la vérité, de défendre la justice, nous préférons diffuser des mensonges, exploiter et meurtrir les pauvres ou animer des brouilles, c'est un signe de plus que Jésus-Christ ne tient guère de place dans notre vie.

Si, au lieu de pardonner à ceux qui nous ont fait du tort, nous entretenons la rancune, la jalousie et la haine dans notre cœur, ceci est un signe que Jésus-Christ ne tient guère de place dans notre vie. Et nous ne pouvons pas dire en toute vérité –comme Saint Pierre- « C'est toi, le Christ, le Messie, le Fils du Dieu vivant ! »

Alors, Frères, où en sommes-nous, nous, dans notre vie avec le Christ, Votre Seigneur ? Où en sommes-nous avec le respect de la Vérité, le respect de la Justice, chez nous, avec nos frères ? Savons-nous les respecter, les écouter, les aider, leur pardonner ? Que faisons-nous pour ceux qui souffrent ou qui sont harassés par la vie ?

Dom Elder Camara, evèsque de Recife, au Bresil, disié davans dès milo jouine vengu dóu mounde entié, à Lourdo : « Aguès pas pòu de boulega lou mounde ! Lou Crist es emé vautre ! » Debon, à l'ouro d'aro, nautre crestian, devèn pas avèdre pòu de boulega lou mounde, mai avans de boulega lou mounde faudrié coumença pèr se boulega s'ememe. E, lou fau bèn dire, sian pu lest à nous boulega pèr ana veire courre li biòu que pèr ana prega lou Bon Diéu o ajuda nòsti fraire dins la peno.

Anèn, Fraire Crestian, espoussèn noste rossige !

E supliquèn Diéu de nous manda sa santo ajudo pèr-fin-que pousquèn dire, chascun, ço que un jour de gràsi m'escrivie Anfos Arnaud : « Pèr iéu, countùnie moun presfa maugrat mi pèu blanc, maugrat mi peno, maugrat mi moument de descord. Diéu qu'es lou Mèstre, nous a fissa à chascun nosto toco. Fai i'oubéi...Fau pas se laia d'espera en Diéu !... »

Coume lou fuguè aquèu valènt Capitani de la Nacioun Gardiano, siguèn nautre, d'ome de Fe e d'Esperanço crestiano. Alor, coume éu, pourrèn afierna ço qu'escrivie encaro un jour de Gràci :

*« Pièi, quand vendra l'ouro de Diéu  
Abourdarèn lou grand mistèri  
Sèns avé pòu dóu cementéri,  
Mai prest i destin renadièu. »*

Dom Elder Camara, évêque de Recife, au Brésil, disait devant des milliers de jeunes venus du monde entier, à Lourdes : « N'ayez pas peur de bouger le monde ! Le Christ est avec vous ! » Pour de bon, maintenant, nous chrétiens, nous ne devons pas avoir peur de bouger le monde, mais avant de bouger le monde il faudrait commencer par se bouger soi-même. Et, il faut bien le dire, nous sommes plus rapides à nous bouger pour aller voir une course de taureaux que pour aller prier le Bon Dieu ou aider nos frères dans la peine.

Allons, Frères Chrétiens, secouons notre lâcheté!

Et supplions Dieu de nous envoyer sa sainte aide afin que nous puissions dire, chacun, ce qu'un jour de grâce m'écrivait Alphonse Arnaud : « Pour moi, je continue mon travail malgré mes cheveux blancs, malgré mes peines, malgré mes moments de désaccord. Dieu qui est le Maître, nous a fixé à chacun notre but. Il faut lui obéir... Il ne faut pas se lasser d'espérer en Dieu !... »

Comme le fut ce vaillant Capitaine de la Nation Gardianne, soyons, nous, des hommes de Foi et d'Espérance Chrétienne. Alors, comme lui, nous pourrons affirmer ce qu'il écrivait encore un jour de Grâce :

*« Puis, quand viendra l'heure de Dieu  
Nous aborderons le grand mystère  
Sans avoir peur du cimetière,  
Mais prêts au destin renaissant. »*

## 01.12.1990 Lunèu - Oumelio

Fraire crestian, mi bèus ami,

Dins aquéu proumié dimenche de desèmbre vesèn deja pounteja la lus de l'estello de Nouvè.

Es tourna vengu lou tèms de l'espèro, lou tèms de l'atèndo, lou tèms dis avènt, ounte s'amaduro l'óulivo, coume lou pregavo Mirèio dins la glèiso di Santo de la Mar : « Emai fugue duro l'óulivo, lou vènt que boufo is Avènt, tambèn l'amaduro au poun que counvèn. »

Dins aquéli semano la glèiso nous presènto un d'aquélis ome coume n'i'a gaire ; Sant Marc, tre la proumiero pajo de soun evangèli nous fai entendre la paraulo d'aquel ome que ié disien Jan lou Batisto, un di mai grand permié lous ome estaca d'à-founs à soun païs, à soun pople, à sa tradicioun, e pèr tout dire, à sa fe.

Èro d'aquéli que n'an pas pòu de dire ço que s'en pènsou, au bout meme de sa fe ; avié, coume se dis, soun franc-valentin, e ié metié ni sau ni òli. Ome de devé, vivié dins la penitènci.

Pamens aquel ome de Diéu parlavo pas pèr el. Quand predicavo dins l'encountrado dóu Jourdan disié : « Un de mai fort que iéu me vèn après, e siéu pas digne de me clina pèr ié desnousa lei courrejoun de sei caussuro. Anen, dau ! Fasié, alestissès la draio dóu Segnour, e fasès abreja soun camin. » E à-n-aquéli que venien se faire bateja ié cridavo : « Raço d'espèro, quau vous a après à fugi davans la coulèro que vèn ? Fasès penitènci, deja la destrau es plantado à la racino de l'aubre ; tout aubre dounc que fai pas de bon fru, lou couparan e l'escamparan au fiò ; Iéu vous bateje dins l'aigo, mai n'en vendra uin de mai fort que iéu e éu vous batejara dins lou Sant-Esperit e dins lou fiò. Pourrés em'aquélis eisourtacioun e bèn

## 01.12.1990 Lunel - Homélie

Frères chrétiens, mes chers amis,

En ce premier dimanche de décembre, nous voyons déjà poindre la lumière de l'étoile de Noël.

Il est revenu le temps de l'espoir, le temps de l'attente, le temps des avents, où mûrit l'olivier, comme le priaît Mireille dans l'église des Saintes-Maries-de-la-Mer : « Bien que l'olive soit dure, le vent qui souffle aux Avents la mûrit aussi au point qui convient. »

Dans ces semaines-ci l'Église nous présente un de ces hommes comme il y en a peu ; saint Marc, dès la première page de son évangile nous fait entendre la parole de cet homme qu'on appelait Jean le Baptiste, un des plus grands hommes profondément attaché à son pays, à son peuple, à ses traditions et pour tout dire, à sa foi.

Il était de ceux qui n'ont pas peur de dire ce qu'ils pensent, au bout même de sa foi ; il avait, comme on dit, son franc-parler ; il disait crûment la vérité ; homme de devoir, il vivait dans la pénitence.

Pourtant cet homme de Dieu ne parlait pas pour lui. Quand il parlait dans la région du Jourdain il disait : « *Un plus fort que moi vient après moi, et je ne suis pas digne de m'incliner pour dénouer les lacets de ses chaussures ; allons, debout !* disait-il, *préparez la voie du Seigneur, et faites abréger son chemin.* » Et à ceux qui venaient se faire baptiser il criait : « Race d'espoir, qui vous a appris à fuir devant la colère qui vient ? Faites pénitence, déjà la hache est plantée à la racine de l'arbre ; tout arbre, donc, qui ne fait pas de bons fruits, on le coupera et on le jettera au feu ; moi je vous baptise dans l'eau, mais il en viendra un de plus fort que moi et il vous baptisera dans le Saint-Esprit et non dans le feu ! Vous pourrez avec ces exhortations et bien



d'àutris encaro evangelisa lou pople. » E à cadun disié ço qu'èro soun devé de faire sènso pòu, coume à-n-aquel rèi Erode que lou faguèt embarra pèr amor que deja l'escarpinavo raport à sa mouralo escambarlado em'Eroudiado, la fenno de soun fraire.

E n'i'en diguè tant que finiguè en presoun e ié coupèron la tèsto, coume lou canto un cantaire de noste tèms que couneissèn bèn : « avié crida la verita, se devié d'èstre eisecuta. »

De segur, aquel predicaire n'èro pas uno mita d'ome e quouro Jèsu parlara de Jan au pople ié dira : « Dequé sias ana vèire au desert ? Un rauset ? Un canèu gangassa pèr lou vènt ? Mai dequé sias ana vèire ? Un proufèto ? O, e vous lou dise, bèn mai qu'un proufèto ; es d'el qu'an escri : Veici que vous mande moun ange davans ta fàci pèr alesti la draio davans tu ; veramen vous lou dise : de tóuti aquéli que soun na de la fenno n'i'a ges pareigu d'autant grand que Jan-Batisto ; pamens lou pu pichot dins lou reiaume de Diéu es bèn mai grand qu'éu. »

De-bon, aquel proufèto n'èro pas d'aquelo meno de vesiounàri, un tantalòri, à vous counta de nesciardige, à vous faire vèire lis estello en plen jour o à vous vèndre de bauco pèr de caulet-flòri.

Tout lou countràri, que savié metre lou ferre au fiò en fourçant sus lei remò pèr mena la barqueirolo au bon courènt.

Quento leissoun pèr nautre ! Subretout à l'ouro d'aro mounte i 'a tant de cabussaire que de-longo barquejon sus lis aigo treboulo e mouvedisso de noste mounde destimbourla, car pèr engana lous ome coume lei fenno e li degaia sufis de li croumpa emé ço qu'apellon aro pudicamen uno envelopo de dessouto la taulo, o encaro emé quauco flatarié, car pèr d'autre sufis de lis encensa, de li flatouneja em'uno proumesso d'avançamen, de proumoucioun

d'autres encore évangéliser le peuple. » Et à chacun il disait quel était son devoir de faire sans peur, comme à ce roi Hérode qui le fit enfermer parce qu'il le critiquait par rapport à sa morale trop libre avec Hérodiade, la femme de son frère.

Et il lui en dit tant qu'il finit en prison et qu'on lui coupa la tête, comme le chante un chanteur contemporain que nous connaissons bien : « Il avait crié la vérité, il devait être exécuté. »

Pour sûr ce prêcheur n'était pas une moitié d'homme et lorsque Jésus parlera de Jean au peuple il dira : « Qu'êtes-vous allé voir au désert ? Un roseau secoué par le vent ? Mais qu'êtes-vous allé voir ? Un prophète, oui, et je vous le dis, bien plus qu'un prophète ; c'est de lui qu'on a écrit : « Voici que moi j'envoie mon ange devant ta face pour préparer la voie devant lui ; en vérité je vous le dis : de tous ceux qui sont nés de la femme, il n'y en a paru aucun d'aussi grand que Jean-Baptiste ; cependant le plus petit dans le royaume de Dieu est bien plus grand que lui. »

Vraiment ce prophète n'était pas de cette sorte de visionnaire, un lunatique, à vous raconter des fadaïses, à vous faire voir les étoiles en plein jour, ou à vous vendre du chiendent pour du chou-fleur.

Bien au contraire, car il savait mettre le fer au fet et forcer sur les rames pour mener la petite barque au bon courant.

Quelle leçon pour nous ! Surtout à l'heure actuelle où il y a tant de plongeurs qui sans cesse naviguent dans les eaux troubles et mouvantes de notre monde détraqué, car pour tromper les hommes comme les femmes et les corrompre, il suffit de les acheter avec ce qu'on appelle maintenant pudiquement un dessous de table ; ou encore avec quelque flatterie, car pour d'autres il suffit de les encenser, de les complimenter avec une promesse d'avancement, de promotion

coume se dis, acò costo mens car, e souvènti-fes fai mai de proufié, subretout coume disié l'autre, quouro li proumesso n'engajon qu'aquéli que ié creson, mai jamai aquéli que li fan.

De-bon, lou fau dire e redire, d'aquelo meno de gènt pasto-messorgo e d'agenouia de-longo davans lou vedèu d'or, n'i'a que trop e bèn que trop.

Ço que nous fai lou mai besoun, es d'ome de fe, qu'en proumié creson à ço que fan, e que creson subretout à ço que soun.

Or, quau sian nautre ? Sian, o pulèu nous faudrié dire moudestaman, ensajan d'èstre crestian, es-à-dire d'ome e de femo que creson, noun soulamen en un ideau pèr tant bèu que siegue, mai pèr-dessus tout en un Diéu paire que nous mando soun fiéu, lou Segneur Jèsu-Crist, e que nous empuro dóu Sant-Esperit, es pèr ço que cresèn en Diéu noste Paire qu'avèn la fe dins nosto freirejacioun. Pamens, e lou fau pas desóublida, aquelo freirejacioun deis ome e dei pople espeliguè sus lou Calvèri lou divèndre-sant quand Jèsu mouriguè sus la crous pèr recampa tóuti lei enfant de Diéu degaia e esarpaia ; e tant que leis ome coume lei pople n'auran pas escana soun egouïsme e soun ourguei, noun pourra jamai greia aquelo fraternita.

E coume acò se pòu pas faire soulet, avèn de prega e de suplica Diéu noste Paire de nous afreira ; éu soulet lou pòu faire.

Fau apoundre piòdi que i'aura pas mai de fraternita se i'a ges de justço, d'aquelo justço qu'es lou respèt dóu dre dei autre, dre de viéure segound si coustumo, dre de serva sa culturo e de parla sa lengo, dre de travaia e de viéure dins soun país sènso creba de fam. De-bon, veramen, sèns aquéu respèt dóu dre de chascun e de tóuti, la freirejacioun n'es encaro qu'uno farlugo e uno farfantello.

Savèn bèn que ramenta aquelo verita es prouvable faire

comme on dit, cela coûte moins cher et souvent fait plus de profit, surtout comme disait l'autre, lorsque les promesses n'engagent que ceux qui les croient, mais jamais ceux qui les font.

Vraiment, il faut le dire et le redire, de cette sorte de gens imposteurs et toujours agenouillés devant le veau d'or, il n'y en a que trop et bien trop.

Ce dont nous avons le plus besoin, ce sont des hommes de foi, qui d'abord croient à ce qu'ils font, et qui croient surtout à ce qu'ils sont.

Or, qui sommes-nous, nous autres ? Nous sommes, ou plutôt il nous faudrait dire modestement essayons d'être chrétiens, c'est-à-dire des hommes qui croient, non seulement en un idéal si beau soit-il, mais par-dessus tout en un Dieu père qui nous envoie son fils, le Seigneur Jésus-Christ, et qui nous embrase du Saint-Esprit ; c'est parce que nous croyons en Dieu notre Père que nous avons la foi dans notre fraternisation. Pourtant, et il ne faut pas l'oublier, cette fraternisation des hommes et des peuples naquit sur le Calvaire, le vendredi saint, quand Jésus mourut sur la croix pour rassembler tous les enfants de Dieu corrompus et éparpillés, et tant que les hommes comme les peuples n'auront pas étouffé leur égoïsme et leur orgueil, elle ne pourra jamais germer, cette fraternité.

Et comme cela ne peut pas se faire tout seul, nous devons prier et supplier Dieu notre Père de nous rendre frères ; lui seul peut le faire.

Il faut ajouter ensuite qu'il n'y aura pas davantage de fraternité s'il n'y a point de justice, cette justice qui est le respect du droit des autres, droit de vivre selon leurs coutumes, droit de conserver leur culture et de parler leur langue, droit de travailler et de vivre dans leur pays sans crever de faim. Réellement, vraiment, sans ce respect du droit de chacun et de tous, la fraternisation n'est encore qu'une faribole et une berlué.

Nous savons bien que rappeler cette vérité est probablement faire

coume Jan-Batisto, es crida dins lou desert, pamens, mau-grat 'cò, avèn fisanço que i'aura toujours d'ome bèn-voulountous pèr s'adraia emé fe sus aquéli camin de la justico e de la fraternita ; d'autre avans nautre l'an fa e an desembarta la draio, e nous revèn à nautre de li segui e de countunia sènso pòu.

E eici, pode pas m'empacha de ramenta ço que disié un di primadié de l'Escolo dóu Vidourle que de soun vivènt venié chasque dimenche empura sa fe dins aquesto glèiso, disié :

*« Se voulèn pas que nòsti rèire  
Nous dison pièi : De qu'avès fa  
Di causo santo dóu passat,  
De nòstis us, de nòsti crèire,  
De qu'avès fa di liberta,  
Di tradicioun de nosto terro,  
E de l'amour, e dis espèro  
Que nautre i'avian fa greia ? »*

Adounc, mi fraire crestian, ami, nous fau serva la fe, nous fau garda nòsti cresènço, car, coume aimavo lou dire un autre felibre de nosto Escolo, que pèr nautre s'es enana trop lèu,

*« Voulèn qu'aquéu païs, que Diéu a fa tant bèu,  
Noun perde pas sa mistico e soun amo. »*

Amen

comme Jean-Baptiste, c'est crier dans le désert ; pourtant malgré cela, nous avons l'espoir qu'il y aura toujours des hommes de bonne volonté pour se diriger avec foi sur ces chemins de la justice et de la fraternité ; d'autres avant nous l'ont fait et ont débarrassé de ses buissons la voie, et il nous revient à nous-autres de les suivre et de continuer sans peur.

Et ici, je ne peux pas m'empêcher de rappeler ce que disait un des fondateurs de l'Escolo du Vidourle qui de son vivant venait chaque dimanche fortifier sa foi dans cette église, il disait :

*« Si nous ne voulons pas que nos pères  
Nous disent plus tard : Qu'avez-vous fait  
Des choses saintes du passé,  
De nos usages, de notre croyance,  
Qu'avez-vous fait des libertés,  
Des traditions de notre terre  
Et de l'amour, et des espoirs  
Que nous autres y avons fait germer ? »*

Donc, mes frères chrétiens, amis, il nous faut conserver la foi, il nous faut garder nos croyances, car comme aimait le dire un autre félibre de notre Escolo, qui pour nous est parti trop tôt :

*« Nous voulons que ce pays, que Dieu a fait si beau,  
Ne perde pas sa mystique et son âme. »*

Amen

## 18.10.1992 Li Sànti-Marìo de la-Mar - Oumelio

« *Sabès pas ço que demandas* »

( *Mat XX, 22* )

Un cop de mai, fraire Crestian, nous sian adraia vers li Santo !

Un cop de mai avèn vougu respondre au rampèu di campano qu'en aut dóu clouquié majestous nous counvidon à la preguiero !

Li Santo ! Que bèu noum, moun Diéu ! Tre lou pronouncia, vaqui que se debano pèr lis un e lis autre un long riban d'ímage, de souveni, de records e de pantai.

Pèr quàuquis-un es subretout la vesion de nosto Camargo enmascarello emé si palun, si lono, si grand clar e si sansouiro esbarluganto. Pèr d'autre, la remembranço d'ouro encantarello dins lou vilage Santen d'autre-tèm s o dins quauque rode encaro assauvagi di terro palunenco : ouro subre-bello passado dins la gau, la calamo e la pas emé de gènt dóu nostre, de parènt o d'ami que se soun aliuncha o que, ai-las ! nous an passa davans e nous espèron dins la douço pas de Diéu.

Pèr tóuti, pamens, parla di Santo es dire nosto Fe en d'àutri causo que soun pas soulamen d'eiça-bas mai que tocon d'un biais o d'un autre i raro de l'eternita.

Li Sànti-Marìo, li Santo de la Mar, pèr nautre que sian eici vuei es, en proumié, aquesto vièio glèiso ounte dempièi de cent e de cènt an nòstis aujòu, nòstis ancian e tant e tant de roumiéu soun vengu s'abéura au pous miraculous e reviéudant de la Fe.

Tant e tant de pelerin soun vengu prega eici, que sus li paret e li muraio mascarado de la glèiso s'apielo un d'aquéli santuàri vivènt mounte se demando plus se Diéu eisisto o noun, mai mounte

## 18.10.1992 Les Saintes-Maries-de-la-Mer – Homélie

« *Vous ne savez pas ce que vous demandez* »

(*Mat XX 22*)

Une fois de plus, frères chrétiens, nous nous sommes dirigés vers les Saintes.

Une fois de plus nous avons voulu répondre à l'appel des cloches qui du haut du clocher majestueux nous invitent à la prière !

Les Saintes ! Quel beau nom, mon Dieu ! Aussitôt prononcé, voilà que se déroule pour les uns et les autres un long ruban d'images, de souvenirs, de pensées et de rêves.

Pour quelques-uns c'est surtout la vision de notre Camargue ensorceleuse avec ses marais, ses lagunes, ses grands étangs et ses éblouissantes terres salées. Pour d'autres, la réminiscence d'heures enchanteresses dans le village saintois d'autrefois ou dans quelque endroit encore sauvage des terres lacustres : heures magnifiques passées dans la joie, le calme et la paix, avec des gens de chez nous, des parents ou des amis qui se sont éloignés ou qui, hélas ! nous ont précédés et nous attendent dans la douce paix de Dieu.

Pour tous, cependant, parler des Saintes c'est dire notre Foi en d'autres choses qui ne sont pas seulement d'ici-bas et qui touchent d'une façon ou d'une autre aux limites de l'éternité.

Les Saintes-Maries, les Saintes de la Mer, pour nous qui sommes ici aujourd'hui c'est, d'abord, cette vieille église où depuis des centaines d'années nos aïeux, nos anciens et tant et tant de pèlerins sont venus s'abreuver au puits miraculeux et vivifiant de la Foi.

Un si grand nombre de pèlerins sont venus prier ici que sur les parois et les murailles noircies de l'église se dresse un de ces sanctuaires vivants où on ne se demande plus si Dieu existe ou non, mais où



sa presènci trelusis sus li bouco fervourouso d'ounte s'enauro la fe pregadisso di cor.

Justamen es de preguiero que nous parlo aquest evangèli que venèn d'entèndre e li Santo podon nous ajuda pèr lou bèn coumprendre.

Avès ausi, Fraire, la demando de Saloumè, la maire dis aposto Jaque e Jan l'evangelisto (*Mat XX, 20-5*).

*« Coumandas - elo venguè à Noste Segne - coumandas qu'aquéli dous drole miéu siegon asseta l'un à vosto drecho e l'autre à vosto gauchò dins voste reiaume. »*

Bravo Saloumè ! Proun bravo coume tóuti li maire que volon pèr sis enfant li meióri causo e li pu bèlli plaço ! Adeja vesié si dous drole s'espoumpi coume li gènt dóu gros grun dins un reiaume - o, se voulès - dins uno republico ufanouso. Coume ié semblan nautre à-n-aquelo Saloumé quouro nous viran devers Diéu que pèr iè demanda lou bon debanamen de nòsti pichòts afaire terrenau, de nòsti pichot o grands interès.

*« Sabès pas ço que demandas » respoundeguè Jèsu.*

*-Lou poudès béure lou calice que iéu deve béure ?*

*-Lou poudèn béure », diguèron li dous aposto.*

*- Verai, béurés moun calice, mai d'èstre asseta à ma drecho o à ma gauchò, acò depènd pas de iéu de vous l'acourda ; sara pèr aquéli en quau moun Paire l'a alesti. »*

Varamen, Diéu n'es pas aqui pèr destribuï de longo tout ço que ié vèn demanda nosto fantasié.

*« Sabès pas ço que demandas ! »* Acò es tambèn verai pèr nautre, Fraire, souvènti-fes.

Fraire ! Nous fau dire e redire : Diéu n'es pas aqui pèr nous leva li pèiro dóu camin !

sa présence brille sur les lèvres ferventes d'où s'élève la foi des cœurs en prière.

C'est justement de prière que nous parle cet évangile que nous venons d'entendre et les Saintes peuvent nous aider à le bien comprendre.

Vous avez entendu, frères, la demande de Salomé, la mère des apôtres Jacques et Jean l'évangéliste (*Mat XX, 2055*).

*« Commandez - dit-elle à Notre-Seigneur- commandez que ces deux garçons qui sont à moi, soient assis l'un à votre droite et l'autre à votre gauche dans votre royaume. »*

Brave Salomé ! Bien brave comme toutes les mères qui veulent pour leurs enfants les meilleures choses et les plus belles places ! Déjà elle voyait ses deux fils se prélassant comme les gens cossus dans un royaume – ou si vous voulez – dans une république fastueuse. Comme nous lui ressemblons, nous, à cette Salomé lorsque nous ne nous tournons vers Dieu que pour lui demander le bon déroulement de nos petites affaires terriennes, de nos petits ou grands intérêts.

*« Vous ne savez pas ce que vous demandez, répondit Jésus.*

*-Pouvez-vous le boire, le calice que moi je dois boire ?*

*-Nous pouvons le boire, dirent les deux apôtres.*

*-C'est vrai, vous boirez mon calice, mais d'être assis à ma droite ou à ma gauche, cela ne dépend pas de moi de vous l'accorder ; ce sera pour ceux à qui mon père l'a préparé. »*

Vraiment, Dieu n'est pas là pour distribuer sans cesse tout ce que vient lui demander notre fantaisie.

*« Vous ne savez pas ce que vous demandez ! »* Cela est vrai aussi pour nous, Frères, bien des fois.

Frères ! il nous faut dire et redire : Dieu n'est pas là pour nous enlever les pierres du chemin !

La preguiero n'es pas facho pèr mena uno vido sèns' empacho. Quant n'i'a - meme permié li crestian - que fan de preguiero de Cendrihoun... Savès, aquelo drouleto dóu conte di fado de nosto enfanço ?

Coume Cendrihoun, n'i'a forço e trop souvènt que pregon ansin : « *Segnour, qu'aquesto coucourdo devèngue carrosso* » ...perqué ? Pèr s'en ana dansa ?

Ai-las ! Sian sèmpre lèst à prega pèr que li causo enfetanto o marrido nous endevenon pas... Mai sian pas abitua de prega pèr que Diéu nous ajude à li viéure. E pamèns lou savèn proun : la vido es facho de tout, de bono e de marrìdi causo.

Alor nous fau pas liga la preguiero à-n-uno vido que se vòu engarda de tout treboulèri, à-n-uno vido de facilita. La preguiero es facho pèr nous counfourta, e nous ajuda à miés viéure, à viéure encaro mai.

Lou Bon Diéu n'a ges d'auriho pèr aquéli que ié demandon dequé se desparti de courage.

« *Lou Segnour es noste enavans e nosto forço,* » coume lou dison lis Sàntis Escrituro. Diéu amo li gènt valentous e courajous e noun li vanelous, li feiniant, li peresous... Diéu pòu pas nous ajuda quouro flandrinejan e caminan en deforo de la bono draio.

Nosto preguiero dèu cerca e subretout demanda la forço de Diéu pèr ço qu'avèn de viéure, vertadieramen, chasque jour. E n'avèn qu'uno causo à demanda : Segnour, ajudo-me à viéure ço que vuei me fau viéure ; ço qu'ai de viéure realamen en aqueste moumen, quand siegue de béure uno coupo d'amarun e de soufrènço.

« *Poudès-ti béure lou calice que me fau béure ?* » nous dis, à nautre tambèn, Jèsus, dins li marrìdis ouro de nosto vido. E, coume

La prière n'est pas faite pour mener une vie sans obstacle. Combien y en a-t-il – même parmi les chrétiens – qui font des prières de Cendrillon... vous savez, cette jeune fille du conte de fées de notre enfance ?

Comme Cendrillon il y en a beaucoup et trop souvent qui prient ainsi : « Seigneur que cette citrouille devienne carrosse »... pourquoi ? Pour s'en aller danser ?

Hélas ! Nous sommes toujours prêts à prier pour que les choses ennuyeuses ou mauvaises ne nous arrivent pas !

Mais nous ne sommes pas habitués à prier pour que Dieu nous aide à les vivre. Et pourtant nous le savons bien : la vie est faite de tout, de bonnes et de mauvaises choses.

Alors il ne faut pas lier la prière à une vie qui veut se garder de tout accident, à une vie de facilité. La prière est faite pour nous fortifier, et nous aider à mieux vivre, à vivre encore plus.

Le Bon Dieu n'a pas d'oreille pour ceux qui lui demandent de quoi se départir de courage.

« *Le Seigneur est notre énergie et notre force,* » comme le disent les saintes Écritures. Dieu aime les gens vaillants et courageux, et non les indolents, les fainéants, les paresseux... Dieu ne peut pas nous aider lorsque nous flânons et marchons en-dehors du bon chemin.

Notre prière doit chercher et surtout demander la force de Dieu pour ce que nous devons vivre, véritablement, chaque jour. Et nous n'avons qu'une chose à demander : Seigneur, aide-moi à vivre ce qu'aujourd'hui il me faut vivre ; ce que je dois vivre réellement en ce moment, quand bien même ce serait de boire une coupe d'amertume et de souffrance.

« *Pouvez-vous boire le calice qu'il me faut boire ?* » nous dit, à nous aussi, Jésus, dans les mauvaises heures de notre vie. Et comme

Jèsu au Jardin dis óulivié, n'avèn qu'uno souleto preguiero à faire : Paire, se voulès, garas aquéu calice liuen de iéu, pamens, noun pas ma voulounta, mai que se fague la vostro.

Vesèn, mi Fraire, en aquest tèms d'autouno, s'atuba de fiò d'un pau de pertout. Au mitan di vignarés, dins li baisso paluniero, sus li levadoun, dins li valat se brulon li marrìdis erbo e lou gramenas, li fueio morto e li branco passido, li gavèu despampa e li rauset secadis... Fau que tout se netejo. E lou fun s'expandis dins l'aire blu e fresqueirous di vesprado autounalo... Ansin de nautre, pelerin. Em' aquéu roumavage nous fau crema, sènso pòu, au fiò de l'amour de Diéu tout ço que i'a de meichant e de catiéu dins noste cor. E d'abord que sian eici, proche di sànti Caisso, que li dos Marìo nous preston soun ajudo pèr uscla lou sagatun dóu mau que rebalan emé nautre.

O Gràndi Santo, vous qu'avès après à demanda au noun de Noste Segnour Jèsu-Crist, aprenès-nous à prega coume se dèu ; à pardouna francamen à n-aquéli que nous an manca, enfin à nous aima lis un lis autre coume lis enfant de noste Paire celestiau.

Que la suplico dóu saume de la Penitènci s'enaure de noste cor !

*« Segnour, dóu mau sian pas l'encauso,*

*Mando eiçabas*

*Un rai de pas ! »*

*« Segnour ajudo nosto Causo*

*E reviéuren*

*E t'amaren. »*

*(Mistral)*

Amen

Jésus au jardin des oliviers, nous n'avons qu'une seule prière à faire : Père, si vous voulez, écartez ce calice loin de moi, cependant, que se fasse non pas ma volonté mais la vôtre.

Nous voyons, mes frères, en ce temps d'automne, s'allumer des feux un peu partout. Au milieu des vignes, dans les plaines marécageuses, sur les levées, dans les fossés, on brûle les mauvaises herbes et le chiendent, les feuilles mortes et les branches flétries, les sarments défeuillés et les roseaux presque secs... Il faut que tout se nettoie... Et la fumée se répand dans l'air bleu et un peu froid des soirées d'automne. Il en est ainsi de nous-autres pèlerins. En ce pèlerinage il nous faut brûler, sans peur, au feu de l'amour de Dieu tout ce qu'il y a de méchant et de mauvais dans notre cœur. Et puisque nous sommes ici, près des saintes Caisses, que les deux Marie nous viennent en aide pour flamber les surgeons du mal que nous traînons avec nous.

O grandes Saintes, vous qui avez appris à demander au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, apprenez-nous à prier comme il faut ; à pardonner franchement à ceux qui nous ont offensés, enfin à nous aimer les uns les autres comme les enfants de notre Père divin.

Que la supplique du psaume de la Pénitence s'élève de notre cœur !

*« Seigneur, du mal nous ne sommes pas la cause,*

*Envoie ici-bas*

*Un rayon de paix ! »*

*« Seigneur, aide notre cause*

*Et nous revivrons*

*Et nous t'aimerons. »*

*(Mistral)*

Amen

## 28.11.1992 Lunèu Vièi -Oumeliò

« *A souna l'ouro de vous reviha de vosto som* »

Fraire Crestian

Es pèr nautre aquelo paraulo de l'aposto Sant Pau : « *A souna l'ouro de nous reviha de nosto som.* » Vertadieramen i'a proun de causo aujourd'ioi que devrien nous teni reviha : li pople que se charpon e se sagaton dins li guerro que n'en finisson plus... tant e tant de pàuri gènt, de femo, d'enfant, de vièi escampiha sus tóuti li camin de l'Europo o abrama de fam dins li païs d'Africo...li batèsto e li cridadisso encò nostre dins noste païs, de tóuti aquéli que perdon la terro e si recolto, soun travai e que n'an plus d'aveni. Pèr de bon, tout acò déurié nous teni reviha, que savèn pas dequé sara deman.

E Jèsu-Crist éu-meme nous recoumando dins soun sant evangèli : « *Vihas que couneissès pas quente jour lou segneur vendra.* » (Mat. 24,40).

Se sian pas encaro à la fin dóu mounde, sian segur à la fin d'un mounde. D'un mounde qu'avèn couneigu, dóu mens permié li pus ancian permié nautre, d'un mounde ount avèn viscu. Aquéu mounde s'es esclapa, es acaba, es en trin de desaparèisse.

Deja quand legissèn lis obro dóu pouèto Antòni Roux, vesèn bèn qu'apartenié à-n-un autre mounde –ioi despareigu-. Li bèu sentimen espremi dins sa pouèsìo, li valour umano viscudo pèr lis ome de soun tèms soun deja plus aquéli de noste tèms. Aquéli valour esperitalo que voulèn, nautre, apara, manteni, e expandi dison rèn e soun pas recouneigudo pèr la maje part di generacioun de ioi.

Sian ioi à l'ouro de la mecanico e de la teinico. Mai la teinico sènso sciènci n'es rèn ! E la sciènci sènso amo, valènt-à-dire sènso lou lume de l'esperit, sènso la tendresso dóu cor, servis de rèn.

## 28.11.1992 Lunel Viel - Homélie

« *L'heure a sonné de vous réveiller de votre sommeil* »

Frères chrétiens

Elle est pour nous cette parole de l'apôtre Saint Paul : « *L'heure a sonné de nous réveiller de notre sommeil.* »

Véritablement il y a beaucoup de choses aujourd'hui qui devraient nous tenir réveillés : les peuples qui s'écharpent et se massacrent dans des guerres qui n'en finissent plus... tant et tant de pauvres gens, de femmes, d'enfants, de vieux, éparpillés sur tous les chemins de l'Europe ou mourant de faim dans les pays d'Afrique... les combats et les clameurs chez nous dans notre pays, de tous ceux qui perdent leur terre et leurs récoltes, leur travail et qui n'ont plus d'avenir. Sérieusement, tout cela devrait nous tenir réveillés, car nous ne savons pas ce que sera demain.

Et Jésus-Christ lui-même nous recommande dans son saint Évangile : « *Veillez, car vous ne savez pas quel jour le seigneur viendra.* » (Mat. 24,40).

Si nous ne sommes pas encore à la fin du monde, nous sommes certainement à la fin d'un monde. D'un monde que nous avons connu, du moins parmi les plus anciens d'entre nous, d'un monde où nous avons vécu. Ce monde s'est brisé, il est achevé, il est en train de disparaître.

Déjà quand nous lisons les œuvres du poète Antoine Roux, nous voyons bien qu'il appartenait à un autre monde – aujourd'hui disparu. Les beaux sentiments exprimés dans sa poésie, les valeurs humaines vécues par ses contemporains ne sont déjà plus ceux de notre époque. Ces valeurs spirituelles que nous voulons, nous, défendre, maintenir et répandre ne disent rien et ne sont pas reconnues par la majeure partie des générations d'aujourd'hui.

Nous sommes aujourd'hui à l'heure de la mécanique et de la technique. Mais la technique sans science n'est rien ! Et la science sans âme, c'est-à-dire sans la lumière de l'esprit, sans la tendresse du cœur, ne sert à rien.



Tout acò n'es que fun e parpello d'agasso !

D'abord lou vesèn ; à l'ouro d'aro ounte lou prougrès nous baio tout ço que nous fau pèr nous espargna de peno : l'escoubo eleitrico, la bugadiero autoumatico, lou mescladou mecanico, lou geladou e lou counjeladou pèr recata de biasso pèr tout l'an... À l'ouro d'aro -dise- ounte lou Prougrès s'arrèsto pas de nous faire bada, avèn jamai tant agu de pàuri gènt malurous, avèn jamai tant agu de renaire, de roundinaire e de repoutegaire de touto meno... jamai tant de mourre-jounous e de gènt desvaria que pèr óublida lou tristun de la vido s'esvalisson dins la drogo e dins la mort.

Jamai, belèu, sian esta tant esfraia pèr li capoun e li maufatan de tout péu que trevon nòsti vilo e nòsti vilage.

Alor faudrié-ti desespera dóu mounde ?

Que nàni ! acò's segur. Mai lou mounde se sauvara que se seguis li bon camin dóu Segnour, coume lou ramento lou proufèto Isaïo, li bon camin de la justico e de la pas.

Veramen ço que fau dins noste mounde destimboubla es d'ome de Fe, es d'ome d'Ideau.

« *L'ideau es quicon que noun pòu s'ana querre.* » (disié lou pouèto Folco de Baroncelli) e apoundié :

« *Iéu crese à l'Ideau, ô moun Diéu, coume à vous*

« *Mai davans éu ma car es un ridèu de ferre*

« *E pèr l'estregne fau mouri sus uno crous.* »

D'efèt l'ideau, la Fe noun se podon croumpa. Emé li sòu se croumpo forço causo e meme ai-las ! se croumpo de fes que i'a lis ome e li counsciènci...

Mai l'Ideau qu'embelis uno vido e la maduro au bèu soulèu de Diéu, la carrejo pas quau vòu !

Tout cela n'est que fumée et vétille.

D'abord nous le voyons ; à l'heure actuelle où le progrès nous donne tout ce qu'il nous faut pour nous épargner de la peine : l'aspirateur, le lave-linge, le mixeur, le réfrigérateur et le congélateur pour garder des provisions pour toute l'année... À l'heure actuelle - dis-je- où le progrès n'arrête pas de nous émerveiller, nous n'avons jamais eu autant de pauvres gens malheureux, nous n'avons jamais eu autant de râleurs, de grincheux et de rageurs de toute sorte... jamais autant de renfrognés et de gens troublés qui pour oublier la grisaille de la vie s'anéantissent dans la drogue et dans la mort.

Jamais peut-être nous n'avons été si effrayés par les fripons et les malfaiteurs de tout poil qui hantent nos villes et nos villages. Alors faudrait-il désespérer du monde ?

Que non ! C'est certain. Mais le monde ne se sauvera que s'il suit les bons chemins du Seigneur, comme le rappelle le prophète Isaïe, les bons chemins de la justice et de la paix.

Vraiment ce qu'il faut dans notre monde détraqué ce sont des hommes de foi, des hommes d'Idéal.

« *L'idéal est quelque chose que l'on ne peut aller chercher.* »  
(disait le poète Folco de Baroncelli) et il ajoutait :

« *Moi je crois à l'idéal, ô mon dieu, comme à vous  
Mais devant lui ma chair est un rideau de fer  
Et pour l'êtreindre il faut mourir sur une croix.* »

En effet, l'idéal, la foi, ne peuvent s'acheter. Avec l'argent on achète beaucoup de choses et même, hélas ! on achète parfois les hommes et les consciences...

Mais l'Idéal qui embellit une vie et la mûrit au beau soleil de Dieu, ne le porte pas qui veut !

*« Li vagoun dins de canastello  
Carrejon tout e lèu-lèu-lèu,  
Mai carrejon pas lou soulèu,  
Mai carrejon pas lis estello ! »*

L'Estello de l'Ideau, coume l'estello de la Fe, l'avèn o l'avèn pas.

L'Ideau embessouna emé la Fe n'es pas moula pèr la man dis ome, espelis dins sa tèsto, sourgènto de soun cor empura pèr l'Esperit. Mai tout ço que greio au boufe de l'Esperit es, d'un biais o d'un autre, un brisoun de l'alenado de Diéu.

Qu'aquel Ideau siegue l'Amour o lou Bèu o lou Verai o la Justicho, n'es pas outro causo qu'uno di fàci trelusènto de l'eternè carage de Diéu !

Car Diéu es l'Amour, Diéu es Bèuta, Diéu es Verita, Diéu es Justicho.

Es pèr acò qu'avèn -nàutri Crestian- de travaia à l'expandimen de la Verita, de la Justicho, de l'Amour e de la Pas.

E tóuti fes e quanto qu'aparan la justicho que n'es pas outro causo que lou respèt dóu dre de l'autre que que siegue : de sa persouno, de sa vido, travaian à l'avenimen dóu reiaume de Diéu.

Coume chasco fes que refusan la viólènci, la batèsto, li cerco-garroüio pèr favourisa la pas entre lis ome, semenan la joio e servan lou reiaume de Diéu.

Mai, tout acò, se pòu pas faire soulet.

Devèn nous reviha e nous boulega pèr que dins aqueste tèms que Diéu nous douno pousquen oubra ensèn pèr un mounde de justicho, de pas e d'amista.

E desóubliden pas que nous fai besoun subretout, la bono

*« Les wagons dans des corbeilles  
Transportent tout et rapidement,  
Mais ils ne portent pas le soleil,  
Mais ils ne portent pas les étoiles ! »*

L'étoile de l'Idéal, comme l'étoile de la Foi, nous l'avons ou ne l'avons pas.

L'Idéal uni avec la foi n'est pas modelé par la main des hommes, il éclot dans sa tête, il coule de son cœur attisé par l'Esprit. Mais tout ce qui germe au souffle de l'Esprit est, d'une façon ou d'une autre, une parcelle de l'haleine de Dieu.

Que cet Idéal soit l'Amour ou le Beau ou le Vrai ou la Justice, il n'est pas autre chose qu'une des faces resplendissantes de l'éternel visage de Dieu !

Car Dieu est Amour, Dieu est Beauté, Dieu est Vérité, Dieu est Justice.

C'est pour cela que nous devons, nous-autres chrétiens, travailler à répandre la Vérité, la Justice, l'Amour et la Paix.

Et toutes les fois que nous défendons la justice qui n'est pas autre chose que le respect du droit de l'autre quel qu'il soit, de sa personne, de sa vie, nous travaillons à l'avènement du royaume de Dieu.

Mais tout cela ne peut pas se faire tout seul.

Nous devons nous réveiller et nous bouger pour que dans ce temps que Dieu nous donne nous puissions œuvrer ensemble pour un monde de justice, de paix et d'amitié.

Et n'oublions pas que nous avons surtout besoin de la bonne

ajudo e la gràci de Noste Segnour e qu' aquelo gràci avèn sèmpe de la demanda.

Lou pouèto de l'Ideau disié encaro :

*« Car tau lou fabre d'art qu'escrincello un cibòri  
Pèr sèmpe escrincelan chasque gèst que fasèn,  
La vido es un pres-fa coumplèt d'oumbro e de glòri,  
Un tablèu que pintan pèr lou vèire toustèms. »*

Que Diéu, Noste Segnour, nous ajude aro à madura dins la preguiero, l'Ideau e la Fe de nosto vido pèr que pousquen n'en countempla lou retra dins lou Lume de l'Eternita !

Amen



*Derrière le Père Causse,  
le Père Dumas  
à Lunel-Viel*

aide et de la grâce de Notre-Seigneur et ue cette grâce nous devons sans cesse la demander.

Le poète de l'Idéal disait encore :

*« Car tel l'orfèvre qui cisèle un ciboire  
Pour toujours ciseler chaque geste que nous faisons,  
La vie est une tâche remplie d'ombre et de gloire,  
Un tableau que nous peignons pour toujours le voir. »*

Que Dieu, Notre-Seigneur, nous aide à présent à mûrir dans la prière, l'Idéal et la Foi dans notre vie pour que nous puissions en contempler l'image dans la Lumière de l'Éternité !

Amen



*Messe des vignerons*

## 02.12.1995 Lunèu Vièi - Oumeliò

« *Fau se teni preste...* »

(*Mat. 24, 37-44*)

Es toujours uno joio e di grandò de nous recampa, chasqu'an dins aquesto glèiso tant galantouno de Lunel-Vièi e de ié prega dins nosto bello lengo meiralo, acoumpagna pèr li meloudiò e li cant de nosto couralo « *O bèlli Santo* » qu'ajudo tant poulidamen nosto preguiero.

D'entèndre l'Evangèli que venèn de legi, coumprenèn que n'es pas de ioi que li maufatan venon trauca nòstis oustau pèr nous desvalisa. Pamens ço que Jèsu nous vòu faire coumprendre pèr-dessus tout, es que savèn jamai quouro vendran li raubadou e li voulur e que nous fau resta sus nòsti gardo. Es ansin que Diéu nous vendra cerca e que fau se teni preste pèr sa vengudo. La souvenènço dóu deluge que neguè lis ome dóu tèms de Nouè n'es qu'un avertimen pèr nous assabenta e nous faire remarca que Diéu pòu veni nous cerca quouro ié pensan pas e que deleissa e abandouna li causo santo e li valour esperitalo qu'enausson e empuron nosto vido noun pòu que nous mena à l'abestimen e à la catastrofo.

Adounc, se sian eici, à l'entour de l'autar, es subre-tout pèr nous counfourta dins nosto Fe. E d'en proumié, pèr nous remembra, mai nous remembra dequé ? Que sian d'ome e de femo, e d'ome e de femo bateja au noum dóu Paire, dóu Fiéu e dóu Sant Esperit. Adounc de crestian e de crestian que vivon sus uno terro, la terro dóu Lengadò.

La remembranço es, de segur, ço que fai la grandour d'un ome, mai tambèn la fierta d'un ome es soun enavans. La remembranço, valènt-à-dire, lou souveni que lis ome gardon

## 02.12.1995 Lunel Viel - Homélie

« *Tenez-vous prêts ...* » (*Math.24, 37-44*).

C'est toujours une joie et pas des moindres de nous rassembler, chaque année dans cette église si charmante de Lunel-Viel et d'y prier dans notre belle langue maternelle, accompagnée par les mélodies et les chants de notre chorale « *O bèlli Santo* » qui aide si agréablement notre prière.

En entendant l'évangile que nous venons de lire, nous comprenons que ce n'est pas d'aujourd'hui que les malfaiteurs viennent forcer nos maisons pour nous dévaliser. Pourtant ce que Jésus veut nous faire comprendre par-dessus tout, c'est que nous ne savons jamais quand viendront les rôdeurs et les voleurs et qu'il nous faut rester vigilant. C'est ainsi que Dieu viendra nous chercher et que nous devons nous tenir prêts pour sa venue. Le souvenir du déluge qui noya les hommes au temps de Noé n'est qu'un avertissement pour nous instruire, et nous faire remarquer que Dieu peut venir nous chercher au moment où nous n'y pensons pas et que délaisser et abandonner les choses saintes, les valeurs spirituelles qui élèvent et exaltent notre vie ne peut que nous mener à la stupidité et à la catastrophe.

Donc, si nous sommes ici autour de l'autel c'est surtout pour nous conforter dans notre foi. D'abord pour nous souvenir, mais nous souvenir de quoi ? Que nous sommes des hommes et des femmes baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Donc des chrétiens et des croyants qui vivent sur cette terre, la terre du Languedoc.

Le souvenir, c'est sûr, est ce qui fait la grandeur d'un homme, mais aussi sa fierté et son avenir. La mémoire, c'est-à-dire le souvenir que les hommes gardent



d'esperéli e volon serva dis evenimen e di persounalita qu'an marca soun passat, fasènt d'éli noun soulamen un pople, mai tambèn uno nacioun em'un èime particulié que crèi, s'expandis e s'acoulouris de soun engèni.

La remembranço es garda memòri. La memòri, aquelo faculta misterioso e meravihouso que permet à chascun de demoura prefoundamen ço qu'es au travès di chanjamen que dèu endura dins l'estirado de sa vido. E savèn, nautre, que rèn n'es tant de cregne que de perdre la memòri, que ço qu'es de redouta pèrdessus tout, es de leissa s'avali la souvenènço de soun passat e, enfin-finalo, de leissa se degaia soun identita. Car quau perd soun identita n'es plus capable d'envisaja soun aveni. E ço qu'es vrai pèr uno persouno l'es enca mai pèr un pople que, pèr èstre « pople » a besoun de se ramenta de soun passat. Se pòu pas basti un aveni que s'enracino pas sus lou passat.

Garda memòri, acò vòu dire d'èstre fidèu à la vido e à la fe d'aquéli que nous an fa ço que sian : « *Ounour à nòstis àvi qu'avèn pas counèigu.* »

Nòstis aujòu, nòstis ancian, n'avien pas crento, encaro mens vergougno de se dire crestian e d'afourti sènso pòu « mau » ço qu'èro mau e « bon » ço qu'èro bon. E se voulèn èstre fidèu à nòsti davancié devèn aguèdre - nautre tambèn - lou courage de coundana lou mau e de lou coundana sènso crento d'ana contro lou vejaire e l'òupinioun dóu mounde. Ansin lou prougrès, pèr tant bèu que siegue nous autouriso pas de faire tout ço que se pòu faire, encaro mens tout ço que l'on vòu faire sus l'ome e emé l'ome, car - éu l'ome - s'amerito toujours lou respèt que que sieguon soun age, sa raço, sa culturo e la coulour de sa pèu...

pour eux et veulent conserver les évènements et les personnalités qui ont marqué leur passé, cette mémoire fit d'eux, non seulement un peuple mais aussi une nation dont l'âme particulière s'épanouit et se colore de ses talents.

Le souvenir, c'est garder mémoire. La mémoire, cette faculté mystérieuse, merveilleuse qui permet à chacun de demeurer profondément lui-même malgré les changements qu'il doit endurer tout au long de sa vie. Et nous savons, nous autres, qu'il n'est rien de plus inquiétant que de perdre la mémoire et qu'il faut redouter par-dessus tout de laisser s'évanouir le souvenir de son passé et finalement de perdre son identité. Car celui qui perd son identité n'est plus capable d'envisager son avenir et ce qui est vrai pour une personne l'est encore plus pour un peuple, qui pour être « peuple » a besoin de se souvenir de son passé. On ne peut pas bâtir un avenir, si l'on ne s'enracine pas dans le passé.

Garder mémoire, cela signifie être fidèle à la vie et à la foi de ceux qui nous ont faits ce que nous sommes. « *Honneur à nos ancêtres que nous n'avons pas connus.* »

Nos aïeux, nos aînés n'avaient pas crainte, encore moins vergogne de se dire chrétiens et d'appeler « mal » ce qui était mal et « bon » ce qui était bon. Et si nous voulons être fidèles à nos ascendants, nous devons avoir -nous aussi- le courage de condamner le mal sans crainte d'aller contre l'opinion du monde. Ainsi le progrès, pour si beau qu'il soit, ne nous autorise pas à faire tout ce que l'on peut faire et encore moins tout ce que l'on veut faire sur l'homme et avec l'homme, car lui, l'homme, mérite toujours le respect, quel que soit son âge, sa race, sa culture et sa couleur de peau...

Aquelo memòri, aquelo fidelita, lou coumprenès, pòu pas èstre soulamen de faire reviéure lou passat dins de conte, de danso, de vèsti o de cansoun que soun, segur, de causo bello e respetablo, car tout ço que nous ramento nosto istòri s'amerito d'èstre serva. E siegue dit en passant, avès agu resoun, gardian e mantenèire de nòsti tradicioun camarguenco, lengadouciano e prouvençalo d'ourganisa l'espetaclouso proutèsto de Bèucaire e Tarascoun pèr apara lis abrivado e li bandido. E encaro la manifestacioun en Arle contro lou pont sus lou Rose e li routo que pourrien degaia la Camargo.

Mai aquéli causo em'aquéli tradicioun dóu Passat, se li voulèn garda, devèn, nautre, li faire ana coutrò emé l'aparamen e la forço e li foundamen de la culturo nostro. Car se laissan degaia li vertu que fan la grandour e la noublesso de l'ome, aquéli tradicioun dóu passat soun qu'un spectacle en liogo d'èstre ço que déurien èstre nourrituro pèr lou cor e forço em'enavans pèr l'esperit.

Es pèr acò que devèn toujours counfourta nosto Fe. E quau nous counfourtara senoun lou Segnour Jèsu Criste. Aquéu que li gènt de soun país regardavon, espanta, sènso coumprendre : « Mai d'ounte tiro aquelo sagesso -disien- N'es-ti pas l'enfant de Jósè, lou fustié ? Sa maire, ié disèn pas Mariò ? »... E s'escandalisavon sus soun comte.

Ansin, Jèsu de Nazaret, paraulo de Diéu, èro mai que mai enracina dins soun terraire, dins soun país, dins sa culturo, dins soun istòri. Estaca d'à-founs à soun racinage jusiòu coumpliguè doulourousamen e meravihousamen sa messioun de Redemtour dóu Mounde qu'èro de recampa lis enfant de Diéu esarpaia.

Ansin de nous-autre ! Sènso enracinamen, l'on pòu pas èstre sememe. L'on pòu pas se diferencia dis autre nimai afierma l'engèni de soun pople, l'esperit de soun país e l'estrambord de sa Fe. E pèr apara, afierma, espandi aquéli valour esperitalo que soun lou Bèn, la Verita, la Justico, la Pas, l'Unioun, l'Amour, avèn besoun de ié crèire, avèn besoun de Fe.

Cette mémoire, cette fidélité, vous comprenez, ne peut pas se contenter de faire revivre le passé dans des contes, des danses, des costumes ou des chansons qui sont, c'est sûr, de belles et respectables choses, car tout ce qui rappelle notre histoire mérite d'être conservé. Et soit dit en passant, vous avez eu raison gardians et mainteneurs de nos traditions camarguaises, languedociennes et provençales, d'organiser la spectaculaire manifestation de Beaucaire et Tarascon pour protéger les abrivado et les bandido. Et aussi la manifestation en Arles contre le pont sur le Rhône et les routes qui pourraient défigurer la Camargue.

Mais ces choses et ces traditions du passé, si nous voulons les garder, nous devons, nous, les faire avancer en même temps avec la protection, la force et les fondements de notre culture. Car si nous laissons se perdre les vertus qui font la grandeur et la noblesse de l'homme, ces traditions du passé ne seront plus qu'un spectacle au lieu d'être l'essentiel, la nourriture pour le cœur, force et vaillance pour l'esprit.

C'est pour cela que nous devons toujours conforter notre foi. Et, qui nous réconfortera sinon le Seigneur Jésus-Christ ? Celui que les gens de son pays regardaient, surpris, sans comprendre. « Mais d'où tire-t-il cette sagesse, disaient-ils ? N'est-il pas l'enfant de Joseph, le menuisier ? Sa mère ne s'appelait-elle pas Marie ? » ... Et ils le dénigraient en public. Et ils se scandalisaient sur son compte.

Ainsi, Jésus de Nazareth, parole de Dieu, était parfaitement bien enraciné dans sa terre, dans son pays, dans sa culture, dans son histoire. Parfaitement attaché à ses origines juives, il accomplit douloureusement et merveilleusement sa mission de Rédempteur du monde qui était de rassembler les enfants de Dieu bien éparpillés.

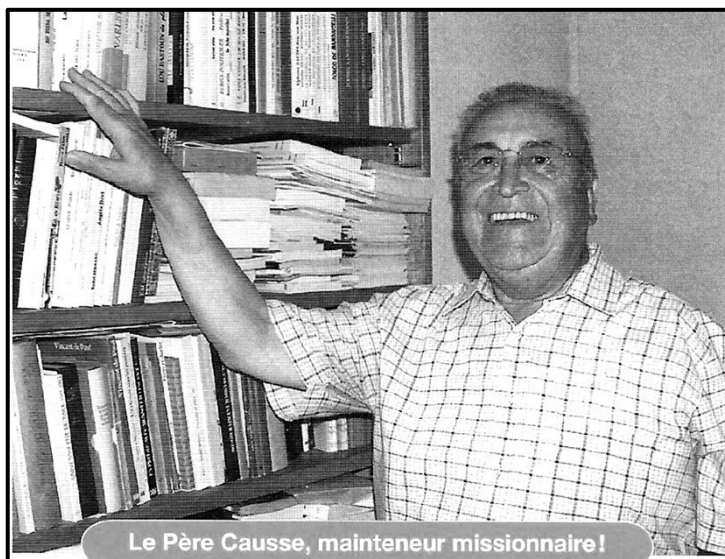
Ainsi, il en est de même pour nous, sans racines, nous ne pouvons être nous-mêmes. L'on ne peut pas se différencier des autres, ni même affirmer le génie de son peuple, si on oublie l'esprit de son pays et l'enthousiasme de sa foi. Et pour protéger, affirmer, développer ces valeurs spirituelles que sont le bien, la vérité, la justice, la paix, l'union, l'amour, nous avons besoin d'y croire, nous avons besoin de foi.

E quau, vous lou demande, nous fara lume senoun Aquéu que nous crido : « *Siéu, iéu, la Lumiero dóu Mounde, siéu lou camin, la Verita et la Vido ! Jèsu-Crist.* » E quau nous counfourtara, nous empurara e nous ajudara à viéure e à oubra pèr l'espandimen d'aquéli vertu que fan la grandour d'un ome e d'un pople emai la resplendour d'uno nacioun, senoun lou Crist que s'alasso pas de prega pèr nous-autre.

Alor, fort de nosto Fe, viren-nous aro vers Noste Segnour Jèsu-Crist e supliquen-lou emé li paraulo de noste inne prouvençau : Segnour,

*« Vuejo-nous lis esperanço  
E li raive dóu jouvènt,  
Dóu passat la remembranço  
E la Fe dins l'an que vèn ! »*

Amen.



Le Père Causse, mainteneur missionnaire !

Et qui, je vous le demande, nous éclairera, sinon Celui qui nous crie : « *Je suis la lumière du monde, Je suis le chemin, la vérité et la vie !* » Jésus-Christ. Et qui nous reconfortera, nous protégera et nous aidera à vivre et œuvrer pour le développement de ces vertus qui font la grandeur d'un homme et d'un peuple ainsi que l'éclat de notre nation, si ce n'est le Christ qui ne se lasse pas de prier pour nous autres.

Alors, forts de notre foi, tournons-nous maintenant vers notre Seigneur Jésus-Christ et supplions-le avec les paroles de notre hymne provençal :

Seigneur,  
« *Donne-nous les espérances  
Et les rêves de la jeunesse,  
Le souvenir du passé,  
Et la foi dans l'avenir.* »

Amen.



*Noël 1975 avec sa tante Honorine Causse*

**26.01.1997 Marsiho - Oumelio**  
**Escolo dei Felibre de la Mar Marsiho**

« *Garden memòri !* » (*Marc 1, 14-20*)

Quau aurié di lou 24 de janvié de 1877 que la barco di felibre de la Mar largado sus lis aigo dóu ribeirés marsihés, aquelo barco emplido d'estrambord e de pouèsio pèr l'aparamen de nosto lengo, de la culturo nosto e di tradicioun, navigarié encaro cènt vint an après ?

Vosto presènci en aqueste dimenche de janvié dins l'antico glèsio de Sant-Laurent ount an restounti àutri-fès li bèlli counferènci dóu Paire blanc, Savié de Fourviero, es l'affirmacioun voulountouso de pas desóublida lou passat, nimai la vido vidanto penouso e grèvo lou mai souvènt, dóu present. Car lou fau bèn dire : ço qu'amenajo lou mai lis ome de noste tèms es subretout la perdo de la memòri. E se vuei tant de gènt, majamen de jouine, sèmblon s'interessa à l'Istòri, es seguramen qu'an besoun de saupre d'ounte vènon, de devista mounte van e mounte meno la vido.

Quau sian ? Vaqui l'eterno questioun que secuto e lancejo lou cor de l'ome.

Adounc, se sian recampa eici, à l'entour de l'autar, es -me sèmblo- subretout pèr nous remembra e nous counfourta dins nosto fe.

E, d'en proumié, pèr nous remembra. Mai nous remembra dequé ? Que sian d'ome apela pèr lou Crist, coume lis aposto, li pescadou Pèire e Andriéu, Jaque e Jan sus li bord de la mar de Galilèio... Que sian d'ome bateja au noum dóu Paire, dóu Fiéu e dóu Sant-Esperit.

**26.01.1997 Marseille - Homélie**

**École des félibres de la Mer.**

« *Gardons mémoire !* » (*Marc 1, 14-20*)

Qui aurait dit, le 24 janvier 1877, que la barque des félibres de la Mer lancée sur les eaux du rivage marseillais, cette barque remplie d'enthousiasme et de poésie pour la défense de notre langue, de notre culture et des traditions, naviguerait encore cent vingt ans après ?

Votre présence en ce dimanche de janvier dans l'antique église de Saint-Laurent où ont retenti autrefois les belles conférences du père blanc, Xavier de Fourvières, est l'affirmation spontanée de ne pas oublier le passé, ni la vie vécue pénible et difficile le plus souvent, du présent. Car il faut bien le dire : ce qui menace le plus nos contemporains, c'est surtout la perte de la mémoire. Et si aujourd'hui tant de gens, surtout des jeunes, semblent s'intéresser à l'Histoire, c'est sûrement qu'ils ont besoin de savoir d'où ils viennent, de discerner où ils vont et où mène la vie.

Qui sommes-nous ?

Voilà l'éternelle question qui tourmente et martèle le cœur de l'homme.

Donc, si nous sommes rassemblés ici, autour de l'autel, c'est -me semble-t-il- surtout pour nous rappeler et nous conforter dans notre foi.

Et, d'abord, pour nous rappeler. Mais nous rappeler de quoi ? Que nous sommes des hommes appelés par le Christ, comme les apôtres, les pêcheurs Pierre et André, Jacques et Jean sur les bords de la mer de Galilée... Que nous sommes des hommes baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.



Adounc de crestian e de crestian que vivon sus uno terro : la terro de Prouvènço, e sus un terriaire, lou terriaire marsihés.

La remembranço es ço que fai la grandour d'un ome, mai tambèn la fierta d'un pople que ié douno soun enavans. La remembranço es garda memòri. La memòri, aquelo faculta misterioso e meravihouso que permet à cadun de demoura prefoundamen ço qu'es au travès di chanjamen que dèu endura dins l'estirado de sa vido. E savèn nautre, que rèn n'es tant de cregne que de perdre la memòri ; ço qu'es de redouta pèr dessus tout es de leissa s'avalì la souvenènço de soun passat e, en fin-finalo, de leissa se degaia soun identita.

Car, quau perd soun identita n'es plus capable d'envisaja soun avenì. E ço qu'es vrai pèr uno persouno, l'es enca mai pèr un pople que, pèr èstre « pople » a besoun de se ramenta de soun passat. Se pòu pas basti un avenì que s'enracino pas dins lou passat. Es toujours sus li tresor dóu passat que se bastisson li richesso - la richesso esperitalo, la souleto que comto - de noste avenì ; dóu meme biais que pèr crèisse naut, lis ome, coume lis aubre, an besoun d'un racinage prefouns e verturios.

« *Lis aubre que van founs, soun li que mounton naut,* » disié Mistral.

Garda memòri, acò vòu dire d'èstre fidèu à la vido e à la fe d'aquéli que nous an fa ço que sian.

« *Ounour à nòstis àvi...qu'avèn pas counaigu,* » se canto proun souvènt.

Segur que se fau pas contenta de nous tanca dins lou passat, mai pèr ana de l'avans, es necite de nous religa à ço qu'an basti nòstis ancian. Acò nous adus soulideta, serenita, enavans emai lou goust de vieüre.

Donc des chrétiens et des chrétiens qui vivent sur une terre : la terre de Provence, et sur un territoire, le territoire marseillais.

La souvenance c'est ce qui fait la grandeur d'un homme, mais aussi la fierté d'un peuple, qui lui donne son énergie. La souvenance, c'est garder mémoire. La mémoire, cette faculté mystérieuse et merveilleuse qui permet à chacun de demeurer profondément ce qu'il est à travers les changements qu'il doit endurer tout au long de sa vie. Et nous savons, nous, que rien n'est aussi à craindre que de perdre la mémoire ; ce qui est à redouter par-dessus tout c'est de laisser disparaître le souvenir de son passé et à la fin des fins de laisser se perdre son identité.

Car, qui perd son identité n'est plus capable d'envisager son avenir. Et ce qui est vrai pour une personne, l'est encore plus pour un peuple qui, pour être « peuple » a besoin de se souvenir de son passé. On ne peut pas bâtir un avenir qui ne s'enracine pas dans le passé. C'est toujours sur les trésors du passé que l'on bâtit les richesses -la richesse spirituelle, la seule qui compte- de notre avenir ; de la même façon que pour s'élever haut, les hommes comme les arbres ont besoin d'un enracinement profond et vigoureux.

*« Les arbres qui ont des racines profondes sont ceux qui montent le plus haut, »* disait Mistral.

Garder mémoire, cela veut dire être fidèle à la vie et à la foi de ceux qui nous ont faits ce que nous sommes.

*« Honneur à nos aïeux... que nous n'avons pas connus, »* chante-t-on bien souvent.

Il est certain qu'il ne faut pas se contenter de nous figer dans le passé, mais pour aller de l'avant il est nécessaire de nous relier à ce qu'ont bâti nos anciens. Cela nous apporte solidité, sérénité, énergie et même le goût de vivre.

Nòstis aujòu, nòsti vièi, n'avien pas crento, enca mens vergougno, de se dire crestian e d'afourti, sènso pòu, « mau » ço qu'èro mau, e « bèn » ço qu'èro bèn. E se voulèn èstre fidèu à nòsti davancié, devèn agué - nautre tambèn - lou courage de coundana lou mau, e lou coundana sènso crento d'ana contro lou vejaire e l'óupinioun dóu mounde.

N'es pas pèr ço que la maje part di gènt an la memo pensado, lou mai souvènt martelado pèr quàuqui bramaire que ié bourrellon li carnavello, que ço que pènsen es vrai.

La majourita n'es pas toujours uno provo de verita.

Ansin lou prougrès, pèr tant bèu que siegue nous autouriso pas de faire tout ço que se pòu faire, encaro mens tout ço que l'on vòu faire sus l'ome, emé l'ome e soun envirounamen naturau, car coume la naturo, l'ome s'amerito toujours lou respèt que que sieguon sa raço, sa culturo, soun age o la coulour de sa pèu.

Pamens, quau pourra counfourta nosto fe senoun lou Diéu que sian vengu prega ? Lou desóubliden pas : la fe qu'avèn en l'ome noun se pòu separa de le fe en Diéu. Aquéu Diéu, vengu encò nostre dins la persouno de Jèsu-Crist, coume lou proclamans dins noste Credo : « *E lou verbe s'es fa car.* »

-Et verbum caro factum est-

Aquéu Jèsu de Nazaret que li gènt de soun país regardavon espanta, sènso lou coumprendre : « *Mai d'ounte tiro aquelo sagesse, disien... Es pas l'enfant de Jousè, lou fustié ? Sa maire, ié disien pas Marìo ?* » E s'escandalisavon sus soun comte.

Que vòu dire aquéu biais de vèire li causo pèr l'evangelisto, senoun que Jèsu de Nazaret, paraulo de Diéu, èro mai-que-mai enracina dins soun terrièr, dins soun país, dins sa culturo, dins soun istòri. Estaca d'à-founs à soun racinage jusiòu, coumpliguè

Nos aïeux, nos vieux, n'avaient pas crainte, encore moins honte, de se dire chrétiens et d'affirmer, sans peur, « mal » ce qui était mal, et « bien » ce qui était bien. Et si nous voulons être fidèles à nos devanciers, nous devons avoir -nous aussi- le courage de condamner le mal, et le condamner sans crainte d'aller contre l'avis et l'opinion du monde.

Ce n'est pas parce que la plupart des gens ont la même pensée, le plus souvent martelée par quelques gueulars qui leur bourrent le crâne, que ce qu'ils pensent est vrai.

La majorité n'est pas toujours une preuve de vérité.

Ainsi le progrès, aussi beau soit-il, ne nous autorise pas à faire tout ce que l'on peut faire, encore moins tout ce que l'on veut faire sur l'homme, avec l'homme et son environnement naturel, car, comme la nature, l'homme mérite toujours le respect, quels que soient sa race, sa culture, son âge ou la couleur de sa peau.

Pourtant, qui pourra fortifier notre foi sinon le Dieu que nous sommes venus prier ? Ne l'oublions pas : La foi que nous avons en l'homme ne peut se séparer de la foi que nous avons en Dieu. Ce Dieu venu chez nous dans la personne de Jésus-Christ comme nous le proclamons dans notre Credo : « Et le Verbe s'est fait chair. »

- Et verbum caro factum est -

Ce Jésus de Nazareth que les gens de son pays regardaient étonnés sans le comprendre : « *Mais d'où tire-t-il cette sagesse, disaient-ils...N'est-il pas le fils de Joseph, le charpentier ? Sa mère, ne s'appelait-elle pas Marie ?* » Et ils se scandalisaient sur son compte.

Que veut dire cette façon de voir les choses pour l'évangéliste, sinon que Jésus de Nazareth, parole de Dieu, était fortement enraciné dans son terroir, dans son pays, dans sa culture, dans son histoire. Être extrêmement attaché à ses racines juives compliqua

doulourousamen sa messiou de Redemtour dóu mounde qu'èro de  
« *recampa lis enfant de Diéu esarpaia.* »

Ansin de nous-autre, sènso enracinamen, l'on pòu pas èstre se-meme ; l'on pòu pas se diferencia dis autre, nimai afierma l'engèni de soun pople, l'esperit de soun païs e l'estrambord de sa fe. E pèr apara, afourti e espan di aquéli valour esperitalo que soun lou Bèn, la Verita, la Justiço, la Pas, la Freirejacioun, l'Amour, avèn besoun de ié crèire, avèn besoun de Fe. E quau - vous lou demande - nous fara lume senoun Aquéu que nous crido : « Siéu, iéu, la lumiero dóu Mounde, siéu lou camin, la Verita e la Vido ! » Jèsu-Crist. E quau nous counfourtara e nous guidara à viéure e à oubra pèr l'expandimen d'aquéli vertu que fan la grandour d'un ome e d'un pople emai la resplendour d'uno nacioun senoun lou Crist, lou verbe de Diéu que s'alasso pas de prega pèr nous-autre. Alor, fort de nosto Fe, viren-nous aro vers lou Fiéu de Diéu e supliquen-lou emé la paraulo de noste Inne prouvençau : Segnour,

*« Vuejo-nous lis esperanço  
e li raive dóu jouvènt  
dóu passat la remembranço  
e la Fe dins l'an que vèn ! »*

douloureusement sa mission de Rédempteur du monde qui était de  
« *rassembler les enfants de Dieu éparpillés.* »

Il en va ainsi de nous-autres, sans enracinement on ne peut pas être soi-même ; on ne peut pas se différencier des autres, ni affirmer le génie de son peuple, l'esprit de son pays et l'enthousiasme de sa foi. Et pour défendre, fortifier et répandre ces valeurs spirituelles que sont le Bien, la Vérité, la Justice, la Paix, la Fraternalisation, l'Amour, nous avons besoin d'y croire, nous avons besoin de foi. Et qui -je vous le demande- nous éclairera sinon Celui qui nous crie : « Je suis, moi, la lumière du Monde, je suis le chemin, la Vérité et la Vie ! » Jésus-Christ. Et qui nous encouragera et nous guidera à vivre et à œuvrer pour le développement de ces vertus qui font la grandeur d'un homme et d'un peuple et même la splendeur d'une nation sinon le Christ, le verbe de Dieu qui ne se lasse pas de prier pour nous. Alors, forts de notre foi, tournons-nous vers le Fils de Dieu et supplions-le avec la parole de notre hymne provençal : Seigneur.

*« Verse-nous les espérances  
Et les rêves de la jeunesse  
Le souvenir du passé  
Et la foi dans l'an qui vient ! »*



Le Seigneur est mon rocher  
Lourdes 2004

*Pierre Causse reçoit un morceau du rocher qui a servi à réaliser l'autel de la grotte de Massabielle. (Derrière Monseigneur Plano)*

### 09.11.2000 Lourdes

Dans le souvenir réconfortant de notre pèlerinage gardian à Lourdes et pour répondre à la demande de certains d'entre vous, je me permets de vous communiquer le texte de l'homélie prononcée au cours de la messe jubilaire du 29 octobre.

À la lecture, peut-être serez-vous surpris de constater quelques différences entre le texte provençal et le texte français plus développé ? La raison est simple.

Le texte de l'homélie en provençal a été écrit soigneusement avant le pèlerinage et -mis à part quelques passages- a été donné intégralement.

Néanmoins, dans les dernières heures précédant la célébration de la messe, des idées complémentaires illustrées par de nouvelles images se sont imposées à mon esprit (ex : feuilles mortes, racines profondes...). Laisant libre cours à la spontanéité, ces réflexions du dernier moment ont été développées en français seulement. D'une part il ne fallait pas prolonger la durée de l'office compte tenu du mauvais temps et de la bise qui soufflait et, d'autre part, on ne pouvait imposer un trop long sermon à ceux, très nombreux, qui n'entendent pas notre langue d'oc.

Le tout a été réécrit, après le pèlerinage, dans la présentation ci-jointe qu'il m'est agréable de vous adresser.

Avec toute mon amitié.<sup>7</sup>

---

<sup>7</sup> *Note des auteurs : les lignes blanches du texte en français ont été voulues par Pierre Causse pour des ajouts dans le sermon en provençal.*



**29 10 2000 Lourdes - Oumélio**  
**Roumavage de la Nacioun Gardiano.**

*« L'Esperit dóu Segnour es sus Iéu... » (Lu 4, 18-19)*

Au-jour-d'uei s'acoumplis aquelo paraulo de l'Escrituro : L'Esperit dóu Segnour es sus Iéu : m'a manda pourta la Bono Nouvello... e anuncia uno annado de gràci acourdado pèr lou Segnour.

Fraire Crestian ! coume Jèsu que faguè siéuno dins la sinagogo de Nazaret aquelo paraulo dóu proufèto, sian counvida de la prendre à noste comte, vuei, dins noste roumavage jubilàri. Bateja, counfirma, avèn aquelo fe, aquelo counvicioun que Diéu es aqui, presènt en cadun de nautre e que nous empuro e nous counforto de sa gràci se nous abandonnan en plen à soun Esperit. Coume nous lou dis l'aposto Jan : Recouneissèn, nautre, que demouran en Diéu e Diéu en nous-autre à-n-acò que nous douno part à soun Esperit (1 Jan 4, 13).

E aquéu que se laisso mena pèr l'Esperit de Diéu, es pas un pantaiaire, un sounjo-fèsto vo un pescaire de luno, es quaucun qu'es enclari, alumina pèr un Lume que vèn pas de la Terro, es quaucun qu'es empura pèr un fiò que cremo e sourgento de soun cor.

Autambèn, eici proche de Masso-Bielo, sian counvida à nous leissa counfourta dins aquelo remembranço. Avèn de nous ramenta que sian d'ome e de femo bateja au noum dóu Paire e dóu Fiéu e dóu Sant Esperit.

E quau sian encaro, nautre li roumiéu de Masso-Bielo ? Ilumina pèr d'Esperit sian d'aquéli que creson que tout ome es creaturo de Diéu e que s'amerito d'èstre respeta que que sieguon soun age, sa raço, sa culturo vo la coulour de sa pèu. Sian d'ome e de femo de Lengadò e de Prouvènço, segur, mai de lengadoucian e de prouvençau que n'an pas crenço de se dire Crestian e d'afourti

**29.10.2000 Lourdes - Homélie**  
**Pèlerinage de la Nation Gardianne**

« *L'Esprit du Seigneur est sur Moi...* » (Luc 4, 18/19)

Aujourd'hui s'accomplit cette parole de l'Écriture ; L'Esprit du Seigneur est sur moi : Il m'a envoyé porter la Bonne Nouvelle...et annoncer une année de grâce accordée par le Seigneur.

Frères chrétiens ! Comme Jésus qui fit sienne dans la synagogue de Nazareth cette parole du prophète, nous sommes invités à la reprendre à notre compte aujourd'hui dans notre démarche jubilaire. Baptisés, confirmés, nous avons cette foi en Dieu présent en chacun de nous qui nous dynamise de sa grâce si nous nous abandonnons au souffle de son Esprit. *Car, comme nous le dit l'apôtre Jean : « Nous reconnaissons que nous demeurons en Dieu et Dieu en nous, à ce qu'il nous donne part à son Esprit. »* (1Jan 4 13).

En effet, celui qui se laisse conduire par l'Esprit de Dieu n'est pas un rêveur, un songe-creux ou un pêcheur de lune, c'est quelqu'un qui est illuminé par une Lumière qui n'est pas de cette Terre. C'est un être habité par un feu qui le brûle et rayonne de son cœur.

Alors qui sommes-nous, nous pèlerins de l'an 2000 ? Illuminés par l'Esprit Saint, nous croyons que nous sommes des hommes et des femmes choisis par Dieu et aimés de Dieu pour être ses enfants en Jésus-Christ.

De ce fait Dieu est pour chacun de nous un père qui nous aime et nous veut grands et beaux devant Lui. Un père toujours patient avec ses enfants, toujours prêt à pardonner nos fautes et nos péchés si nous les reconnaissons humblement devant Lui. Et si nous devons avoir peur, ce n'est pas de Lui, mais de nous-mêmes, de cette crainte de ne pas l'aimer assez puisque Lui-même, Dieu, nous a aimé jusqu'à laisser mourir son fils Jésus pour nous, sur le bois de la Croix.

Qui sommes-nous encore, pèlerins à la grotte de Massabielle ? Illuminés par l'Esprit saint, nous sommes de ceux qui croient que tout homme est créature de Dieu et qu'il doit être respecté quelqu'il soit son âge, sa race, sa culture ou la couleur de sa peau. Nous sommes, certes des hommes et des femmes du Languedoc et de la Provence, mais surtout des languedociens et des provençaux qui n'ont pas peur de se dire Chrétiens et de proclamer

sènso pòu « Mau » ce qu'es mau e « Bèn » ço qu'es bèn. Ansin lou prougrès pèr tant bèu e tant bon que siegue, lou fau recounèisse, nous autouriso pas de faire tout ço que se pòu faire, encaro mens tout ço que l'on vòu faire sus l'ome e emé l'ome, car tout ome que siegue, à la debuto de sa vido coume à la fin de sa vido, s'amerito lou respèt.

Alor quau sian encaro ? Sian d'ome e de femo crestian empura pèr un fiò de l'Esperit-Sant que davalè sus li disciple lou bèu jour de Pandecousto. Aquéu fiò de l'Esperit es lou poudé, la puissanço d'Amour de Diéu lou Paire e de soun fiéu Jèsu que nous es dounado desempièi noste batisme. Un amour vertadié, largié que prèn pas pèr éu e detèn rèn pèr éu, mai que s'alargo e se douno en jusqu'au sacrifice de sa vido, coume lou Crist Jèsu nous l'afourtis : « *I'a pas pus bello e mai grando provo d'amour que de douna sa vido pèr aquéli qu'aman* » (Jan 15 13). Pèr de bon, tout gèst de bèn-voulènci e d'amour que fasèn es un signe, dins nosto vido, de la presènci de Diéu e dóu travai de soun Esperit. Coume lou dis encaro sant Jan : « *Se nous aman lis un lis autre, Diéu demoro en nous-autre e soun amour avèro en nous-autre sa perfecioun* » (1 Jan 4, 12).

sans honte "Mal" ce qui est mal et "Bien" ce qui est bien. Ainsi le progrès et la technique pour si bons et si beaux qu'ils soient, ne craignons pas de le reconnaître, ne nous autorisent pas à faire tout ce que l'on peut faire, encore moins tout ce que l'on veut faire sur l'homme et avec l'homme, car tout être humain, que ce soit au commencement de sa vie ou à la fin, est un être sacré et mérite le respect. Et si nous voulons être fidèle et marcher droit à la suite du Christ et de Notre Dame comme l'ont fait nos devanciers qui nous ont transmis la foi, nous devons, comme eux, avoir le courage de dénoncer le mal et de le condamner sans craindre l'opinion du monde.

« Il faut être de son temps ! »

« Il faut être dans le vent ! » entendons-nous dire souvent. Certes, il faut être dans le vent, mais cela ne nous dispense pas d'un effort de discernement. Faisons bien attention ! Nous le remarquons en ce moment ; ce sont les feuilles mortes qui tourbillonnent dans le vent. Les feuilles vivantes elles, restent fermement attachées aux branches de l'arbre qui les porte.

Oui, nous sommes et voulons être des chrétiens animés par un feu. Le feu de l'Esprit saint qui descendit sur les disciples le jour de Pentecôte. Ce feu de l'Esprit qui n'est pas autre chose que cette puissance d'amour de Dieu le Père et de son fils Jésus. C'est cette puissance d'Amour qui nous est donnée et renouvelée chaque fois que, dans l'Eucharistie, nous communions au Corps du Seigneur Jésus. Un pouvoir d'aimer largement, véritablement d'un amour qui ne retient rien pour lui, mais qui se donne jusqu'au sacrifice de sa vie, comme le Christ Jésus nous l'affirme : « *Il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime.* » (Jean 15 13). Ainsi tout geste d'amour, de bienveillance que nous faisons est un signe, dans notre vie, de la présence de Dieu et du travail de son Esprit, car, comme nous le dit encore saint Jean : « *Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous et son amour atteint en nous sa perfection.* » (1 Jean 4 12).

Ansin, en aquesto annado, ounte celebran lou segound milenàri de la neissènço dóu Crist avèn de nous ramenta e subretout de segui l'eisèmple de Jèsu de Nazaret. Aquéu Jèsu que li gènt de soun endré regardavon, espanta, sènso coumprendre : « *Mai d'ounte tiro aquelo sagesso -disien-. Es pas l'enfant de Jòusè, lou fustié ? E sa maire, ié disèn pas Marìo ?* » (Matiéu 13, 54-55).

Que vòu dire aquéu biais de vèire li causo coume nous lou conto lou Sant Evangèli ? Senoun que Jèsu de Nazaret, Paraulo de Diéu, èro mai que mai enracina dins soun terraire, dins soun païs, dins sa culturo, dins soun istòri. Estaca d'à-founs à soun racinage jusiòu, coumpliguè sa messioun de Redemtour dóu Mounde qu'èro de recampa lis enfant de Diéu esparpaia.

E quau, vous lou demande, nous fara Lume senoun aquéu que nous crido : « Siéu, Iéu, la Lumiero dóu mounde ! » E quau nous empurara e counfourtara noste cor pèr nous ajuda e oubra pèr l'èspandimen d'aquéu amour que fai la grandour d'un ome e que coungreio l'unioun dins la famiho, dins la ciéuta pèr lou bonur di pople e di nacioun, senoun Aquéu que nous crido ; « Siéu vengu, Iéu, adurre lou fiò sus la terro ! » (Lu 12, 49). Aquéu fiò de l'amour que soulet pòu rescaufa e estrambourda lou cor di pàuris ome que sian.

Que lou Crist qu'anan reçaupre dins aquesto Éucaristio nous largue soun ajudo pèr nous endraia valentamen dins lou camin de la vido !

E ensèn faren tira pèr vitam aeternam !

Amen.

Ainsi, en cette année où nous célébrons le deuxième millénaire de la naissance du Christ, nous devons nous rappeler et surtout suivre l'exemple de Jésus de Nazareth pour en vivre le plus possible. Ce Jésus que les gens de son pays regardaient avec étonnement sans le comprendre : « *Mais - disaient-ils - d'où lui vient cette sagesse ? N'est-il pas le fils du charpentier ? Et sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie ?* » Que veut dire de la part de l'évangéliste cette manière de voir et de dire les choses, sinon que Jésus de Nazareth était bien enraciné dans son terroir, dans son pays, dans sa culture et dans son histoire ? Profondément attaché à ses racines juives, Jésus réalisa merveilleusement et douloureusement sa mission de Rédempteur du Monde qui était de *rassembler tous les enfants de Dieu dispersés*.

Il en va ainsi de nous-mêmes, frères chrétiens, sans enracinement on ne peut pas être soi-même. « *Les arbres qui montent le plus haut sont ceux dont les racines sont les plus profondes,* » disait Mistral. On ne peut affirmer sa différence ni témoigner de la vérité de sa foi, sans être profondément enraciné dans sa terre et dans ses traditions, en même temps que dans le Christ. C'est dans l'Esprit et avec l'Esprit du Christ que nous devons enraciner notre vie pour y semer courageusement plus de justice, plus de paix, plus d'union et plus d'amour. Ces valeurs spirituelles qui manquent tant à notre monde d'aujourd'hui.

Et qui, je vous le demande, nous apportera la Lumière sinon Celui qui nous crie : « *Je suis la Lumière du Monde !* » (Jean 8 12) Et qui nous confortera pour nous aider et travailler au rayonnement de cet amour qui fait la grandeur d'un homme et favorise l'union dans la famille, dans la cité pour le bonheur des peuples et des nations sinon Celui qui nous crie : « *Je suis venu apporter le feu sur la terre* » (Luc 12 49). Ce feu de l'amour qui seul peut réchauffer et enthousiasmer le cœur des pauvres hommes que nous sommes.

Que le Christ que nous allons recevoir dans cette Eucharistie nous donne en abondance son aide pour nous mener vaillamment sur le chemin de la vie !

Ensemble allons de l'avant *per vitam aeternam !*

Amen.

**07.10.2001 Sant-Géniès-di-Mourgo - Oumelio.**

**En l'ounour di dos Coupo de  
l'amista Prouvènço-Catalougno**

« *S'avias de fe coume*

*Un gran de ravello. »*

*Lu 1 7 5-10*

Fraire Crestian,

Ami Felibre e Gardian,

La Fe n'es-ti pas ço que manco lou mai au-jour-d'uei coume aièr is ome desvaria pèr li chapladis e lou malastre que vènon nous matrassa d'en-pertout dins lou mounde ?

Au tèms de Jèsu, si disciple maucoura de vèire tant de souffrènço, d'escandale e de marridarié ié demandèron : « *Aumènto en nautre la fe !* » E Jèsu de respondre : « *S'avias de fe coume un gran de ravello, dirias à-n-aquel amourié : Derrabo-te, e vai te planta dins la mar ; e vous óubeirié.* »

De que se pòu dire d'uno grano de ravello ? De tout segur, qu'es uno menudaio de pas grand causo. Jèsu noun poudié chausi quaucarèn de plus pichoun. Pamens, pichoto que pichoto, la fe es mai que mai necite à l'ome pèr coumpli de gràndi causo coume (segound l'image pouèti de l'evangèli) de coumanda à-n-un aubre : « *Derrabo-te e vai te planta dins la mar ; e vous óubeirié.* » Res n'es impoussible à l'ome que crèi e subre-tout « *Rèn n'es impoussible à Diéu* » emai à l'ome que mes en Diéu sa fe.

Ansin l'istòri nous ensigno que li gràndi causo qu'an ajuda lis ome à s'enaussa en-dessus d'éli-meme e ensouleia l'umanita fuguèron coungreïado pèr d'ome de fe.

**07.10.2001 Saint-Géniès-des-Mourgues - Homélie**  
**En l'honneur des deux Coupes de**  
**l'amitié Provence-Catalogne**

*« Si vous aviez la foi comme  
Un grain de ravenelle*

*Luc 17 5-10 »*

Frères Chrétiens

Amis célibataires et gardians

La Foi n'est-elle pas ce qui manque le plus aujourd'hui comme hier aux hommes bouleversés par les carnages et les malheurs qui viennent nous maltraiter de partout dans le monde ?

Au temps de Jésus, ses disciples découragés de voir tant de souffrance, de scandales et de méchanceté lui demandèrent : - *« Augmente en nous la foi ! »*. Et Jésus de répondre : *« Si vous aviez la foi comme un grain de ravenelle, vous diriez à ce mûrier : Arrache-toi, et va te planter dans la mer ; et il vous aurait obéi. »*

Que peut-on dire d'une graine de ravenelle ? Il est certain que c'est une petite chose de pas grand-chose. Jésus ne pouvait pas choisir quelque chose de plus petit. Pourtant petite que petite, la foi est plus que plus nécessaire à l'homme pour accomplir de grandes choses comme (selon l'image poétique de l'évangile) de commander à un arbre : *« -Arrache-toi et va te planter dans la mer ; et il vous aurait obéi. »* Rien n'est impossible à l'homme qui croit et surtout *« Rien n'est impossible à Dieu »* et ; de même à l'homme qui met sa foi en Dieu.

Ainsi l'histoire nous enseigne que les grandes choses qui ont aidé les hommes à s'élever au-dessus d'eux-mêmes et ensoleiller l'humanité furent engendrées par des hommes de foi.



Es ansin que lis aposto e li disciple dóu Crist tremudèron pau-à-pau, pèr sa fe, l'ème e lou biais de viéure dins l'empèri rouman. Tout parié, à l'Age-Mejan, « lou poverello » Francés d'Assise ; en causo de sa fe estrementiguè la soucieta de soun tèms e reviéudè la Glèiso dins l'esperit de l'Evangèli. E encaro, Vincent de Pau, tout trevira pèr la misèri dóu paure pople dins lou reiaume de França, espóussè l'inchaiènço di riche e di gouvernaire pèr que li malurous siegon secouregu e li paure respeta e trata emé justico. N'en finirian pas de ramenta tout ço que fuguè coumpli ; tout-aulong de l'istòri, au service dis ome e de l'umanita pèr la fe e l'afougamen di cresènt.

Es la memo fe qu'empuravo nòsti grand davancié Balaguer e Mistral quand s'aubourèron pèr reviéuda l'amo de soun pople, de noste pople.

Aquelo amo pastado'mé la lumiero de Diéu e di vertu evangelico. Amo fièro de sa cresènço e parieramen umblo dins lou service de l'ome e de sa fe : « *Sigues umble emé lis umble e mai fièr que li fièr,* » disié lou Mèstre de Maiano. Car lou fau bèn afourti, se pòu pas crèire en Diéu sèns crèire en l'Ome, estènt que pèr nous-àutre crestian, uno memo fe nous ligo en meme tèms à Diéu e tambèn is ome, qu'es dins l'ome, en Jèsu, lou Crist, que Diéu a vougu prendre car. « *Et verbum caro factum est,* » cantan dins noste Credo. Ço que vòu dire que se pòu pas faire lou rescontre de Diéu en leissant de caire l'ome, encaro mens en mespresant l'ome.

Es-ti uno counfusioun vougudo entre la paraulo de Diéu e lou parla dis ome vo bèn l'afourtimen de sa fe crestiano, la crido de Frederi Mistral pèr lou cinquantenàri dóu Felibrige ?

C'est ainsi que les apôtres et les disciples du Christ changèrent peu à peu, par leur foi, l'esprit et la façon de voir dans l'empire romain. Également, au Moyen-Âge, « le poverello » François d'Assise : à cause, de sa foi secoua la société de son époque et ranima l'Église dans l'esprit de l'Évangile. Et encore, Vincent de Paul, tout bouleversé par la misère du pauvre peuple dans le royaume de France, secoua l'insouciance des riches et des gouverneurs afin que les malheureux soient secourus et les pauvres respectés et traités avec justice. Nous n'en finirions pas de rappeler tout ce qui fut accompli tout au long de l'histoire, au service des hommes et de l'humanité par la foi et l'enthousiasme des croyants.

C'est la même foi qui incita nos grands devanciers Balaguer et Mistral quand ils s'élevèrent pour raviver l'âme de leur peuple, de notre peuple.

Cette âme pétrie avec la lumière de Dieu et des vertus évangéliques. Âme fière de sa croyance et pareillement humble dans le service de l'homme et de sa foi : *Soyez humble avec les humbles et plus fier que les fiers*, disait le maître de Maillane. Car il faut bien l'affirmer, on ne peut pas croire en Dieu sans croire en l'Homme, vu que pour nous autres chrétiens, une même foi nous lie en même temps aux hommes, car c'est dans l'homme, en Jésus, le Christ, que Dieu a voulu prendre car « *Et la parole s'est faite chair,* » chantons-nous dans notre Credo. Ce qui veut dire qu'on ne peut pas faire la rencontre de Dieu en laissant de côté l'homme, encore moins en méprisant l'homme.

Est-ce une confusion voulue entre la parole de Dieu et le parler des hommes ou bien l'affirmation de sa foi chrétienne, le cri de Frédéric Mistral pour le cinquantenaire du Félibrige ?

*« Mai li maudi  
Que renègon lou Verbe  
Que la terro se duerbe  
Pèr lis aprefoundi. »*

Quau lou saup ?

Que que siegon li desfèci, li desenlusimen crudèu, li fauto e li mancamen d'un ome, soun, en fin-finalo, pau de causo davans lou soulide de sa fe. Es bèn ço que ressourtis de la preguiero de Mistral à Nosto-Damo de Mount-Serrat, lou jour de mai de 1868, quand li troubaire catalan e prouvençau ié mountèron en roumavage :

O Vierge dóu Moun-Serrat...

*« À la cimo de ma vido  
À la fin de moun jouvènt,  
Emboumi d'aquel eslùci  
Que lou mounde pòu jita,  
Au moumen que m'acoumpagnon  
Prouvençau e Catalan,*

*Mais les maudits  
Qui renient la Parole  
Que la terre s'ouvre  
Pour les engloutir. »*

Qui le sait ?

Quels que soient les ennuis, les cruelles désillusions, les fautes et les manquements d'un homme sont, finalement, peu de choses devant la solidité de sa foi. C'est bien ce qui ressort de la prière de Mistral à Notre-Dame de Mont-Serrat, le jour de mai 1868, quand les poètes catalans et provençaux y montèrent en pèlerinage :

Ô vierge de Montserrat...

*« À la cime de ma vie,  
à la fin de ma jeunesse,  
ennuyé de cet éclair  
que le monde peut jeter,  
au moment où m'accompagnent  
Provençaux et Catalans,*

*Siéu vengu dins ta capello  
M'agenouia sus li bard  
E dins moun paure cor d'ome  
Un segren s'es acampa,  
E'no raisso de lagremo  
Me gounflavo d'enterin.*

*Car en fâci de ta glòri,  
E davans ta pureta,  
Recounèisse que ma vido  
Noun es rèn que treboulun,  
E, pecaire ! que moun obro  
N'es que fum escassamen.*

*Adounc, Rèino catalano  
Que trepejes d'eilamount  
Nòsti nèblo, dins l'espâci  
Que me rèsto à passeja,  
Meno-me coume la maire  
Meno soun pichot enfant. »*

*7 de mai de 1868*

*(Lis Isclo d'Or.)*

Au-jour-d'uei, dins la remembranço ufanouso de l'amista de Prouvènço e de Catalougno e di païs d'O, nous revèn à nous-autre, à l'entour de la Coupo e davans lou sant autar de nous counfourta dins li soulidi counvicioun de nòsti davancié, « *quand l'unioun e la fe nous tenien lou calèu !* » comme dis lou pouèto dins « *Calendau.* »

*Je suis venu dans ta chapelle  
m'agenouiller sur les dalles,  
et dans mon pauvre cœur d'homme  
s'est amassée une crainte,  
et une averse de larmes  
me gonflait en même temps.*

*Car en face de ta gloire  
et devant ta pureté,  
je reconnais que ma vie  
n'est rien que trouble,  
et que mon œuvre, hélas !  
n'est qu'un peu de fumée.*

*C'est pourquoi, reine catalane  
qui foule de là-haut  
nos brouillards, dans l'espace  
qu'il me reste à parcourir,  
conduis-moi comme la mère  
conduit son petit enfant. »*

*7 mai 1868*

*(Les Iles d'Or.)*

Aujourd'hui, dans le fameux souvenir de l'amitié de Provence et de Catalogne et des pays d'Oc, il nous revient à nous, autour de la Coupe et devant le saint autel de nous conforter dans les solides convictions de nos prédécesseurs, « *quand la foi et l'union vous tenaient le flambeau !* » comme dit le poète dans « *Calendau.* »

E, dins la seguida dóu sant Evangèli prouclama en aquesto messo : « *S'avias de fe coume un gran de ravello* »...lou paire de nosto Reneissènço que couneissé li Sàntis Escrituro disié : « *la fe fai meravìho e pòu coumpli miracle* ». Afourtis, pièi, dins lou proulogo de « Nerto »

*« Crèire coundus à la vitòri,  
Douta, vaqui l'endourmitòri. »*

Dins la recouneissènço de tout ço que devèn à nòsti primadié de Catalougno e de Prouvènço, avèn de reviéuda la douno de la fe. Alor suppliquen Diéu de nous faire crèisse dins aquelo fe au service de la Verita e de la Bèuta pèr l'ennobliment de l'ome. Car Verita, Bèuta, Liberta, Amour soun li noumbróusi fàci que trelusisson sus l'eterna carage de Diéu.

Coupo santo, enaurado pèr lou sang dóu Crist sus l'atar dóu Calvèri e dóu Mounde,

*« Vuejo-nous lis esperanço  
E li raive dóu jouvènt  
Dóu passat la remembranço  
E la fe dins l'an que vèn.*

*Vuejo-nous la couneissènço  
Dóu Verai emai dóu Bèu  
E lis àuti jouïssènço  
Que se trufon dóu toumbèu. »*

Et, par la suite du saint Évangile proclamé dans cette messe :  
« *Si vous aviez la foi comme un grain de ravenelle* »... le père de  
notre renaissance qui connaissait les saintes Écritures disait : « *la foi  
fait des merveilles et peut accomplir des miracles* ». Il affirme  
ensuite, dans le prologue de « Nerto »

*« Croire conduit à la victoire.  
Douter, voilà le narcotique. »*

Dans la reconnaissance de tout ce que nous devons à nos  
« *primadiés* » de Catalogne et de Provence, nous devons raviver le  
don de la foi. Alors supplions Dieu de nous faire croître dans cette  
foi au service de la Vérité et de la Beauté pour l'ennoblissement de  
l'homme. Car Vérité, Beauté, Liberté, Amour sont les nombreuses  
faces qui resplendent sur l'éternel visage de Dieu.

Coupe sainte, exaltée par le sang du Christ sur l'autel du  
Calvaire et du Monde,

*« Verse-nous les espérances  
Et les rêves de la jeunesse  
Le souvenir du passé  
Et la foi dans l'an qui vient.*

*Verse-nous la connaissance  
Du Vrai comme du Beau  
Et les hautes jouissances  
Qui se rient de la tombe. »*



Car cresèn, nautre, ço qu'afourtis en seguido dóu Crist lou  
pouèto de *Mirèio* :

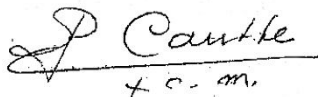
« *E lou grand mot que l'ome óublido,  
Lou veici, la mort es la vido !* »  
(*Mirèio cant X*)

« *À Tu, Segnour, à Tu revèngue  
Touto lausènjo ! à nautre avèngue  
De te vèire sèns fin tout lusènt e verai !* »  
(*Mirèio cant XI*)

Amen.

Sant Geniès di Mourgo  
7 d'Òtobre 2001

Pèire CAUSSE  
Prèire de la Missioun  
Felibre Majourau.

  
Pèire Causse  
+ c. m.

Car nous croyons, nous, ce qu'affirme à la suite du Christ le poète de Mireille :

« Et le grand mot que l'homme oublie,  
Le voici, la mort c'est la vie. »

« (Mireille chant X)

« A toi, Seigneur, à toi revienne  
Toute louange ! À nous adviene  
De te voir à jamais dans ta splendeur entière et ta réalité ! »

(Mireille chant XI)

Amen



25.05.2000 Membre d'honneur de la Confrérie des Saintes Maries

## 12.09.2004 Maiano - Oumeliò

...Veramen d'entèdre acò d'aqui semblarié que nous sian esmara dins un mounde qu'es plus lou nostre. Subre-tout quand se vèi, coume à l'ouro d'aro, tant d'ome s'encagna pèr desclapa ço que i'a de pu vergougous dins la vido dis autre pèr li rabeissa e li debaussa. E parlen pas di fanati e àutri destimbourla que la venjanço e la cainarié li buton à escoutela li pàuri gènt sènso defènso. De mai, alor que se parlo tant de moundialisacioun, que li gràndi descuberto unificon li pople e li nacioun, alor que tóuti devenon mai que jamai soulidàri e dependèn lis un dis autre ; dins lou meme tèms lis ome n'an jamai resenti tant d'insegureta à li faire tremoula dins lis ànci.

Ansin lis ome e li pople li pu feble soun leissa de caire e li paure marginalisa.

Enfin, pèr tout dire, l'Ome n'es plus respeta dins si dre li plus elementàri. Adounc avèn aqui la provo qu'es pas tant la fe en Diéu nimai la proumoucioun de l'Ome, subre-tout di pu feble e di paure que moutivon e pounchounon lis ome, es pulèu lou proufié, la douminacioun de l'argènt, l'ambicioun d'èstre lou plus fort...

Vaqui ço que fai marcha lou mounde. Tant plus mau que li pàuri gènt rèston darrié e que se tirasson e se rebalon, pecaire ! coume podon, sènso que degun lis ajude. « *À iéu lou gran, à tu la paio !* » acò es, ailas ! toujours vrai.

Veramen, me dirés, emé tout eiçò sian bèn liuen de l'Evangèli de ço que Diéu vòu pèr lou mounde. Pamens se fau bèn coumprendre ; s'agis pas de coundana lou mounde e la teinico, encaro mens la sciènci qu'adus lou prougrès de l'ome, mai la teinico e la sciènci valon ço que valon lis ome. O li podon ajuda e enaura, o li podon matrassa e tira. Autambèn, e l'afourtiren jamai

## 12.09.2004 Maillane - Homélie

... Vraiment d'entendre cela, il semblerait que nous nous sommes égarés dans un monde qui n'est plus le nôtre. Surtout lorsque l'on voit, comme en ce moment, tant d'hommes s'acharner à exhumer ce qu'il y a de plus honteux dans la vie des autres pour les rabaisser et les renverser. Et ne parlons pas des fanatiques et autres détraqués que la vengeance et la méchanceté poussent à poignarder les pauvres gens sans défense. En plus, alors que l'on parle tant de mondialisation, que les grandes découvertes unifient les peuples et les nations, alors que tous deviennent plus que jamais solidaires et dépendants les uns des autres, dans le même temps les hommes n'ont jamais ressenti autant d'insécurité au point de les faire trembler d'inquiétude.

Ainsi les hommes et les peuples les plus faibles sont laissés de côté et les pauvres marginalisés.

Enfin, pour tout dire, l'Homme n'est plus respecté dans ses droits les plus élémentaires. Alors nous avons ici la preuve que ce n'est pas tant la foi en Dieu ni même la promotion de l'Homme, surtout des plus faibles et des pauvres, qui motivent et aiguillonnent les hommes, c'est plutôt le profit, la domination de l'argent, l'ambition d'être le plus fort...

Voilà ce qui fait marcher le monde. À tel point que les pauvres gens restent derrière et se traînent et s'entraînent, les pauvres ! comme ils peuvent, sans que personne ne les aide. « *À moi le grain, à toi la paille !* » cela est, hélas ! toujours vrai.

Vraiment, me direz-vous, avec tout ceci nous sommes bien loin de l'Évangile de ce que Dieu veut pour le monde. Pourtant il faut bien comprendre ; il ne s'agit pas de condamner le monde et sa technique, encore moins la science qui apporte le progrès de l'homme, mais la technique et la science valent ce que valent les hommes. Oui nous pouvons les aider et les exalter, ou bien nous pouvons les maltraiter et les expulser. C'est pourquoi, et nous ne l'affirmerons jamais

proun, lis ome valon pèr dessus tout ço que vau soun cor. E nous vaqui tourna à la verita de l'Evangèli que nous counvido à countempla jusqu'ounte pòu ana lou cor de noste Diéu, pèr fin que nàutri, crestian, siguen atenciouna subre-que-tout à ço que vivon lis ome. Car, n'aguen pas crento de lou dire : lou Crestianisme n'es pas uno religion coume lis autro. Es autant la religion qu'ounouro Diéu que la religion qu'ounouro l'ome, estènt que se pòu pas faire lou rescountre de Diéu e l'adoura en leissant de caire lis ome, encaro mens en li mespresant, subre-tout li pichot, lis anequeli, li paure que soun matrassa pèr la vido. Un crestian noun pòu regarda em'indiferènci l'injustiço, la misèri e lou malastre dis ome ; tout lou countràri. Avèn, nous-autre, de reviscoula e d'ajuda aquéli qu'an li man que tremoulon e li cambo que trantaion, avèn d'aplani li draio pèr que li maca de la vido poscon encaro camina sènso trop s'embrounca.

Es vertadieramen aquelo Fe en Diéu e dins l'Ome qu'empurè la vido e l'obro dóu grand maianen. Que siegue dins si pouèmo, coume dins si dicho o sa courrespondènci, tóuti sis escri, nous aduson la provo qu'èro, éu, lou pouèto de nosto Respelido, un ome de fe e un ome de cor. Ansin quand prouclamo sus li bouco di Sànti Mariò, dins lou cant desen de *Mirèio* :

« Urous adounc quau pren li peno,  
 E quau en bèn fasènt s'abeno ;  
 E quau plouro en vesènt ploura lis autre ; e quau  
 Trais lou mantèu de sis espalo  
 Sus la pauriho nuso e palo ;  
 E quau'mé l'umple se rebalo  
 E pèr l'afrejouli fai lampa soun fougau ! »

assez, les hommes valent par-dessus tout ce que vaut leur cœur. Et nous voilà revenus à la vérité de l'Évangile qui nous invite à contempler jusqu'où peut aller le cœur de notre Dieu, afin que nous, chrétiens, soyons attentifs surtout à ce que vivent les hommes. Car, n'ayons pas peur de le dire : le christianisme n'est pas une religion comme les autres. C'est tout autant la religion qui honore Dieu que la religion qui honore l'homme, puisqu'on ne peut pas se faire la rencontre de Dieu et l'adorer en laissant de côté les hommes, encore moins les méprisés, surtout les petits, les sous-alimentés, les pauvres qui sont harassés par la vie. Un chrétien ne peut regarder avec indifférence l'injustice, la misère ou le malheur des hommes, tout le contraire. Nous avons, nous autres, à ragailardir et aider ceux qui ont les mains qui tremblent et les jambes qui flageolent, nous devons aplanir les sentiers pour que les meurtris de la vie puissent encore cheminer sans trop trébucher.

C'est véritablement cette foi en Dieu et dans l'Homme qui stimule la vie et l'œuvre du grand maillanais. Que ce soit dans ses poèmes, comme dans ses déclarations ou sa correspondance, tous ses écrits nous donnent la preuve qu'il était, lui, le poète de notre Renaissance, un homme de foi et un homme de cœur. Ainsi quand il proclame par la bouche des saintes Maries, dans le dixième chant de *Mireille* :

*« Heureux donc qui prend les peines  
Et qui en faisant le bien s'épuise ;  
Et qui pleure, en voyant pleurer les autres ; et qui  
Jette le manteau de ses épaules  
Sur la pauvreté nue et pâle ;  
Et qui avec l'humble s'abaisse  
Et pour celui qui a froid fait briller son foyer ! »*

Bèuta de la poèsio de tout segur, mai subre-tout pouèsio nourrido de la sabo evangelico irrigado de longo pèr lis aigo reviscoulanto de la Fe. E dins un mounde que renegavo la Fe e li valour que fan la grandour de l'ome e la bèuta de la vido ; a-n-aquéli sacrejaire, « *cago-nis di raço que dóu cèu sin voulien debaussa Diéu* » (Lou Parangoun) e que cridavon : « *Taulo raso ! Escrachen lou passat quint que siegue ! L'ome es diéu, i'a plus res qu'au-jour-d'uei noun ié vegue !* » (Lou Roucas de Sisife), Éu, lou pouèto crestian n'avié pas crento d'afourti que « *l'amo ilumino la matèri* » (Calendau, cant VIII). E de douna à Calendau sus li bouco d'Esterello aquéu counsèu que flairo bon lou Sant evangèli :

« *Rustico dounc, se vos counquerre*

*la forço, e tèn ta visto en aut, se vos mounta !* » (cant IX).

Vaqui ! À la civilisacioun de noste tèms marcado pèr l'inteligènci de la sciènci e de la teinico –e devèn n'èstre fièr- avèn de i'adurre nosto pèiro pèr ajuda lis ome. Mai poudren lis ajuda vertadieramen que se fasèn plaço à la civilisacioun de l'amour foundado sus la souldarita, la justico, la pas e la liberta. Civilisacioun foundado sus lou cor de Diéu e apielado sus lou Crist.

De tout segur avèn aqui un pres-fa di grèu ! Mai garden fisança ! S'agis pas d'encimela lou Roucas de Sisife, s'agis d'agué la fe. Coume l'escrivé Mistral : « *Tout finis pèr arriba, i'a que de crèire.* » (À Valèri Bernard, 28 de desèmbe 1902).

Aro, au moumen de celebra la santo messo, apoundrai pèr nàutri, felibre, crestian : De verai, tout finis pèr arriba, i'a que de crèire...e de Prega.

Amen

Beauté de la poésie c'est certain, mais surtout poésie nourrie de la sève évangélique irriguée toujours par les eaux vivifiantes de la Foi. Et dans un monde qui reniait la foi et les valeurs qui font la grandeur de l'homme et la beauté de la vie ; à ces blasphémateurs, « *derniers nés des races qui, du ciel sans nuages, voulaient renverser Dieu* » (Lou Paragoun) et qui criaient : « *Table rase ! Ecrasons le passé quel qu'il soit ! L'homme est Dieu, il n'y a plus rien qui aujourd'hui ne vienne de lui.* » (Lou Roucas de Sisife), lui, le poète chrétien n'avait pas peur d'affirmer que « *l'âme illumine la matière* » (Calendau, Chant VIII). Et de donner à Calendau de la bouche d'Esterello ce conseil qui fleure bon le saint Evangile :

« *Peine-toi donc, si tu veux conquérir  
la force, et tiens en haut ta vue, si tu veux monter.* » (chant IX).

Voilà ! À la civilisation de notre temps marquée par l'intelligence de la science et de la technique –et nous devons en être fier– nous avons à y ajouter notre pierre pour aider les hommes. Mais nous ne pourrons véritablement les aider que si nous faisons place à la civilisation de l'amour fondée sur la solidarité, la justice, la paix et la liberté. Civilisation fondée sur le cœur de Dieu et soutenue par le Christ.

Bien sûr nous avons là un travail difficile. Mais gardons confiance ! il ne s'agit pas de hisser le rocher de Sisyphe, il s'agit d'avoir la foi. Comme l'écrivait Mistral : « *Tout finit par arriver, il n'y a qu'à croire.* » (A Valèri Bernard, 28 décembre 1902).

Maintenant, au moment de célébrer la sainte messe, j'ajouterai pour nous, félibres, chrétiens : c'est vrai, tout finit par arriver, il n'y a qu'à croire... et Prier. Amen



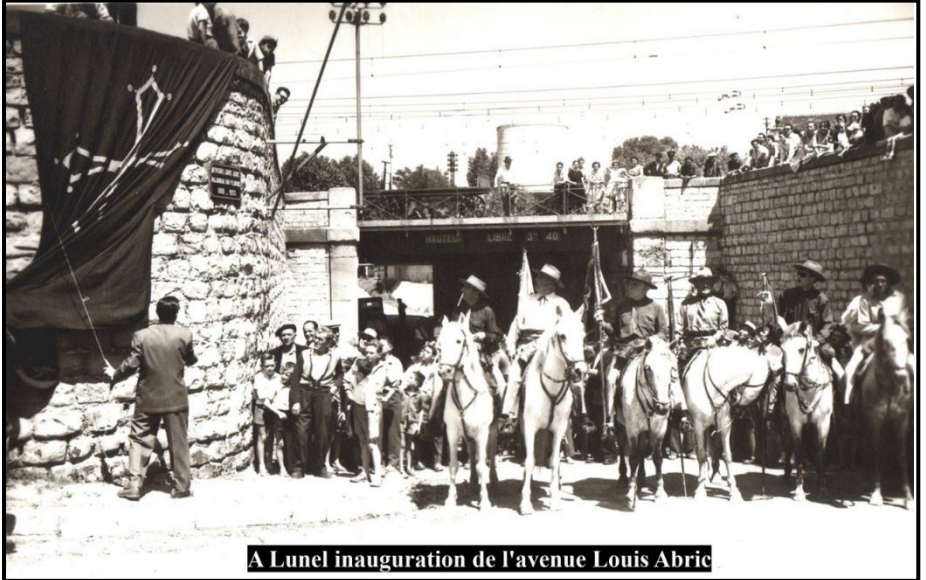


A Lunel Viel : Chorale "O belli Santo  
Yves Dumas Pierre Causse  
Chef de chorale Charles Mauras



*Charles Mauras*

### III : LES DISCOURS



**08.07.1956 Lunel - Discours**  
**Pèr l'inaguracioun de l'Avengudo Louvis Abric**

Moussu lou Conse,  
Segne Majourau,  
Gardian – Felibre  
Gènt de Lunèu e de la Vidourlenco,

Se quauqu'un vuei dèu èstre bèn espanta dins lis Aliscamp de Diéu, es noste regreta pouèto lou majourau Louis Abric.

Baia soun noum à-n'uno carriero de nosto ciéuta pescaluno, acò seguramen, n'èro pas dins soun idèio ! Pamens es uno toco qu'avèn vougu coumpli. Se devié, o se devié que la vilo de Lunèu, sa colo felibrengo, sas tieras de pres-fachié, sous travaïadous tan bèn canta pèr el, se remembrèsson soun pouèto.

Tambèn, es-ti, au noum de tóuti, que iéu l'enfant dóu País vole dire eici à Louvis Abric l'oumenage esmougu de nòsti cor.

L'ome :

Nautre que l'avèn couneigu, nous sèmblo lou vèire encaro, el, lou boulangié dóu grand camin, dins sa glourièto pastado d'intelligènci, de bounta, de sagesso.

Es aqui que nasquè en 1886.

Es aqui qu'a viscu e pantaia e mantegu

La lengo e li tradicioun.

D'aqui beilejè de 1920 à 1939 l'Escolo dóu Vidourle que n'en fuguè un de si foundadou.

Redatour dóu journau felibren, l'Écho du Vidourle de 1919 à 1939, l'avèn vist souvènti-fes dins lou silènci e la calamo de la niò, o de jour entre dous renjamen de braso apoundre un article,

**08.07.1956 Lunel -Discours du R.P. Pierre Causse  
lors de l'inauguration de l'Avenue Louis Abric**

Monsieur Le Maire,  
Messieurs Les Majoraux, \_  
Gardians - Félibres,  
Gens de Lunel et du Pays vidourlais,

Si quelqu'un aujourd'hui doit être bien stupéfait dans les Champs Élysées de Dieu, c'est notre regretté poète le majoral Louis Abric.

Donner son nom à une rue de notre cité pescalune, ce n'était certainement pas dans son idée ! Pourtant c'est une œuvre que nous avons voulu accomplir. Il fallait, oui il fallait que la ville de Lunel, son groupe félibréen, ses équipes de tâcherons, ses travailleurs si bien chantés par lui, se rappellent leur poète.

Aussi est-ce au nom de tous, que moi, l'enfant du Pays, je veux dire ici à Louis Abric l'hommage ému de nos cœurs.

L'homme :

Pour nous qui l'avons connu, il nous semble le voir encore, lui, le boulanger du grand chemin, dans son fournil, blanc de farine, la chemise aux manches retroussées, et le visage souriant pétri d'intelligence, de bonté et de sagesse.

C'est ici qu'il naquit en 1866.

C'est ici qu'il a vécu et rêvé, et maintenu la langue et les traditions.

D'ici il dirigea de 1920 à 1939 L'Escolo dóu Vidourle dont il fut un des fondateurs.

Rédacteur du journal félibréen, L'Écho du Vidourle, de 1919 à 1939, nous l'avons vu bien souvent dans le silence paisible de la nuit, ou le jour entre deux fournées, ajouter un article,

grifouneja si courreicioun. Diéu saup lou travai escur e grèu qu'en foro de soun pres-fa de fournié, coumpliguè Louvis Abric.

Lou Pouèto :

Es aqui tambèn qu'au mitan di belugo e di petarello s'envoulavon li rimo e li cansoun.

D'efèt, pèr la Vidourlenco, Abric es e demourara lou pouèto qu'entre pasta e couire trovavo tèms pèr escrincela de pouèsio autant fino, autant agradivo que soun pan.

Cantaire dóu Vidourle, de Lunèu e de nòsti tradicioun coume l'aigo de noste riéu, si cansoun cascaïavon de bouco en bouco, si conte e si pouèmo coume li bièu courissien de fèsto en fèsto pèr plaço et pèr carriero.

Se n'i'a que rebalon sa vido, n'i'a d'àutre que la pantaïon. Abric, liuen de rebala la siéuno noun soulamen la pantaïè mai la cantè. E que dise la siéuno ? La nosto vido ; car li lauraire, li meïssounié (vendemiaire), li presfachié, li pastre e li gardian retrobon espremi dins si vers ço que sentisson boulega à l'escur dins soun amo.

Emé li travaïadou dóu Païs, Abric a canta, Abric a ploura, Abric a prega ! L'amo de nosto Vidourlenco èro passado dins la siéuno, tant qu'èro devengu pèr nautre coume uno incarnacioun vivènto dóu terraire.

L'ausisse encaro, la vèio de Nouvè 1943, davans lou fiò de gavel que petarradavo dins lou four. Sounjant à nòsti presounié retengu en Alemagno, me disié soun plagnun :

*« Li presounié dins si barraco  
saran mai triste aquesto niue  
soun cor ié fara tico-taco  
e de plour bagnaran sis uei...*

griffonner ses corrections, Dieu sait la lourde et obscure tâche qu'en dehors de son travail de boulanger accomplit Louis Abric.

Le poète:

C'est là aussi qu'au milieu des étincelles pétillantes s'envolaient les rimes et les chansons.

En effet, pour le peuple vidourlais, Abric est et restera le poète qui, tout en pétrissant et cuisant, trouvait le temps de ciseler des poésies aussi fines et aussi agréables que son pain.

Chantre du Vidourle, de Lunel et de nos traditions, comme l'eau de notre fleuve, ses chansons tintaient joyeusement de bouche en bouche, ses contes et ses poèmes comme les taureaux, couraient de fête en fête sur les places et dans les rues.

S'il y en a qui traînent leur vie, il y en a d'autres qui la rêvent.

Abric, loin de traîner la sienne, sut la rêver et la chanter. Que dis-je, la sienne ? La nôtre, car les laboureurs, les moissonneurs, les vendangeurs, les tâcherons, les bergers et les gardians retrouvent dans ses vers ce qu'ils sentent remuer au plus profond de leur âme.

Avec les travailleurs du Pays, Abric a chanté, Abric a pleuré, Abric a prié ! L'âme de notre Vidourlenque était passée dans la sienne, si bien qu'il était devenu pour nous la vivante incarnation du terroir.

Je l'entends encore, la veille de Noël 1943, devant le feu de sarments qui pétillaient dans le four. Songeant à nos prisonniers retenus en Allemagne, il me disait sa plainte :

*« Les prisonniers dans leur, baraquements.  
seront plus tristes cette nuit  
leur cœur battra plus fort  
et les larmes mouilleront leurs yeux.*

*Car la grand fèsto de famiho,  
la santo fèsto de la Pas,  
pèr éli, foro sa patriò,  
sara sèns joio e sens soulas. »*

De vers simple coume aquéli, de vers tant famihié sèmblo que lou premié vengu de nautre, aurié pouscu quâsi li gaubeja. De quant se n'en manco ? De rên ; d'un brigoun mai de lus au cor, d'un pau mai de biais pèr maneja li mot de cade jour ; subretout falié pèr lis escriéure l'amour vertadié dis ome de soun terraire qu'au bèu soulèu de Diéu coungreio la pouèsio e si farfantello.

Es-ti pas si fraire e soun terraire que vesié e defendié amount sus li raro de Franço quouro emé li sôdat de 14-18 fasié bàrri de car ?

*« Miejour ama, Miejour ! Di saunóusi trencado  
Mounte dempièi tres an fasèn bàrri de car,  
Vers toun soulèu, vers toun cèu clar  
Lou vèspre, quant de fes an fugi mi pensado ?*

*Quant de fes dins l'ampour dis ouro tourmentalo  
Mis iue se soun vira vers tu, gounfle de plour,  
Quouro à la fenido dóu jour  
Soulet fasiéu clanti nosto lengo meiralo,*

.....

*« Miejour, pos auboura la tèssto e dire i laire,  
En ié moustrant li cros ounte dormon ti fiéu :  
N'es-ti pas pèr Franço o catiéu !  
Que se soun fa tuia coume tant de si fraire !*

*Car la grande fête de famille  
la sainte fête de la Paix  
pour eux, hors de leur patrie,  
sera sans joie et sans réconfort. »*

Des vers simples comme ceux-là, des vers aussi familiers, il semble que n'importe qui d'entre nous aurait pu tout aussi bien les tourner. Qu'y manque-t-il ? Un rien ; un peu plus de lumière au cœur, un peu plus d'habileté pour manier les mots de chaque jour ; il fallait surtout pour les écrire l'amour véritable des hommes et de leur terroir qui au beau soleil de Dieu fait naître la poésie et les éblouissements.

N'est-ce pas ses frères et son terroir qu'il voyait et défendait là-haut sur les frontières de France, quand avec les soldats de 14-18 il faisait un rempart de son corps ?

*« Midi aimé, Midi ! Des sanglantes tranchées  
Où depuis trois ans faisant rempart de mon corps  
Vers ton soleil, vers ton ciel clair  
Le soir, que de fois se sont enfuies mes pensées ?*

*Que de fois dans l'infini des heures de tourmente  
Mes yeux se sont tournés vers toi, gonflés de larmes.  
Quand à la fin du jour  
Tout seul je faisais retentir notre langue maternelle ?*

.....  
*Midi tu peux relever la tête et dire aux larrons  
En leur montrant les tombes où dorment tes fils :  
N'est-ce pas pour la France, Oh maudits !  
Qu'ils se sont fait tuer comme tant de leurs frères !*



*Te gardo ma fisanço e te douno ma vido...  
Fague Diéu que revèngue encaro toun soulèu  
E me veiras oubra peréu  
Pèr ta glòri, Miejour, e pèr ta Respelido. »*  
(Abriéu 1917)

Vaqui dounc lou secrèt de la simpatìo unanimo qu'enmantello Louis Abric. Nous fai parteja si sentimen e li mot que li dison soun aquéli de nòsti joio, de nòsti rire, de nòsti peno, de nòsti terrou, de nòsti lagremo.

Es pèr acò, Abric, que noste pople s'apielavo à vòsti vers ; zounzounejavon vòsti cansoun e vòsti plagnun.

Lou misti :

Pèr aquéli qu'an vist noste bèu majourau dóu deforo, couifa de soun valergue negre, Abric poudié sembla, coume soun ami Baissat, un amusaire, un pantaiiare perpetuau, un gavelaire de rai de soulèu, un pescaire de luno que negavo dins l'aigo bluio de si raive l'amarun de la vido. Mai pèr aquéli qu'an viscu à soun coustat, qu'an mira soun amo dins la siéuno, Abric èro subre-tout un misti e un vertadié. Es pèr acò qu'èro tant simple, pèr acò que mau-grat lis entravadis pareissié toujours countènt.

D'efèt lou misti en liogo de s'apiela sus lou Tèms s'apielo sus l'Eternita. En liogo de se leissa engana pèr li farfantello de la car, seguis de longo la draio de l'Esperit. Enfin, en liogo de basti sus l'Ome e sa messorgo, bouto sa fisanço en Diéu qu'es vertadié Mantenèire. Es aqui qu'Abric trouvè la segureta e lou bèn-èstre.

Lou bèn-èstre ? Cadun a lou siéu, à soun image ! E lou siéu, Abric vouguè lou parteja entre si counciétadan. Tambèn l'avèn vist toujours preste à baia counsèu, sèmpe lèst à renja lis afaire de tóuti ; pertout semenaire dóu bon gran de la carita, pèr lou bounur di

*Je te garde ma confiance et te donne ma vie...  
Que Dieu me fasse revoir encore ton soleil  
Et tu me verras œuvrer encore  
Pour ta gloire Midi et pour ta Renaissance. »  
(Avril 1917)*

Voici donc le secret de la sympathie unanime qui enveloppe Louis Abric. Il nous fait partager ses sentiments, et les mots qui les expriment sont ceux de nos joies, de nos rires, de nos peines, de nos terreurs, de nos larmes.

C'est pour cela, Abric, que notre peuple s'abreuvait à vos vers en fredonnant vos chansons et vos plaintes.

Le mystique :

Pour ceux qui ont vu notre beau majoral coiffé de son large chapeau noir, Abric pouvait ressembler, comme son ami Baissat, à un amuseur, un rêveur perpétuel, un javeleur de rayons de soleil, un pêcheur de lune qui noyait dans l'eau bleue des rêves l'amertume de sa vie. Mais pour ceux qui ont vécu à son côté, dont l'âme s'est mirée dans la sienne, Abric était surtout un mystique et un vrai. C'est pour cela qu'il était si simple, pour cela que, malgré les difficultés de la vie, il paraissait toujours heureux.

En effet le mystique, au lieu de s'appuyer sur le Temps, s'appuie sur l'Éternité. Au lieu de se laisser séduire par les illusions de chair, il suit sans cesse le chemin de l'Esprit. Enfin, au lieu de bâtir sur l'homme et son mensonge, il met sa confiance en Dieu qui est le véritable Mainteneur. C'est en lui qu'Abric trouva sécurité et bien-être.

Le bien-être ? Chacun a le sien à son image ! Et le sien, Abric voulut le partager avec ses concitoyens. Aussi nous l'avons vu toujours prêt à donner un conseil, toujours prêt à arranger les affaires de tous, semant partout le bon grain de sa Charité, pour le bonheur des

famiho e de la ciéuta.

E aro desempièi lou 7 de mars de 1953 n'avèn plus Abric  
permié nautre qu'es parti trop lèu ! Demoro pamens lou meior  
d'èu-meme : soun Esprit. À nautre de lou garda.

Soun Message es bon pèr lis ome de <sup>8</sup> ioi e de deman, coume  
èro bon pèr aquéli d'aièr...

E ço qu'escrivé en 1932, pòu encaro se dire <sup>8</sup> vuei :

*« Noun faguès pas mesprès dóu pantai di pouèto  
Noun faguès pas mesprès di cansoun de jouvènt  
Es emé si cansoun qu'un pople se souvènt  
E qu'uno raço viéu li jour de si proufèto...*

*Es emé li cansoun dis àvi venera*

*Qu'un pople saup respoundre au rampèu de sa lengo  
E qu'aparo –quand fau- si colo, si valengo,  
E qu'a proun d'estrabort pèr li mies apara...*

*Es emé li cansoun que i'an après si viéi*

*Qu'un ome saup bressa lou miserun dis ouro.  
Es emé si refrin qu'un felibre s'aubouro  
Quand deù dire au païs de si rèire : Çai siéi ! »*

Davans l'embriagamen de la matèri e de la mecanico sèns  
amo, secarello di cor, Abric fidèu à l'engèni mieterran e mistralen  
se coungousto dins la pouèsio, lou verai, lou bèu, oubrant ansin au  
Triounfle de l'Esprit.

---

<sup>8</sup> ioi o vuei, Abric emploie volontairement les 2 ; ioi en languedocien, comme l'on dit  
souvent à Lunel, et vuei en provençal

familles et de la Cité.

Et maintenant, depuis le 7 mars 1953, Abric n'est plus parmi nous car il est parti trop tôt ! Il nous reste le meilleur de lui-même : son esprit. À nous de le garder.

Son message est bon pour les hommes d'aujourd'hui et de demain, comme il était bon pour ceux d'hier...

Et ce qu'il écrivait en 1932 peut se répéter aujourd'hui :

*« Ne faites pas fi du rêve des poètes.  
Ne méprisez pas les chansons de la jeunesse.  
C'est avec ses chansons qu'un peuple se souvient  
Et qu'une race vit les jours de ses prophètes.*

*C'est avec les chansons des ancêtres vénérés  
Qu'un peuple sait répondre à l'appel de sa langue.  
Et défend quand il faut ses collines et ses vallons  
Avec suffisamment d'enthousiasme pour les mieux protéger*

*C'est avec les chansons que lui ont apprises ses ancêtres  
Qu'un homme sait bercer la misère des heures.  
C'est avec ses refrains qu'un félibre se dresse  
Quand il doit répondre : « présent au pays de ses aïeux. »*

Dans l'enivrement de la matière et de la mécanique sans âme qui dessèche les cœurs, Abric, fidèle au génie méditerranéen et mistralien, se délecte dans la poésie, le vrai, le beau, œuvrant ainsi pour le triomphe de l'Esprit.

*« Noun faguès pas mesprés dóu pantai di pouèto. »*

E nàutri, lis ome de 1956, davans aquesto lauso que nous remèmbe e sa vido e soun noum, fasènt nostre aquéli vers que fuguèron l'ideau de noste majourau :

*« Vidourle ounte an flouri nòsti raive d'enfant...*

*Tu que siés lou mirau de noste bèu terraire*

*Subre lou ribeirés de ti rode encantaire*

*Nautre que dóu Miejour sian li fièr racejaire*

*Fasènt lou sarramen d'èstre lis aparaire*

*De la lengo di rèire e de tout ço qu'aman ! »*



*« Oppidum d'Ambrussum - Lunel »*

*« Ne faites pas fi du rêve des poètes »*

Quant à nous, hommes de 1956, devant cette plaque qui nous rappelle et sa vie et son nom, faisons nôtres ces vers qui furent l'idéal de notre Majoral :

*« Vidourle où ont fleuri nos rêves d'enfant...*

*Toi qui es le miroir de notre beau terroir.*

*Sur le rivage de tes sites enchanteurs.*

*Nous qui du Midi sommes les fiers rejetons.*

*Nous faisons le serment d'être les défenseurs*

*De la langue de nos aïeux et de tout ce que nous aimons. »*



*« Hommage à André Sauveplane à Lunel »*

10.11.1987

**Cigalo d'Argènt Julius Estève**

Moun Car Cabiscòu, Moussu lou Conse

Bèu felibre e Bèus Ami de la Vidourlenco

Vous assabentarai en rè'n, en vous afourtissènt que lou mes de novèmbre n'es pas un tèms mounte se pòu faire canta li cigalo. Pamens à Lunèu sian dins un rode ounte noun fau s'estouna de rè'n, subretout desempioi que nòstis aujòu s'imaginèron d'ana pesca la luno que se miraiavo dins l'aigo dóu canau. Alor se nòsti rèire s'amusèron à-n-aquelo pesco lunàri, poudèn bè'n nautre, au lindau de l'ivèr ensaja de faire canta uno cigalo.

Lou felibre majourau, Jan Gavot, nous countè un jour qu'un de sis ami, un pau pouèto e Cap de service despartementau dins lis Aup Maritimo ié diguè : « Il faudra que nous fondions une association pour la protection des cigales, » ço que semblavo, alor, uno galejado. Mai li pouèto soun toujours un pau proufèto e souvèntifès vesionàri. D'efèt, sian arriva à-n-un tèms catiéu ounte l'ome destrüssi fai disparèisse, sènso lou vougué, à l'aflat dóu « prougrès » uno à cha uno, de raço de bèsti e de bestiolo de la creacioun. N'en sian pancaro aqui pèr li cigalo mai, es de segur que n'avèn pres lou camin emé tóutis aquéli « insecticide » que de mai en mai empouisounon li terro faturado... e sis entour. Cade estiéu se pòu coustata que lou resson di cant de la bestiolo simbolo de nosto Prouvènço, vai demenissènt... toujours un pau mai.

Acò es triste e grèu e nous dèu pas nous indiferènt, estaca que sian à l'aparamen de tout ço que coustituïs louubre-bèu carage de noste païs, tant proche de la Grèço en quau s'es sèmpè miraia.

10.11.1987

**Cigale d'argent Julius Estève**

Mon cher capiscol, monsieur le Maire,  
Chers félibres et chers amis de la Vidourlenque.

Je ne vous apprendrai rien, en vous affirmant que le mois de novembre n'est pas un temps où l'on peut faire chanter les cigales. Pourtant à Lunel nous sommes dans un endroit où l'on ne peut s'étonner de rien, surtout depuis que nos aïeux s'imaginèrent d'aller pêcher la lune qui se mirait dans l'eau du canal. Alors si nos aïeux s'amuserent à cette pêche lunaire, nous pouvons bien, nous, au seuil de l'hiver, essayer de faire chanter une cigale.

Le félibre majoral Jean Gavot nous raconta un jour qu'un de ses amis, un peu poète et chef de service départemental dans les Alpes Maritimes, lui dit : « *Il faudra que nous fondions une association pour la protection des cigales,* » ce qui semblait alors une plaisanterie. Mais les poètes sont toujours un peu prophètes et souvent visionnaires. En effet nous sommes arrivés à un temps mauvais où l'homme destructeur fait disparaître, sans le vouloir, à la faveur du progrès, une à une, des races de bêtes et de bestioles de la création. Nous n'en sommes pas encore là pour les cigales, mais il est sûr que nous en avons pris le chemin avec tous ces insecticides qui de plus en plus empoisonnent les terres arables... et leurs alentours. Chaque été on peut constater que l'écho des chants de la bestiole, symbole de notre Provence, va en diminuant toujours un peu plus.

Cela est triste et grave et ne doit pas nous laisser indifférents, attachés que nous sommes à la protection de tout ce qui constitue le magnifique « visage » de notre pays si proche de celui de la Grèce en qui il s'est toujours miré.



Justamen, dins l'Antiqueta, li Grè counsacrèron la cigalo à Apouloun, sis aède l'an celebrado, li nòblis Atenian metien uno cigalo d'or dins sa cabeladuro e, partènt d'aquí, dins noste miejour, à l'Age Mejan, li troubadour la pourtèron à la toco, alor que de noste tèms, lou sabès, aquelo cigalo d'or es l'ensigne di majourau dóu Felibrige.

Es aquelo cigalo d'or qu'englouriè li primadié que foundèron emé lou felibre Pau Vezian que n'en fuguè lou proumié cabiscòu, l'Escolo dóu Vidourle -lou 18 de janvié de 1920- li majourau Louvis Abric, Anfos Arnaud e Louvis Fourmaud.

La toco de nosto escolo felibrenco, nòsti foundatour l'enaureton en soun tèms e Louvis Abric la cantè dins soun pouèmo : « *Quau sian* ».

« *Sian li gardian de l'Afecioun...*

*Sian li pouèto que, pèr orto,  
s'envan d'ausido e sènso escort,  
sèmpe prouvesi de cansoun  
que degrunon pèr camp e draio...*

*Sian li cantaire dóu païs  
que n'en plouron li chapladis  
e n'en lauson lis ouro gaio !... »*

Mai dins lou malastre de 1940 aquéli cigalo vidourlenco s'amudiguèron e l'Escolo s'endourmiguè.

Faguè espera 1952 pèr que l'Escolo se derevihèsse emé quàuquis afouga que sian urous de saluda : Pèire Sarguet, Artur Brun e d'autre. Es tambèn de noste devé de reviéuda la memòri d'autre felibre que nous an quita trop lèu :

Justement, dans l'Antiquité, les Grecs consacrèrent la cigale à Apollon, ses aèdes l'ont célébrée, les nobles Athéniens mettaient une cigale d'or dans leur chevelure, et partant de là, dans notre Midi, au Moyen-Âge, les troubadours la portèrent à leur chapeau, alors que, de notre temps, vous le savez, cette cigale d'or est l'insigne des majoraux du Félibrige.

C'est cette cigale d'or qui glorifia les « primadiés » qui fondèrent avec le félibre Paul Vézian, qui en fut le premier capiscol, l'Escolo dóu Vidourle –le 18 janvier 1920- les majoraux Louis Abric, Alphonse Arnaud et Louis Fourmaud.

La tâche de notre école félibréenne, nos fondateurs l'élevèrent en leur temps, et Louis Abric la chanta dans son poème : « *Qui sommes-nous ?* »

*« Nous sommes les gardiens de l'ardeur  
Nous sommes les poètes qui, à travers champs,  
S'en vont promptement et sans escorte,  
Toujours pourvus de chansons  
Qu'ils égrènent par champs et chemins.*

*Nous sommes les chanteurs du pays  
Dont ils pleurent les carnages  
Et louent les heures gaies. »*

Mais dans le malheur de 1940, ces cigales vidourlaises restèrent muettes, et l'école s'endormit.

Il fallut attendre 1952 pour que *l'Escolo* se réveille avec quelques passionnés que nous sommes heureux de saluer : Pierre Sarguet, Arthur Brun et d'autres. Il est aussi de notre devoir de raviver la mémoire d'autres félibres qui nous ont quittés trop tôt :

lou Cabiscòu Jan Peyronnet, lou Cabiscòu Estienne Estève, li felibre Bruguière, Valentin e d'autri que poudèn pas desóublida.

Dins aquelo colo valènto i'ères tambèn Julius au coustat de Roubert Arnaud. E proun lèu te fisèron la cargo de Cabiscòu que reprenguères à toun retour à Lunel d'ounte toun pres-fa t'avié aliuncha quàuquis annado.

Lou sabès, de cigalo n'i'a de touto meno e se la cigalo d'argènt, simbèu de Mèstre d'Obro es vengudo se pausa sus noste Cabiscòu Julius que desempioi proun d'annado a fa e fai de countunia mai que soun proun pèr empura lou flambèu. La toco perseguido pèr l'Escolo dóu Vidourle, la couneissèn : es l'aparamen e l'espandimen de la lengo e de la culturo d'O.

Dins soun discours de Sant-Roumié, lou 9 de setèmbe 1868, Mistral disié : *« Ço que voulèn ? Voulèn que nòsti drole, en liogo d'èstre eleva dins lou mesprés de nosto lengo...countunion de parla la lengo de la terro, la lengo ounte soun mèstre, la lengo ounte soun fièr, ounte soun libre... »*

*Pople valènt, vaqui ço que voulèn t'aprene : à pas rougi davans degun, coume un vincu, à pas rougi de toun istòri, à pas rougi de ta patriò, à pas rougi de ta naturo, à reprene toun rèng entre li pople dóu Miejour... »*

Aquéli paraulo proununciado pèr lou pouèto de Maiano nous rapellon un prougramo que nosto escolo a segui jusqu'aro e noun cessara de l'apara.

Mai au mitan dis auvèri e di revoulucioun que vènon treboula nosto vido, nous fau apoundre au-jour-d'uei.

le *capiscol* Jean Peyronnet, le *capiscol* Étienne Estève, les félibres Bruguière, Valentin et d'autres que nous ne pouvons oublier.

Dans cette bande vaillante, tu y étais aussi Julius, au côté de Robert Arnaud, et très vite on te confia la charge de *capiscol* que tu repris à ton retour à Lunel d'où ton travail t'avait éloigné quelques années.

Vous le savez, des cigales il y en a de toutes sortes, et si la cigale d'argent, symbole des maîtres d'œuvre est venue se poser sur notre *capiscol* Julius, c'est que depuis de nombreuses années il a fait et continue de faire tout ce qui est en son pouvoir pour attiser la flamme. La tâche poursuivie par l'Escolo dóu Vidourle, nous la connaissons : c'est la défense et l'extension de la langue et de la culture d'oc.

Dans son discours de Saint-Rémy, le 9 septembre 1868, Mistral disait : « *Ce que nous voulons ? Nous voulons que nos Enfants, au lieu d'être élevés dans le mépris de notre langue... continuent de parler la langue de la terre, la langue où ils sont Maîtres, la langue où ils sont fiers, où ils sont libres. Peuple vaillant, voilà ce que nous voulons t'apprendre : tu n'as pas à rougir devant personne comme un vaincu, tu n'as pas à rougir de ton histoire, tu n'as pas à rougir de ta patrie, tu n'as pas à rougir de ta nature, à reprendre ton rang parmi les peuples du Midi...* »

Ces paroles prononcées par le poète de Maillane nous rappellent un programme que notre *École* a suivi jusqu'à maintenant et ne cessera de le défendre.

Mais au milieu des malheurs et des révolutions qui viennent troubler notre vie, il nous faut ajouter aujourd'hui.

Ço que voulèn ? Es desfèndre l'ome, sa couinsciènci, sa liberta, sa culturo, sa dignita, la naturo e la terro que soun siéuno pèr fin que tóuti pousquessian viéure dins la pas e la serenita.

Vaqui, n'avèn –me sèmblo- proun di.

E pèr n'en reveni à-n-aquelo cigalo de Mèstre d'Obro qu'au noum dóu Felibrige vau espingoula sus toun vèsti, voudriéu, moun car Cabiscòu, te souveta lou countràri di dicho que se raporton à la cigalo. Se dis à prepaus d'aquelo bestiolo :

« *Sèt jour canto la cigalo, pièi s'acalo* »

Souvète que la tiéuno, Julius, brounzine mai de sèt jour e que se mude -perqué pas- en cigalo d'or.

Se dis encaro :

« *Fai coume la cigalo que s'endor en cantant.* »

Moun ami, engardo-te de t'endourmi en cantant, mai sabèn proun, -nous l'as prouva mai d'un cop-, que siés pas de la counfrarié di canounge dourmihous !

Sus acò, acabarai en vous souvetant à vàutri tóuti, galanto assemblado, de bèn leva lou got, en tastant au béure d'ounour que nous semound tant gentamen Moussu lou Conse e lou Municipe de Lunel. Mai, atencioun ! engardas-vous d'aganta la cigalo !

Ai dich !

Ce que nous voulons ? C'est défendre l'homme, sa conscience, sa liberté, sa culture, sa dignité, la nature et la terre qui sont les siennes, afin que tous, nous puissions vivre dans la paix et la sérénité.

Voilà, nous en avons -il me semble- assez dit.

Et pour revenir à cette cigale du maître d'œuvre, qu'au nom du Félibrige je vais épingle sur ton veston, je voudrais mon cher président, te souhaiter le contraire des dictons qui se rapportent à la cigale.

On dit, à propos de cette bestiole : « sept jours chante la cigale, puis elle se calme ». Je te souhaite que la tienne, Julius, chante plus de sept jours, et qu'elle se transforme-pourquoi pas- en cigale d'or.

On dit encore :

*« Il fait comme la cigale qui s'endort en chantant. »*

Mon ami garde-toi de t'endormir en chantant, mais nous savons bien, tu nous l'as prouvé plus d'une fois, que tu n'es pas de la confrérie des chamoines dormeurs.

Sur ce, je terminerai en souhaitant à vous tous de cette galante assemblée, de bien lever le verre, en goûtant le vin d'honneur que nous offre si gentiment monsieur le Maire et le conseil municipal de Lunel. Mais attention ! Gardez-vous d'attraper la cigale ! (*de vous enivrer*)

J'en ai fini.

## 10.09.1988 Sant-Just – Felibrejado Centenàri de la neissènço d'Anfons Arnaud

**Pierre Causse** - Lou proumié cop que veguère Anfons Arnaud fuguè dins la glourieto dóu majourau Abric à Lunèu ; après aquéu proumié rescontre venguère souvènt lou vèire dins soun oustau eici à Sant-Just.

E me souvène subre-tout, n'ai garda lou souveni, la sabe de pèr cor, la dedicàci qu'escriguè sus lou libre « lou Flourilege de la Nacioun Gardiano ; » fuguè lou proumié libre que legiguère en prouvençau.

En 1936-37 croumpèrre lou Flourilege de la Nacioun Gardiano e legiguère li pouèmo que i'avié dins aquéu libre, e me coungoustave de legi li pouèmo de d'Arbaud, de Baroncelli, d'Abric, d'Anfons Arnaud e tant d'autre, e demandèrre à Anfons Arnaud de me metre uno dedicàci sus lou libre, e vaquí ço que m'escriguè : « Béure l'aigo dóu canau es pèr un Pescalune siegue un signe de tèsto en l'èr, siegue un signe de nescige e d'ideau ; es sus aquéu darrié signe qu'as, o jouine Pèire Causse de Lunèu, qu'as suça d'aquelo aigo lunàri. Bèn amistousamen. Anfons Arnaud. »

Dins aquéli quàuqui mot, i'a tout Anfons Arnaud : lou pantaiaire, lou pouèto, lou galejaire, l'ome d'ideau ; es aquel ome que m'a marca e que m'a fa rintra em'Abric dins lou Felibrige e s'ai countunia dins aquelo draio es à-n-éu e es à Abric que lou dève e siéu countènt de ié dire eici moun gramaci.

**Odyle Rio** - M'avès di que sias esta óumournié naciounau pèr li Gitan en França e m'avès di qu'en fin finalo es à travès Anfons Arnaud e li Santo que sias vengu óumournié naciounau, noun ?

**10.09.1988 Saint-Just - Félibrée**  
**Centenaire de la naissance d'Alphonse Arnaud**

**Pierre Causse** – La première fois que j'ai vu Alphonse Arnaud, ce fut dans la gloriette du majoral Abric à Lunel, et après cette première rencontre, je suis venu souvent le voir dans sa maison, ici, à Saint-Just. Et je me souviens surtout, j'en ai gardé le souvenir, je le sais par cœur, de la dédicace qu'il écrivit sur le livre « Le Florilège de la Nation Gardiane ». Ce fut le premier livre que j'ai lu en provençal.

En 1936-37 j'ai acheté le Florilège de la Nation Gardiane et j'ai lu les poèmes qu'il y avait dans ce livre, et je me suis régalé de lire les poèmes de d'Arbaud, de Baroncelli, d'Abric, d'Alphonse Arnaud et de tant d'autres ; et je demandai à Alphonse Arnaud de me dédicacer le livre, et voici ce qu'il m'écrivit : « Boire l'eau du canal c'est pour un Pescalune soit un signe de tête-en-l'air, soit un signe de naïveté et d'idéal ; c'est sur ce dernier signe que tu as, ô jeune Pierre Causse de Lunel, que tu as sucé de cette eau lunaire. Bien amicalement. Alphonse Arnaud. »

Dans ces quelques mots il y a tout Alphonse Arnaud : le rêveur, le poète, le plaisantin, l'homme d'idéal ; c'est cet homme qui m'a marqué et qui m'a fait rentrer avec Abric dans le Félibrige et si j'ai continué dans cette voie c'est à lui et à Abric que je le dois et je suis content de lui dire ici un grand merci.

**Odyle Rio** – Vous m'avez dit que vous avez été aumônier national pour les Gitans en France et vous m'avez dit que finalement c'est à travers Alphonse Arnaud et les Saintes que vous êtes devenu aumônier national, non ?



**P.Causse** – O ; la maje part di prèire que soun emé li Gitan es li Gitan que lis an adu i Santo, pèr iéu es lou countràri, es li Santo que m'an adu i Gitan ; es coume acò que siéu devengu óumournié di gitan à Marsiho, pièi óumournié naciounau ; e aro, siéu encaro à Marsiho.

**Odyle Rio** – E anas nous dire « *Pensadisso* » de Baroncelli ? Perdequé ?

**P.Causse** – « *Pensadisso* » es en proumié un pouèmo qu'Anfons Arnaud amavo forço e n'en disié quàuqui tros davans lou toumbèu de Baroncelli, e subre-tout lou jour de l'enterrado de Baroncelli i Santo lou 21 de juliet 1951, que lou cors dóu Marqués venguè d'Avignoun pèr Maiano, Arle, li Santo. Fuguè enterra au Simbèu, e davans lou Simbèu Anfons Arnaud prenguè la paraulo, saludè Baroncelli e diguè uno part. d'aquéu pouèmo « *Pensadisso.* »

Amavo forço aquéu pouèmo e me demandè un jour de lou dire davans lou toumbèu, e coume aviéu pas lou tèste, es Riqueto Aubanel-Baroncelli que m'a baia lou tèste pèr que posque lou dire davans lou cros dóu Marqués. E d'annado e d'annado, lou 26 de mai, ai di aquéu pouèmo pèr faire plesi à Alfons Arnaud, faire plesi à Riqueto, e subre-tout pèr ounoura lou Marqués.

Aqueste sèr, à-n-aquelo vesprado, vau dire encaro aquéu pouèmo de Baroncelli, « *Pensadisso,* » lou vole dire emé touto la fe e l'estrambord que ié metié Alfons Arnaud e voudriéu lou dire en souvenèngo tambèn e pèr dire un gramaci à Riqueto Baroncelli.

*Lou pouèmo es à la pajo 130*

**Pierre Causse** – Oui ; la plupart des prêtres qui sont avec les Gitans, ce sont les Gitans qui les ont amenés aux Saintes, pour moi c'est le contraire, ce sont les Saintes qui m'ont amené aux Gitans ; c'est comme cela que je suis devenu aumônier des Gitans à Marseille, puis aumônier national, et maintenant je suis encore à Marseille.

**Odyle Rio** – Et vous allez nous dire « Pensadisso » quelle de Baroncelli ? Pourquoi ?

**Pierre Causse** – « *Pensadisso*, » c'est d'abord un poème qu'Alphonse Arnaud aimait beaucoup et il en disait quelques passages devant le tombeau de Baroncelli, et surtout le jour de l'enterrement de Baroncelli aux Saintes le 21 juillet 1951, où le corps du Marquis revint d'Avignon par Maillane, Arles, les Saintes ; il fut enterré au Simbèu, et devant le Simbèu, Alphonse Arnaud prit la parole, salua Baroncelli et dit un passage de ce poème : « *Pensadisso*. »

Il aimait beaucoup ce poème et il me demanda un jour de le dire devant le tombeau, et comme je n'avais pas le texte, c'est Riquette Aubanel-Baroncelli qui m'a donné le texte pour que je puisse le dire devant le tombeau du Marquis. Et pendant des années, le 26 mai, j'ai dit ce poème pour faire plaisir à Alphonse Arnaud, faire plaisir à Riquette, et surtout pour honorer le Marquis.

Ce soir, à cette réunion, je veux dire encore ce poème de Baroncelli : « *Pensadisso*, » je veux le dire avec toute la foi et l'enthousiasme qu'y mettait Alphonse Arnaud, je voudrais le dire en mémoire aussi et pour dire un grand merci à Riquette Baroncelli.

*Le poème, est à la page 131*

**02.12.1990 Sant-Just - Discours**  
**Taulejado per la cigalo d'or à Julius Estève**

Quand se dis que li gènt de Lunèu, li Pesco-luno, n'en fan toujours quaucuno, se dins lou passat, à l'Age-Mejan, à n'en crèire la legèndo, nòstis aujòu s'imaginèron d'ana pesca la luna que se miraiavo dins l'aigo dóu canau, iòï, à la fin dóu siècle vinten, avèn lou gàubi de recampa de cigalo au mes de desèmbre, e ço que i'a encaro de plus bèu, de li faire brounzina, miés, de li faire canta à l'intrado de l'ivèr. Fau èstre Pescalune pèr lou faire...

Aièr, dounc, dins nosto vesprado felibrenco, nous sian regala d'un festenau de cigalo. Oh ! Segur, lis avèn pas manjado ; l'amour que pourtant à-n-aquéli bestiolo nous a pancaro buta à li fricassa à la sartan, e siéu pas segur que l'oste o lou cousinié que nous an adouba aqeste bon repas, se nous avien servi en seguido de pasto de cigalo, cigalo boullido, cigaleto roustido, e pèr acaba cigalasso en sausso, sènso desóublida : pèr li lipet, cigaloun e cigalouneto à la crèmo, sabe pas s'acò sarié esta dóu goust de tout lou mounde, car de la debuto à la fin, mastega toujours de cigalo, acò finis pèr èstre enfetant à vous n'en baia lou regoulige.

Es vrai que Jan-Batisto, dins lou desert, manjavo pas outro causo que de saltarello ; mai èro Jan-Batisto..., e fasié penitènci dins lou desert, ounte i'avié rèn d'autre, d'aiours, pèr se cala li queissau. Diéu gràci, eici, sian pas au desert e sian pas vengu pèr faire penitènci.

Adounc, disiéu qu'aièr, nous erian chala dins la remembranço d'aquéli cigalo vidourlenco que nous an encanta dóu tèm que lis avian permié nautre. Quau dounc se souvèn d'aquélis acampado, e felibrejado à Lunèu e dins nosto encountrado à

**02.12.1990 Saint-Just - Discours**  
**Banquet pour la cigale d'or à Julius Estève**

Quand on dit que les gens de Lunel, les *Pescalunes*, en font toujours quelqu'une, si dans le passé, au Moyen-Âge, à en croire la légende, nos aïeux s'imaginèrent d'aller pêcher la lune qui se mirait dans l'eau du canal, aujourd'hui, à la fin du vingtième siècle, nous avons la joie de rassembler des cigales au mois de décembre, ce qu'il y a encore de plus beau, de les faire bourdonner, mieux, de les faire chanter à l'entrée de l'hiver . Il faut être Pescalune pour le faire...

Hier, donc, dans notre soirée félibréenne, nous nous sommes régalés d'un festival de cigales. Oh ! Pour sûr, nous ne les avons pas mangées ; l'amour que nous portons à ces petites bêtes ne nous a pas encore poussés à en fricasser à la poêle, et je ne suis pas sûr que le traiteur ou le cuisinier qui nous ont préparé ce bon repas, s'ils nous avaient servi après des pâtés de cigale, cigales bouillies, cigalottes rôties, et pour achever grosses cigales en sauce, sans oublier, pour les gourmets, cigalons et cigalonnets à la crème, je ne sais pas si cela aurait été du goût de tout le monde, car du début à la fin, manger toujours des cigales, cela finit par être assommant au point de vous soulever le cœur.

Il est vrai que Jean-Baptiste, dans le désert, ne mangeait pas autre chose que des sauterelles ; mais c'était Jean-Baptiste... et il faisait pénitence dans le désert, où il n'y avait rien d'autre, d'ailleurs, pour se mettre sous la dent. Grâce à Dieu, ici, nous ne sommes pas au désert et nous ne sommes pas venus pour faire pénitence.

Donc, je disais qu'hier, nous nous étions réjouis dans la réminiscence de ces cigales vidourlenques qui nous ont enchantés au temps où nous les avons parmi nous. Qui donc se souvient de ces assemblées et félibrées à Lunel et dans notre contrée à

Sant-Just, Lunel-Viel, Marsihargue, Lansargue, e n'en passe, ounte nous fasié gau d'ausi brouzina o canta tóuti aquéli cigalo, que fuguèsson d'or, d'argènt o de couire.

Vole pas nouma quau que siegue de pòu d'óublida quaucun, e pièi, lis avèn ramenta aièr, mai d'aquéli cigalo n'i'avié de tóuti, urousamen, car fau de tout pèr faire un mounde, lou sabès ; segound lis acamp, i'avié de cigalo lirico, esmouvènto que se pòu pas dire, à vous pertouca e à vous faire ploura, i'avié de cigalo cantadisso à vous entrahina li goi, li mut, li panard, e tóuti li voues ausido d'un regimen ; i'avié de cigalo trufarello, que n'en fasien risouneja mai d'un, o encaro de cigalo galejaire à vous faire espeta de rire, dins de cacalas que n'en finissien plus.

Tout acò pèr vous dire qu'à-n-aquelo epoco èro lou bon tèms, mai vous lou demande : i'a-ti de bon tèms ? Es vrai que lis annado ounte erian jouine soun pèr tóuti lou bon tèms. Pamens, es toujours lou bon tèms pèr quaucun, e lou marrit tèms pèr d'autre, simplamen li causo pèr lis un e lis autre s'endevènon pas au meme endré ; lou bon tèms, lou fau dire, es un affaire de cor e de vuege interiour.

Acò vòu dire qu'avèn pas lou dre de ploura sus lou passat, es tambèn vrai que i'a toujours de gènt que plouron. Dins moun jouvènt ai entendu souvènt de lamentacioun de plus vièi que iéu, o. Pèr lou centenàri de Mistral se plouravo sus lis annado des e nòu cènt vint ; e a faugu espera l'an quaranto, vous souvenès, li pu vièi, de l'an quaranto coume se disié, l'an quaranto e l'ócupacioun pèr que se digue que lis annado trento èro lou bon tèms e lou sabian pas ! La flour d'aquélis envencioun revèn au filousofo Jan-Pau Sartre emé sa proufecio à rebous : « *Jamais on n'a été plus libres que sous l'Occupation.* » Basto, après acò, avès plus qu'à tira l'escalo.

Tout eiçò pèr afourti que fau pas se lamenta sus lou passat,

Saint-Just, Lunel-Viel, Marsillargues, Lansargues, et j'en passe, où nous avions plaisir à entendre bourdonner ou chanter toutes ces cigales, qu'elles fussent d'or, d'argent ou de cuivre.

Je ne veux pas nommer qui que ce soit de peur d'oublier quelqu'un, et puis, nous les avons rappelées hier, mais de ces cigales il y en avait de toutes, heureusement, car il faut de tout pour faire un monde, vous le savez ; selon les réunions, il y avait des cigales lyriques, indiciblement émouvantes, à vous toucher et à vous faire pleurer, il y avait des cigales chantantes capables d'entraîner les boiteux, les muets, les panards, et toutes les voix entendues d'un régiment ; il y avait des cigales moqueuses, qui en faisaient sourire plus d'un, ou encore des cigales facétieuses à vous faire vous, esclaffer, dans des éclats de rire qui n'en finissaient plus.

Tout cela pour vous dire qu'à cette époque c'était le bon temps, mais je vous le demande : y a-t-il du bon temps ? Il est vrai que les années où nous étions jeunes sont pour tous le bon temps. Pourtant c'est toujours le bon temps pour quelqu'un, et le mauvais temps pour d'autres, simplement les choses pour les uns et les autres ne s'accordent pas au même endroit ; le bon temps, il faut le dire, est une affaire de cœur et de vide intérieur.

Cela veut dire que nous n'avons pas le droit de pleurer sur le passé, il est vrai aussi qu'il y a toujours des gens qui pleurent. Dans ma jeunesse j'ai entendu souvent des lamentations de plus vieux que moi, oui. Pour le centenaire de Mistral, on pleurait sur les années mille neuf cent vingt ; et il a fallu attendre l'année quarante ; vous vous souvenez, les plus âgés, de l'an quarante comme on disait, l'an quarante et l'occupation pour qu'on dise que les années trente c'était le bon temps et nous ne le savions pas ! La fleur de ces inventions revient au philosophe Jean-Paul Sartre avec sa prophétie à rebours : « *Jamais on n'a été plus libres que sous l'Occupation.* » Bref, après ça, vous n'avez plus qu'à tirer l'échelle.

Tout cela pour affirmer qu'il ne faut pas se lamenter sur le passé,

mai viéure d'à-founs lou presènt, e regarda l'aveni ; coume l'a escri quaucun que se ié couneissié : « *Le passé a encore de l'avenir.* » E quand vous vese tóuti eici, lou crese mai-que-mai ; vole dire que se de cigalo n'i'a agu, de cigalo n'i'aura encaro, e à-n-aquéu prepaus, vous vole counta. ço que lou felibre majourau Jan Gavot ramentavo un jour : un de sis ami, un pau pouèto, e cap di service despartementau dins lis Aup-Maritimo, ié disié : « *Il faudra que nous montions une association pour la protection des cigales,* » ço que semblavo alor uno galejado. Mai lou sabès, li pouèto soun toujours un pau proufèto, e souvènti-fes vesionàri. Lou resson dóu cant d'aquelo bestiolo, simbole de nosto Prouvènço, vai en demenissènt toujours un pau mau ; acò es triste e grèu e nous dèu pas leissa indiferènt, estaca que sian à l'aparamen de tout ço que coustituis lou subre-bèu carage de noste païs.

N'en vese qu'àuquis-un qu'an envejo de me crida : « *As belèu resoun, mai acò es un parlamen tihous.* » Es vrai, e se fau un jour pensa à la foundacioun d'uno assouciacioun pèr la prouteicioun di cigalo, es pas iòi lou moumen de n'en discuti ; n'en parlen pas mai.

Pèr acaba, me vire vers noste cabiscòu pèr ié souveta tout lou countràri de ço que se dis à respèt de la cigalo. À prepaus d'aquelo bestiolo se dis : « *Sèt jour canto la cigalo pièi s'acalo.* »

Souvète qu'aquelo de Julius brouzine mai que sèt jour, mai que sèt an, e perqué pas setanto fes sèt an. Se dis encaro : « *Fai coume la cigalo que s'endor en cantant.* » Moun ami, engardo-te de t'endourmi ; mai savèn proun, e nous l'as prouva mai d'un cop, e nous l'as prouva aièr e iòi en engimbrant aquéu festenau, que siés pas de la counfrarié di canounge dourmihous, e que fas toun proun à la tèsto de l'Escolo dóu Vidourle.

Vous engarde tóuti d'aganta la cigalo.

mais vivre à fond le présent, et regarder l'avenir ; comme l'a écrit quelqu'un qui s'y connaissait : « *Le passé a encore de l'avenir.* » Et quand je vous vois tous ici, je le crois fortement ; je veux dire que si des cigales il y en a eu, des cigales il y en aura encore, et à ce propos, je veux vous raconter ce que le félibre majoral Jean Gavot rappelait un jour : un de ses amis, un peu poète, et chef des services départementaux dans les Alpes-Maritimes, lui disait : « *Il faudra que nous montions une association pour la protection des cigales,* » ce qui semblait alors une galéjade. Mais vous le savez, les poètes sont toujours un peu prophètes, et souvent visionnaires. L'écho du chant de ces bestioles, symbole de notre Provence, va en diminuant toujours un peu plus ; cela est triste et grave et ne doit pas nous laisser indifférents, attachés que nous sommes à la défense de tout ce qui constitue la magnifique physionomie de notre pays.

J'en vois quelques-uns qui ont envie de me crier : « *Tu as peut-être raison, mais cela est un discours fumeux.* » C'est vrai, et s'il faut un jour penser à la fondation d'une association pour la protection des cigales, ce n'est pas aujourd'hui le moment d'en discuter ; nous n'en parlerons pas plus.

Pour finir, je me tourne vers notre président pour lui souhaiter tout le contraire de ce qu'on dit au sujet de la cigale. À propos de cette bestiole on dit : « *Sept jour chante la cigale, puis elle se tait.* » Je souhaite que celle de Julius bourdonne plus de sept jours, plus de sept ans, et pourquoi pas septante fois sept ans. On dit encore : « *Il fait comme la cigale qui s'endort en chantant.* » Mon ami, garde-toi de t'endormir ; mais nous savons bien, et tu nous l'as prouvé plus d'une fois, et tu nous l'as prouvé hier et aujourd'hui en organisant ce festival, que tu n'es pas de la confrérie des chanoines somnolents, et que tu fais tout ton possible à la tête de l'École du Vidourle.

Gardez-vous tous « d'attraper la cigale. » (de vous enivrer)



**29.11.1992 Lunéu Vièi - Discours**  
**150<sup>ème</sup> anniversari de la neissènço d'Antoni Roux**  
*« en Lengadoucian »*

Pèr estre Felibre ioi...

Aquéli darnié jour me siéu coungousta de relegi quàuqui pouèmo dóu felibre dóu Dardailhoun, Antòni Roux, pèr m'ajusta lou cor à-n-aquela manifestacioun dóu cent cinquanten anniversari de sa neissènço. E fau bèn dire, bèus ami de Lunel-Viel qu'avès bèn engimbra aquela festa. Alor, Osca pèr vous, mis ami, pèr aquela oura à la glòri de voste pouèto. E tout acò se sarié pas tant bèn debana se n'avian pas un cabiscòu de trio coume Jan Louvis.

En legissènt lou bèu pouèmo de Campoul, lou viel gardian, saluda pèr Frédéri Mistral coume un cap d'obro poudiè pas m'empacha de me pensa : fau pas èstre estouna se, d'aquel tèms, lous braves gènt de Lunel-Viel coume aqueles de nostra encountrada n'avien gaire enveja de deveni felibre, meme se se chalavon de veni lous escouta e lous aplaudi dins de fèstas e las felibrejadas. D'efèt, pèr aqueles braves gènt, parla la lengo acò n'era pas lou mai dificile, estènt qu'à-n-aquela epoca lous pacans coume lous mestieiran, lous omes coume las fennas charravon pas d'autra lenga que lou lengadoucian... Mai l'escrèure e subretout l'escrèure en vers o pèr faire una dicha o un discours acò èra una autre afaire. Faliè èstre felibre pèr acò. E lou presfa d'un felibre –pèr nostes braves gènts- n'era pas outra causa que d'escrèure de pouèmo, de prouclama de vers e de faire de discours. Alor que la toca maja d'un felibre es, en proumiè de parla sa lenga d'Oc, de la manteni, de l'apara e de l'espandi pèr tóutis lous mejan e ansi expandi e afourti la cultura e las valours de nostra civilisacioun carrejadas pèr la lenga nostra.

**29.11.1992 Lunel Viel - Discours**  
**150<sup>e</sup> anniversaire de la naissance d'Antoine Roux**

Pour être félibre aujourd'hui...

Ces derniers jours, j'ai pris un grand plaisir à relire quelques poèmes du félibre du Dardailhon, Antoine Roux, afin d'être en harmonie avec la manifestation du 150<sup>ème</sup> anniversaire de sa naissance. Et il faut bien dire, chers amis de Lunel-Viel, que vous avez bien préparé cette fête. Alors, bravo mes amis, pour cette heure à la gloire de votre poète.

Et tout cela ne se serait pas si bien déroulé, si nous n'avions pas un cabiscol de choix, comme Jean-Louis.

En lisant le beau poème de Campoul, le vieux gardian, salué par Frédéric Mistral comme un chef-d'œuvre, je ne pouvais m'empêcher de penser : il ne faut pas être étonné si, en ce temps-là, les braves gens de Lunel-Viel comme ceux de chez nous, n'avaient guère envie de devenir félibres, même s'ils se réjouissaient de venir les écouter et les applaudir dans des fêtes et les félibrées. En effet pour ces braves gens, parler la langue n'était pas le plus difficile, étant donné qu'à cette époque les paysans comme les maîtres, les hommes et les femmes ne parlaient pas d'autre langue que le languedocien...Mais l'écrire et surtout l'écrire en vers, ou faire une allocution ou un discours, cela est une autre affaire. Il fallait être félibre pour cela. Et le travail d'un félibre -pour nos braves parents- n'était pas autre chose que d'écrire des poèmes, de proclamer des vers et de faire des discours. Alors que le but principal d'un félibre est en premier de parler sa langue d'oc, de la maintenir, de la défendre et de la faire connaître par tous les moyens, de développer, renforcer la culture et les valeurs apportées par notre langue.

Es pèr acò que dins lou tèms passa força gènt èron felibre sènso lou saupre, simplamen en parlant sa lenga e en aparant sa cultura.

E à l'oura d'ara, quant n'i'a que parlon nostra lenga ? Quant n'i a meme que la coumprenon ? Segur avèn agu aièr de vèspre dins la felibrejada un bèl eisèmple de ço que podon faire lous jouines. Pamens fau bèn dire que dins nòsti viloto e nòsti vilage, e parlen pas di vilo grandarasso ounte li gènt de l'endré desempioi de generacioun sian devengu « minouritari. »

Es pèr acò que, escolan de l'Escola dóu Vidourle n'avèn pas lou dre de nous n'enchautan encara mènso de nous descouraja.

Savès que dintre lous jouines, estudiant o escolan, se destria ioi mant mas categorias.

I'a ço qu'apelon, lous « Bof » dins soun lengage que dis bèn ço que volon dire : « Bof. » Aqueles jouines soun deja dins lou vieiounge ; dison que n'an soun proun. Marchon dins la vida en rebalant lous peds, noun pèr ópousicioun mai pèr inchaiènça, pèr roussige. Soun las avans d'agué travaia. E pièi savon plus perqué travaia. N'an ges d'enavans, ges d'estrambord. Fan ço que lous autres fan pèr ço que savon pas de que faire de sa pel nimai de sa vida.

À-n'aqueles jouines ié manco un ideau una toca, un presfa que lous aubourarié en-dessus d'éli meme.

I'a pioi ço qu'apelon « les cools. » Aqueles jouines se laisson viéure. Descuti, se douna un prougama de traval, una toca à persegui, acò n'es pas pèr eles. « *Carpe diem* » disié lou vièl escrivan latin. « *Prèn lou jour coume que vèn.* » Sènso counèisse lou latin, aqueles gènts podon passa sa vida tranquilamen : beguen, manjen e laissen courre l'aiga.

C'est pour cela, qu'autrefois, beaucoup de gens étaient félibres sans le savoir, simplement en parlant leur langue et en protégeant leur culture. Et maintenant, combien encore parlent-ils notre langue ? Combien la comprennent ?

C'est sûr, nous avons eu hier soir, dans la félibrée, un bel exemple de ce que peuvent faire les jeunes. Pourtant, il faut bien dire que dans nos petites villes et nos villages, sans parler des grandes villes, nous les gens du coin, depuis des générations, nous sommes devenus minoritaires. C'est pour cela que nous, les élèves de *l'École du Vidourle*, nous n'avons pas le droit de déchanter ou de nous décourager. Vous savez, parmi les jeunes, étudiants ou élèves, on peut distinguer aujourd'hui plus d'une catégorie.

Il y a ceux que l'on appelle « les bof » dont le langage « bof » dit bien ce qu'ils pensent. Ces jeunes sont déjà dans la vieillesse. Ils disent qu'ils en ont assez. Ils marchent dans la vie en traînant les pieds, non par opposition mais par nonchalance, par négligence. Ils sont fatigués avant d'avoir travaillé. Ils n'ont plus d'ardeur, plus d'enthousiasme. Ils font ce que font les autres parce qu'ils ne savent pas quoi faire de leur peau et de leur vie.

À ces jeunes, il manque un idéal, un but, un travail qui les élèveraient au-dessus d'eux-mêmes.

Puis, il y a ceux qu'on appelle « les cools. » Ces jeunes se laissent vivre. Discuter, se donner un programme de travail, une tâche à poursuivre, cela n'est pas pour eux. « Carpe diem » comme disait le vieux écrivain latin. « Prends le jour comme il vient. » Sans connaître le latin, ces gens veulent passer leur vie tranquillement. Buvons, mangeons et laissons courir l'eau.

Avès fa la prova mant d'un cop e ioi particulieramen qu'à l'Escolo dóu Vidourle lous escoulan « Bof » e lous escoulan « Cool, » se d'asard n'iavié n'èron pas espés.

Fau bèn dire qu'aqueles mot : « Bof » « Cool » fan pas partido de noste voucabulàri.

Dins nostra encountrada avèn, nautres, de mots que revenon souvènt e qu'escrivèn souvènt : Afeciouna ! Au païs de la Bouvina e de l' Afecioun, n'en pòu pas èstre autramen.

Afouga ! coume lou disié Abric dins « Quau sian ? »

*« Sian lis afouga dóu terraire*

*que soun resta fidèu au nis*

*Emai au galant paraulis*

*que iè fasié clanti n'o maire »*

Afeciouna – Afouga – Estrambourda soun pèr nautres lous mots de nostre voucabulàri, lous mot lous mai emplega dins nostre païs. Sènsa estrambord se pòu rèn faire. Mistral l'avié bèn coumprés quand recevènt la Coupa das man das Catalans cantavo :

*« Coupo Santo*

*E versanto*

*Vuejo à plen bord*

*Vuejo abord*

*Lis estrambord*

*E l'enavans di fort ! »*

Alor, mis ami de nostra freirié felibrenca, sieguen mai que mai afeciouna pèr la lenga e n'aguen pas vergougna de la parla.

Siéguèn sèmpe mai afouga pèr apara nostre terraire e las valours umanas que soun nostras : Lou Bèu, lou Verai, coume la Poesia, l'Amista, la Justiaça soun causas qu'ajudon l'ome à s'auboura fieramen en dessus de se meme.

Vous avez fait la preuve maintes fois et aujourd'hui particulièrement qu'à l'*Ecole du Vidourle*, les élèves « bof » et les élèves « cools, » si par hasard il y en avait, n'étaient pas nombreux. Il faut bien dire que ces mots « bof » et « cool » ne font pas partie de notre vocabulaire.

Dans notre région, nous avons, nous, des mots qui reviennent souvent : Afeciouna ! Au pays de la bouvine et de l'aficion, il ne peut en être autrement.

« Afouga » (passionné) comme disait Abric dans : « Qui sommes-nous ?

*« Nous sommes les passionnés du terroir,*

*Qui sont restés fidèles au nid*

*Et aussi aux belles paroles,*

*Que faisaient résonner nos mères. »*

Enflammé, passionné, enthousiasmé, sont pour nous les mots de notre vocabulaire, les mots les plus employés dans notre pays. Sans enthousiasme, on ne peut rien faire. Mistral l'avait bien compris, quand, en recevant la coupe des mains des Catalans, il chantait :

*« Coupe sainte*

*Et débordante*

*Verse à pleins bords*

*Verse à flots*

*Les enthousiasmes*

*Et l'énergie des forts ! »*

Alors mes amis de notre fratrie félibréenne, soyons toujours plus passionnés par la langue et n'ayons pas honte de la parler.

Soyons toujours plus enthousiastes pour protéger notre terroir et les valeurs humaines qui sont les nôtres : Le Beau, le Vrai, Comme la Poésie, l'Amitié, la justice sont des causes qui aident l'homme à s'élever fièrement au-dessus de lui-même.

Garden nostre estrabord, car sènso estrabord que serviré de viéure ?

Aujourd'ioi coume aièr nòsti davancié, poudèn redire emé la mema aficioun, lou meme afougamen, lou meme estrabord, ço que disien li primadié de nostra Escòla :

« Vidourle, ounte an flouri nòsti raive d'enfant  
Tu que siés lou mirau de noste bèu terraire,  
Nautre que dóu miejour sian li fièr racejaire  
Fasèn lou sarramen d'èstre lis aparaire  
De la lengo di rèire e de tout ço qu'aman ! »  
(L. Abric)

*au fichot flume de mouffait.*

Vidourle ! ounte an flouri nòsti raive d'enfant,  
Tu que siés lou mirau de noste bèu terraire,  
Subre lou ribeyès de ti rode encantaire  
Nautre que dóu Miejour sian li fièr racejaire  
Fasèn lou sarramen d'èstre lis aparaire  
de la lengo di rèire e de tout ço qu'aman !

*Manuscrit de Louis Abric*

Gardons notre enthousiasme, car sans lui, à quoi bon vivre ?  
Aujourd'hui comme hier ceux qui nous ont précédés, nous pouvons  
redire avec la même foi, le même enthousiasme, la même joie  
débordante, ce que disaient les chefs de file de notre École :

*« Vidourle, où ont fleuri nos rêves d'enfants,  
Toi qui es le miroir de notre beau terroir,  
Nous qui du Midi, sommes les fiers rejetons,  
Faisons le serment d'être les défenseurs  
De la langue des anciens et de tout ce que nous aimons. »*

*(L'Abrie)*



*Pierre Causse jeune lazariste*



**05.12.1993 Lunèu Vièi - Discours**  
**Taulejado de l'Escolo dóu Vidourle**

Aviéu pas dins moun idèio de vous counta moun roumavage en Terro Santo, mai Julius m'a manda lou le, e vole pamens prèndre la boulo pèr ié pica dessus.

Es verai. Pèr iéu i'a agu dous forço bèu moumen dins aquéu roumavage ; es dins la croto de Betelèn, erian un trentenau de prèire de Prouvènço, e dins aquelo croto de Betelèn sian esta countènt e esmougu de canta « Canten Nouvè, Nouvè, Nouvè » de Sabòli ; èro un bèu moumen, à l'endré ounte lou Crist es nascu, de pousqué canta aquéu Nouvè de Sabòli.

E pièi i'a agu un autre bèu moumen dins la colo dóu Pater, au mount dis Óulivié, ounte lou Crist a larga la preguiero dóu « Pater Noster », dóu Paire Nostre ; savès que i'a la traducioun dóu Pater dins tóuti li lengo, e i'avié setanto-cinq o quatre-vint traducioun dóu Pater en lengo ; e i'a uno lauso dóu Pater escri en prouvençau ; e nous sian acampa tóuti davans aquelo lauso, e ai agu la joio de canta lou Pater de Mistral davans aquelo lauso dóu Pater au mount dis Óulivié ;

Vaqui ; n'ai proun di.

**05.12.1993 Lunel Viel - Discours**  
**Repas de l'Escolo dóu Vidourle**

Il n'était pas dans mes intentions de vous raconter mon pèlerinage en Terre Sainte, mais puisque Julius m'a donné la parole, je veux en profiter pour vous en parler.

C'est vrai. Pour moi, il y a eu deux très beaux moments dans ce pèlerinage, c'est dans la grotte de Bethléem, nous étions une trentaine de prêtres de Provence, et dans cette grotte de Bethléem, nous fûmes contents et émus de chanter « *Canten Nouvè, Nouvè, Nouvè* » de Saboly ; c'était un beau moment à l'endroit où le Christ est né de pouvoir chanter ce Noël de Saboly.

Et puis, il y a eu un autre beau moment, dans la colline du Pater, au mont des Oliviers, où le Christ a prononcé la prière du Pater Noster, le Notre Père ; vous savez qu'il y a la traduction du Pater dans toutes les langues, et il y avait 75 ou 80 traductions du Pater en différentes langues ; et il y a une plaque du Pater écrit en provençal, et nous nous sommes tous rassemblés devant cette plaque et j'ai eu la joie de chanter le Pater de Mistral devant cette plaque du Pater, au mont des Oliviers.

Voilà, j'en ai assez dit.

## 05.12.1993 Lunèu Vièi – Discours Acampado de l'Escolo dóu Vidourle

Vole pas vous counta moun viage, acò tirarié trop de long, mai sabès qu'es lou President dóu Counsèu Clemenceau qu'a fa aquelo remarco, pas en prouvençau mai en francés : « Si vous voulez qu'un gouvernement enterre quelque chose, enterre une affaire, créez une commission. » Crese qu'es éu qu'a di acò : « Se voulès enterra un afaire, fau crea uno coumessioun. »

Tout acò pèr vous dire que dins lou Felibrige avèn crea de coumessioun, pas pèr enterra li causo, mai au countràri pèr li coungreia, e permié aquéli coumessioun, i'a uno coumessioun pèr lis afaire souciau, tout ço que toco à l'envirouamen, i'a la coumessioun dis edicioun de librarié e di publicacioun, i'a uno coumessioun d'ensignamen pèr tout ço que toco l'ensignamen de la lengo dins lis escolo e lis universita e i'a uno coumessioun pèr la difusioun de la lengo, e fau partido d'aquelo coumessioun, estènt que i'a forço annado que travaian à la difusoun de la lengo, subretout la lengo d'o à la Glèiso, m'escusarés mai acò es moun afaire, l'afaire d'un prèire d'èstre carga de la difusioun de la lengo à la Glèiso e i'a mai de vint an qu'aquelo coumessioun qu'èro pas uno coumessioun felibrenco mai uno coumessioun naciounalo pèr la difusioun de la lengo, e dins aquelo coumessioun i'avié de representant de tóuti li despartamen, de tóuti li dioucèsi ounte se parlo la lengo d'o ; ço que vòu dire, acò, trento-vue dioucèsi, (trente-huit diocèses où se parle encore la langue d'oc).

Alor es pèr lou cop que, après lou Councile, avèn fa li traducioun de la messo, di tèste liturgi, en lengo d'o em'un librihou, em'un missau, un rituai que recato tóuti li preguiero, tóuti lis

## **05.12.1993 Lunel Viel - Discours**

### **Rassemblement de l'Escolo dóu Vidourle**

Je ne veux pas vous raconter mon voyage, cela serait trop long, mais vous savez que c'est le Président du Conseil, Clemenceau, qui a fait cette remarque, pas en provençal mais en français : « Si vous voulez qu'un gouvernement enterre quelque chose, enterre une affaire, créez une commission. » Je crois que c'est lui qui a dit cela : « Si vous voulez enterrer une affaire, il faut créer une commission. »

Tout cela pour vous dire que dans le Félibrige nous avons créé des commissions, pas pour enterrer les choses, mais au contraire pour en produire, et parmi ces commissions, il y a une commission pour les affaires sociales, tout ce qui touche l'environnement, il y a la commission des éditions de librairie et des publications, il y a une commission d'enseignement pour tout ce qui touche l'enseignement de la langue dans les écoles et les universités et il y a une commission pour la diffusion de la langue, et je fais partie de cette commission pour la diffusion de la langue, étant donné qu'il y a de nombreuses années que nous travaillons à la diffusion de la langue, surtout la langue d'Oc à l'Église, vous m'excuserez mais cela c'est mon affaire, l'affaire d'un prêtre, d'être chargé de la diffusion de la langue à l'Église et il y a plus de vingt ans que cette commission, qui n'était pas une commission félibréenne, mais une commission nationale pour la diffusion de la langue, et dans cette commission il y avait des représentants de tous les départements et de tous les diocèses où on parle la langue d'oc, ce qui veut dire trente-huit diocèses, trente-huit diocèses où on parle encore la langue d'oc.

Alors, c'est pour le coup que, après le concile, nous avons fait les traductions de la messe, des textes liturgiques en langue d'oc, avec un livret, avec un missel, un rituel, qui renferme toutes les prières, toutes les

ouresoun, tóuti li leituro, mai un tète uni qu'es bon pèr li Prouvençau, pèr li Lengadoucian, pèr li Biarnés, pèr li Lemousin, pèr li Gascoun, pèr lis Óucitan, es lou meme tète mai edita dins de grafio diferènto, comte tengu de la lengo que se parlo dins un endré.

Alor aquelo coumessioun a fa un gros travai e aro avèn apoundu li cant de messo, li cantico que se canton un pau pertout, e vouliéu vous dire que, subre-tout vautre de l'Escolo dóu Vidourle, qu'avès uno couralo « *O Bèlli Santo* » que fai soun proun pèr la difusioun de la lengo, que li cant devèn li recata e dèvon èstre publica.

Vous dise acò pèr vous assabenta e tout-aro quaucun, noste ami Francis Dancan, nous faguè la refleissoun, uno bono refleissoun : « Uno messo coume aquelo d'aièr, à Lunel-Viel, qu'èro tant bèn cantado, e la glèiso se prèsto bèn à l'audicioun e au canta de tout ço que s'es canta, faudrié l'enregistra. » Alor iéu ai prés aquelo idèio e me siéu di : « De vrai, faudrié faire un enregistramen, de segur, di messo que se canton à la couralo « *O Bèlli Santo*. » E moun souvèt es un souvèt que l'ai di tout-aro à Carle Mauras, mai vous lou dise en tóuti, sarié que la couralo pousquèsse enregistra sus casseto li messo, qu'auqui messo pèr n'en faire uno casseto e de lis enregistra, seguramen dins la glèiso de Lunel-Viel. Acò serviríe, dins lou Felibrige, à la coumessioun de difusioun de la lengo pèr tóuti aquéli couralo, tóuti aquéli gènt que de fes que i'a, dins lou Felibrige, dins li messo, dins li fèsto, canton dequé que siegue, canton de cantico que n'en soun pas pèr la Glèiso ; dise pas qu'acò es marrit, mai vau mai canta de cantico que s'endevènon bèn emé la liturgio, e noun pas canta un cant, save pas, un cant à sant-Aloi un jour de Nouvè ; e o, mai iéu, l'ai entendu, ai entendu canta, un jour de Nouvè, uno envoucacioun à l'Esperit-Sant.

oraisons, toutes les lectures, mais un texte unique qui est bon pour les Provençaux, pour les Languedociens, pour les Béarnais, pour les Limousins, pour les Gascons, pour les Occitans, le même texte mais édité dans des graphies différentes, compte tenu de la langue qui se parle dans un endroit.

Alors cette commission a fait un gros travail et maintenant nous avons ajouté les chants de messe, les cantiques qui se chantent un peu partout, et je voulais vous dire que, surtout vous, de l'Escolo dóu Vidourle qui avez une chorale « *O bèlli Santo* » qui fait tout son possible pour la diffusion de la langue, que les chants nous devons les recueillir et ils doivent être publiés.

Je vous dis tout cela pour vous informer, et tout à l'heure quelqu'un, notre ami Francis Dancan, nous a fait la réflexion, une bonne réflexion : « Une messe comme celle d'hier à Lunel-Viel, qui était si bien chantée, et l'église se prête bien à l'audition de tout ce qui s'est chanté, il faudrait l'enregistrer. » Alors moi j'ai pris cette idée et je me suis dit : « En effet, il faudrait faire un enregistrement, certainement des messes qui se chantent à la chorale « *O Bèlli Santo*. » Et mon souhait, c'est un souhait que j'ai dit tout à l'heure à Charles Mauras, mais je vous le dis à tous, serait que la chorale puisse enregistrer sur cassette les messes, quelques messes, pour en faire une cassette, et de les enregistrer sûrement dans l'église de Lunel-Viel ; cela servirait à la commission de diffusion de la langue, pour toutes ces chorales, tous ces gens qui parfois dans le Félibrige, dans les messes, dans les fêtes, chantent n'importe quoi, chantent des cantiques qui n'en sont pas pour l'Église ; je ne dis pas que cela est mauvais, mais il vaut mieux chanter des cantiques qui s'accordent bien avec la liturgie, et ne pas chanter, que sais-je, un chant à saint-Éloi un jour de Noël, et oui, mais moi je l'ai entendu, j'ai entendu chanter un jour de Noël une invocation à l'Esprit-Saint.

Faudrié un pau respeta li fèsto, e justamen nosto couralo, ounte Carle Mauras, a fa quàuqui coumpousicioun, tèn comte di fèsto, e avès de cantico que s'endevènon bèn.

Es pèr acò que souvète que la couralo « *O Bèlli Santo*, » qu'es la couralo de l'Escolo dóu Vidourle, posque enregistra uno messo, o quàuqui messo, e faire uno casseto que poudrian difusi dins tóuti lis Escolo, de tóuti li couralo que soun en manco e que souvènti-fes nous escrivon : « Avès pas de cant pèr uno fèsto ? » e save pas dequé respondre, que s'avian uno casseto, pourrian ié manda emé la musico e emé li cant.

Alor souvète que ço que vous demande siegue entendu e belèu que l'an que vèn, à l'acamp, poudren dire : « L'Escolo dóu Vidourle emé la couralo, "*O Bèlli Santo*," an fa uno casseto qu'es en vèndo. »

Aqui ço que vouliéu vous dire, e vous dise : gramaci.

Il faudrait un peu respecter les fêtes, et justement notre chorale, où Charles Mauras a fait quelques compositions, en tient compte, et vous avez des cantiques qui s'accordent bien.

C'est pour cela que je souhaite que la chorale « *O Bèlli Santo* » qui est la chorale de l'Escolo dóu Vidourle puisse enregistrer une messe ou quelques messes et faire une cassette que nous pourrions diffuser dans toutes les écoles de toutes les chorales qui sont en manque et qui souvent nous écrivent : « Vous n'avez pas des chants pour une fête ? » et je ne sais pas quoi répondre, alors que si nous avions une cassette nous pourrions la leur envoyer avec la musique et les chants.

Alors je souhaite que ce que je vous demande soit entendu et peut-être que l'année prochaine, à l'assemblée générale, nous pourrions dire : « L'Escolo dóu Vidourle et la chorale “ *O Bèlli Santo* ” ont fait une cassette qui est en vente. »

Voilà ce que je voulais vous dire et je vous remercie.



## 12.05.1993 Lunèu Vièi - Discours

...à la coumuno, e aqui lou conse nous a benastruga d'èstre vengu pèr enaura la memòri de d'Arbaud e de Baroncelli, e pèr manifesta contro la culturo dóu ris.

E vaqui que De Montaut, enfiouca coume l'èro souvènt, faguè sa figo en favour de la Camargo pèr esvani tóuti li sagataire qu'en Camargo fasien forço causo contro li biòu e contro li chivau. Alor, dins soun enfioucamen se n'en prenguè à Ricard, Ricard de Mejano que éu, à-n-aquéu moumen, fasié forço culturo de ris en Camargo.

E alor, dins sa passioun, soun enavans, De Montaut pousquè pas s'empacha de dire, en francés, pèr se faire coumprendre pèr tout lou mounde : « Mesdames et Messieurs, soyons courageux, n'ayons pas peur de lutter contre ceux qui démolissent notre Camargue ! »

E aubourant bèn aut la boutiho de pastis Ricard, acabè sa dicho en disènt : « Celui-là, il nous faut le faire disparaître, alors, avalons-le ! » E d'un cop, se versè uno rajado de pastis que beguè tout d'uno, e tóuti faguerian parié, sènso pensa que, un cop de mai, fasian la publicita à-n-aquéu que voulían escana.

Vaqui un record de De Montaut de 1955. N'ai d'autre, mai vous li countarai pas, ié serian encaro à vue ouro dóu sèr. Avèn lou tèms, es verai.

Mai vole dire encaro que aièr vosto Mestresso d'Obro, Gineto Nougaret, nous disié que ço qu'avié trouva à l'Escolo dóu Vidourle èro uno freirejacioun, uno franco amista, à l'entour de l'aparamen de la lengo nostro e de nòsti tradicioun. Acò, me sèmblo, es à dire e à redire.

L'aparamen de la causo nostro, di si valour, noun pòu se

## 12.05.1993 Lunel Viel - Discours

...à la mairie, et là, le Maire nous a félicités d'être venus pour célébrer la mémoire de d'Arbaud et de Baroncelli et pour manifester contre la culture du riz.

Et voilà que De Montaut, enflammé comme il l'était souvent, s'emporta en faveur de la Camargue pour anéantir tous les destructeurs qui en Camargue faisaient beaucoup de choses contre les taureaux et contre les chevaux. Alors dans son emportement, il s'en prit à Ricard, Ricard de Méjanès, qui lui, à ce moment-là, faisait beaucoup de culture de riz en Camargue. Et alors, dans sa passion, dans sa vigueur, De Montaut ne put pas s'empêcher de dire, en français, pour se faire comprendre par tout le monde : « Mesdames et Messieurs, soyons courageux, n'ayons pas peur de lutter contre ceux qui démolissent notre Camargue ! »

Et, levant bien haut la bouteille de pastis Ricard, acheva son discours en disant : « Celui-là, il nous faut le faire disparaître, alors, avalons-le. » Et d'un coup, il se versa une bonne mesure de pastis qu'il but d'un coup, et tous nous fîmes pareil, sans penser qu'une fois de plus nous faisons la publicité à celui que nous voulions étrangler.

Voilà un souvenir de De Montaut de 1955. J'en ai d'autres, mais je ne vous les raconterai pas, nous y serions encore à huit heures du soir. Nous avons le temps, c'est vrai.

Mais je veux dire encore qu'hier notre Maîtresse d'Œuvre, Ginette Nougaret, nous disait que ce qu'elle avait trouvé à l'Escolo dóu Vidourle c'était une fraternisation, une franche amitié, autour de la défense de notre langue et de nos traditions. Cela, il me semble, est à dire et à redire.

La défense de notre cause et de ses valeurs ne peut se

faire que dins l'unioun e lou respèt dis un e dis autre, dins la fraternita.

Mistral disié dóu Felibrige : « Sian tout d'ami, sian tout de fraire. » Ai-las ! Acò es pas toujours vrai, car mai d'un cop an di que lou Felibrige èro un sa de gàrri, e savès coume fan li gàrri quand soun ensèn ?... Se baton. Vous n'en farai pas la descripcioun.

Mai à l'ouro d'aro, que se parlo tant de regionalisacioun, de decentralisacioun, poudèn la realisa que se sian uni, se marchan coutrìo lis un lis autre.

Viéure la freirejacioun, acò es uno valour e di grandò. Bon es de tout faire pèr l'ecounoumìo, bon de faire pèr lou proufié, mai pèr que lis ome agon toujours mai de travai e d'argènt, acò es uno bono causo, pamens l'ome viéu pas soulamen de pan, de jo e de plase, acò lou savèn, èro la toco di Rouman : de pan e d'amusamen, e savèn nautre coume Roume e soun empèri cabussè e finiguè dins lou pan e li jo. Se mantenèn pas ço que fai la grandour de l'ome, (acò es uno toco de l'Escolo dóu Vidourle coume la toco dóu Felibrige), se mantenèn pas ço que fai la grandour de l'ome, soun esprit, soun cor, e tóuti li valour espiritalo que n'en sourgènto, se realisara alor ço que cantan dins la Coupo Santo, mai faudra n'en chanja li mot ; savèn que i'a un couplet de la Coupo Santo que canto : « D'un vièi pople fièr e libre sian bessai la finicioun, » es d'aiours lou couplet que pertout s'es bèn canta, lou soulet couplet que souvènt es canta lou proumié, aquéu e lou dernié (es que n'en savon pas mai), mai soulamen crese que dins quauque tèms faudra dire : « D'un vièi pople fièr e libre sian segur la finicioun. »

Sian segur la finicioun se mantenèn pas li valour felibrenco, li valour espiritalo que Mistral nous demandò de manteni e d'empura. Alor poudren ploura lou tèms passa. Se dis que li felibre

faire que dans l'union et le respect des uns et des autres, dans la fraternité.

Mistral disait du Félibrige : « Nous sommes tous amis, nous sommes tous frères. » Hélas ! Ce n'est pas toujours vrai, quand plus d'une fois on a dit que le Félibrige était un sac de rats ; et savez-vous ce que font les rats quand ils sont ensemble ?... Ils se battent ; je ne vous en ferai pas la description.

Mais à l'heure actuelle, où on parle tant de régionalisation, de décentralisation, nous ne pouvons la réaliser que si nous sommes unis, si nous marchons tous ensemble.

Vivre la fraternisation, c'est une grande valeur. Il est bon de tout faire pour l'économie, c'est vrai, il faut faire beaucoup pour l'économie, bon de faire pour le profit, mais pour que les hommes aient toujours plus de travail et d'argent, c'est une bonne chose. Pourtant l'homme ne vit pas seulement de pain, de jeux et de plaisirs, cela nous le savons ; c'était le but des Romains : du pain et des amusements, et nous savons nous-mêmes comment Rome avec son empire plongea et finit dans le pain et les jeux. Si nous ne maintenons pas ce qui fait la grandeur de l'homme (cela est un but de l'Escolo dóu Vidourle comme le but du Félibrige), si nous ne maintenons pas la grandeur de l'homme, son esprit, son cœur, et toutes les valeurs de l'esprit qui en découlent, se réalisera alors ce que nous chantons dans la Coupo Santo, mais il faudra en changer les mots ; nous savons qu'il y a un couplet de la Coupo Santo qui chante : « D'un ancien peuple fier et libre nous sommes peut-être la fin, » c'est d'ailleurs le couplet qui par tous est bien chanté, le seul couplet qui est souvent chanté le premier, celui-là et le dernier, (c'est qu'ils n'en savent pas plus), mais seulement je crois que dans quelque temps il faudra dire : « D'un ancien peuple fier et libre nous sommes sûrement la fin. »

Nous sommes sûrement la fin si nous ne maintenons pas les valeurs félibréennes, les valeurs spirituelles que Mistral nous demande de maintenir et d'attiser. Alors nous pourrions pleurer le temps passé. On dit que les félibres

soun toujours en trin de ploura ; n'i'a un qu'escriguè un jour : « Les félibres, ce sont des écologues » Acò vòu dire que lis ecologue plouron toujours aquéli que soun passa davans, mai pènsion jamai à-n-aquéli que vendran. Crese que faudrié un pau n'en prene counsciènci ; es pèr acò que, alor que faudrié de voio e d'enavans, benastrugue la couralo, la couralo de l'Escolo dóu Vidourle « *O Belli Santo* » que nous a canta aièr li coublet de la Coupo Santo que soun li mai vivènt, li mai estaca à l'aveni e que plouron pas soulamen lou passat.

Avès canta aièr : « D'uno raço que regreio sian bessai li proumié gréu, sian bessai de la patriò li cepoun emai li priéu. » Alor es acò la toco dóu Felibrige e la toco de l'Escolo dóu Vidourle.

« Vuejo-nous lis esperanço » : avèn proun ploura, fau regarda vers l'aveni e regarda ço que dis l'aveni, e li jouine, que n'avèn vist, e n'avèn entendu, ço que s'es vist e ço qu'avèn entendu aièr eici, à Lunel-Viel, emé lis enfant que parlavon la lengo, emé li jouve que parlavon la lengo, coume forço d'entre nautre la parlon pas, o la parlon plus ; acò a dequé nous faire plesi. Es pèr acò que iéu voudriéu que lou travai que se fai eici, à Lunel-Viel e en d'autri caire, auprès di jouine, tout acò siegue encouraja e vous demande de lis aplaudi.

Alor es vrai : « Douno-nous lis esperanço e li raive dóu jouvènt. » Li jouvènt soun aquéli que pantaion, mai soun aquéli tambèn que fan forço causo quand soun arriva à l'age d'ome e de femo, fan pas que que siegue. Alor ioi brinde à L'Escolo dóu Vidourle e pèr que l'Escolo dóu Vidourle empure d'entre-mai la freirejacioun, l'amista entre nautre e que nous vueje long-tèm encaro uno bono rajado d'esperanço.

sont toujours en train de pleurer ; il y a quelqu'un qui écrivit un jour : « Les félibres sont des écologues » ; cela veut dire que les écologues pleurent toujours ceux qui sont passés avant, mais ils ne pensent jamais à ceux qui viendront. Je crois qu'il faudrait un peu en prendre conscience ; c'est pour cela que, alors qu'il faudrait de l'entrain et de l'énergie, je félicite la chorale de *l'Escolo dóu Vidourle*, la chorale « *O Bèlli Santo* » qui nous a chanté hier les couplets de la Coupo Santo qui sont les plus vivants, et les mieux attachés à l'avenir et qui ne pleurent pas seulement le passé.

Vous avez chanté hier : « D'une race qui regerme peut-être sommes-nous les premiers jets, de la patrie nous sommes peut-être les piliers et les chefs. » Alors c'est cela le but du Félibrige et le but de l'Escolo dóu Vidourle.

« Verse-nous les espérances. » Nous avons assez pleuré, il faut regarder vers l'avenir et regarder ce que dit l'avenir, et les jeunes. Il y a des jeunes, car nous en avons vu et nous en avons entendu ; ce qui s'est vu et ce que nous avons entendu hier, ici, à Lunel-Viel, avec les enfants qui parlaient la langue, avec les jeunes qui parlaient la langue comme beaucoup d'entre nous ne la parlent pas, ou ne la parlent plus, cela a de quoi nous faire plaisir ; c'est pour cela que moi je voudrais que le travail qui se fait ici, à Lunel-Viel, et dans d'autres endroits, auprès des jeunes, tout cela soit encouragé et je vous demande de les applaudir.

Alors c'est vrai : Donne-nous les espérances et les rêves des jeunes, les jeunes ce sont ceux qui rêvent, mais ce sont aussi ceux qui font beaucoup de choses quand ils sont arrivés à l'âge d'hommes et de femmes, ils ne font pas n'importe quoi. Alors aujourd'hui je bois à l'Escolo dóu Vidourle et pour que l'Escolo dóu Vidourle enflamme toujours plus la fraternisation, l'amitié entre nous autres et nous verse longtemps encore une bonne rasade d'espérance.

**04.12.1994 Lunèu Vièi – Discours  
Taulejado**

Pèr faire lou liame entre ço que vèn d'èstre di, ramentarai aquelo paraulo de Mistral quand disié : « *Lis aubre que van founs soun li que mounon naut;* » lis aubre que van founs, qu'an lou racinage prefound, soun aquéli que mounon lou pu naut, e pode dire que, s'encaro l'Escolo dóu Vidourle, mai que siguen pas un nombre estraordinàri, countùnio, lou devèn au racinage d'aquéli que nous soun passa davans, que nous an enracina e que nous an fa ço que sian ; e permié éli i'avié de pouèto, li foundadou de l'Escolo dóu Vidourle, Louïs Abric, Fourmaud, Alfonso Arnaud, e tant d'autre, Vezian, pode pas tóuti li dire... e pièi, aquéli qu'an reviscoula l'Escolo dóu Vidourle, anèn parla tout aro de Pèire Sarguet, de Jan Peyronnet, e iéu ère à-n-aquéu moumen dins la colo tambèn. Avèn fa forço obro pèr que l'Escolo countùnie, mai se sian resta eici dins l'encountrado pescaluno, dins la Vidourlenco, se sian demoura fidèu à noste racinage, es qu'avèn agu d'ome que soun esta toujours fièr de ço qu'èron.

Alor i'a quatre vers d'Abric que trèvon dins ma tèsto e que souvènti-fes dise e redise ; Abric nous disié :

*« Noun, fagués pas mesprés dóu pantai di pouèto,  
Noun, fagués pas mesprés di raive di jouvènt,  
Es emé si cansoun qu'un pople se souvèn  
E qu'uno raço viéu li jour de si proufèto. »*

E se sian ço que sian es qu'avans nautre i'a agu de pouèto, i'a agu d'ome d'acioun, i'a agu d'enseigneire qu'an fa soun proun pèr teni à la lengo e pèr l'espandi ; avèn reçaupu un eiretage e fau qu'aquel eiretage perdure, e perdurara emé la bono voulounta de tóuti, dis enseigneire, di pouèto, dis ome d'acioun, de tóuti aquéli que charron

## 04.12.1994 Lunel Viel – Discours

### Banquet

Pour faire le lien avec ce qui vient d'être dit, je rappellerai cette parole de Mistral quand il disait : « *Lis aubre que van founs soun li que mouton aut ;* » les arbres qui ont des racines profondes sont ceux qui montent le plus haut, et je peux dire que si encore l'Escolo dóu Vidourle, bien que nous ne soyons pas extraordinairement nombreux, continue, nous le devons à l'enracinement de ceux qui nous ont devancés, qui nous ont enracinés et qui nous ont faits ce que nous sommes. Et parmi eux il y avait des poètes, les fondateurs de l'Escolo dóu Vidourle, Louis Abric, Fourmaud, Alphonse Arnaud, et tant d'autres, Vézian, je ne peux pas les nommer tous... Et puis ceux qui ont ravivé l'Escolo dóu Vidourle, nous allons parler tout à l'heure de Pierre Sarguet, de Jean Peyronnet, et moi j'étais à ce moment-là dans le groupe, aussi nous avons beaucoup travaillé pour que l'Escolo continue ; mais si nous sommes restés ici dans le pays pescalune, dans la Vidourlenque, si nous sommes demeurés fidèles à notre enracinement, c'est que nous avons eu des hommes qui ont toujours été fiers de ce qu'ils étaient.

Alors il y a quatre vers d'Abric qui trottent dans ma tête et que souvent je dis et je répète. Abric nous disait :

*« Non, ne méprisez pas le songe des poètes,  
Non, ne méprisez pas les rêves de la jeunesse,  
C'est avec ses chansons qu'un peuple se souvient  
Et qu'une race vit les jours de ses prophètes. »*

Et si nous sommes ce que nous sommes c'est qu'avant nous il y a eu des poètes, il y a eu des hommes d'action, il y a eu des enseignants qui ont fait tout leur possible pour tenir à la langue et pour la répandre ; et maintenant nous n'avons qu'à continuer. Nous avons reçu un héritage et il faut que cet héritage perdure et il perdurera avec la bonne volonté de tous, des enseignants, des poètes, des hommes d'action, de tous ceux qui parlent



la lengo, dins la Glèiso coume dins l'ensignamen, e vole tambèn aro vous dire ço que se fai dins la coumessioun pèr la lengo d'o à la Glèiso, vole remembra soulamen que, au lendeman dóu Councilè, quand la Glèiso a baia l'autourisacioun de celebra la liturgìo en lengo poulari, (tout se fasié en latin, tout se disié en latin) a faugu travaia pèr metre la liturgìo en lengo d'o, e avèn fa uno coumessioun à-n-aquéu moumen emé d'ome de tout lou Miejour ; n'avié dóu coustat de Toulouso e dóu Biarn, e de Gascougnò, d'ome coume Taupiac qu'es un ensignaire e que counèisse proun, d'ome coume l'abat Toulze, d'ome coume Granger, lou Gascoun que Julius n'en porto la cigalo, i'avié d'ome coume Rouquette, de Mount-Peliè, pèr aqueste coustat dóu Rose, e de l'autre coustat, erian tambèn forço prèire e ansin erian belèu cinquanto persouno e permié éli i'avié mai que de prèire, i'avié de pouèto, i'avié d'ensignaire, i'avé de felibre, i'avié de noun-felibre, i'avié de gènt de la terro.

Avèn fa un gros traval pèr faire aquelo traducioun, pas sus lou francés, lou dise, pas sus lou francés, mai sus li tèste latin o li tèste grè e meme l'ebriéu tambèn pèr li saume pèr eisèmple, o, avèn fa un gros traval, acò nous a dura cinq annado ; e countunian aro de faire aqueste traval, e aquelo coumessioun a aro un presfa de faire la traducioun de quàuqui libre de la Biblo e de tóuti li tèste que soun legi chasco annado dins la Glèiso, ço qu'apelan lis annado A, B, C, pèr que touto la Biblo posque èstre entendudo pèr li gènt que van dins li ceremòni de la Glèiso.

Alor aquelo coumessioun es encaro atravalido, i'a forço mounde que ié vènon e i'a un gros travai de courrespoundènci que fasèn pèr-ço-que poudèn pas nous rescountra desempièi Mountauban, o Pau, o Niço, i'a un gros travai de courrespoundènci que se fai e acò demando de tèms, e pièi tèms en tèms i'a uno

la langue, dans l'Église comme dans l'enseignement, et je veux aussi vous dire ce qui se fait dans la commission pour la langue d'oc à l'Église, je veux rappeler seulement que, au lendemain du Concile, quand l'Église a donné l'autorisation de célébrer la liturgie en langue populaire (tout se faisait en latin, tout se disait en latin), il a fallu travailler pour mettre la liturgie en langue d'oc, et nous avons fait une commission à ce moment-là avec des hommes de tout le Midi ; il y en avait du côté de Toulouse, et du Béarn, et de Gascogne, des hommes comme Topiac qui est un enseignant, et que je connais bien, des hommes comme l'abbé Touze, des hommes comme Grangé, le Gascon dont Julius porte la cigale, il y avait des hommes comme Rouquette, de Montpellier, pour ce côté-ci du Rhône, et de l'autre côté nous étions aussi beaucoup de prêtres et ainsi nous étions peut-être cinquante personnes, et parmi ces personnes il y avait plus que des prêtres, il y avait des poètes, des enseignants, des félibres, des non-félibres, des gens de la terre.

Nous avons fait un gros travail pour faire cette traduction, pas sur le français, je le dis, pas sur le français mais sur les textes latins, ou les textes grecs, et même l'hébreu aussi, pour les psaumes par exemple, oui nous avons fait un gros travail, cela a duré cinq années ; et nous continuons maintenant de faire ce travail ; et cette commission a maintenant la tâche de faire la traduction de quelques livres de la Bible et de tous les textes qui sont lus chaque année dans l'Église, ce que nous appelons les années A, B, C, pour que toute la Bible puisse être entendue par les gens qui vont dans les cérémonies de l'Église.

Alors cette commission est encore au travail ; il y a beaucoup de monde qui y viennent et il y a un gros travail de correspondance que nous faisons parce que nous ne pouvons pas nous rencontrer depuis Montauban, ou Pau, ou Nice, il y a un gros travail de correspondance qui se fait et cela demande du temps, et puis, de temps en temps, il y a une

acampado, uno sesiho de travai sus plaço, e veiren acò coume se pòu debana.

E pièi i'a tóuti aquéli que fan de musico pèr revèire lou cant, li cantico de la Glèiso, que aro se canto pas coume se cantavo li cantico dóu siècle dès-e-nòuven ; pamens vole dire que la couralo « *O Belli Santo* » fai un travai pèr asata lou gregourian à la lengo d'o, e avèn ausi ièr, à la messo de Lunèu-Vièi, li cant d'aquelo couralo que nous a mes dins l'auriho li meloudio gregouriano em'uno lengo que s'endevèn bèn emé lou gregourian.

Alor, n'ia d'autre que travaion d'un pau pertout, i'a d'àutri musician que fan d'àutri cantico, d'àutri cant, e tout acò lou fau recampa, tout acò demando un gros travai de sesiho, d'acampado, pèr que li causo s'endevènon bèn, pèr faire que li causo s'enanon pas un pau de pertout.

I'a forço gènt que fan de traducioun, n'en counèisse forço, mai prenou lou tèste francés, e coume lou francés es proun liuen dóu latin o dóu grè, alor li causo s'endevènon pas bèn. Fau faire un travai serious, e aquelo coumessioun, ounte sian proun noumbrous, a coume toco de refaire, de revèire, de publica e d'espandi li novèlli traducioun pèr la liturgio ;

Vaqui ço que teniéu de vous dire.

Vesès d'un pau pertout dins l'ensignamen, dins la Glèiso, se fai un travai toujours pèr l'ounour de la Glèiso, pèr l'ounour de la lengo, e subre-tout perqué lis un e lis autre avèn la memo fe, e avèn lou meme racinage : « *Lis aubre que van founs soun li que mounon naut.* »

réunion, une séance de travail sur place, et nous verrons comment cela peut se dérouler.

Et puis, il y a tous ceux qui font de la musique, pour revoir les chants, les cantiques de l'Église car maintenant on ne chante pas comme se chantaient les cantiques du dix-neuvième siècle. Pourtant je veux dire que la chorale « *O Bèlli Santo* » travaille pour adapter le grégorien à la langue d'oc, nous l'avons entendu hier, à la messe de Lunel-Viel, les chants de cette chorale qui nous met dans l'oreille les mélodies grégoriennes avec une langue qui s'accorde bien avec le grégorien.

Alors, il y en a d'autres qui travaillent un peu partout, il y a d'autres musiciens qui font d'autres cantiques, d'autres chants, et tout cela il faut le rassembler, tout cela demande un gros travail de réunions, d'assemblées, pour que les choses s'accordent bien, pour faire que les choses ne s'en aillent dans tous les sens.

Il y a beaucoup de gens qui font des traductions, j'en connais beaucoup, mais ils prennent le texte français et comme le français est assez éloigné du latin et du grec, alors les choses ne s'accordent pas bien. Il faut faire un travail sérieux, et cette commission, où nous sommes assez nombreux, a pour but de refaire, de revoir, de publier et de répandre les nouvelles traductions pour la liturgie. Voilà ce que je tenais à vous dire.

Vous voyez qu'un peu partout, dans l'enseignement, dans l'Église, il se fait un travail toujours pour l'honneur de L'Église, pour l'honneur de la langue, et surtout parce que les uns et les autres avons la même foi et le même racinage : « *Les arbres qui ont des racines profondes sont ceux qui montent haut.* »

**06.02.2000 Lunèu Vièi - Discours**  
Taulejado de l'Escolo dóu Vidourle

Te, Vaqui que sian en l'an 2000 !

Se l'avias óublada, me fai gau de vous lou ramenta ! Pamens s'en es parla d'aquéu chanjamen de siècle ! S'en es fa de revihoun, de ressoupet, de regagnoun e de taulejado de touto meno e de tóuti li pres ; coste que coste faliè béure e manja à se n'en faire peta la panouio.

Dempièi d'an e d'an se n'en parlavo d'aquel evenimen que tóuti e subretout li media nous lou presentavon coume fabulous, estraordinàri, proudigious, espetaculous que sarié pas de crèire, bèn talamen que li municipe d'eici, d'eila fasien marca despièi quàuquis an, lou descomte di jour e meme dis ouro que nous separavon d'aquéu moumen au frountoun di muraio de sa ciéuta... e meme sus lou plus illustre di monumen francès : la Tourre Eiffel.

Pamens, èro pas de besoun d'èstre un grand marabout pèr devina que quouro li floun-floun de la fèsto aurien cala, quand lis estello e lis estarletto de la « jet set » -coume dison- aurien quita si pèio e sis esmoukin e que lis escoubihaire e li lèvo-bourdiho aurien neteja li carriero e empourta li magnum vuide de la véuso Cliquot, quand lou mounde aurié retrouba sis esperit clouroufourma e endourmi pèr lou tarabast e lou bacelage mediatie... n'èro pas besoun, dise, d'èstre grand clar pèr saupre que nous faudrié reprene pèd dins un mounde gaire diferènt d'aquéu de 1999.

Lou passage à l'an 2000 nous aura fa, belèu, óublada lou tèms de quàuquis ouro nòsti soucit e li soucit de noste paure mounde –e acò es uno bono causo- mai n'aura pas marca evidentamen un chanjamen de civilisacioun car li chanjamen vertadié se realison que

**06.02.2000 Lunel Viel - Discours**  
Banquet de l'Escolo du Vidourle

Tiens, voici que nous sommes en l'an 2000 !

Si vous l'aviez oublié, je me fais une joie de vous le rappeler ! Pourtant on en a parlé de ce changement de siècle ! Il s'en est fait des réveillons et des réveillons, des banquets de toutes les sortes et de tous les prix ; coûte que coûte il fallait boire et manger à s'en faire éclater la bedaine.

Depuis des années et des années on en parle de cet événement que tout le monde et surtout les media, nous présentent comme fabuleux, extraordinaire, prodigieux, merveilleux, indicible, à tel point que les mairies ici et là, faisaient marquer depuis quelques années le décompte des jours et même des heures qui nous séparaient de ce moment au fronton des murs de leur ville... et même sur le plus illustre des monuments français : la Tour Eiffel.

Pourtant, point n'était besoin d'être un grand marabout pour deviner que lorsque les flonflons de la fête auraient cessé, quand les étoiles et les starlettes de la « jet-set » - comme on dit – auraient quitté leurs toilettes et leurs smokings et que les balayeurs et les éboueurs auraient nettoyé les rues et emporté les magnums de la Veuve Cliquot, quand les gens auraient retrouvé leurs esprits chloroformés et endormis par le tintamarre et le battage médiatique ... point n'était besoin, dis-je, d'être grand clerc pour savoir qu'il nous faudrait reprendre pied dans un monde guère différent de celui de 1999.

Le passage à l'an 2000 nous aura fait, peut-être oublier le temps de quelques heures nos soucis et les soucis de notre pauvre monde -et c'est une bonne chose- mais il n'en aura pas marqué réellement un changement de civilisation car les changements véritables ne se réalisent que

dins la durado dóu tèms. E li mot « revoulucioun, » « mutacioun, » « reviroun » e n'en passe, que d'ùni an, de fes que i'a, emplega n'an pas mai de counsistènci que li tres zèro d'aquesto annado.

Uno caso pamens que degun, ai-las, a poussu devina en aquesto pountanado, es l'umour negre de la naturo, l'endevenènço e la couëncidènci d'aquéli grandissimi fèsto dóu milenàri emé li catastrofo e lis auvèri que lis an acoumpagnado e qu'an matrassa tant e tant de nòsti coumpatrioto. Aquéli pàuri gènt pecaire, se n'en souvendran, éli, de l'an 2000.

Mai pèr dire li caso coume soun, de qu'avèn celebra d'autre que la magio di tres zèro ? De qu'es aquesto estranjo counmemouresoun ounte sèmblo qu'avèn desoubliada de quau se celabravo l'anniversàri ? Lou curious, dins tout acò es que la maje part, pèr pas dire degun, de tóuti li barjacaire qu'avèn ausi dins lou pichot fenestroun de la televisioun n'an pausa ni-mai respoudu à-n-aquelo questioun.

Noste mounde a-t-i vergougno d'avoua e de recounèisse aquelo verita qu'es uno evidènci : I'a dous milo an –o proche de 2000 an- qu'es nascu « Jèsu » en Betelèn ; pèr lis un, Diéu que s'es fach ome, pèr lis autre un ome « simplamen » estraourdinàri, eicepciounau que sa vengudo e soun message a chanja, pau d'à cha pau, lou biais de pensa de viéure di pople. De tout segur la significacioun d'aqueste anniversàri es forço diferènto pèr li cresènt, aquéli qu'an la fe au Crist e pèr lis autre. Pamens tóuti devèn recounèisse que dins lou cristianisme counjouga emé la pensado de l'Antiqueta, s'ennracino nosto civilisacioun e si valour, noste biais de pensa de viéure ansin que lis obro marcanto de noste mounde que siegue dins la filousoufio vo lis art coume l'architeituro, la pinturo, la musico e tant d'àutri bèlli caso que fan l'ounour de l'umanita. Vaqui dounc ço que s'amerito d'èstre counmemoura.

dans la durée du temps. Et les mots « révolution, » « mutation, » « tournant » et j'en passe, que certains ont parfois employés, n'ont pas plus de consistance que les trois zéros de cette année.

Une chose pourtant que personne, hélas, n'a pu deviner, dans cette période, c'est l'humour noir de la nature, la rencontre et la coïncidence de ces grandioses fêtes du millénaire avec les catastrophes et les accidents qui les ont accompagnées et qui ont frappé tant de nos compatriotes. Ces pauvres gens, hélas, s'en souviendront, eux, de l'an 2000.

Mais pour dire les choses comme elles sont, qu'avons-nous célébré d'autre que la magie des trois zéros ? Quelle est cette étrange commémoration où il semble que nous avons oublié de qui se célébrait l'anniversaire ? Le curieux dans tout ça, c'est que la plupart, pour ne pas dire aucun de tous les babillards que nous avons entendus dans le petit fenestron de la télévision n'ont posé ni même répondu à cette question.

Notre monde a-t-il honte d'avouer et de reconnaître cette vérité qui est une évidence : il y a deux mille ans – ou près de 2000 ans – qu'est né Jésus à Bethléem ; pour les uns, Dieu qui s'est fait homme, pour les autres un homme « simplement » extraordinaire, exceptionnel, dont la venue et le message ont changé peu à peu la façon de penser de vivre des peuples. Bien sûr la signification de cet anniversaire est très différente pour les croyants, ceux qui ont la foi au Christ, et pour les autres. Pourtant nous devons tous reconnaître que dans le christianisme conjugué avec la pensée de l'Antiquité, s'enracine notre civilisation et ses valeurs, notre façon de penser, de vivre ainsi que les œuvres marquantes de notre monde que ce soit dans la philosophie ou les arts comme l'architecture, la peinture, la musique et tant d'autres belles choses qui font l'honneur de l'humanité. Voilà donc ce qui mérite d'être commémoré.



E nàutri, felibre, disciple de Mistral estaca que sian à retrouba, à manteni e à apara la fe de nòstis ancian, li tradicioun viscudo pèr nòsti rèire, poudèn pas leissa de caire e, encaro mens, mespresa li valour esperitalo que sourgènton de la culturo nostro, carrejado pèr nosto lengo d'O e illustrado pèr li pouèto e lis escrivan que nous l'an legado. Aquéli valour que ié disèn : respèt de l'ome e de si dre, desfènso di liberta, aparamen de tout ço qu'es grand e bèu sus noste terraire e dins nòsti tradicioun, l'espandimen de la freirejacioun entre lis ome e li pople... Tout acò bèu e grand que fai la noublesso de l'ome e l'enavans d'un pople, que lou sachen vo noun, que lou vouguen vo noun, tout acò, dise, nous vèn d'Aquéu qu'es nascu vaqui dous milo an. Es aquelo neissènço que sian fièr, nautre, de counmemoura.

N'es pas pèr rèn que Mistral, éu-meme, lou pouèto mage de nosto reneissènço, tre li proumiéris estrofo de Mirèio crido soun envoucacioun à n-Aquéu que n'en festejan de sa neissènço lou segound milenàri.

*« Tu, Segnour Diéu de ma patriò  
Que nasquères dins la pastrìho,  
Enfioco mi paraulo e douno-me d'alèn ! »  
(Mirèio, cant1)*

La vaqui la fe que nous an leissa nòstis ancian. Nous revèn, à n-autre, de ié resta fidèu. E pèr clava afourtirai encaro emé lou mètstre de Maiano :

Et nous-autres, félibres, disciples de Mistral, attachés que nous sommes à retrouver, à maintenir et à défendre la foi de nos anciens, les traditions vécues par nos pères, nous ne pouvons pas laisser de côté et encore moins mépriser les valeurs spirituelles qui découlent de notre culture, charriée par notre langue d'Oc et illustrée par les poètes et les écrivains qui nous l'ont léguée. Ces valeurs que nous appelons : respect de l'homme et de ses droits, défense des libertés, protection de tout ce qui est grand et beau sur notre territoire et dans nos traditions, le développement de la fraternisation entre les hommes et les peuples... Tout cela, beau et grand, qui fit la noblesse de l'homme et l'énergie d'un peuple, que nous le sachions ou non, que nous le voulions ou non, tout cela, dis-je, nous vient de celui qui est né voilà deux mille ans. C'est cette naissance que nous sommes fiers, nous, de commémorer.

Ce n'est pas pour rien que Mistral, lui-même, le plus grand poète de notre renaissance, dès les premières strophes de *Mireille*, crie son invocation à Celui dont nous fêtons le second millénaire de la naissance.

*« Toi Seigneur Dieu de ma patrie  
Qui naquis parmi les pâtres  
Enflamme mes paroles et donne-moi du souffle ! »  
(Mireille, chant I)*

La voilà la foi que nous ont laissée nos anciens. Il nous revient, à nous-autres, de leur rester fidèle. Et pour finir, j'affirmerai encore avec le maître de Maillane :

*« Soun mort li bèu disèire  
Mai li voues an clanti,  
Soun mort li bastissèire  
Mai lou tèmples es basti.  
Vuei pòu boufa  
L'aourouso malamagno,  
Au front de la Tour-Magno  
Lou sant signau es fa ! »*

*(Lis Óulivado)*

Lou vaqui pèr nautre, lou Sant Signau de l'an 2000 !

Père Causse



*« Les beaux diseurs sont morts  
Mais les voix ont résonné,  
Sont morts les bâtisseurs  
Mais le temple est bâti.  
Aujourd'hui peut souffler  
La bourrasque du Nord,  
Au front de la Tour Magne  
Le saint signal est fait ! » ...  
(Les Olivades)*

Le voici, pour nous, le Saint Signal de l'an 2000 !



*À la journée Fanfonne Guillerme à Aimargues.  
À gauche du Père Causse, le conseiller général  
Patrick Bonton.*

## 11.01.2004 Lunèu - Discours

Aquesto annado 2004 es pèr nàutri, felibre, uno grandò annado de Remembranço.

D'efèt, sian counvida à nous ramenta lou cènt-cinquantenàri de la foundacioun dóu Felibrige pèr Frederi Mistral emé li 7 primadié à Font-Seguno en 1854 e tambèn lou centèime anniversàri de la destincioun dóu Pres Nobel atribuí en 1904 à Frederi Mistral pèr guierdouna soun obro literàri.

Aquéli fèsto de remembranço, que se debanaran dins l'annado noun soulamen en Prouvènço, mai dins tóuti li país de lengo d'O e meme en Suèdo, sèti dóu pres Nobel, dèvon nous empara pèr miés counèisse nosto lengo marialo de tout segur, mai tambèn e subre-tout nous incita pèr aprefoundi li valour de civilisacioun enaurado e aparado pèr Frederi Mistral dins soun obro e sis obro e, en seguido de soun mèstre e foundadou, pèr lou Felibrige .

Aguen pas vergougno de lou dire, la maje-part dóu mau e di peno qu'aclapon noste mounde e d'en proumié noste país -terro escarteirado, envahido, ensalido jusqu'à l'embrutimen pèr endré-venon de l'abandoun di valour que nous pourgis e nous prepauso la sagesso mistralenco ; sapiènci essencialamen crestiano que sourgènto de l'Evangèli e que Mistral a reçaupu coume uno alenado de vido au prefouns de soun cor.

E se coumpren soun maucor e soun endignacioun quand s'esclamo dins soun pouèmo « *l'Espouscado* : »

## 11.01.2004 Lunel - Discours

Cette année 2004 est pour nous-autres, félibres, une grande année de mémoire.

En effet, nous sommes invités à nous rappeler le cent cinquantième de la fondation du Félibrige par Frédéric Mistral avec les « 7 primadié » à Font-Ségugne en 1854 et aussi le centième anniversaire de la distinction du Prix Nobel attribué en 1904 à Frédéric Mistral pour récompenser son œuvre littéraire

Ces fêtes du souvenir, qui se dérouleront dans l'année non seulement en Provence, mais dans tous les pays de langue d'Oc et même en Suède, siège du Prix Nobel, doivent nous soutenir pour mieux connaître notre langue maternelle certainement, mais aussi et surtout nous inciter à approfondir les valeurs de civilisations exaltées et défendues par Frédéric Mistral dans son œuvre et ses œuvres et, à la suite de son maître et fondateur, par le Félibrige.

N'ayons pas honte de le dire, la plupart du mal et des peines qui accablent notre monde et d'abord notre pays -terre écartelée, envahie, salie jusqu'à la pollution par endroits- viennent de l'abandon des valeurs que nous apporte et nous propose la sagesse mistralienne ; science essentiellement chrétienne qui jaillit de l'Évangile et que Mistral a reçue comme un souffle de vie au plus profond de son cœur.

Et l'on comprend son découragement et son indignation quand il s'exclame dans son poème « *L'Éclaboussure* : »

« *En vesènt crèisse li boufigo*  
« *E s'aflaqui li bon mamèu*  
« *E se nebla li bèlli figo*  
« *E s'espoumpi li gargamèu,*  
« *En vesènt, lengo prouvençalo,*  
« *Que sèmpre mai rougnon tis alo,*  
« *En vesènt vuei lou sèn tant rar*  
« *E la resoun bèn tant calugo,*  
« *Avès de jour que la belugo*  
« *Gisclo souleto dóu peirard.*  
*(Lis Isclo d'Or)*

*En voyant croître les vessies,  
Se flétrir les bonnes mamelles  
Et se brouir les belles figues  
Et se rengorger les crétins,  
En voyant, langue provençale,  
Rogner de plus en plus tes ailes,  
En voyant aujourd'hui le sens commun si rare  
Et la raison à ce point aveuglée,  
À de certains jours, l'étincelle  
Jaillit toute seule du silex.  
*(L'Éclaboussure)**

Pèr nous-autre –en seguidò de Mistral- le lengo n'es pas autro causo que l'expressioun d'uno culturo, d'un esperit, d'uno civilisacioun. « Amo de moun païs ! » s'esclamo lou pouéto à la debuto de « Calendau. » D'efet la lengo n'es pas autro causo que lou rebat, lou mirau ount beluguejo l'amo de noste païs.

*En voyant croître les vessies,  
Se flétrir les bonnes mamelles  
Et se brouir les belles figues  
Et se rengorger les crétins,  
En voyant, langue provençale,  
Rogner de plus en plus tes ailes,  
En voyant aujourd'hui le sens commun si rare  
Et la raison à ce point aveuglée,  
À de certains jours, l'étincelle  
Jaillit toute seule du silex.  
(L'Éclaboussure)*

Pour nous-autres – à la suite de Mistral – la langue n'est pas autre chose que l'expression d'une culture, d'un esprit, d'une civilisation : « Âme de mon pays ! » s'exclame le poète au début de « *Calendau*. » En effet la langue n'est pas autre chose que le reflet, le miroir où scintille l'âme de notre pays.



Vaqui perqué, coume la pasto a besoun dóu levame pèr faire de bon pan, an mai-que-mai besoun de se leissa empregna de l'esperit que ié porjo la dóutrino mistralenco, es-à-dire : enaussa la digneta de l'ome, digneta que tèn d'un soulet Mèstre, Diéu, soun Creatour : apara lou respèt de tout ome que que siegue, de sa neissènço jusqu'à sa mort ; coungreia uno vertadiero justico pèr que flourigue la freirejacioun entre lis ome. Li vaqui li espèro que nous revèn d'adurre, nautre, pèr de noste païs d'abord e de l'Europo pièi mounta lou clapié.

Qu'aquesto annado 2004, annado mistralenco e felibrenco nous empure dins l'Escolo dóu Vidourle pèr crèisse dins uno meiouro couneissènço de l'Ideau que nous a leissa noste Mèstre, lou pouèto de Maiano, e subre-tout que noste racinage en terro Vidourlenco nous enflourigue longo-mai ! . . .

« Pèr la glòri dóu terriaire »

Pèire Causse  
Lunel 11.01.2004

Voilà pourquoi, comme la pâte a besoin du levain pour faire du bon pain, il a principalement besoin de se laisser imprégner de l'esprit que lui apporte la doctrine mistralienne, c'est-à-dire : rehausser la dignité de l'homme, dignité qu'il tient d'un seul maître, Dieu, son Créateur ; défendre le respect de tout homme quel qu'il soit, de sa naissance jusqu'à sa mort ; créer une véritable justice pour que fleurisse la fraternisation entre les hommes. Les voilà les espoirs qu'il nous revient à nous, d'apporter pour, de notre pays d'abord et de l'Europe ensuite, élever la montjoie.

Que cette année 2004, année mistralienne et félibréenne nous pousse dans l'École du Vidourle pour croître dans une meilleure connaissance de l'Idéal que nous a laissé notre Maître, le poète de Maillane, et surtout que nos racines en terre Vidourlenque nous fleurissent longtemps encore !...

« Pour la gloire du pays »

Pierre Causse  
Lunel 11.01.2004

## IV : CHANSONS, ARTICLES ...

### AMBRUSSUM

Oppidum d'Ambrussum. Colo garrigaudò sus li bord dóu Vidourle, à 6 km au trelus de Lunèu.

En soun mitan passavo l'antico « Via Domitia. » Lou camin rouman encambavo Vidourle sus un pont que n'en rèsto encaro uno arco au mitan dóu flume.

Es dins aquelo colo que li felibre de l'Escolo dóu Vidourle, desempièi mai de vint an, s'acampon chasque an lou dilun de Pasco, emé lou pople vidourlen pèr canta lou Printèms.

*Quouro m'entourarai sus la colo flourido*

*Escoutarai*

*Dins li pin enfada, la cansoun alegrìo*

*De mi pantai.*

*Dindaran tournamai lis ouro escampiado*

*De moun printèms.*

*Radusènt li record'mé li voues alassado*

*D'un autre tèms.*

*Long dóu camin Rouman li pèiro, li peirasso*

*Retrouvarai ;*

*Dis empeaire fièr, di latin soun li laissez*

*De soun travai.*

## Ambrussum

Oppidum d'Ambrussum. Colline couverte de garrigue, sur les bords du Vidourle à 6 km à l'est de Lunel.

Au centre passait l'antique « Via Domitia. » Le chemin romain enjambait le Vidourle par un pont dont il reste encore une arche au milieu du fleuve.

C'est sur cette colline, que les félibres de « l'École du Vidourle » depuis plus de vingt ans se rassemblent, chaque lundi de Pâques, avec le peuple vidourlais pour chanter le printemps.

*Quand je retournerai sur la colline en fleurs,  
J'écouterai  
Dans les pins enchantés, la chanson égayée  
De mes rêves.*

*Sonneront à nouveau les heures envolées  
De mon printemps ;  
Rapportant les souvenirs avec les voix fatiguées  
D'un autre temps.*

*Le long du chemin romain, les pierres, les grosses pierres  
Je retrouverai  
Des empereurs fiers, des latins sont les legs  
De leur travail.*

*Guerrié di tèms antic, Mauro, Galés, Gregau  
Avès passa  
Sus la draio esvalido ; soul lou roumiéu siau  
E matrassa.*

*Revèi dins soun pantai vòsti nòblis escorto  
Espandimen  
D'uno raço qu'alors s'enanavo pèr orto  
E libramen.*

*Eici de l'oulinié se dis que li sagato  
Soun testardo ;  
Mai sias, o bello terro d'O, meno de chato  
Pas bastardo.*

*Vestido de cèu blu, tous tèms ensouleiado  
Fasès flouri  
Maugrat lis òrri chapladis, li chaupinado  
De l'Istòri.*

*Quouro m'entourarai sus la colo flourido  
Escoutarai  
Vidourle fernissènt de sis aigo frounsido  
E si cascai.*

*Guerriers des temps antiques, Maures, Gaulois, Grecs*  
*Vous êtes passés*  
*Sur les chemins disparus ; seul le pèlerin tranquille*  
*Et meurtri.*

*Il revoit dans son rêve vos nobles escortes*  
*Eparpillées*  
*D'une race qui alors s'en allait en campagne*  
*Et librement.*

*Ici de l'olivier, on dit que les rejetons*  
*Sont têtus,*  
*Mais tu es, ô belle terre d'oc, une race de jeune fille*  
*Pas bâtarde.*

*Vêtue de bleu, tout le temps ensoleillée*  
*Tu fleuris*  
*Malgré les immondes carnages, les querelles*  
*De l'histoire.*

*Quand je retournerai sur la colline en fleurs*  
*J'écouterai*  
*Vidourle frémissant de ses eaux ridées*  
*Et ses murmures.*

*Désempièi dous milo an soun erso mouvedisso  
Poutounejo  
Li pèiro d'un vièi pont ounte Roumo estadisso  
Segnouresso.*

*Mai, drudo desenant de si tèms de vitòri  
Subre-bello !  
Ma calanco latino en soun passat de glòri  
S'enmantello !*

*Quouro retrouverai ma garrigo flourido  
N'ausirai plus  
Di pouèto galoi lis odo trefouli  
Ai ! ié soun plus.*

*Soun record soulamen, ma bello lengo d'or  
Se remembrara...  
Mai à soun estrambord, di Vidourlen, lou cor  
S'abéurara.*

Abat. Pèire Causse

Le Vidourle N°71 du 14.04.1956

*Depuis deux mille ans sa vague en mouvement  
Embrasse  
Les pierres d'un vieux pont où Rome s'établit  
Souveraine.*

*Mais fière désormais de ses temps de victoires  
Magnifique !  
Ma calanque latine dans son passé de gloire  
Se couvre d'un manteau.*

*Quand je retrouverai ma garrigue fleurie,  
Je n'entendrai plus  
Des poètes joyeux les odes enchantées ;  
Ah ! ils ne sont plus là.*

*Ce sont seulement des souvenirs, ma belle langue d'or  
S'est « enfermée ».  
Mais à son engouement le cœur des Vidourlais  
S'abreuvera.*

Abbé. Pèire Causse

Le Vidourle N°71 du 14.04.1956



## Bandido bluio

Paravolo da P. Causse **Bandido bluio** Musica de P. Gibert

An es-capa li biòu Dins la revoulunado Li bèsti aferounado An  
manca lou draïoù Gardian, pople, chi-vaù, Lan-dant sus la le-vado En  
fo-lo cavaucado A-bri-voù lou bestiau Fichei-roug dins lou cèu A-  
tu-bon mi-lo estello Ca-va-lo blan-quinello Tre-pejon lou souteù

Musico eñs eunbet tressen  
Barranolo

Lauron lou toumpleamar Li pi-cho-ti barque-to Desple-gant ois a-  
le-to sus lou blu de la mar Gardian e pes-ca-dou Des-ou-bli-  
dant la fêsto Lampon sauva li bèstio Dôu sourne nega-dou

*An escapa li biòu  
Dins la revoulunado  
Li bèstio aferounado  
An manca lou draïoù.  
Gardian, pople, chivau  
Lan-dant sus la levado,  
En folo cavaucado  
Abrivon lou bestiau.*

*Refrin  
Ficheiroun dins lou cèu  
Atubon milo estello,  
Cavalo blanquinello  
Trepèjon lou soulèu*

### « Bandido » bleue

Un 26 mai, le lendemain de la fête des Saintes-Maries de la Mer, les taureaux du manadier Henri Aubanel ont échappé au moment de la bandido. Effrayés par la foule et par la chevauchée des gardians, deux d'entre eux s'élançèrent dans la mer et s'éloignèrent vers le large. Ils se seraient noyés si les gardians et les pêcheurs, oubliant la fête, et leurs différends n'avaient sauté dans une barque pour les ramener. Dans la lumière et les couleurs du soleil couchant le spectacle ne manquait pas de grandeur et de poésie. Témoin de cette bandido dans la mer, d'où « Bandido Bluio, » le Père Causse rythmait ces vers tandis que déjà j'en fredonnais la musique.

*(Pierre Gibert)*

*Les taureaux se sont  
échappés  
Dans le tumulte  
Les bêtes effrayées  
Ont manqué le chemin.  
Gardians, peuple, chevaux  
Courant sur la levée,  
En folle chevauchée  
Regroupent les taureaux.*

*Refrain  
Les tridents dans le ciel  
Allument mille étoiles,  
Des juments blanches  
Foulent le soleil*

*Ounte van ? Ounte van ?  
O Santo, Gràndi Santo !  
Dins la mar miraianto  
Li tau sauton subran.  
Fugisson dins l'esfrai  
L'umanaio manado  
Bressa pèr lis oundado  
S'aliuenchon dóu varai.*

*Lauron lou toumple amar  
Li pichòti barqueto  
Desplegant sis aleto  
Sus lou blu de la mar...  
Gardian et Pescadou,  
Desóublidant la fèsto  
Lampon sauva li bèstio  
Dóu sourne negadou.*

*Se savias, Camarguen,  
Óublida li batèsto  
Aubourarias la tèsto  
Dins lou païs santen.*

*Refrin*

*Ficheiroun dins lou cèu  
Atubon milo estello,  
Cavalo blanquinello  
Trepèjon lou soulèu.*

*Refrin*

*Ficheiroun dins lou cèu  
Atubon milo estello,  
Cavalo blanquinello  
Trepèjon lou soulèu.*

Paraulo de P Causse  
Musico de P Gibert  
1956

*Où vont-ils ? Où vont-ils ?  
O Saintes, Grandes Saintes !  
Dans la mer éclatante  
Les taureaux sautent soudain.  
Ils fuient dans l'effroi  
La foule humaine  
Bercés par les vagues  
Ils s'éloignent du vacarne.*

*Elles labourent le gouffre  
amer  
Les petites barques  
Déployant leurs ailes  
Sur le bleu de la mer...  
Gardiens et pêcheurs,  
Oubliant la fête  
Courant sauver les bêtes  
De la sombre noyade.*

*Si vous saviez camarguais  
Oublier les querelles  
Vous relèveriez la tête  
Dans le pays saintois.*

*Refrain*

*Les tridents dans le ciel  
Allument mille étoiles,  
Des juments blanches  
Foulent le soleil.*

*Refrain*

*Les tridents dans le ciel  
Allument mille étoiles,  
Des juments blanches  
Foulent le soleil.*

.  
Paroles de P Causse  
Musique de P Gibert  
1956

## Tourre-Santo Nosto Damo de « L'Espèro »



Acò coumence  
coume uno fatorgo  
meravihouso.

Avié uno fes un  
Comte : Jousè-Amadiéu  
Armand, armejaire dóu  
port de Marsiho... Coume  
li gènt dóu gros grun  
d'aquéu moument -sian  
au bèu mitan dóu siècle  
passa- avié soun castèu à  
l'entour de la vilo, aqui  
vounte s'espandissié dins  
li tèms ancian la drudo e  
fèro séuvo marsiheso.

Dins soun  
tenamen, en dessus Santo-  
Marto, Jousè-Amadiéu

Armand counvidavo souvènti-fes sis ami pèr douna la casso i  
couniéu em'i perdigau. Segur qu'èro pas la sóuvagino e la feruno  
qu'anavo cassa lou bon rèi Reinié quouro venié, autre-tèms, faire  
batudo dins li bos que s'esperloungevon entre lis Eigalado e Sant-  
Jirome, mai la chasse mancavo pas de voio...

Dintre li counvida que venien s'ataula au castèu, se  
rescountravo mai d'un cop lou vièi avesque de Marsiho : Mousen  
Eugèni de Mazenod, gentilome e prouvençau de trìo. E figuras-vous  
qu'un bèu vèspre lou Comte diguè à soun avesque :

## Tour Sainte Notre Dame de Sainte Espérance



Ceci commence comme un conte de fée merveilleux.

Il y avait une fois un Comte : José-Amadeus Armand, armateur du port de Marseille... Comme les gens importants de cette époque - nous sommes au milieu du siècle passé- il avait son château en bordure de la ville, là où il y avait aux temps anciens la forêt dense et sauvage de Marseille.

Dans sa propriété, en dessus de Sainte-Marthe, José-Amadeus Armand invitait souvent ses amis pour chasser les lapins et les perdreaux. Il est certain que ce n'était pas la sauvagine qu'allait chasser le bon roi René quand il venait aux temps anciens, chasser dans les bois qui s'étendaient entre les Eignalado et Saint-Jérôme, mais la chasse ne manquait pas d'ardeur...

Parmi les invités qui venaient prendre place au château, on rencontrait souvent le vieil évêque de Marseille, Monseigneur Eugène de Mazenod, gentilhomme et provençal d'élite. Et figurez-vous qu'un bel après-midi le Comte dit à son Évêque :

Ai idèio de faire basti un agachoun eilamoundaut, en dessus dóu Camin dóu Rousti e sariéu mai qu'urous se Vosto Grandour voulié bèn i'apoundre sa santo benedicioun.

Ho ! Ho ! respoundeguè l'avesque, emai fuguè, coume mis aujòu, afeciouna pèr la casso, counvèn gaire -m'es vejaire- de barbela li gràci dóu Cèu pèr un agachoun que dèu servi à secuta, matrassa e sagata li creaturo dóu Bon Diéu ! Vaudrié miés, acabè Mousen de Mazenod finocho e risoulié, vole dire, sarié mai necite de basti pèr aqui quacarèn pèr agacha e aganta lis amo... « à l'espèro ! »

Lou Comte Armand coumprenguè lou pensié de soun avesque e tre que fuguè prouclamado à Roumo « l'Inmaculado Councepcioun » de la Vierge Mariò, fuguè pausado e benesido au mes de desèmbre de 1854 la proumiero pèiro de la Tourre, esvoto de la vilo de Marsiho à Nosto-Damo : Nosto-Damo de « l'Espèro, » devengudo en francés : Notre Dame de Sainte Espérance.

Ansin, sènso belèu lou saupre, Amadiéu Armand coumplissié la proumesso facho en 1835 pèr l'abat Ferrat-Margalhan, curat de Santo-Martò : proumesso d'enaura un mounumen à Nosto-Damo qu'avié apara e sauva dóu marrit coulera li gènt de soun vilage.

- - -

E vaqui que s'adraièron tant noumbrous devers la Tourre-Santo li crestian de Marsiho que fuguè necite de mai basti : un capeleto davans l'ouratòri, pièi en 1867 uno tresenco e grando capello de tau biais que lou santuàri de Tourre-Santo es la resulto de tres bastisso.

-J'ai l'idée de faire bâtir un poste de vigie là-haut, en dessus du chemin de Rousti, et je serais plus qu'heureux si Votre Grandeur voulait bien y donner sa sainte bénédiction.

-Ho ! Ho ! répondit l'évêque, bien que je sois, comme mes ancêtres, passionné par la chasse, ça ne convient guère -mais nous verrons- de demander les grâces du ciel pour un poste de vigie qui doit servir à tuer, harasser et tourmenter les créatures du Bon Dieu ! Il vaudrait mieux, acheva Monseigneur Eugène de Mazenod avec finesse et souriant, je veux dire, il serait plus nécessaire de bâtir par là quelque chose pour observer et attraper les âmes ... « à l'affût ! »

Le Comte Armand comprit la pensée de son évêque et dès que fut proclamé à Rome « l'Immaculée Conception » de la Vierge Marie, il fut posée et bénie au mois de décembre 1854 la première pierre de la Tour, ex-voto de la ville de Marseille à Notre-Dame : Notre-Dame de « l'Espoir, » devenue en français : Notre-Dame de Sainte Espérance.

Ainsi, sans peut-être le savoir, Amadeus Armand accomplissait la promesse faite en 1835 par l'abbé Ferrat-Margalhan, curé de Sainte-Marthe, promesse d'élever un monument à Notre-Dame qui avait préservé et sauvé du mauvais choléra les gens de son village.

-

Et voilà que les chrétiens de Marseille s'acheminèrent tellement nombreux à la Tour-Sainte qu'il fut nécessaire de construire en plus : une chapelle devant l'oratoire, puis en 1867 une troisième et grande chapelle de telle façon que le sanctuaire de Tour-Sainte est le résultat de trois constructions.



Entre li gènt de bon péu que s'acampavon dins la capello se capitè lou direitour de l'Escolo di Bèus Art, Magaud. Aquéu pintre d'elèi mestrejavo alor dins sa bastido : « Lis Estello » que toucavo lou castèu d'Amadièu Armand. Lou comte, en aquéu tèms -1874- èro lou presidènt de la Chambro dóu coumèrci de Marsiho.

Se vous fai pas mai, diguè'n jour Magaud à soun segne vesin, pintrarei dins la capello moun esvoto...

E se pòu vèire sus la paret en-dessus de l'escalié que meno, à man drecho, à la capeleto uno tiero d'ome e de femo, prèire, mounge, mourogo e mourogueto -tóuti, retra d'aquelo epoco- escala darrié soun evesque à l'endavans de la Rèino dóu Cèu.

Es tout ço que soubro dóu pintre marsihés.

- - -

Mai i'a de rode, se saup, ounte l'esperit noun s'arrèsto de boufa !

Se d'asard vous pren l'envejo de camina, un jour, dins lou terradou à l'Uba de Marsiho, vous endraiars dins lou bèu camin campagnòu enjusqu'à la Tourre-Santo que desempièi mai de cènt an dins aquéu rode fai signau. Intrars dins la capello e quatecant sarés pivela.

Mirars davans vous, en-dessus de l'autar, l'espetaclouso fresco pintrado au mes de desèmbre de 1968 pèr l'artista rùssi, Nicolai Greschny.

Enmantela dins si belugiejànti coulour, segnourejo lou Crist, mèstre dóu Tèms e dóu Mounde, enterin que se clinon davans sa santo fàci la Vierge pregadisso e Jan-lou-Batisto, esmeraviha... Emai li douge apoustòli que ferverous e afouga nous counvidon à la preguiero.

Entre les gens de la « haute » qui se rassemblaient dans la chapelle se trouva le directeur de l'École des Beaux-Arts, Magaud. Ce peintre d'élite était alors le maître dans sa villa « Les Étoiles » qui touchait le château d'Amadeus Armand. Le comte, en ce temps-là - 1874- était le président de la Chambre de Commerce de Marseille.

-Si vous le voulez, dit un jour Magaud à son respectable voisin, je peindrai dans la chapelle mon ex-voto...

Et l'on peut voir sur le mur au-dessus de l'escalier qui conduit, à main droite, à la chapelle, une série d'hommes et de femmes, pères, moines, sœurs et novices –tous, portraits de cette époque- grimper derrière leur évêque et au-devant de la Reine du Ciel.

C'est tout ce qui reste du peintre Marseillais.

Mais il y a des endroits, on le sait, où l'esprit ne s'arrête pas de souffler !

Si par hasard il vous prend l'envie de marcher, un jour, dans la banlieue du Nord de Marseille, prenez le beau chemin de campagne jusqu'à la Tour-Sainte qui depuis plus de cent ans dans ce lieu fait signal. Entrez dans la chapelle et immédiatement vous serez fasciné.

Vous contemplez devant vous, au-dessus de l'autel, la spectaculaire fresque peinte au mois de décembre 1968 par l'artiste russe, Nicolas Greschny.

Elle enveloppe dans ses couleurs étincelantes, le Christ domine, maître du Temps et du Monde, pendant que s'inclinent devant sa sainte face la Vierge en prière et Jean-Baptiste, émerveillé ... Et aussi les douze apôtres qui avec ferveur et empressement nous convient à la prière.

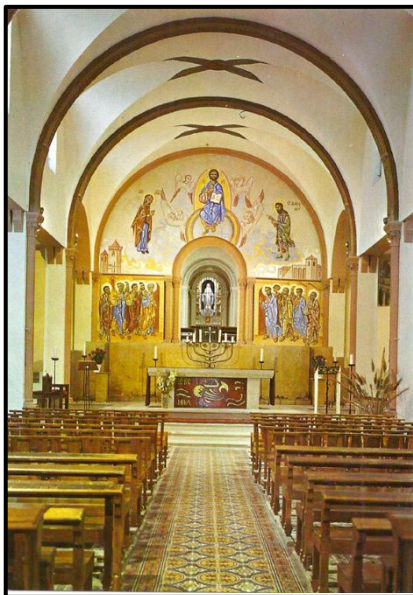
Tout-dou-long di paret coustiero remirarés, esbalausi, se debana -de l'anouciado à soun trioufle- li gau e doulour de la Vierge Mariò.

Ansin, dins soun biais bisantin, l'artisto e lou crestian nous remèmbro quàuquis-un d'aquéli que coungreïèron l'amo mistico de nosto Prouvènço bello.

À Tourre-Santo se pòu pas desóublida que Marsiho demoro la crousadou di raço ounte, mau-grat sis escàufèstre, l'Óuriènt e l'Óucidènt s'embessounon pèr nous auboura jusqu'i cresten qu'apasimon li cor treboula...

Emé li Sant miraclois qu'anoubliссon nost'istòri prouvençalo, li « Tres-Mariò porto-miro » nous aduson, noun vers lou toubèu vuege de nòsti pàuri pantai mai vers la vido trelusènto que rajo, en abounde, de l'Esperit.

*Lou Rampau d'oulivé Febrié-Mars 1969 N°125*



*Tour Sainte.  
Dans le cœur,  
Fresques de  
Nicolas Greschiny*

Tout au long du mur latéral vous regardez, éblouis, se dérouler -de l'annonciation à son triomphe- les joies et douleurs de la Vierge Marie.

Ainsi dans sa façon byzantine, l'artiste et le chrétien nous remémore quelques-uns de ceux qui nous engendrèrent l'âme mystique de notre belle Provence.

À Tour-Sainte on ne peut oublier que Marseille demeure la croisée des races où, malgré leurs alarmes, l'Orient et l'Occident se jumellent pour nous élever jusqu'aux sommets qui anoblissent les cœurs troublés.

Avec les Saints miraculeux qui rehaussent notre histoire provençale, « les Trois Maries porte-myrre » nous conduisent, non vers le tombeau vide de nos pauvres songes mais vers la vie resplendissante qui surgit, en abondance, de l'Esprit.

Pierre Causse

*Lou Rampau d'oulivié Février-Mars 1969 N°125*



*Vue générale de Tour Sainte*

## LAUS DÓU CANOUNGE JÓUSÈ SALVAT

Gento Rèino, Segne Capoulié, Car Felibre e Ami, Midamo, Messiés,

Es au mes d'Avoust de 1937, au roumavage di Felibre que recampavo à Nost-Damo de Primo-Coumbo, à l'intrado di Cevèno, un pople afeciouna pèr sa lengo e soun terraire, que veguère lou proumié cop permié li felibre de moun endré : Abric, Anfos Arnaud, Baissat, Caussou de l'Oulivié, L'Escoutaire, Ricome e d'autre... enfin lou Majourau: l'Abat Salvat.

Dins si bèu 48 an s'impausavo à la visto, pamens es à l'autar servènt soun menistèri, es à l'evangèli que lou Majourau m'apareiguè dins soun trelus.

Uno planto d'ome, pouda à l'antico, un roure au racinage founs pourtant fièr dins l'azur uno sabo flourido.

Parlavo lis iue emplis de sounges. L'escoutave, pivela, e n'ère pas soulet. La voues sounanto, la gràci dóu verbe, sènso que li bras n'en prenguèsson la voulado, nous empourtavo vers de cimo dins un èr abrassa, talamen que lou fiò de la jouinesso, passant lou judice, uno trounado d'aplaudimen saludè li darrièri paraulo.

Proun d'annado après, Salvat qu'anave vèire à Toulouso dins soun burèu de l'Istitut Catouli, me remembrant aquéu roumavage de la vidourlenco n'èro pas encaro revengu de sa souspresso: — « *Ai! d'aqueles miejornals,* » me diguè, « *plen d'afogamen e d'estrambord que picon de las mans à la glèisa e à la messa.* »

D'aqueu tèms ère bèn liuen de me pensa que la Cigalo de l'Agout vengudo bronzina en ribo dóu Vidourle e, que despièi Toulouso, voulastrejavo d'un pau pertout en Terro d'O fasènt clanti soun cant, vendrié, après la despartido dóu Mèstre se pausa en terro pescaluno, en raro di palun e di colo garrigaudò. Çai ounte

## ELOGE DU CHANOINE JOSEPH SALVAT

Gente Reine, Monsieur le Capoulier, Chers Félibres et Amis,  
Mesdames, Messieurs,

C'est au mois d'août de l'année 1937, au pèlerinage des félibres qui rassemblait à Notre-Dame de Prime-Combe, à l'entrée des Cévennes, tout un peuple attaché à sa langue et à sa terre que je vis pour la première fois parmi les félibres de mon terroir : Abric, Alphonse Arnaud, Baissat, Causse de l'Olivier, Dezeuze, Ricome et d'autres... enfin le majoral : l'Abbé Salvat.

Dans ses beaux 48 ans, il s'imposait à la vue. Cependant, c'est à l'autel exerçant son ministère, au moment de la prédication surtout, que le majoral m'apparut dans toute sa noblesse.

Une plante d'homme taillé à l'antique, un chêne profondément enraciné, portant fièrement dans l'azur une sève fleurie.

Il parlait les yeux emplis de songe. Je l'écoutais, fasciné, et je n'étais pas le seul. La voix vibrante, la grâce du verbe, sans que les bras ne prennent leur envolée, il nous emportait vers des cimes dans un air embrasé, à tel point que l'enthousiasme de la jeunesse l'emportant sur le discernement, un tonnerre d'applaudissements salua les dernières paroles.

Plusieurs années après, Salvat que j'allais voir à Toulouse dans son bureau de l'Institut Catholique, remémorant ce pèlerinage du pays « vidourlais » n'en était pas encore revenu de sa surprise : « **Ah ! ces méridionaux** », me dit-il « **pleins de fougue et d'enthousiasme qui applaudissent à la messe !** »

J'étais alors bien loin de penser que la cigale de l'Agout venue bruire sur les rives du Vidourle et, qui depuis Toulouse, voletait un peu partout en Terre d'Oc faisant résonner son chant, viendrait, après le départ de son maître se poser en terre lunelloise, à la limite des marais et des garrigues. Ici où se

s'embessounon « La Prouvènço que canto e lou Lengadò que coumbat. »

E quau aurié poussu dire alor, qu'esto memo Cigalo de Buzet, vilage galantoun dóu Tarn ounte lou grand Vincèns de Paulo, fiéu de Gascougno, diguè sa messo proumierenco en 1600, se pausarié un jour sus un de si messiouinari. Me n'en vesès aro, lou bèu proumié esbalausi.

Foro dóu coumun, Jósè Salvat, se pòu pas mesura à la lèsto nimai l'enmaia dins un discours à la Ciceroun. E vaqui que me capito l'ounour de n'en parla e de n'en faire lou laus.

Noste counfraire, lou Majourau-Abat Toulze que l'avié en proun grando veneracioun pèr n'èstre pas toujours de soun avejaire, ié diguè un jour, despacienta, dins lou fiò de la countèsto:

« *Mai enfin, Moussu, sias un mounumen!* »

Se pòu pas -me sèmblo-douna pu bello definicioun d'aquel ome estraordinari.

### L'ome

Veguen pamens ço qu'èro aquel ome que — dins lou Counsistòri — quaranto cinq an de tèms fuguè, Canoungue que Canoungue, jamai un dourmihous, mai de longo un majourau escarrabiha e boulegadis.

Dins soun proumié discours à l'Acadèmi di Jo Flourau à Toulouso, en 1930, Jósè Salvat s'escrichè: - « *Poguèssi portar dins iéu l'Occitania... dins mon cerbèl e dins mon cor!* » Avèn aqui la toco majo de touto sa longo vido. Fuguè subretout Jósè Salvat, un patrioto miejournal e quete patrioto! A sachu à forço de sicap, em'un testardun qu'es pas de dire, pourta à soun pountificat l'amour e la fe dins la Terro Nostro. Cinquanto an à-de-rèng, soun noum e sa voues restountiguèron sènso lassige à travès li país d'O, pèr reviha li mort

jumellent « La Provence qui chante et le Languedoc qui combat ».

Et qui aurait pu dire alors, que cette même cigale de Buzet, charmant village du Tarn où le grand Vincent de Paul, fils de la Gascogne, célébra sa première messe en 1600 se poserait un jour sur un de ses missionnaires. Vous m'en voyez aujourd'hui le tout premier surpris.

Homme en dehors du commun, Joseph Salvat, ne peut se mesurer rapidement, ni se laisser enfermer dans un discours à la Cicéron. Et voici que me revient l'honneur de vous en parler et d'en faire l'éloge.

Notre confrère, le Majoral Abbé Toulze qui l'avait en assez grande vénération pour n'être pas toujours de son avis, lui dit un jour, impatienté, dans le feu de la discussion :

« *Mais enfin, Monsieur, vous êtes un monument !* »

On ne peut — me semble-t-il — donner plus belle définition de cet homme extraordinaire.

### L'homme

Considérons néanmoins ce qu'était cet homme qui -dans le Consistoire félibréen- durant 45 ans, bien que chanoine, ne fut jamais un endormi, mais toujours un majoral réveillé et remuant.

Dans son premier discours à l'Académie des Jeux Floraux, à Toulouse en 1930, Joseph Salvat s'écria : « *Puissè-je porter en moi l'occitanie... dans mon cerveau et dans mon cœur !* » Nous avons là, la tâche majeure de toute sa longue vie. Joseph Salvat fut surtout un patriote méridional et quel patriote ! Il a su avec beaucoup de jugement et un entêtement indicible porter au plus haut point l'amour et la foi en notre Terre. Cinquante années durant, son nom et sa voix retentirent sans se lasser à travers les pays d'Oc pour réveiller les morts



e aquéli tóuti qu'avien desóublida sa lengo, soun istòri, sa raço.

Acò coumencè après la guerro de 1914-18 quouro rescountrè, en 1919, à Toulouso, lou grand roumanisto Jósè Anglade que devenié alor soun prouffesseur; pièi, en 1920, Prouspèr Estiéu, pouèto dóu Lauragués. Salvat li regardè toujour coume si mèstre en literaturo d'O emai en Felibrige. Éli de soun caire, devistèron lèu qu'avien dins soun jouve disciple un mantenèire de la bono, un reviéudaire de la lengo. I'a ansin d'ome crespina que se rejougnon à la crousiero di camin e s'envan de coutrìo à la seguido de l'Estello, e i'a d'ome que soun marca pèr teni l'empènto.

Aquéu fiéu de pacan, nascu un bèu jour de novèmbre de 1889 dins lou vilajoun auden de Rivel, lauravo sènso relàmbi e semenavo em'un estrambord perdurable au mitan d'entravadis de touto meno. Noun empachavo tout acò soun afougamen de persegui cade jour, plega sus l'araire, lou meme pres-fa.

#### Lou Felibre

Felibre, l'Abat Salvat lou devenguè tre la proumiero ouro, pèr s'enaussa lèu-lèu i proumiéri plaço que ié dounèron, dins lou Felibrige, soun saupre qu'èro di grand e la fisanço de si mèstre e de sis ami.

Pèr la paraulo e la plumo, de longo Salvat aparara, empurara, butara de l'avans. Mantenèire de la Lengo, lou fuguè, païsan caput vengu grand segnour de la paraulo e de l'acioun.

Se pòu pas espeluca eici tout ço que diguè, escriguè, foundè dins la glèiso, à l'escolo, dins la ciéutat. Acò sarié mal-eisa e tirarian de long. Ço que devèn afourti, es que lou Canounge-Majourau sabié basti sus lou dur, ourganisa e manteni. Rèn que la tiero de si sermoun publica, de si libre, de sis article de diciounàri e de revisto autro que la siéuno, fai de centeno de titre dins la bibliougrafio que n'a baia

et tous ceux qui avaient oublié leur langue, leur histoire, leur race.

Cela commença après la guerre de 1914-18 lorsqu'il rencontra, en 1919 à Toulouse, le grand romaniste Joseph Anglade qui devenait alors son professeur, puis en 1920, Prosper Estiéu, poète du Lauragais. Salvat les considéra toujours comme ses maîtres en littérature d'Oc et en félibrige. Eux de leur côté, s'aperçurent rapidement qu'ils avaient dans leur jeune disciple un mainteneur de grande classe, un catalyseur pour revivifier la langue. Ainsi y a-t-il des hommes marqués par le destin qui se rejoignent à la croisée des chemins et s'avancent ensemble à la suite de leur étoile. Il y a des hommes qui sont marqués pour tenir la barre.

Ce fils de paysan, né un beau jour de novembre 1889 dans ce village audois de Rivel, labourait sans faiblir et ensemençait avec un enthousiasme indestructible au milieu de toutes sortes d'entraves. Tout cela ne l'empêchait pas, courbé sur la charrue, de poursuivre chaque jour avec ferveur le même travail.

#### Le Félibre

Félibre, l'abbé Salvat le devint dès la première heure, pour s'élever très vite aux premières places que lui donnèrent, dans le Félibrige, son savoir qui était grand et la confiance de ses maîtres et de ses amis.

Par la parole et la plume, sans cesse Salvat défendra, incitera, ira de l'avant. Mainteneur de la langue, il le fut, paysan têtu devenu grand seigneur de la parole et de l'action.

On ne peut pas détailler ici tout ce qu'il dit, écrivit, fonda dans l'église, à l'école, dans les villes et villages. La chose serait malaisée et nous entraînerait trop loin. Il suffit d'affirmer que le chanoine majoral savait bâtir sur le dur, organiser et maintenir. La simple liste de ses sermons publiés, de ses livres, de ses articles de dictionnaires et de revues autres que la sienne, renferme des centaines de titres dans la bibliographie que nous a donné

« Lo Gai Saber » après sa mort.

Tre 1925, devenguè la tèsto vertadiero de « L'Escola Occitana ». Direitour dóu « Coulègi d'Occitania », li cours pèr courrespoundènci anavon rejougne lis escoulan dins tóuti lis encountrado dóu mounde. En 1972, l'annado de sa despartido, dous milo i'èron iscri. À Castèu-nòu-d'Àrri, pièi à Toulouso ounte tenguè vint-e-tres an de tèms la cadiero de lengo e de literaturo d'O à l'Istitut Catouli, recampè à soun entour, un fube d'estudiant atenciouna. En 1930, intrè mantenèire, à l'Acadèmi di Jo Flourau emé l'idèio de faire clanti la lengo dins sis acamp, ço que faguè.

« *Vous êtes un homme courageux!... Vous n'avez pas mesuré l'étendue de votre audace,* » ié diguè Anglade en l'aculissènt à l'Oustau d'Assezat. N'en falié d'ardidesso pèr tourna à sa plaço dins la ciéutat moundino, la « lengo mespresado » que desempièi de siècle cantavo plus que « pèr li pastre e gènt di mas. »

Counferencié, anavo d'un pau pertout quouro s'agissié de faire counèisse lis ome dóu Miejour, sounjant, coume ié disié Anglade que « *là où la lampe vacille, il y a toujours quelque veilleur pour l'empêcher de s'éteindre.* »

Predicaire, a prouclama sa fe 'mé l'amour de sa lengo dins tóuti li cadiero dóu Païs d'O ; dins li pu pichoto coume dins li grando e tambèn à la radiò. Ansin, emé la proumiero traducioun qu'alestiguè de l'Ourdinàri de la Messo, a countribui à baia à la lengo nostro sa justo plaço dins la celebracioun catoulico.

Escrivan, nous laisso quàuqui libre precios e de discours saberu. Baile dóu « Gai Saber, » lou mestrejè d'annado e d'annado bèn-talamen que n'en faguè uno revisto d'uno auto tengudo. Quand se viro li pajo di 366 numerò d'aquelo couleicioun, i'a dequé bada davans l'ativeta espetaculouso d'aquel ome devengu, au service de la

« Lo Gai Saber » après sa mort.

Dès 1925, il devint le véritable chef de « l'École Occitane. » Directeur du « Collège d'Occitanie, » les cours par correspondance allaient rejoindre les écoliers dans toutes les contrées du monde. En 1972, l'année de sa mort, deux mille y étaient inscrits. À Castelnaudary, puis à Toulouse où il tint durant 23 ans la chaire de langue et de littérature d'Oc à l'Institut Catholique, il rassembla autour de lui une foule d'étudiants attentionnés. En 1930, il entra, mainteneur, à l'Académie des Jeux Floraux avec l'idée de faire retentir la langue d'Oc dans ses assemblées, ce qu'il fit.

« *Vous êtes un homme courageux !... Vous n'avez pas mesuré l'étendue de votre audace,* » lui dit Anglade en l'accueillant à l'hôtel d'Assezat. De l'audace, il en fallait pour rendre sa place, dans la ville des Comtes de Toulouse, à la langue méprisée, qui depuis des siècles ne chantait plus que « pour les pâtres et gens des mas. »

Conférencier, il allait partout lorsqu'il s'agissait de faire connaître les hommes des pays d'Oc, pensant, comme lui disait Anglade que « *là où la lampe vacille, il y a toujours quelque veilleur pour l'empêcher de s'éteindre.* »

Prédicateur, il a proclamé sa foi avec l'amour de sa langue dans toutes les chaires d'occitanie ; dans les plus petites comme dans les plus grandes, ainsi qu'à la radio. Avec la première traduction qu'il effectua de l'Ordinaire de la messe, il a contribué à donner à notre langue sa juste place dans la célébration catholique.

Écrivain, il nous laisse quelques livres précieux et des discours savants. Baile du « Gai Saber », il le dirigea de très nombreuses années à tel point qu'il en fit une revue de haute tenue. Quand on tourne les pages des 366 numéros de cette collection, on est émerveillé devant l'activité spectaculaire de cet homme devenu au service de notre

Causo Nostro, lou proupagandisto sènso pòu nimai vergougno dis idèio mistralenco e de l'ensignamen dins lis escolo e li faculta.

Aquelo revisto coulour d'esperanço, istara un mirau de proumiero de touto la boulegadisso óucitano e felibrenco, e n'en demourara l'amo vivènto jusqu'à sa mort.

Li bouscaire dins l'aveni, pourran pesca dintre sis article tras-que noumbrous de que s'assabenta sus l'istòri dóu Felibrige e di païs d'O.

Lou Canounge-Majourau èro couneigu d'en-pertout. Noun soulamen à Toulouso e dins lou Lengadò nostre, mai pu liuen, en Belgico, en Americo fin qu'au Japoun. Li que voulien counèisse la lengo, si grands escrivan e l'istòri de noste païs i'arribavon de tout caire. Ansin èro devengu, de quauque biais, coume uno incarnacioun vivènto dóu Verbe d'Oc.

### L'empuraire

Mai la paraulo pèr éu n'èro qu'au service de l'aparamen de l'amo miejournalo, o pèr emplega l'espressioun de Mistral dins lis estatut dóu Felibrige de 1911, de la « nacioun óucitano. » Segur que parla d'óucitanò o de « nacioun óucitano, » vuei, es escampa d'òli sus lou fiò. Pamens, dins lou cor arderous de noste Majourau n'i'avié pas d'autro idèio que de reviéuda lou païs, l'Óucitanò endourmido e enclastrado coume la Coumtesso dins la centralisacioun parisenco e faire assaupre en tóuti que tóuti li grands ome n'èron pas de Paris.

Pèr acò Jósè Salvat qu'èro un empuraire de proumiero, ourganisè touto sa vido fèsto sus fèsto, pèr celebra li grands evenimen que toucavon sa lengo o sa terro meiralò, lis ome de trò o li felibre qu'èron l'ounour de soun terrièro. Rèn nimai l'arrestavo. Un jour dins un acamp d'escolo se diguè qu'un municipe fasié d'empache pèr festeja la memòri d'un felibre ; lèst, em' uno

cause, le « propagandiste » sans peur ni honte des idées mistraliennes et de l'enseignement de la langue dans les écoles et les facultés.

Cette revue couleur d'espérance restera un miroir hors série de tout le mouvement félibréen et occitan ; il en sera l'âme vivante jusqu'à sa mort.

Les chercheurs, dans l'avenir, pourront trouver dans ses très nombreux articles de quoi se documenter sur l'histoire du félibrige et des pays d'Oc.

Le chanoine-majoral était connu partout. Non seulement à Toulouse et dans notre Languedoc, mais plus loin, en Belgique, en Amérique et jusqu'au Japon. Ceux qui voulaient connaître notre langue, ses grands écrivains et l'histoire de notre pays lui arrivaient de toutes les contrées. Ainsi était-il devenu, d'une certaine manière, comme une incarnation vivante du verbe d'Oc.

#### L'animateur

Mais la parole pour lui n'était qu'au service de la défense de l'âme méridionale ou, pour employer l'expression de Mistral dans les statuts du Félibrige de 1911, de la « nation occitane. » Certes parler d'occitanie ou de « nation occitane » aujourd'hui n'est-ce pas jeter de l'huile sur le feu ? Cependant, dans le cœur généreux de notre majoral, il n'y avait pas d'autre intention que la renaissance du pays, l'occitanie endormie et cloîtrée comme la Comtesse dans la centralisation parisienne et faire connaître à tous que tous les grands hommes n'étaient pas de Paris.

Pour cela, Joseph Salvat, qui était un animateur-né, organisa toute sa vie fête sur fête, pour célébrer les grands événements qui touchaient sa langue ou sa terre maternelle, les hommes éminents ou les félibres qui faisaient honneur au terroir. Rien ni personne ne l'arrêtait. Un jour dans une réunion de travail on rapporta qu'un maire faisait des difficultés pour célébrer la mémoire d'un félibre ; rapide et

voulounta qu'es pas de dire, l'abat rebequè: « *Proun charra coume acò ; me n'en cargue! De municipe n'ai counèigu, de rouge, de blanc, di tres coulour. Me siéu toujours renja 'mé tóuti ! Leissas-me faire !* » E fuguè fa. Jamai treboula, demourè sèmpre soumes e fisancous davans lis esprovo e fau bèn dire que n'aguè de marrido. Mai emé Mistral amavo dire :

« *S'acò 's pas vuei, sara deman !* »

Tambèn lou Canounge un jour vo l'autre avié resoun de tout.

Dins lis ouro sournò de la depourtacioun, emé lou meme enavans, abrasè dins lou cor de si coumpan matrassa l'amour de la patrio nostros, de soun parla, de soun istòri.

« *La lengo, disié à soun retour dóu camp de Neuengame, l'avian empourtado'mé nautre, noun à la semello de nòsti soulié mai dins noste cor toujours coumoul d'esperanço e sus nòsti bouco cantadisso.* »

Sus la grevanço de sa passioun, la crous saunouso s'aluminè d'amour. À l'escolo de « La Crous Jauno » lis embarbela venien, noun pas coume lou cat que soufris de la rasco, mai au rescontre d'un espèr e d'un reviéure pèr óubliada li marrit jour.

Lou 22 d'óutobre de 1944 escriéu dins soun « diurnal » : « *Uei, al segond mes de la fondacion de l'Escola de la Crotz Jauna, bella vesprada occitana, ont ai cantat la Galera.* »

« *S'acò 's pas pèr Totsants*

*Fazèm come se l'era*

*Lanlera, lanlera...*

*E vogue la galera.* »

Ansin dins aquélis ouro doulentouso pèr tóuti e subre-tout pèr li presounié, Salvat, tenguè, visquè e mantenguè l'èime e la fe de si fraire en lis aparant dóu desfèci e de l'avalimen.

volontaire, l'abbé répliqua : « *Cela suffit ! Je m'en charge. Des maires, j'en ai connu des rouges, des blancs, des tricolores. Je me suis toujours arrangé avec tous. Laissez-moi faire !* » Et ce fut fait. Jamais troublé, il demeura toujours soumis et confiant devant les épreuves, et, il faut bien dire qu'il en eut de douloureuses. Mais avec Mistral il aimait dire :

« *Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain !* »

Aussi le chanoine un jour ou l'autre avait-il raison de tout.

Dans les heures sombres de la déportation, avec la même énergie, il embrasa dans le cœur de ses compagnons meurtris l'amour de notre patrie, de son parler, de son histoire.

« *La langue -disait-il à son retour du camp de Neuengamennous l'avions emportée avec nous, non pas à la semelle de nos souliers, mais dans notre cœur toujours débordant d'espérance et sur nos lèvres chantantes.* »

Sur la lourde peine de sa passion, la croix sanglante s'illumina d'amour. À l'école de la « *Croix Jaune*, » les prisonniers venaient non pas comme le chat qui souffre de la gale, mais à la rencontre d'un espoir et d'une résurrection pour oublier les mauvais jours.

Le 22 octobre 1944, il écrit dans son « *Diurnal* » : « *Aujourd'hui au deuxième mois de la fondation de l'École de la Croix Jaune, belle soirée occitane où l'on a chanté La Galère.* »

« *Si ce n'est pas pour Toussaint*

*Faisons comme si ce l'était*

*Lanlère, lanlère...*

*Et vogue la galère.* »

Ainsi dans ces heures douloureuses pour tous et surtout pour les prisonniers, Salvat vécut et soutint le moral et la foi de ses frères en les préservant du découragement et du désespoir.



E lou 2 de novèmbre, dins la cabano mounte la fre  
l'empachavo de dormir, escriéu tourna sus de marrit papié :

« *Son los morts !*

« *Anirai pas à Tolosa al cementèri de Tèrra Cavada, sus las tombas ont aviai coustuma d'anar. E anirai pas à Rivel pregar sus las tombas bessonas del cementèri, mas sabi que seran netas, que meme i'aurà de flors... Tombas de Surba ! Tombas de Narbona ! Tombas de Ceret, de Peirac e de Passièra ! Tombas que coneissi, tombas que coneissi pas, cossi m'etz caras aici, prèp d'aquel forn crematòri que m'es tant òrre !*

*Tombas de Fendlha, de Rialmont, de Lezinhan, de Sant-Nazari, de Neivian, vos vesi, e m'agenolhi prèp de vos-aus e fau en esperit la mai ferverosa pregària. »*

Ansïn aquel ome qu'oubravo tant pèr sa terro meiralo e soun país, vivié tambèn pèr un autre mounde, dins un autre mounde qu'es en fin-finalo, pèr tóuti, nosto dimensioun eternalo.

Ço que Salvat fuguè pèr lou Felibrige, dins lou Counsistòri coume Majourau, coume decan pièi, es gaire eisa de lou dire que n'en sian encaro trop proche pèr n'en mesura touto l'impourtaço. De segur aguè uno acioun marcanto dins lis acamp sant-estelen. Taia pèr èstre un cepoun, lou fuguè.

Fau pamens remembra eici la bello amista que lou liguè au rèire-Capoulié En Valèri Bernard. L'Abat Salvat n'en baiè lou testimòni esmouvènt à la Radiò de Toulouso-Pirenèu tres mes après la mort dóu grand artisto e escrivan marsihés. Vaquí ço que digué Salvat lou 10 de Janvié de 1937 :

« *A mezura que m'acaminàbi dins la lectura de las produccions occitanas, lo nom de Valèri Bernard m'apareisia coma de mai en mai treluzènt. Aprenguèri qu'èra Majoral, qu'èra estat*

Et le 2 novembre, dans une cabane où le froid l'empêche de dormir, il écrit encore sur du mauvais papier :

*Aujourd'hui les Morts !*

*« Je n'irai pas à Toulouse au cimetière de Terre-Cabade, sur les tombes où j'avais coutume d'aller... Et je n'irai pas à Rivel prier sur les tombes jumelles du cimetière, mais je sais qu'elles seront propres, qu'il y aura même des fleurs... Tombes de Surba ! Tombes de Narbonne ! Tombes de Ceret, de Peirac et de Passière. Tombes que je connais, tombes que je ne connais pas, combien vous m'êtes chères ici, près de ce four crématoire qui me fait tant horreur !*

*« Tombes de Fendeille, de Realmont, de Lézignan, de Saint-Nazaire, de Néviau, je vous vois et je m'agenouille près de vous et je fais en esprit la plus fervente prière. »*

Ainsi cet homme qui travaillait tant pour sa terre ancestrale et pour son pays, vivait aussi pour un autre monde, dans un autre monde qui est en définitive, pour tous, notre dimension éternelle.

Ce que Salvat fut pour le Félibrige, dans le Consistoire comme majoral, comme doyen ensuite, n'est guère aisé à dire, car nous en sommes encore trop proche pour en mesurer toute l'importance.

Qu'il ait eu une action marquante dans les assemblées de « Sainte-Estelle » ne fait pas de doute. Taillé pour être un solide pilier, il le fut.

Il faut cependant rappeler ici la belle amitié qui le lia à l'ancien capoulier Valère Bernard. L'abbé Salvat en donna le témoignage émouvant à la station de radio Toulouse - Pyrénées, trois mois après la mort du grand artiste et écrivain marseillais. Voici ce que dit Salvat le 10 janvier 1937 :

*« Au fur et à mesure que je m'acheminai dans la lecture des productions occitanes, le nom de Valère Bernard m'apparaissait de plus en plus resplendissant. J'appris qu'il était majoral, qu'il avait été*

*meme Capolier del Felibrige; que lo poeta de « La Lausetto » èra tant-bèn un bèl artista. Un jorn enfin lo vejèri cara à cara, e li parlèri, e mai que mai l'escortèri. Erèm à Beziers, lo 27 de Junh 1926, pèr las festas de la Mantenancia de Lengadòc. Valèri Bernard i representaba lo Capolier Jouveau. Me sovèni de la prigonda impresion que produziguèt à la fin de la taulejada jol ombrun del castèl de Linha quand, ajènt legit lo mandadis del capolièr escrit en provençal, parlèt en son nom personal, dins lo dialècte lengadocien, pèr saludar “lo Lengadòc ardent, apasionat, tèrra de fòc, tèrra d'amor”. Un sentiment poderos de filhala afecion me liguèt, aquel jorn, al trobare inspirat, al profèta clarvezent que legissia dins l'avenidor de nostre país à la claror de son passat. »*

Fau tambèn ramenta d'uno pèiro blanco l'ufanouso Santo-Estello de Toulouso en 1950 e tira la capelado à soun ourganisaire, lou Canounge Salvat. Mai d'un cop representè lou Felibrige dins de manifestacioun internaciounalo. Pamens, éu, que d'ùni disien, en galejant, l'evesque d'Ócitanò, quand vouguè boulega de trop li canounge dóu Counsistòri, aquéli lou leissèron faire e dire, mai à soun grand despié qu'amavo trop, éu, d'èstre segui.

Fau crèire qu'aquéu diable d'ome avié la barreto benesido pèr surmounta tóuti lis entravadis que ié bandiguèron lis empachocamin.

De segur, n'es pas esta toujours coumprés e tóuti partejavon pas sis idèio, mai quouro de renòsi an cresegu de critica lou vanc de soun obro, éu, aguè proun de sapiènci pèr li leissa à si dire e countunia soun pres-fa.

Avié soun franc valentin, ié metié ni sau, ni òli.

Mau-grat tout, mau-grat, de fes que i'a, soun biais aisse e roundinousubre-tout dins soun vieiun -(avié dins lou cor un

*même Capoulié du Félibrige ; que le poète de La Lausèto était aussi un peintre et un graveur de talent. Un jour enfin je le vis face à face, et lui parlai et surtout je l'écoutai. Nous étions à Béziers, le 27 juin 1926, pour les fêtes de la Maintenance du Languedoc. Valère Bernard y représentait le « Capoulié » Jouveau. Je me souviens de la profonde impression qu'il produisit à la fin du banquet à l'ombre du château de Linha quand, ayant lu le message du « Capoulié » écrit en provençal, il parla en son nom personnel dans le dialecte languedocien, pour saluer « le Languedoc ardent, passionnant, terre de feu et terre d'amour ». Un sentiment très fort de filiale affection me lia, ce jour-là, au trouvère inspiré, au prophète clairvoyant qui lisait dans l'avenir de notre pays à la lumière de son passé. »*

Il faut également marquer d'une pierre blanche la splendide Sainte-Estelle de Toulouse eu 1950 et tirer le chapeau à son organisateur, le chanoine Salvat.

Plus d'une fois, il représenta le Félibrige dans des manifestations internationales. Cependant lui, que quelques-uns appelaient en souriant l'évêque d'Occitanie, quand il voulut bousculer un peu trop les chanoines du consistoire félibréen, ceux-ci le laissèrent dire et faire, à sa grande déception, tant il aimait être suivi.

Il faut croire que ce diable d'homme avait la « barrette bénie » pour surmonter toutes les entraves qu'on essaya de lui mettre aux pieds. Certes, il n'a pas toujours été compris et tous ne partageaient pas ses idées, mais quand des gens hargneux ont cru critiquer l'élan de son œuvre, il eut assez de sagesse pour les laisser à leur dire et continuer sa tâche.

Il avait son franc parler, il disait crûment la vérité !

Malgré tout, malgré sa façon parfois revêche et bougonne surtout dans sa vieillesse (il avait dans le cœur un

amour que s'encapriçavo à soun travai e i'arribavo de buta soun mounde un pau ferme pèr li faire courre à soun pas)- mau-grat li deco que n'avèn tóuti dins nosto vido, Jósè Salvat es esta e demourara un felibre d'uno aussado sènso pariero, un di mai grand d'aquest mié-siècle.

L'ausisse encaro, au roumavage de Lourdo de 1971, dins uno counferènci, nous counta emé de lagremo dins lis iue soun pelerinage à Nosto-Damo de Garasoun pèr venera la Cigalo de Mistral pourtado pèr Filadèlfo après la Santo-Estello de Toulouso. Coume èro pretoucant! Fai pas doutanço ; Salvat èro un grand mistralen.

Ome d'uno souleto idèio e d'uno souleto Fe, Salvat se pensavo coume lou Mèstre de Maiano que sian rèn e que dèvon passa en proumié Diéu e la lengo. « *Non nobis Domine, non nobis, sed nomini tuo et provinciæ nostræ da gloriam !* »

Es aquelo Fe que l'atisavo quand publicavo de libre, d'article e enca mai quand alestissié de fèsto o mountavo en cadiero e quand menè à Lourdo en 1958 lou proumié roumavage d'Óucitanò.

Lou prèire

Nosto vesion de Jósè Salvat sarié tras que pichoto se vesian en éu que l'Óucitan. Pèr-dessus tout fuguè un prèire. En oubrant pèr apara e manteni soun parla sabié, éu, que travaïavo pèr la glòri de Diéu. De l'aposto avié la fe estrambourdanto e la paciènci inagoutablo ; sabié, éu, coume lou disciple dóu Segneur, qu'es morto la fe sènso obro. Vaqui perqué anavo sèmpe davans emé lou testardige de la fe, apoulidi de cop que i'a, d'un brèu de naïveta. Ansin lou revese toujours au roumavage de Lourdo de 1971. À la proucessioun di flambèu n'erian pas mai qu'uno poungado de roumiéu di País d'O à segui l'escritèu lumenous « Occitània. »

amour qui s'entêtait au travail et il lui arrivait de bousculer son monde pour les faire courir à son pas), malgré peut-être les erreurs, et qui n'en commet pas dans sa vie ? Joseph Salvat a été et restera un félibre de valeur inégalée, un des plus grands de ce demi-siècle.

Je l'entends encore, à Lourdes en 1971 au cours d'une conférence, nous conter, les larmes aux yeux, son pèlerinage à Notre-Dame de Garaison pour vénérer la cigale d'or de Mistral, portée par Philadelphie de Gerde après la Sainte-Estelle de Toulouse. Comme il était émouvant ! Il n'y a pas de doute, Salvat était un grand mistralien.

Homme d'une seule idée et d'une seule Foi, Salvat pensait comme le Maître de Maillane que nous ne sommes rien et que doivent passer au premier rang Dieu et la Langue : « *Non nobis Domine, non nobis, sed nomini tuo et provinciae nostrae da gloriam.* »

C'est cette Foi qui l'exaltait quand il publiait des livres, des articles et surtout quand il préparait des fêtes ou montait en chaire et quand il conduisit à Lourdes en 1958, le premier pèlerinage d'Occitanie.

### Le prêtre

Notre vision de Joseph Salvat serait étriquée si nous ne voyions en lui que l'Occitan. Par-dessus tout, il fut un prêtre. En œuvrant pour défendre et promouvoir sa langue, il savait qu'il travaillait pour la gloire de Dieu. De l'apôtre, il avait la foi enthousiaste et l'indéfectible patience ; il savait comme le disciple du Seigneur que la foi sans les œuvres est morte. Voilà pourquoi il allait toujours de l'avant avec l'entêtement de la foi, embelli parfois d'un semblant de naïveté. Ainsi je le revois toujours au pèlerinage de Lourdes de 1971. À la procession aux flambeaux, nous n'étions pas plus d'une douzaine de pèlerins des terres d'Oc à suivre l'écrêteau lumineux : « *Occitanie.* »

Venien, pièi, un fube de gènt de tout caire e de tout péu que cantavon l'Ave Maria. Se revirant, lou Canounge me diguè, à despart, risoulié : « *Veses, pèr aquéli que badon, tout aquéu mounde que seguís, es toujours l'Óucitanio.* »

Vrai ié falié d'èstre afouga e testardas pèr faire intra nosto lengo à la Glèiso. Salvat es esta dins lou Lengadò ço que fuguè autre-tèms Savié de Fourvièro en Prouvènço. Ié fauguè encamba lou doute, lou contre, e li trufarié di prèire éli-meme e d'ami que lou galejavon coume s'anavo pesca la luno. Salvat éu, seguissié sa draio : en anonciant la fe catoulico, prouclamavo emé fierta la lengo d'O. Veramen lou Canounge Salvat a countunia de l'autro man dóu Rose, en ribo de Garouno, ço qu'avié tant bèn entamena d'aquest caire, lou moung blanc de la mountagneto.

Mai belèu faudrié apoundre que l'un coume l'autre, lou Majourau de Ferigoulet e lou de Toulouso fuguèron ajuda pèr soun tèms e la vido. L'un coume l'autre n'avien pas d'àutri causo à servi, d'autro idèio à enaura que Diéu e la lengo. Proufessour e predicair de mestié tóuti dous, an couneigu de segur lis entravadis que vènon entrepacha e maucoura touto vido, mai tóuti dous, n'aguèron que de segui dos draio bessouno pèr la glòri de Diéu e la glòri dóu Terraire.

Tout acò di, sian liuen d'avé fa lou tour d'aquéu « mounumen ». Basto! Li felibre de vuei e de deman auran lou tèms e lou devé de regarda e d'estudia coume se dèu la vido dóu grand Canounge-Majourau.

Forço questioun demoron sus l'enfluènci de Salvat dins la boulegadisso de vuei toucant lou Felibrige, la lengo, la grafio, l'Óucitanio... N'èro pas vuei lou moument de n'en parla. Mai m'es avejaire que n'avèn pèr long-tèms à tira lou vin di rasin

Venait ensuite une foule de gens de tous pays et de toute race qui chantaient l'Ave Maria, se retournant le chanoine me dit à l'oreille, souriant : « *Vois-tu, pour ceux qui regardent tout ce peuple qui suit, c'est toujours l'Occitanie.* »

Il lui fallait être passionnément entêté pour faire entrer notre langue à l'Église. Salvat a été dans le Languedoc ce que fut autrefois Xavier de Fourvières en Provence. Il lui fallut passer par-dessus le doute, la contradiction et les moqueries des prêtres eux-mêmes et d'amis qui le plaisantaient comme s'il allait pêcher la lune. Salvat, imperturbable, poursuivait son *chemin* : en annonçant sa foi catholique, il proclamait avec fierté la langue d'Oc. Véritablement le chanoine Salvat a continué de l'autre côté du Rhône, sur les rives de la Garonne, ce qu'avait si bien entrepris de ce côté-ci, le moine blanc de la Montagnette.

Peut-être faudrait-il ajouter que l'un comme l'autre, le Majoral de Frigolet et celui de Toulouse, furent aidés par leur époque et la vie. L'un comme l'autre n'avaient pas d'autre cause à servir, d'autre idée à exalter que Dieu et la langue. Professeurs et prédicateurs de métier tous les deux, ils ont sûrement connu les difficultés qui viennent entraver et meurtrir toute vie, mais tous deux n'eurent qu'à suivre deux voies jumelles pour la gloire de Dieu et la gloire de leur Terre.

Tout cela dit, nous sommes loin d'avoir fait le tour de ce « monument ». Il suffit ! Les félibres d'aujourd'hui et de demain auront le temps et le devoir d'étudier, comme il se doit, la vie et l'œuvre du grand chanoine-majoral.

De nombreuses questions demeurent sur l'influence de Salvat dans le mouvement actuel concernant le Félibrige, la langue, la graphie, l'Occitanie... Ce n'était pas aujourd'hui le moment d'en parler. Mais je pense que nous en avons pour longtemps à tirer le vin des raisins



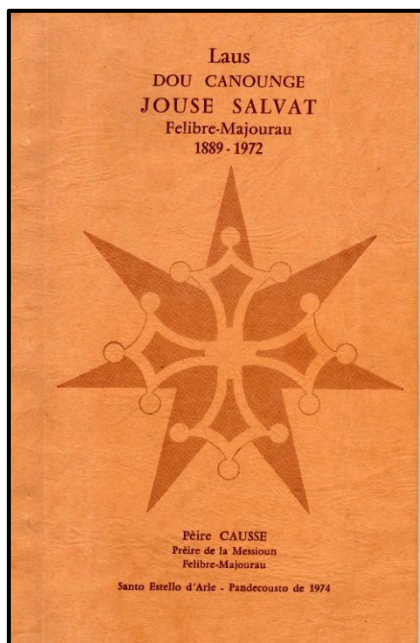
vendemia pèr aquel ome, Majourau, Prèire d'elèi e Mistralen afouga que fuguè Jòusè Salvat.

À soun retour d'Alemagno en 1945, disié dins uno counferènci :

« *Je n'ai pas voulu que Sainte Estelle et Clémence Isaure aient à rougir de leur admirateur.* »

Salut à vous, Segne Jòusè Salvat qu'avèn ausi, qu'avèn ama. Fuguerias uno voues e fuguerias un lume ! Dóu grand roure toumba que l'oumbro benfasènto souste nòsti pres-fa quau que fugue deman. Qu'enfin dins nòsti cor empure, pèr sauvamen, « *la Fe dins l'an que vèn !* »

Santo-Estello d'Arle  
Dilun de Pandecousto  
3 de Jun de 1974.



*Livret publié par  
L'escolo dóu Vidourle*

vendangés par cet homme, majoral, prêtre d'élite et fervent mistralien que fut Joseph Salvat.

À son retour d'Allemagne en 1945, il disait dans une conférence : « *Je n'ai pas voulu que Sainte Estelle et Clémence Isaure aient à rougir de leur admirateur.* »

Salut à vous, Sieur Joseph Salvat, que nous avons entendu, que nous avons aimé ! Vous fûtes une voix et vous fûtes une lumière ! Du grand chêne tombé, que l'ombre bienfaisante abrite nos travaux quel que soit demain. Qu'elle réchauffe enfin dans nos cœurs, pour notre salut, « la Foi dans l'an qui vient ! »

Sainte-Estelle d'Arles

Lundi de Pentecôte

3 juin 1974



11.01.2004 « *Taulejado* » de l'Escolò d'ou Vidourle

## Prefâci de SANSOGNO

Dins li darniéri rego de si record, « *Sansogno*, » Andriéu Sauveplane fa aquelo coustatacioun : « *sèmpe un ome vau mes o miés que ço qu'avèn cresegu d'eu. Se couneissian lou founs de soun cor, serian espanta e meraviha. Es necite de juja em'uno indulgènci e uno sereneta qu'es pas tant facile de se ié gandi e qu'es à moun vejaire, lou secrèt de l'umanisme vertadié.* »

Dins aquelo refleissiou tenèn la coumpleissita de l'umano naturo que A. Sauveplane n'èro mai que mai counsciènt en se ramentant e en countant lis ouro claro coumo lis ouro sournò de sa vido. Aquelo vido que li pajo de « *Sansogno* » nous en aduson li jour lumenous e lou mai souvènt languissous em'uno ombro de pessimisme que neblara de longo sa persounalita bèn marcanto.

Pèr aquéli que n'en couneissien que lis aparènci, A. Sauveplane avié lou mai souvènt uno reputacioun de reboussié, o de mau-cresènt, tant èro escalustra pèr li biais de faire messourguié, li dóubli paraulo e la marrido fe. Li familié de Machiavel n'èron pas de sa coumpagnié. Pèr dessus tout, lou fanatisme, que siegue religious o poulti, ié fasié vira lou sang e l'enrebelissié.

Pamens aquéli qu'avien l'ur de lou treva apreciavon soun avenènço, sa sapiènci, si couneissènço ; que de l'ausi, se coumprenié que cresié à ço que disié. Soun saupre coume si counvicioun fasièn flòri dins l'ensignamen de la lengo d'O, que lou menè à faire jouga pèr lis escoulan dins li fèsto de fin d'annado noumbróusi pèço en lengo nostro. Ansin fuguèron aplaudi pèr uno moulounado de mounde estrambourda, « *La Bando Negro* » de Leoun Cordes ; « *L'auco roustido* » de Carle Galtier ; « *Lou mège de Cucugnan* » de Mas Rouquette ; quàuqui tros de « *Mirèio* » de Frederi Mistral ; enfin « *L'Arlatenco* » d'Anfos Daudet que n'avié

## Préface de SANSOGNO

Dans les dernières lignes de ses souvenirs, « *Sansogno* », André Sauveplane fait cette constatation : « *Un homme est rarement tel que nous croyons le connaître. Si nous connaissions le fond de son cœur, nous serions à la fois épouvantés et émerveillés. Il est difficile de juger avec une sérénité totale. Y parvenir est certainement le secret d'un véritable humanisme.* »

Dans cette réflexion, nous saisissons la complexité de la nature humaine dont André Sauveplane était plus que tout autre conscient en rappelant et en racontant les heures claires et les heures sombres de sa vie. Cette vie dont les pages de « *Sansogno* » nous livrent les jours lumineux et le plus souvent nostalgiques avec une ombre de pessimisme qui embrumera toujours sa personnalité bien accusée.

Pour ceux qui n'en connaissaient que les apparences, André Sauveplane avait plutôt une réputation d'homme revêché ou de mécréant, tant il était indigné par les comportements mensongers, le double langage et la mauvaise foi. Les familiers de Machiavel ne faisaient pas partie de sa compagnie. Par-dessus tout, le fanatisme, qu'il soit religieux ou politique, le faisait bouillonner de colère et le révoltait.

En revanche, ceux qui avaient l'heur de le fréquenter, appréciaient son accueil, son savoir, ses connaissances ; à l'entendre on comprenait qu'il croyait à ce qu'il disait. Son érudition comme ses convictions, faisaient florès dans son enseignement, tout particulièrement dans l'enseignement de notre langue d'Oc. Ce qui le décida à faire jouer par ses élèves, aux fêtes de fin d'année, quelques passages de « *Mirèio* » de Frédéric Mistral (1959), « *Lou Pan d'ou peccat* » de Théodore Aubanel (1960) et enfin « *L'Arlésienne* » d'Alphonse Daudet qu'il avait

fa, éu-meme, la reviraduro en prouvençau (fin 1962-1963.)

Ome d'acioun vouldontous entrepenguè la relevacioun e la restauracioun di dos gleiseto roumano de Sant-Julian-de-Mount-Redoun, abandonado e derrouido, proche de Salinello. Em'un testardige qu'es pas de crèire, mobilisè li bòn vouldonta dóu païs, li coumpetènci, li artistico, li musician e li respounsable tant departamentau que regiounau e naciounau pèr que Sant-Julian sieguèsse classa mounumen istouri, e que s'acabèsse sa coumpleto restauracioun ; ço que fuguè fa en 1973.

Es gràci encaro à sa tenesoun que rèn poudié faire moula que pèr Nouvè 1975 fuguè marcado (coume l'escrivé éu-meme) « la vertadiero resurreicioun » de la capello de Sant-Julian.

Esmouvènto « resurreicioun » dins la celebracioun en lengo d'O de la messo de miejo-niue enaussado pèr la participacioun de la couralo universitàri de Mount-Pelié e d'un prelùdi ounte A. Sauveplane, éu-meme, nous countè e nous faguè reviéure li coumençanço de la capello emé lis ouro doulourouso e glouriouso de soun passat. Ansin, aquéu se-disènt mescrechènt rendié à-n-aquelo gleiseto reviéudado sa destinacioun proumiero.

Emé lou meme afougamen avié pas crento de prene la desfènso di persecuta, di vitimo de l'injustiço e de crida la verita. Se pòu dire qu'en tout acò Andriéu Sauveplane èro souvènt pu proche de l'Evangèli que forço crestian que lou despresavon ; car en despié de touto semblanço, tant en causo de soun educacioun que de soun sabé e de sa culturo, se devinavo en éu l'esclaire di valour esperitalo fundamento de nosto civilisacioun.

Gramaci à si raconte e à si retra de la vido e dis ome pintouresc o amusant, A. Sauveplane nous endraio dins un autre mounde pas talamen aliuncha de ço qu'avèn couneigu. En acò,

fait, lui-même la traduction en provençal (juin 1962-1963.)

Homme d'action volontaire, il entreprit la restauration et la reconstitution des deux petites églises romanes de Saint-Julien-de-Montredon, abandonnées et tombées en ruine, près de Salinelles. Avec un entêtement incroyable, il mobilisa les bonnes volontés du pays, les compétences, les artistes, les musiciens et tous les responsables, aussi bien départementaux que régionaux et nationaux pour que Saint-Julien soit classé monument historique et que soit menée à bien sa totale restauration. Ce qui fut réalisé en 1973.

C'est grâce encore à sa persévérance que rien ni personne ne pouvait entamer que pour Noël 1975 fut marquée (comme il l'écrivait lui-même) « la véritable résurrection » de la chapelle de Saint-Julien.

Émouvante résurrection dans la célébration en langue d'Oc de la messe de Minuit rehaussée par la participation de la chorale universitaire de Montpellier et par un prélude où André Sauveplane lui-même raconta, en les faisant revivre, les commencements de la chapelle avec les heures douloureuses et glorieuses de son passé. Ainsi, ce soi-disant mécréant, rendait à cette chapelle restaurée, à nouveau vivante, sa destination première.

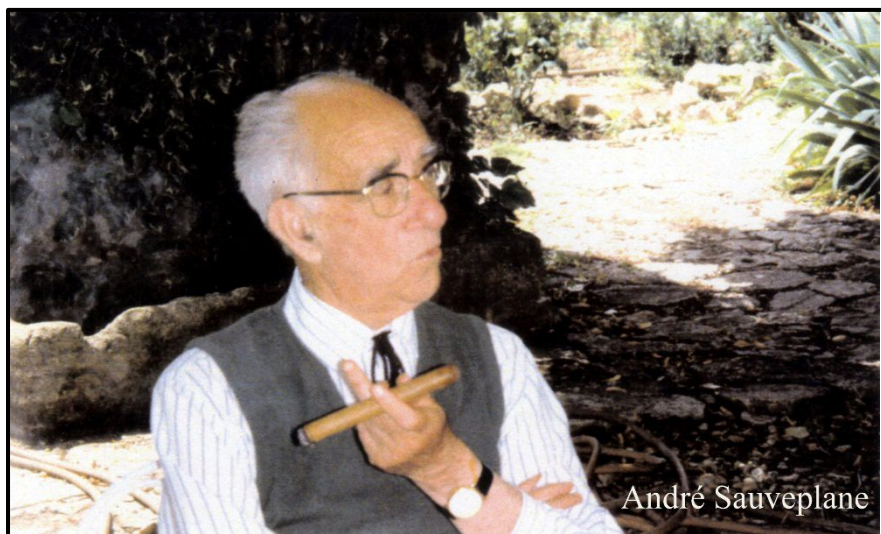
Avec cette même ardeur, il n'avait pas peur de prendre la défense des persécutés, des victimes de l'injustice et de crier bien haut la vérité : on peut dire qu'en tout cela, André Sauveplane était souvent plus proche de l'Évangile que bien des chrétiens qui le dénigraient. En effet, en dépit des apparences, on percevait en Monsieur Sauveplane, tant à cause de son éducation que de son savoir et de sa culture, la lumière des valeurs spirituelles, fondements de notre civilisation.

Grâce à ses récits et à ses portraits de la vie des hommes pittoresques ou amusants, André Sauveplane nous entraîne dans un autre monde pas si éloigné de ce que nous avons connu. En cela

aque'li pajo soun pèr l'istòri dóu païs nostre un testimòni que s'ameritavo d'èstre serva.

En fin-finalo, « *Sansogno* » sarié-ti pas ço que chascun, pau o proun, a viscu o pantaia dins l'estirado de soun eisistènci ? Autambèn poudèn gramacia lou prouffesseur Sauveplane de nous agué leissa aque'li pajo sabourouso de ço que fuguè sa vido emé si nivo e sis escandihado que soun finalamen lou rebat de touto vido umano.

Mai tóuti lou savon pas counta emé lou meme gàubi e la memo sutileta.



ces pages sont pour l'histoire de notre région un témoignage qui méritait d'être conservé.

Enfin, Sansogno ne serait-elle pas ce que chacun, peu ou prou, a vécu ou rêvé dans le déroulement de son existence ? Aussi pouvons-nous remercier le professeur Sauveplane de nous avoir laissé ces pages savoureuses de ce que fut sa vie, avec ses nuages et ses ensoleillements, qui sont finalement le reflet de toute vie humaine.





*À Lunel, bénédiction des juments de la manade « De la Mar »  
(D'Elly & Daydé) le 27.07.1952 avec les cavaliers :  
Jean Moulin, Goubert, Jacques Mingaud, Bécharde, Hubert Granier, ?,  
Félix Vallas, Elie Chaballier, Marcel Pélissier, D'Elly, Jean Bataille.*

## Noune Judlin 1897 – 1987

Depuis plus d'un demi-siècle, sa frêle silhouette que couronnait la coiffe du pays d'Arles, portée par elle avec joyeuse simplicité, donnait du relief à nos pèlerinages et à nos processions. Ensorcelée par la Camargue, elle quittait volontiers son « Gourg » fleuri, tout embaumé des senteurs de la Côte d'Azur pour retrouver, durant l'été et les fêtes des Saintes, son maset des bords du Rhône, voisin du mas du Simbèu, puis - après leur destruction par l'occupant allemand - sa cabane de « Blad de Luno. »

« Lou Simbèu », « Blad de Luno ! » Des noms qui chantent et nous entraînent dans le sillage du Marquis de Baroncelli, de Jousè d'Arbaud, d'Alphonse Arnaud et de la Nacioun Gardiano...

Personnalité attachante, félibresse enthousiaste et sans prétention, Noune vivait en harmonie avec nos horizons palustres et ces poètes du pays des mirages. Poétesse provençale d'une originale finesse, elle nous laisse ses « Èr de Flahutet » qui lui valurent le grand prix des Jeux Floraux Septénaires du Felibrige ; un livre singulier, « Coume mouriguè mètstre Francès Villon » ; une pièce remarquable, « Segne Blai » qui connut un triomphe au théâtre de Nice, lors de la Sainte Estelle de 1982.

Elle écrivit aussi en français : « Sara la Brune » et un roman historique : « Les lys dans la tempête » couronné par l'Académie Française. Faut-il ajouter ses nombreux articles éparpillés dans diverses revues et d'autres œuvres inachevées qui dorment dans ses dossiers ?...

Le pèlerinage d'octobre 1986 fut sa dernière visite aux Saintes. Rencontre combien émouvante pour ses nombreux amis ! Les Saintes ne hantaient pas seulement ses souvenirs, elles

habitaient son cœur. Quelques jours avant sa mort, je recevais d'elle cette dernière lettre qui en dit long sur ce que représentaient pour sa Foi les Saintes Châsses.

« Très cher...je vous retrouve, en haut des marches de l'église des Saintes, avec derrière vous les deux Mariés. Elles voient, front après front, tant de prières vers elles se pencher ! Cela me semble encore un rêve ! Est-ce que je sors jamais du rêve !... »

Pour Nouné, le rêve est devenu réalité : elle vit avec les Saintes.

Pour nous, elle reste désormais ce qu'elle fut toujours : « l'impérissable » Nouné !

Pierre Causse prêtre de la mission



*Nouné Judlin - Marie Madeleine Gounin - Pierre Causse 25.05.1970*

## **Faut-il abandonner la culture de la vigne ?**

La vigne ne fait pas seulement couler du vin, mais aussi depuis quelques années beaucoup d'encre. Autant que le Midi, le Nord s'intéresse à la question car la vigne n'est pas uniquement un problème économique (production-consommation) mais également un problème social (l'alcool). C'est à ce dernier titre que s'y intéressent les défenseurs de la santé publique.

À ces deux points de vue me sera-t-il permis d'en ajouter un troisième qui jusqu'ici n'a été, à ma connaissance, qu'insuffisamment souligné ? Parmi toutes les solutions envisagées pense-t-on assez à l'homme ? Plus particulièrement à cet homme qui sur cette Terre Méridionale vit depuis des générations du produit de la vigne ?

En parlant du vigneron lui-même je ne songe pas seulement à son travail matériel auquel il est accoutumé depuis longtemps, mais je songe surtout à son âme pétrie par toute une civilisation de la vigne laquelle a fortement marqué ses habitudes de penser et son comportement. Sans doute l'homme de chez nous est-il assez souple pour s'adapter à une autre vie, s'ouvrir avec le temps à de nouvelles perspectives, à une autre civilisation, là n'est pas la question ; mais son âme gagnera-t-elle à ce changement ? Tel est le problème qu'il faut envisager et à partir de là tirer des conclusions.

La question est grave pour tous. Pour la France d'abord qui produit aujourd'hui une quantité de vin très supérieure à ses besoins. Et c'est pour ne pas paralyser ce secteur important de l'Agriculture que l'Etat a été amené à acheter les excédents sous forme d'alcool : d'où perte pour le producteur qui vend au-dessous du prix de revient un produit de qualité et perte pour l'Etat qui accumule des stocks

considérables à un prix supérieur au cours mondial. Pour écouler cette surproduction toujours croissante, on encourage la consommation de l'alcool sous toutes ses formes.

Ceci s'est traduit en France par une recrudescence de l'alcoolisme avec ses très graves conséquences sociales. Personne n'ignore à l'heure actuelle que la France est le pays le plus alcoolisé du monde et l'on peut facilement prévoir un désastre sanitaire si cet état se prolonge.

Mais la chose est peut-être plus grave pour les colonies. On a pensé en effet que les territoires d'Outremer pourraient à leur tour constituer un débouché intéressant si bien que lorsque l'on parle aujourd'hui « d'exportation, » il faut savoir que cela veut presque toujours dire « exportations dans les territoires de l'Union Française ». Si rien n'est changé nous serons bientôt responsables d'avoir décimé des populations dont nous assumons pourtant moralement la charge.

C'est alors que la solution la plus manifeste semble de supprimer la cause de ces excès en arrachant de grandes superficies de vigne. Dans notre zone de production viticole on se heurte alors au problème du remplacement du vignoble par des cultures plus ou moins rentables et du reclassement de la main-d'œuvre abondante que nécessite la culture de la vigne. Bref une véritable révolution d'ordre à la fois économique et psychologique est proposée aux paysans du Languedoc-méditerranéen. Pour les encourager on projette de leur amener les eaux du Rhône sur lesquelles -semble-t-on dire- flottera désormais la Barque de la Prospérité. S'agit-il seulement d'une barque ou seulement d'un ... bateau !!! Vraiment n'est-ce pas déplacer le problème que de vouloir lancer d'autres cultures qui concurrenceront d'autres régions et inonderont d'autres

marchés ? Qu'on me comprenne bien : ce n'est pas le canal qui est en cause ici. Bien plus, si l'on parvient grâce à l'irrigation à redonner vie à certains de nos secteurs trop déshérités, tant mieux ! Mais, faut-il insister, c'est le point de vue économique et psychologique du méridional que j'envisage ici. L'âme du vigneron de chez nous, façonnée par toute une civilisation de la viticulture saura-t-elle se plier assez rapidement non pas à de nouvelles cultures, à de nouveaux travaux mais aux conséquences d'ordre psychologique et moral que cette révolution va entraîner.

Tenter de nouvelles cultures est éminemment souhaitable, nous connaissons trop les inconvénients de la monoculture pour nous refuser à toute innovation en ce domaine. Mais n'est-il pas également souhaitable que la vigne reste la culture de prédilection de notre pays et cela dans l'intérêt même de nos populations ?

La véritable solution ne serait-elle pas en définitive d'encourager les vignerons à faire de leur production excédentaire autre chose que du vin ? C'est en partant de cette base nouvelle qu'il faudrait –comme le proposent certains- étudier les possibilités et l'extension de la fabrication du jus de raisin. Car ceci n'est pas une utopie : par de nouveaux procédés techniques, il est possible actuellement de livrer au consommateur un produit rigoureusement pur, de goût agréable et d'une stabilité parfaite.

Le jus de raisin est un des jus de fruits le plus riche en sucre et d'une valeur énergétique incontestable ; par les vitamines et les sels minéraux qu'il contient, il constitue la boisson idéale pour les jeunes, les sportifs, les malades, les vieillards. Enfin il peut servir de base pour la fabrication de tous les autres jus de fruits.

Quant au marché, il suffit de le créer, car pourquoi un produit de cette qualité n'aurait-il pas d'écoulement en France alors que les

Etats-Unis, la Suisse et les pays nordiques en absorbent des quantités non négligeables ?

L'exportation est donc certainement possible tant à l'étranger que dans les territoires d'Afrique, où les populations musulmanes sont astreintes par le Coran à s'abstenir rigoureusement de l'usage des boissons alcoolisées.

Évidemment cette nouvelle orientation de la production viticole renferme une petite révolution en puissance, car elle exige une transformation de l'équipement et des méthodes traditionnelles. Mais cette révolution n'est-elle pas plus à notre portée que tant d'autres préconisées ? D'autre part la situation n'est-elle pas suffisamment grave pour que l'on décide de s'y engager ?

Trouve-t-on plus normal que l'État continue à acheter de l'alcool en pure perte... Trouvera-t-on plus normal de voir bouleverser la physionomie de ce morceau de France, plutôt que de soutenir et encourager cette nouvelle industrie ?

Le vigneron sincère qui aime sa terre et son métier devra-t-il se résigner pour survivre à n'être plus qu'un vulgaire pourvoyeur d'alcool, ou bien devra-t-il abandonner son métier de toujours pour se lancer à la poursuite d'un hypothétique profit résultant d'un travail pour lequel il n'est pas préparé ?

La question est importante ; il est temps encore par une initiative logique d'empêcher de mûrir « les raisins de la colère. »

Pierre Causse Le Vidourle N°48. 21.05.1955

*(Cet article a été écrit quelques mois avant qu'un hiver rigoureux vienne anéantir une partie du vignoble.)*

**09.10.1969 – Correspondance**  
**Messe avec Pierre Gibert**

Bien Chers amis,

J'ai donc ce matin concélébré la messe avec le Père Gaziello et Pierre Gibert que nous entourions.

Toute la famille de Montpellier était là : neveux et petites nièces. Il a tenu à donner lui-même le sens de cette messe : remercier Dieu et prier pour sa famille, vivants et morts, prier pour la congrégation et ses nombreux amis qui depuis son opération lui ont témoigné tant d'amitié.

Avant l'offertoire de la messe, j'ai donné le sens du sacrement des malades et le lui ai administré.

Tout se déroula le plus naturellement du monde mais fut profondément émouvant de simplicité, de vérité et de Foi. J'en suis encore tout bouleversé. J'estime qu'il y a là une grâce pour Pierre Gibert comme pour moi et nous tous de pouvoir ainsi se préparer à la séparation tout en suppliant qu'elle n'arrive pas encore. Mieux vaut partir prêt que subitement. Mais je sens que j'abuse peut-être en écrivant tous ces propos.

J'ai tenu tout simplement à vous faire part de la cérémonie de ce matin en attendant de vous en parler mardi.

Dois-je ajouter que tout cela est pour moi profondément douloureux !

Je vous laisse en vous disant « à mardi matin ! »

Je vous embrasse affectueusement.

Pierre



**04.12.1969 – Correspondance**  
**Décès de Pierre Gibert**

Chers Amis,

Le Père Gibert nous a quittés ce matin vers 2h30.

Les obsèques ont lieu demain vendredi à Saussan à 15h30.

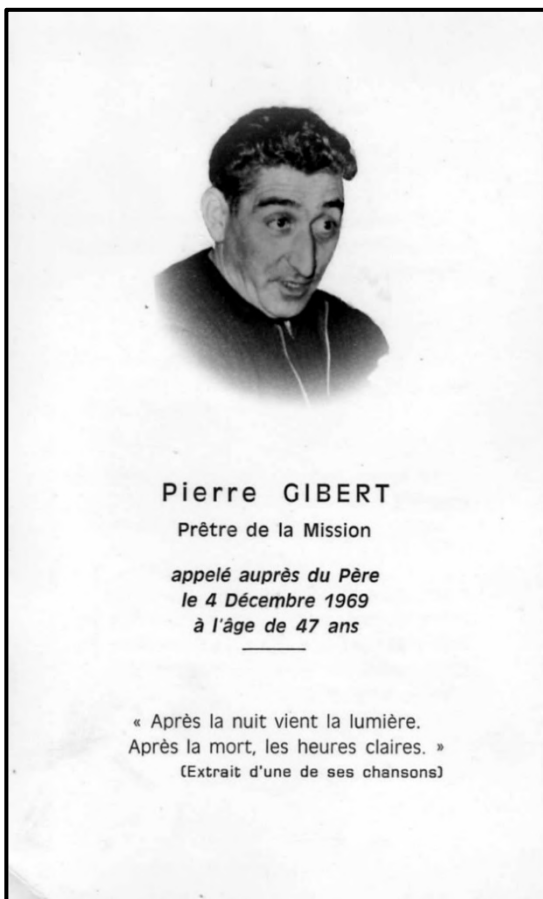
J'ai envoyé un télégramme à Saint-Bauzille à cette adresse : Peyronnet chez Cancel. Je pense qu'il sera arrivé.

Vu la circonstance, mieux vaut renoncer à votre venue à Marseille dimanche, d'autant plus que j'aurai à travailler pour rattraper tout ce que je ne puis faire aujourd'hui.

Je pars à Saussan.

Je vous embrasse affectueusement

Pierre



*Amis et famille*



**10.1976**

« *Jouvènço* » *d'aut* !

Jeunesse debout : Courage !

Cet ancien cri de guerre qui à travers les siècles est arrivé jusqu'à nous devient aujourd'hui le vôtre, jeunes de chez nous.  
« Anen d'aut ! »

Certes l'adversaire de ce temps n'a plus le même visage que celui d'hier. Si nos ancêtres pouvaient craindre la hache, le javelot et le fusil ; si nos pères redoutaient les canons et les bombes, aujourd'hui dans l'air empoisonné que nous respirons nous risquons l'asphyxie.

Plus nocive que les fumées d'usines et les gaz d'échappement émanant de nos voitures est la pollution des idées.

L'homme, on ne cesse de le répéter, a besoin de la nature, des arbres et de l'eau, des oiseaux et des fleurs. Ce n'est pas impunément qu'on peut détruire ou dévaster, abattre les arbres pour élargir les routes, tuer les poissons par les rejets d'industrie ou les oiseaux avec les désherbants ou insecticides. La nature se venge.

Mais l'homme a tout autant besoin de convictions basées sur des idées saines et lumineuses pour faire face à la vie et aux problèmes qu'elle apporte. On ne peut marcher perpétuellement dans le brouillard. On ne peut miser en permanence sur l'équivoque. Seule la vérité est source de lumière et de libération. C'est à cette recherche, à cette défense et à cette diffusion de la vérité que « *Jouvènço* » veut se consacrer et cela dans la fidélité à la pensée de Mistral.

Une telle entreprise est noble et difficile et tous les mistraliens ne peuvent que l'encourager. Aussi, au nom de tous

ceux, félibres, mainteneurs, qui luttent pour le respect et la propagation de ces valeurs humanistes nous vous saluons, jeunes qui prenez la vie au sérieux et souhaitons à « Jouvènço » courage et hardiesse.

*« Vous-àutri li gènt jouine  
Que sabès lou secrèt,  
Fasès que noun s'arrouine  
Lou mounumen escrèt.*

*Vous autres les jeunes gens  
Qui savez le secret,  
Faites que point ne croule  
Le monument mystique. »*

*F. Mistral (Lis oulivado)*

À une époque qui connaît tant de défaitisme et de reniements, il est bon de faire nôtre ces vers de Mistral dans son beau poème « L'espouscado » (L'éclaboussure) des Isclo d'Or :

*« Atetouni sus la patriò  
Veirés passa li barbariò  
Emai li civilisacioun. »*

Puisque telle est votre ambition : « Jouvènço  
d'aut ! »

## 01.11. 1982 – Courrespoundènci

Segne Capoulié,  
Gènto Majouralo,  
Car Majourau,

Au darrié acamp generau dóu Felibrige, à la Santo-Estello de Niço, avèn aussi uno esmouvènto declaracioun de nosto valènto majouralo, Na Mariò Mauron. Talamen pertoucanto que li picamen de man s'arrestavon plus, provo qu'avié l'aproubacioun de tóuti. Emé forço counvicioun Mariò Mauron nous diguè que de mai-en-mai li jouine devien teni sa plaço dins lou Felibrige –ço qu'es segur l'avejaire de tóuti, mantenèire e majourau- e que souvetavo, elo, que sa cigalo d'or s'anèsse pausa un jour sus lou pitre d'un jouine. Osko !

Pèr apiela aquelo bello declaracioun nous faguè gau d'entèndre noste Capoulié, En Renié Jouvau, nous ramenta qu'avié, éu tambèn, sèmpre fa fisanço i jouvènt e lis avié encouraja mai-que-mai d'oubra dins lou Felibrige.

Me sèmblo qu'après tant bèus afourtimen noste Counsistòri se déurié, aro, d'enrega aquelo draio tant belamen aprouvado.

Dins l'interès de la Causo Nostro e pèr reviéuda sèmpre mai noste Felibrige, perqué durbirian pas i jouine li porto dóu Counsistòri, sènso óublija pèr lis ancian majourau à s'enana ?

Li causo poudrien se debana ansin : tre qu'un majourau prendrié si setanto-cinq an o si vuetanto (acò sarié de discuti), devendrié « ounouràri » e sa cigalo, après eleicioun dóu Counsistòri, sarié atribuido à-n-un nouvèu majourau que n'en devendrié lou titulàri. Lou majourau ounouràri proudrié countinua de veni au Counsistòri pèr faire prouficha lou Felibrige de si counsèu, mai sèns dre de vouta.

## Marseille ce 1<sup>er</sup> novembre 1982- Correspondance

Vénérable « Capoulié »

Gracieuse « Majorale »

Chers « Majoraux »

À la dernière assemblée générale du Félibrige, à la Sainte-Estelle de Nice, nous avons entendu une émouvante déclaration de notre courageuse « majorale », Mme Marie Mauron. Tellement touchante que les applaudissements ne s'arrêtaient plus, preuve qu'elle avait l'approbation de tout le monde. Avec beaucoup de conviction Marie Mauron nous dit que de plus en plus les jeunes devraient tenir une place dans le Félibrige –ce qui est certain de l'avis de tous, mainteneurs et majoraux- et qu'elle souhaitait, elle, que sa cigale d'or aille se poser un jour sur la poitrine d'un jeune. Bravo !

Pour appuyer cette belle déclaration elle nous fit le plaisir d'entendre notre « Capoulié », M. René Jouveau, il nous rappela qu'il avait, lui aussi, toujours fait confiance aux jeunes et les avait encouragés plus que tout à œuvrer dans le Félibrige.

Il me semble qu'après de si belles affirmations notre Consistoire se devrait, maintenant, de s'engager dans cette voie si bien approuvée.

Dans l'intérêt de notre Cause et pour revigorer de plus en plus notre Félibrige, pourquoi n'ouvririons-nous pas aux jeunes la porte du Consistoire, sans obliger les anciens à partir ?

Les choses pourraient se dérouler ainsi : dès qu'un majoral atteindrait soixante-et-quinze ans ou quatre-vingts (ceci serait à discuter), il deviendrait honoraire et sa cigale, après élection du Consistoire, serait attribuée à un nouveau majoral qui en deviendrait le titulaire. Le majoral honoraire pourrait continuer à venir au consistoire pour faire profiter le Félibrige de ses conseils, mais sans droit de vote.

Ansin l'intrado dins lis acamp counsistouriau de jouve valerous que demandon que de travaia pèr la Causo adurié un sang nòu e d'idèio nouvello dins lou Felibrige.

De segur acò sarié uno bello ennuvacioun qu'an pas previst lis Estatut felibren... Mai aquélis Estatut, mai d'un cop fuguèron chanja e bastarié, simplamen, de n'en moudifica l'article II (VIII).

D'aqueú biais li vot tant bèn espremi e tant aplaudi de faire intra de jouine dins noste Counsistòri reçauprien uno responso claro e seguramen eficaço.

En demandant qu'aquelo questioun, deja pausado dins lou passat pèr quàuqui majourau, siegue marcado à l'ordre dóu jour dóu Counsistòri venènt vous asseure, Segne Capoulié, Gènto Majouralo e Car Majourau, de mi sentimen li mai courau en Santo Estello.



*Frédéric Mistral*



*José Salvat*

Ainsi l'entrée dans les assemblées consistoriales de jeunes valeureux qui ne demandent qu'à travailler pour la Cause apporterait un sang neuf et de nouvelles idées dans le Félibrige.

Bien sûr ceci serait une belle innovation que n'ont pas prévue les statuts félibréen... Mais ces statuts, plus d'une fois furent changés et il suffirait, simplement, d'en modifier l'article II (VIII).

Ainsi le vœu si bien exprimé et tant applaudi de faire entrer des jeunes dans notre consistoire recevrait une réponse claire et sûrement efficace.

En demandant que cette question, déjà posée dans le passé par quelques majoraux, soit marquée à l'ordre du jour du Consistoire, nous venons vous assurer, Vénérable Capoulié, Gracieuse Majorale et Chers Majoraux, de mes sentiments les plus cordiaux en Santo Estello.

*Louis Abric*



*Alphonse Arnaud*



**25.11.1998 Marseille**  
**Commission du Provençal à l'Église.**

Chers Amis

Où en sommes-nous ?

Nous avons demandé à Mgr Jean-Pierre Ricard, marseillais et évêque de Montpellier, d'écrire une page de présentation du « *Missel et Lectionnaire*. » Celui-ci nous a conseillé de nous adresser d'abord à l'évêque du lieu (de l'édition) qui d'après le Droit Canon est autorisé à donner l'imprimatur.

En août, nous avons déposé dans la boîte aux lettres de l'archevêché de Marseille (afin que la poste ne l'égare pas) un dossier complet. Ce dossier n'a été remis à Mgr. Panafieu que plus d'un mois après. À la suite d'une intervention de Pierre Causse, Monseigneur Panafieu promettait à ce dernier une page de présentation et l'autorisation d'éditer.

Déception ! Devant l'importance et la qualité du travail réalisé, l'archevêque se rétracte et fait envoyer, début novembre, le dossier à Paris au Centre de Pastorale Liturgique. Monseigneur Plano intervient, alors, en notre nom auprès du C.P.L.

La décision du C.P.L., est communiquée par téléphone le 24 novembre à Pierre Causse : -l'autorisation, même « ad experimentum, » appartient à Rome sous présentation de l'Association Episcopale Liturgique Française, ce qui demandera nécessairement du temps. Les Bretons ayant fait la même demande pour leurs livres liturgiques ont été invités à suivre le même processus.

Nous avons donc passé tout l'été sur des charbons ardents pour frapper de porte en porte. Aujourd'hui, il est urgent de donner une suite concrète à notre travail et d'avancer dans les traductions du lectionnaire des années B et C.

De toute manière, nous sommes décidés à publier le travail réalisé qui pourra servir à titre expérimental.

## 25.11.1998 – Note de Pierre Causse

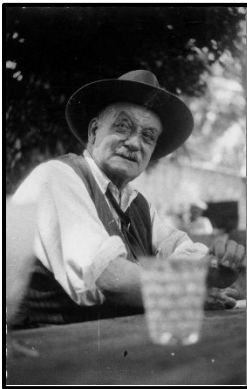
Suite à l'article de la Commission du Provençal à l'Église.

Vese pas ço que pòu dire uno Assouciacioun Episcoupalo sus noste Travaï. Ounte cercaran de juge ? Belèu nous faran juge, nautre que sian parti. Lis un coume lis autre m'avès edifica gràci à voste èime Pastourau, voste Respèt de la Paraulo de Diéu, voste amour de la lengo e di Persouno.

Mai siéu pas evesque, vau miés èstre Evesque que pourta lou Noum dóu Proumié Papo.

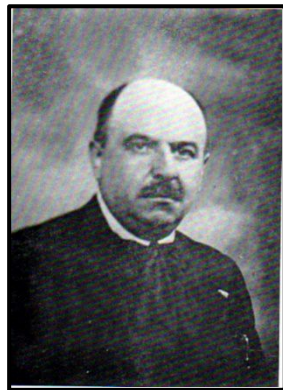
O, pèr persegui li revirado dis annado B & C, crese que la publicacioun de l'annado A « ad Experimentum » nous fague sourti dóu Carrau de la fidelita à la Glèiso.

Belèu li Pedalaire dóu Tour de Franço se pounchounon pèr quicha mai vite. Nosto Glèiso, elo, adoubo soun aigo benesido emé de proudu endourmèire. Es bèn d'ana ensèn, mai sènso ana coume de lèbre emé li plus desgaja, faudrié belèu que li Tartugo escoutèsson La Fontaine.



◀ *E Baïssat*

*L Fourmaud* ▶



**25.11.1998**

Suite à l'article de la Commission du Provençal à l'Église

Je ne vois pas ce que peut dire une Association Épiscopale sur notre travail. Où iront-ils chercher des juges ? Peut-être nous feront-ils juges, nous qui sommes partie. Les uns comme les autres vous m'avez éclairé grâce à votre esprit pastoral, votre respect de la Parole de Dieu, votre amour de la langue et des personnes ;

Mais je ne suis pas évêque, il vaut mieux être évêque que porter le nom du premier Pape.

Oui pour poursuivre les traductions des années B et C, je ne crois pas que la publication de l'année A « ad experimentum » nous fasse sortir du chemin de la fidélité à l'Église.

Peut-être les coureurs du Tour de France se piquent pour pédaler plus vite. Notre Église, elle, prépare son eau bénite avec des produits lénifiants. C'est bien d'aller ensemble, mais sans aller comme des lièvres avec les plus dégagés, il faudrait peut-être que les tortues écoutent La Fontaine.

## **27.08.2003 – Correspondance**

### **La bénédiction des chevaux à Lunel**

J'étais en effet à Lunel le 14 juillet 1951 pour y remplacer le curé de la paroisse le chanoine Rousset en congé de maladie. Assurant la permanence au presbytère, je fus contacté par Pierre Sarguet, conseiller municipal, pour organiser à la demande des propriétaires d'Elly et Daydé la bénédiction des chevaux de la manade de la mer. Ce que j'acceptai très volontiers tout en précisant à Pierre Sarguet que je ne souhaitais pas une bénédiction à la sauvette, mais une manifestation toute à l'honneur de nos traditions que je présenterais dans une allocution en Langue d'Oc.

Pierre Sarguet, dont je fis connaissance à cette occasion, enthousiasmé par le projet, promit de faire dresser une estrade devant l'église et de sonoriser la place. La bénédiction devait se conclure par le chant de la Coupo Santo accompagné aux grandes orgues de la paroisse.

Mais trois jours avant le 21 juillet, changement de programme. Pierre Sarguet, très ennuyé, vient m'informer que pour des raisons de sécurité les gardians et leurs chevaux ne pourront venir vers la place de l'église. Parcourir le Cours Valatoura un dimanche matin, jour de marché, est trop risqué pour les commerçants et les nombreux lunellois qui vaquent à leurs achats.

Décision est donc prise d'organiser cette manifestation face au canal nouvellement comblé : la manade et les gardians arrivant sur l'esplanade de l'ancien canal devant la terrasse surélevée au niveau de l'escalier conduisant alors à l'allée dédiée depuis au marquis de Baroncelli. Une balustrade en fer ornait cette terrasse tout en assurant la sécurité des promeneurs. Un escalier latéral permettait

d'accéder à l'esplanade au bas de l'ancien canal.

Malgré ce changement la manifestation fut des plus réussie. Et l'allocution en langue d'Oc que je prononçai, la première de mon ministère, dont je garde encore les pages dans mes dossiers, fit impression (cela dit en toute modestie).

Ce qui me valut par la suite de nombreuses interventions et prédications « en lengo nostro. » Cette bénédiction ne se renouvela que deux ou trois fois, jusqu'à la disparition de la manade de la mer.

C'est en effet à l'initiative de Julius Estève et de « *l'Escólo dóu Vidourle* » que reprit cette manifestation en 1981 à l'occasion de la fête locale. Avec l'accord du clergé local j'assurai la bénédiction des chevaux et des cavaliers conduits effectivement devant le parc où avait été dressée une estrade.

Par la suite c'est devant l'église que se déroula cette bénédiction à laquelle je participai plusieurs années consécutives. Je garde le souvenir d'une de ces manifestations où les grandes orgues tenues par l'abbé Soulier, curé de la paroisse et *Élie Rauzier* avec la trompette nous régalerent grâce à la sonorisation de morceaux choisis avant de conclure par une vibrante Coupo Santo.

Voilà ce que je peux vous préciser concernant cette tradition à laquelle, depuis des années, je n'ai plus participé.

## **La Nacioun Gardiano au Pèlerinage des Saintes-Maries**

Qui dira la belle œuvre accomplie par la Nacioun Gardiano dans la défense entêtée du Pèlerinage des Saintes-Maries ?

On sait que depuis des siècles, chaque année les 24 et 25 Mai ainsi que le dimanche le plus proche du 22 Octobre, les chrétiens du Languedoc et de Provence viennent prier les grandes Saintes Maries Jacobé et Salomé. De toute la région les pèlerins se pressent nombreux pour vénérer les Saintes Châsses et chanter la gloire de celles qui furent en Palestine dans la parenté du Christ. On sait également que ces pèlerinages et aussi la fête Parthénienne du dernier dimanche de juillet rassemblent autour de la vieille église un nombre incalculable de gens de toutes races et de toutes langues.

Ces fêtes auraient certainement dégénéré depuis longtemps si la Nacioun Gardiano n'avait détourné le ver pernicieux qui ronge tout bois !

Il faudra bien un jour faire l'inventaire des richesses de cette histoire et l'on verra alors quelles belles pierres encastrées dans ce « monument mystique ? »

Cependant nul aujourd'hui, mis à part quelques vieux Saintins, ne pourrait raconter l'ébahissement des pèlerins lorsque pour la première fois, voici cinquante ans, ils virent un beau matin du 25 Mai, le Marquis de Baroncelli et quelques gardians escorter à cheval la petite barque de nos Grandes Saintes processionnant jusqu'à la mer.

Plus d'un cria alors au scandale ! Cela ne s'est jamais vu. À quoi rêvaient ces gardeurs de troupeaux de venir ainsi mêler leurs tridents, leurs juments efflanquées, et leurs petits chevaux aux somptueuses bannières, aux galantes dentelles ? ... L'allure de ces

gardians était mieux ajustée aux hurlements des taureaux qu'aux pieux cantiques des pèlerins dévots !

Ils se trompaient les mécontents d'hier, comme se trompent encore les grognards d'aujourd'hui. En effet, derrière les traditions de ces « *Chevaliers de la Comtesse*, » sous le vêtement qui les cache, il faut découvrir d'abord l'esprit, l'idéal qui les conduit. L'idéal est quelque chose que l'on ne peut aller chercher disait l'un des grands fondateurs de la Nacioun Gardiano qui s'exprime.

Fraternise sous la croix, proclama F. Mistral à Montpellier le 25 Mai 1878, Fraternise sous la croix des Saintes clame chaque année le 25 Mai depuis 1904 la Nacioun Gardiano !

Peut-être direz-vous que tout cela est plus vite dit que réalisé. Et pourtant nous pouvons certifier que la Nacioun Gardiano a suscité et favorisé autour de la Barque des Saintes la fraternité des Gitans et des Méridionaux. Si, pendant longtemps les Gitans furent les 24 et 25 Mai mis à part des cérémonies dans l'église, ils peuvent aujourd'hui chanter avec les provençaux et languedociens l'universelle fraternité des enfants de Dieu. Les gitans sont catholiques. Il faut noter ici le très beau geste que le Marquis de Baroncelli, le poète d'Arbaud, le Baron Guilibert et le Capitaine Arnaud accomplirent au mois de Mai 1935 au nom de la Nacioun Gardiano en faveur du peuple gitan. Ces cavaliers allèrent demander à Mgr l'Archevêque d'Aix, tant pour exalter ces pauvres errants que pour honorer leur Sainte Patronne et raffermir leur foi la sortie en procession de la statue de Sara dans l'après-midi de chaque 24 Mai. Ce qui fut fait, et depuis cela se fait.

Il est loin d'être achevé le travail de la Nacioun Gardiano !

La grande fraternité des hommes qui viennent sur la terre des Saintes n'est pas encore à son apogée.

Mais ce qui a déjà été accompli nous laisse espérer encore avec d'enthousiastes « abrivado » des pèlerinages toujours plus beaux.

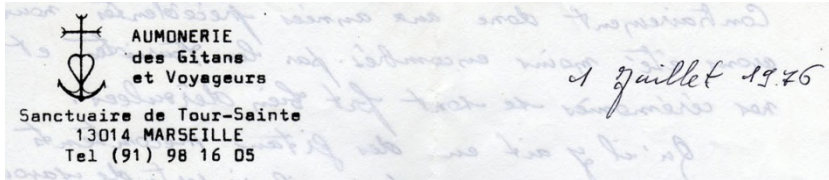
Pierre Causse

*P. Causse*





## Correspondance : Le Pèlerinage des Saintes



...Depuis les Saintes, je n'ai cessé d'être en déplacements : Périgueux pour la Sainte-Estelle ; puis Laval pour une session de travail avec les prêtres, les religieuses, les éducateurs et travailleurs sociaux, au service des Gitans dans la Mayenne, enfin Fribourg.

Nous avons eu aux Saintes un très beau pèlerinage. D'après les chiffres donnés par la gendarmerie il y avait de 13 à 15 mille Gitans et 30 à 35 mille pèlerins et touristes. Ces derniers étaient bien moins nombreux que l'an passé : 60 à 65 mille.

Contrairement donc aux années précédentes, nous avons été moins encombrés par les touristes et nos cérémonies se sont fort bien déroulées.

Qu'il y ait eu des gitans mécontents, ce n'est pas nouveau. Mais il importe de savoir les motifs de leur mécontentement. Certainement le coût de la vie, horriblement chère aux Saintes. Certainement aussi les changements intervenus dans le stationnement des caravanes. Il est désormais interdit aux Saintes de stationner les caravanes dans les rues, mais obligation d'aller sur les terrains périphériques aménagés à cet effet. Or les Gitans sont « traditionalistes » comme nous tous ils aiment bien d'une année à l'autre retrouver leurs mêmes places.

Quant au pèlerinage lui-même, les Gitans en ont été très contents. Jamais ils n'avaient été aussi nombreux aux assemblées de prière tous les soirs à l'église du 19 au 23 mai. Ils y étaient même très participants par le chant et la prière. Les nombreux baptêmes :

22, ont été célébrés avec beaucoup de solennité et dignité.

Que nous le voulions ou non ce pèlerinage est en train de devenir le pèlerinage des Gitans. En effet le nombre des chrétiens de la région est de moins en moins important et la veillée de prière du 24 mai n'est rien pour ne pas dire « minable » comparée à celle des Gitans les soirs précédents.

Bref ! Malgré ce qu'on a pu vous en dire ce pèlerinage 1976 a été un beau pèlerinage pour la prière et les manifestations de la foi. Nous sommes même très en progrès par rapport aux années précédentes.

À Périgueux j'ai eu le plaisir de rencontrer Madame Fourmaud et de faire la connaissance de son fils et de sa petite fille Laurence qui portait fort bien le costume d'Arles. Madame d'Arbaud et Madame Coufry étaient présentes. Cette Sainte-Estelle a été magnifiquement organisée par le majoral Fournier et les félibres du coin : beaucoup de défilés, des spectacles de qualité et une grand'messe impressionnante par les chants et la participation des fidèles. L'immense cathédrale de Périgueux était trop petite pour contenir la foule. Bien entendu, cette messe était célébrée en langue d'Oc. Le maire et la municipalité nous ont réservé un accueil chaleureux.

Je m'appête à partir en Belgique dans quelques jours à Notre-Dame de Banneux ; au pèlerinage des Tsiganes de Belgique et d'Allemagne. Puis j'irai à Metz, prêcher une retraite à des religieuses. Enfin le samedi 7 août (je crois) je célébrerai la messe à St-Just et j'aurai ainsi le plaisir de vous revoir...

## **SCHÉMA D'ANIMATION DE LA PRIÈRE DANS L'ÉGLISE DES SAINTES-MARIES**

Dans l'heure qui précède la messe d'ouverture du pèlerinage, le 24 mai et la messe solennelle du 25 mai ;

Dans l'heure qui précède la « Descente des Châsses » et dans l'heure qui précède la « Remontée des Châsses » :

SOUHAIT DE BIENVENUE aux Pèlerins au début de chaque intervention.

1)- OÙ SOMMES-NOUS ? Dans un des plus anciens sanctuaires chrétiens de notre pays de France. St Césaire, évêque d'Arles, le mentionne déjà dans son testament de 543 par lequel il lègue une somme importante à la communauté présente en ces lieux pour y accueillir les pèlerins.

À la suite de ces milliers de pèlerins venus ici pour affirmer leur Foi, nous entrons dans cette même démarche en nous tournant vers Dieu. Nous lui adressons ensemble la même prière que le Christ lui-même nous a enseignée :

**NOTRE PÈRE QUI ES AUX CIEUX...**

Dès les origines a été vénérée ici la Vierge Marie dont la statue domine le fond de cette abside : Notre Dame de la Mer ou Notre Dame du Radeau, tel est le vocable sous lequel des générations l'ont priée. À notre tour nous lui adressons la salutation que l'archange Gabriel lui porta, à Nazareth, le jour de l'Annonciation :

**JE VOUS SALUE MARIE...**

Le Dieu que Jésus-Christ nous a révélé est le Dieu-Trinité : Père, Fils et Esprit. Nous l'acclamons en chantant :

**GLORIA PATRI...**

2)- POURQUOI VENONS-NOUS dans ce Sanctuaire ?  
Pour y **PROCLAMER NOTRE FOI** en la Bonne Nouvelle de la  
Résurrection du Christ apportée par les Saintes Maries.

QUI ÉTAIENT CES SAINTES FEMMES ?

Marie Jacobée, épouse de Clopas, était mère des apôtres  
Jacques le mineur et José, et probablement aussi de Jude et Simon  
le zélote.

Salomé, épouse de Zébédée, était la mère des apôtres  
Jacques le majeur et Jean. Proches parentes de la Vierge Marie, elles  
ont tout quitté pour suivre le Christ et restent liées aux grands  
événements de sa vie. Par les évangiles nous savons qu'elles se  
tenaient, courageuses, au pied de la croix, le vendredi saint et, au  
matin de Pâques se sont rendues au tombeau avec leurs vases de  
parfums pour y apprendre que ce Jésus dont elles viennent  
embaumer le cadavre n'est plus dans le sépulcre, mais qu'il est  
ressuscité. Elles sont, auprès des disciples, les premières messagères  
de la Résurrection. Enfin, on les trouve en prière au Cénacle avec  
les disciples, dans l'attente de la Pentecôte.

Voilà les Saintes Maries que nous vénérons dans ce  
sanctuaire.

Ensemble nous les invoquons et nous les chantons :  
SAINTE MARIE JACOBÉ, PRIEZ POUR NOUS !  
SAINTE MARIE SALOMÉ, PRIEZ POUR NOUS !

Chant : O GRANDES SAINTES MARIES NOUS  
ACCOURONS VERS VOUS...

ou : O GRANDES SAINTES MARIES SI CHÉRIES DE  
NOTRE DIVIN SAUVEUR...

ou : COURONS AUX SAINTES MARIES...

### 3)- COMMENT SONT-ELLES ARRIVÉES JUSQU'À NOUS ?

Par l'Annonce de l'Évangile. Le Christ a toujours été dérangeant. Il a tellement dérangé les chefs de son peuple qu'il en est mort sur une croix. Après lui, ses disciples étaient devenus tellement dérangeants qu'on fit tout pour les expulser.

La première persécution, en l'an 42, chassa les disciples du Christ de Palestine.

Ces hommes et ces femmes, avec les Maries, furent arrêtés et embarqués. Au terme d'une longue navigation, ils furent abandonnés sur ces rivages, tout près du Rhône. Les uns remontèrent le fleuve jusqu'à Arles, Vienne, Lyon, fondant sur leur passage des communautés de croyants dont certains versèrent leur sang pour témoigner de la résurrection et de la divinité du Christ. Ainsi, au II<sup>e</sup> siècle, les martyrs de Lyon, avec St Irénée et Ste Blandine et tant d'autres nous apportent la preuve que des communautés chrétiennes étaient présentes et florissantes sur les bords de la Méditerranée dès les premiers temps du christianisme.

« Le sang des martyrs est une semence de chrétien. » Aujourd'hui comme hier des hommes, des femmes missionnaires ne redoutent pas de partir à travers le monde pour annoncer la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ et cela jusqu'au martyre.

Pensons à ceux qui dans toutes les parties du monde, en Afrique, en Asie... n'ont pas eu peur de verser leur sang. À leur façon, ils nous apprennent que tout chrétien, pour son engagement au service de la vérité, de la justice, de la paix, ne doit pas craindre de risquer sa vie : ce sont autant de chemins par lesquels s'établit le Règne de Dieu.

Prions pour tous ces missionnaires : prêtres, religieux (ses),

laïcs qui, à travers le monde, se donnent aux autres pour annoncer Jésus-Christ et leur communiquer sa vie.

NOTRE PÈRE... JE VOUS SALUE MARIE... GLORIA...

Pour ceux qui sont en recherche de vérité...

Pour ceux qui doutent...

INVOCATIONS : SAINTES MARIES MISSIONNAIRES DU  
CHRIST ! PRIEZ POUR NOUS.

Chant : O seigneur envoie ton Esprit ! Qu'il renouvelle la face de la Terre !

4)- MARIE JACOBÉ, SALOMÉ, SONT-ELLES  
RÉELLEMENT ARRIVÉES JUSQU'ICI ?

Que nous importe ! Depuis des siècles, et les murs imposants de cette église en témoignent, elles sont présentes par le message qu'elles ont apporté. Dieu nous aime comme un Père. Il est « Notre Père ». Jésus, son Fils, venu sur la terre dans ce pays de Palestine, nous l'a révélé, nous l'a fait connaître. Ce Jésus, mort sur la croix, nous montre jusqu'où peut aller l'amour de Dieu pour les pauvres hommes que nous sommes. Et depuis sa résurrection, le matin de Pâques, il est toujours vivant parmi nous. Son Esprit qu'il ne cesse de communiquer à tous les hommes de bonne volonté est toujours là, si nous le prions, pour nous aider, nous dynamiser sur les routes de la vie afin que nous réalisions ce qui est bien, ce qui est juste, ce qui est beau...

Oui, les Saintes Maries sont présentes par la prière qui, depuis des siècles s'élève sous les voûtes de cette église, jaillissant du cœur de ces milliers de pèlerins qui, à travers les âges, sont venus ici les supplier.

Que nous importe qu'elles soient arrivées ici portées par le mouvement de la mer ou le mouvement de la foi ! Dans la gloire de

Dieu, désormais, elles sont près de nous. Nous sommes fiers de proclamer notre Foi :

Chant : UN SEUL SEIGNEUR, UNE SEULE FOI, UN SEUL BAPTÊME...

Pour que nos Saintes Maries nous aident à grandir dans la Foi, prions, comme elles-mêmes l'ont fait si souvent :

NOTRE PÈRE... JE VOUS SALUE MARIE... GLORIA...

5)- N'est-ce pas la FOI qui a édifié les FONDATIONS et les MURS de cette église ?

Construite à l'époque carolingienne, en 810 exactement pour sa partie principale : chœur, chapelle haute, clocher et tour de garde... (voir le « Petit Guide de la Visite de l'Église », page 4 : l'Église) ...

C'est toujours avec beaucoup de ferveur que les pèlerins, chaque année, viennent ici prier. Un grand nombre aujourd'hui n'ont pu se joindre à nous, retenus par la maladie, le deuil, des difficultés et épreuves de toutes sortes. Prions pour eux...

Prions pour nos MALADES, les membres souffrants et ÉPROUVÉS de nos familles, de nos connaissances : Que Dieu leur donne son Esprit de force et le réconfort de sa grâce !

NOTRE PÈRE... JE VOUS SALUE MARIE... GLORIA  
PATRI...

6)- Les CHÂSSES que vous voyez dans le haut de cette église ou que vous voyez dans le chœur de cette église, contiennent les reliques des deux saintes femmes découvertes en 1448 dans cette crypte, au cours des fouilles organisées sur l'ordre du roi René, comte de Provence, en présence du légat du Pape et de nombreux dignitaires. On voulait à cette époque vérifier la tradition selon laquelle les saintes femmes étaient enterrées là, sous le sanctuaire.

De fait les reliques que l'on a découvertes sont, d'après les analyses les plus récentes, des corps de femmes, de type oriental, du premier siècle de notre ère.

Selon le procès-verbal relatant la découverte de ces corps, procès-verbal que vous pouvez voir exposé avec des reliquaires dans la vitrine située au fond de l'église, de nombreux miracles ont accompagné la mise à jour de ces reliques.

Ces châsses (un double sarcophage) sont en permanence placées dans la chapelle haute, au-dessus du chœur. Elles sont descendues lors du pèlerinage, le 24 mai, au cours d'un cérémonial et ensuite remontées à la fin du pèlerinage, l'après-midi du 25 mai. Il en est de même en la fête de Ste SALOMÉ, le 22 octobre, au cours du pèlerinage toujours célébré l'avant dernier samedi et l'avant dernier dimanche d'octobre.

Nous souvenant de tout ce que l'ÉGLISE doit à ces premiers apôtres, prions pour ce PEUPLE de DIEU dont nous sommes, afin que tous unis à notre Pape, à nos évêques, à tous ceux qui portent des responsabilités, nous travaillions à la réalisation de l'unité dans la vérité, la justice et la paix.

NOTRE PÈRE... JE VOUS SALUE ... GLORIA PATRI...

7)-SARA et les GITANS – NOTRE PÈLERINAGE (voir le « Petit Guide » page 2)

n.b Tout le vécu de la semaine de mission du 19 au 25 mai peut être évoqué ici : veillées de prières, baptêmes etc...

prions pour que tous les hommes, quelles que soient leurs races, leurs langues, leurs cultures etc..., soient reconnus et respectés :

NOTRE PÈRE... JE VOUS SALUE ...

CHANT. ACCLAMATIONS...



8)- L'EAU du BAPTÊME –NOTRE BAPTÊME – LE PUIITS de cette Église.

Avez-vous remarqué le puits de cette église ?

(voir le « Petit Guide » page 4, dernier paragraphe)

L'eau est importante dans la vie... L'eau reçue au baptême...

Baptême, sacrement de la foi...

Souvenons-nous !...

Prions pour ceux qui se préparent au baptême, pour leur famille...

PROFESSONS NOTRE FOI : JE CROIS EN DIEU...

CHANT : SEIGNEUR JE CROIS ET JE SUIS FIER DE MA FOI !

ou UN SEUL SEIGNEUR, UNE SEULE FOI,  
UN SEUL BAPTÊME...

9)- NOTRE PÈLERINAGE

Si nous sommes aussi nombreux à nous presser dans cette église c'est tout simplement parce que nous sommes heureux et fiers de croire en Jésus Ressuscité, toujours vivant au milieu de nous. Nous venons ici chanter notre joie en l'Église, avec nos évêques, nos prêtres et tous nos frères dans la foi. Tous rassemblés en un seul peuple : le Peuple de Dieu dont le Christ est le chef.

Ensemble, nous voulons proclamer notre Foi et dire notre Reconnaissance à ces disciples de Jésus et tout particulièrement, ici, à ces saintes Marie Jacobé et Salomé qui nous ont annoncé et transmis l'Évangile.

Au-delà de la présence des reliques découvertes dans cette crypte par les croyants du XV<sup>e</sup> siècle... Bien au-delà du culte qui leur est rendu dans ce sanctuaire depuis les temps les plus anciens, nous sommes là pour célébrer la fête de la Foi en Jésus Christ, Fils

de Dieu, et la reconnaissance à l'égard de ses amies qui l'ont fait connaître et nous ont appris à vivre avec Lui.

Notre pèlerinage est la célébration de la première évangélisation de notre terre de Provence... Il est la fête du Peuple de DIEU. Laissons-nous habiter par la joie que nous apporte la foi en notre Dieu vivant !

CHANT d'ENTRÉE (si c'est avant la messe ou la célébration de l'après-midi).

Ou

CHANT : DIEU NOUS TE LOUONS, SEIGNEUR NOUS T'ACCLAMONS, DANS L'IMMENSE CORTÈGE DE TOUS LES SAINTS !

N.B. Ce schéma n'a pas été numéroté par ordre d'importance de 1 à 9... Il n'a pas d'autre prétention que de donner quelques thèmes à la prière en fonction du temps, des pèlerins et de l'ambiance à créer dans l'heure ou la demi-heure qui précède la célébration.



*Monsieur Roncalli futur Jean XXIII aux Stes-Maries-de-la-Mer*

## Revue « Monde Gitan » N° 45

Du bon usage de « *Monde Gitan* » par le Père Pierre Causse Aumônier national.

Le « Monde Gitan » (j'entends la revue) est là, sur ma table. Je la connais depuis dix ans. Qu'est-elle pour moi ? Que pourrait-elle être si je la considérais comme guide, lumière, soutien dans mon engagement auprès de mes frères voyageurs ? Tel est le sens de ma recherche. « *Monde Gitan*, » c'est la voix de l'Association Notre-Dame des Gitans. Si cette voix n'existait pas, il nous manquerait quelque chose. C'est ma conviction. Comment pénétrer ce monde si différent, si complexe dans sa diversité, sans une information vraie, précise ? Que de découvertes pouvons-nous faire qui nous forcent à modifier notre angle de vue !

Feuilletons la table des matières, les diverses rubriques.

Le présent, comment le comprendre si on ne connaît pas son enracinement dans le temps, son évolution ? Des fresques historiques nous aident dans cette recherche. Le présent, l'actuel, nous est apporté par les informations qui nous arrivent de tous les coins du monde. Elles nous permettent de mieux saisir la réalité de ces situations complexes et mouvantes et, par contrecoup, elles nous interrogent sur la valeur de nos idées toutes faites, véritables clichés que nous sommes tentés de prendre pour des vérités premières.

« Histoire », événements contemporains me font comprendre le sens que je dois donner à mon service, m'obligent à me dégager du « hic et nunc » (du : ici et maintenant) pour acquérir une idée plus générale et plus vraie des événements que je vis moi-même. Il y a encore matière à approfondissement de ma réflexion grâce aux « Témoignages » que m'apporte chaque livret. Témoignages vécus, souvent provocateurs, qui me contraignent à réviser mes points de

vue et à apprécier à leur juste valeur les comportements, les manières de penser et de sentir de ces familles et de ces milieux.

« *Monde Gitan* » est un miroir fidèle de la vie de ce monde que nous croyons connaître et qui garde toujours un voile de mystère.

Mais la revue veut être, non seulement une aide pour nous, amis des Gitans, mais aussi le porte-parole des milieux gitans eux-mêmes. Milieux silencieux, suspectés, décriés !

Dès son apparition, « *Monde Gitan* » n'a pas cessé de lutter contre le racisme, de protester contre certaines brutalités policières, dénonçant les injustices de notre société chaque fois qu'elles apparaissaient dans la législation et les faits. Certaines affaires sont trop présentes à notre mémoire pour qu'il soit besoin de les rappeler.

Les prises de position de « *Monde Gitan* » nous interpellent dans nos silences, nos timidités, nos refus d'intervention. Qu'aurais-je fait devant telle souffrance ?

N'y a-t-il pas autour de moi des faits analogues devant lesquels je reste aveugle, sourd et muet ? Et s'il m'est arrivé une fois ou l'autre d'intervenir en faveur des Voyageurs ou avec eux, c'est assurément grâce au stimulant qu'a été pour moi « *Monde Gitan*. »

Dans les « Documents » et dans les « Dossiers, » « *Monde Gitan* » nous initie aux problèmes qui concernent la vie quotidienne des Voyageurs. Que de renseignements utiles pour eux et pour moi ! Problèmes de l'école, de l'action sociale, du stationnement, de la délinquance, de la détention, de la Justice, de la jurisprudence, de l'assimilation, etc. Comment agir, conseiller sans connaître tous les obstacles qui entravent la vie de nos frères ?

Nous le voyons, notre revue nous incite à faire examen, non pour nous décourager devant les difficultés ou offrir à Dieu notre

insuffisance, solution de facilité, mais pour nous forcer à réfléchir et à agir selon nos possibilités.

Enfin, attentifs à cette Église naissante ou déjà présente en monde gitan, les chrétiens - et plus particulièrement les prêtres et les religieuses - voient leur route balisée par des « Jalons. » Ces pages nous aident à mieux saisir la mentalité religieuse des Voyageurs, à découvrir l'image qu'ils ont de Dieu, à percevoir l'évolution de leur croyance, à discerner les motivations de leurs actes religieux. Notre monde en mutation, dans lequel vivent nécessairement les Gitans, n'est pas sans influencer leur évolution religieuse. C'est là, dans leur univers changeant, que se joue l'évangélisation. Les interrogations qui jalonnent ces pages, tout comme les comportements dont nous sommes les témoins, sont autant de questions posées à la réflexion de nos équipes apostoliques. Mais quelle place donnons-nous, en équipe, à une telle réflexion ?

« Informations », « Choses vues », « Histoire », « Dossiers », « Documents », « Jalons », telles sont nos richesses. Elles sont autant de mines où chacun non seulement peut puiser, mais aussi doit creuser en apportant de nouveaux matériaux qui permettront d'aller plus loin et plus profond, ensemble. Ainsi l'action à mener sera-t-elle plus éclairée, mieux concertée, plus efficace.

Le souci de plus de justice, un plus grand respect de l'homme gitan et de l'homme tout court, le désir de croissance de l'Église nous invitent, non seulement à faire nôtres les objectifs de « *Monde Gitan*, » mais à nous engager résolument dans son sillage.

Ainsi s'achève notre « examen particulier » (\*) sur notre lecture de « *Monde Gitan*. » Il nous reste une résolution à prendre. Que l'Esprit Saint nous l'inspire !

« *Monde Gitan* » est pour nous un outil de travail pour une

meilleure connaissance et un meilleur service de nos frères gitans.

P. Causse

(\*). Rappelons que « l'examen particulier » est la clef de voûte de la spiritualité vincentienne.



## La mort du Patriarche

On l'appelait « Lafleur. » Ce sobriquet épinglé à son nom était pour les gens de l'endroit une manière de panégyrique en raccourci. Son honnêteté reconnue et connue aussi sa bonhomie, on ne s'en étonnait plus.

Depuis quelques années on le surnommait également « Le Patriarche. » Sa haute taille, sa robustesse portaient allègrement quatre-vingts ans. Ornée de blanches moustaches, sa face pétrie d'intelligence, de jovialité faisait penser aux figures de vitrail souriantes sous le soleil et qui vous accueillent discrètement dans le silence d'une église.

Il était né d'ailleurs l'année de la construction de l'église, en 74. Son père avait par sa foi solide animé cette audacieuse entreprise. Acceptant l'hypothèque de sa ferme, de ses terres, de ses troupeaux pour emprunter l'argent indispensable, il avait su lier autour de son dynamisme, des centaines de bras et charrettes, d'apporter les matériaux et artisans d'édifier. En pleine montagne à mille mètres d'altitude, la ténacité terrienne avait élevé, comme les Français de jadis, une cathédrale.

C'est dans cet « estrambord » qu'était venu Lafleur. Les vertus de son père revivaient en lui : aussi rien sans lui ne se décidait, sans lui rien ne se faisait dans le village. Son règne tacite était accepté de tous. Dès lors fallait-il s'étonner si en cette matinée givrée de décembre 54 tous ses sujets, unanimes dans leurs regrets, l'accompagnaient au cimetière.

Subite avait été sa fin. On l'avait rencontré au déclin du jour, courbé sous le vent froid qui descendait du col, la hotte sur ses épaules, rentrant à la grange les dernières pommes de terre

ramassées dans le champ étagé sur la pente. Comme à l'accoutumée il avait veillé au coin de l'âtre, comme à l'accoutumée il s'était couché dans le grand lit de bois.

Soudain vers les trois heures de la nuit le lourd marteau avait ébranlé la vaste maison abandonnée que j'habitais pour quelques jours. Dans l'abrutissement du demi-réveil je m'élançais à la fenêtre tandis que sous la lune une voix haletante criait : « le patriarche agonise ! » Quelques minutes plus tard par un sentier montant à l'ombre des monts couverts d'une neige lunaire, je me dirigeais vers cette lueur qui là-haut parmi les maisons du hameau semblait m'adresser un appel désespéré. Déjà je devinais une chambre où dans le va-et-vient des vivants désemparés attendaient la Mort.

Hélas ! Elle m'avait devancé. La camarade était là. Sa présence était marquée par des cris étouffés, des commentaires éplorés ; scènes aussi vieilles que l'humanité et pourtant tellement nouvelles qu'elles émeuvent toujours ceux qui en sont les témoins.

Dans ce drame l'âme paysanne apparaissait dépouillée de toute retenue : sa réserve habituelle cédait la place à l'indiscrétion. Tout devenait, pour ces ruraux endeuillés, motif et objet de lamentations ; depuis le fusil qui désormais ne tuerait plus d'isard, depuis les sabots ouvragés suspendus au mur jusqu'aux bœufs et vaches qui n'entendraient plus désormais la voix de leur fidèle gardien. Étranges relations entre bêtes et choses qui soudain se révèlent débordantes de souvenirs et d'affection !

Devant le traîneau qui portait le cercueil et que les hommes retenaient sur la pente glissante, un ancien apercevant tout le village pleurer ne put s'empêcher de murmurer : « *Voyez-vous, dans la partie que nous jouons tous sur le théâtre de la Vie, plus que notre fortune, mieux que notre situation, notre vertu est notre atout*



*majeur... »*

*« L'homme ne vaut pas par ce qu'il a mais parce qu'il est ! »*

Comme un écho à ces réflexions, celle d'un de mes maîtres me revient à l'esprit trouvant une fois de plus confirmation dans les faits : *« Les morts seuls rassemblent plus de vivants que les vivants eux-mêmes. »*

Pierre Causse

Le Vidourle N° 40 du 22.01.1955



*Avec l'abbé Morel aux Saintes-Maries-de-la-Mer*

## « En Conclusion »

Lunel, le 4 mai 2021

Cher Pierre,

Au terme de ce recueil, le groupe d'amis venus d'horizons divers, réunis spontanément pour vous rendre hommage, en cette année anniversaire de votre naissance, tient à vous dire :

**GRAMACI.**

Une fois de plus, vous avez su rassembler autour de vous, comme vous le faisiez par le passé.

Dans cette période difficile ce fut un grand bonheur, un grand « soulas<sup>9</sup> », de vous retrouver dans vos écrits. Nous les avons lus, relus, transcrits, traduits et savourés dans l'espoir de les faire partager encore et encore.

Partager, un des mots forts de Saint Vincent. À votre tour vous l'exprimiez bien joliment lorsque vous répétiez : « Dins la vida, fau faire la « pousaraco<sup>10</sup>. »

Quelle chance de vous avoir connu ! Grâce à vos écrits, d'autres comme nous, vont pouvoir apprécier : toute votre humanité, votre bienveillance, votre sens du prochain, votre simplicité, votre attachement à notre Culture, à notre langue « méiralo<sup>11</sup>. »

Bref, tout ce qui, au long de votre vie vous a fait témoigner de cette Foi rayonnante animée par l'Espérance.

Comme l'écrivait un grand poète<sup>12</sup> du XV<sup>ème</sup> siècle :  
« ...bien qu'il perdit la vie, il laissa pour nous consoler sa  
MEMOIRE. »

---

<sup>9</sup> Soulas : consolation.

<sup>10</sup> Dans la vie, il faut faire comme la noria qui puise et redistribue l'eau.

<sup>11</sup> Méiralo : maternelle

<sup>12</sup> Jorge Manrique

## **Table des matières**

Préface	3
Biographie	6
Acte de naissance & Acte de baptême	8
<b>I : Connaître le Père Pierre Causse</b>	
Entretien P Causse et le Père Glénadel	10
Entretien P Causse et D Paquier-Galliard	28
09.05.1988 Jubilé sacerdotal de P Causse	31
09.05.1998 Jubilé sacerdotal (suite)	36
En famille par Claudette Alverny/Chevalier	40
À Pierre Causse, pour sa première messe	43
Les curés et moi (extrait) par A Sauveplane	45
Au père Causse par Francois Berengier	49
22.06.2009 Obsèques de P Causse par J Mouttet	53
Père Roger Vergé : au revoir Pierre Causse	56
22.06.2009 Obsèques de P Causse : les filles de la Charité	58
Bernard Giély : le prêtre de la mission, P Causse	61
Ginette Nougaret : hommage à P Causse	73
Laus de Pierre Causse par Michel Desplanches	76
Inauguration du rond-point P Causse – Claude Barral	105
Inauguration du rond-point – M. Wojtech	108
Inauguration du rond-point – Jean Landier	110
Inauguration du rond-point – Noël Danièle	113
<b>II : Les homélies</b>	
15.11.1976 Adieu à mon neveu Christian Chevalier	117
13.04.1980 Rassemblement des Gitans	119
25.07.1954 Cinquantenaire de la « Nacioun Gardiano »	125
24.12.1975 Salinelles : présentation de la veillée de Noël	134
24.12.1975 Salinelles : homélie	137

11.01.1986 Lunel : messe des rois : Bienvenue	145
11.01.1986 Lunel : messe des rois : homélie	149
11.01.1986 Lunel : messe des rois : le Pater	159
11.01.1986 Lunel : messe des rois : remerciements	161
11.09.1988 Saint-Just : centenaire naissance A Arnaud	165
01.12.1990 Lunel : homélie	175
18.10.1992 Les-Stes-Maries-de-la-Mer : homélie	183
28.11.1992 Lunel Viel : homélie	191
02.12.1995 Lunel Viel : homélie	199
26.01.1997 Marseille : école des félibres de la mer	207
09.11.2000 Lourdes : pèlerinage « Nacioun Gardiano »	215
07.10.2001 Saint-Géniès-des-Mourgues : les coupes	223
12.09.2004 Maillane : homélie	235

### **III : Les Discours**

08.07.1956 Lunel : Inauguration avenue Loui Abric	243
10.11.1987 Lunel : Cigale d'argent de Julius Estève	255
10.09.1988 Saint-Just : Centenaire de la naissance d'A Arnaud	263
02.12.1990 Saint-Just : Cigale d'or de Julius Estève	267
29.11.1992 Lunel Viel : Anniversaire naissance d'A Roux	273
05.12.1993 Lunel Viel : Le Pater en Terre Sainte	281
05.12.1993 Lunel Viel : Rassemblement : École du Vidourle	283
12.05.1993 Lunel Viel : Evocation de De Montaut	289
04.12.1994 Lunel Viel : Banquet École du Vidourle	295
06.02.2000 Lunel Viel : Nous sommes en l'an 2000	301
11.01.2004 Lunel : Année de mémoire	309

### **IV : Les Chansons et articles**

Ambrussum	315
Bandido Bluio	320
Tour Sainte	325

Laus du Chanoine José Salvat	333
Préface de Sansogno	355
Noune Judlin	361
Faut-il abandonner la culture de la vigne	363
09.10.1969 Messe concélébrée avec Pierre Gibert	367
04.12.1969 Décès de Pierre Gibert	368
10.1976 Jouvènço d'aut	370
01.11.1982 Pour des jeunes Majoraux	373
25.11.1998 Commission du Provençal à l'Église	376
27.08.2003 La bénédiction des chevaux à Lunel	379
Nacion Gardiane et pèlerinage des Saintes	381
01.07.1976 : Pèlerinage des Saintes	384
Schéma d'animation du pèlerinage des Saintes	386
Revue « Monde Gitan »	394
La Mort du Patriarche	398
En conclusion	401

**De nombreux autres textes, photos,  
enregistrements audios et vidéos sont à voir sur le  
site : « <https://souvenirpierrecausse> »**

**Vos remarques peuvent être transmises à :  
[souvenirperecausse@gmail.com](mailto:souvenirperecausse@gmail.com)**



Ouvrage édité par l'association  
« *Souvenir Pierre Causse* »  
34400 Lunel

Achévé d'imprimer en juin 2021  
sur les presses de :  
« *Mon édition !* »  
8 rue de Berne  
30000 Nîmes  
Tél : 04 66 29 70 86

Dépôt légal : juin 2021

ISBN : 978-2\_9578200-0-9

EAN : 9782957820009

*Imprimé en France*

Vertadieramen i'a proun de  
causo aujourd'ioi que devrien nous  
teni reviha : li pople que se  
charpon e se sagaton dins li guerro  
que n'en finisson plus... tant e tant  
de pàuri gènt, de femo, d'enfant,  
de vièi escampiha sus tóuti li  
camin de l'Europo o abrama de  
fam dins li païs d'Africo...li  
batèsto e li cridadisso encò nostre  
dins noste païs, de tóuti aquéli que  
perdon la terro e si recolto, soun  
travai e que n'an plus d'aveni.

Pèr de bon, tout acò déurié  
nous teni reviha, que savèn pas  
dequé sara deman.

Se sian pas encaro à la fin  
dóu mounde, sian segur à la fin  
d'un mounde. D'un mounde  
qu'avèn couneigu, dóu mens  
permié li pus ancian permié nautre,  
d'un mounde ount avèn viscu.  
Aquéu mounde s'es esclapa, es  
acaba, es en trin de desaparèisse.

28.11.1992 Lunèu Vièl



« Véritablement il y a beaucoup de choses aujourd'hui qui devraient nous tenir réveillés : les peuples qui s'écharpent et se massacrent dans des guerres qui n'en finissent plus... tant et tant de pauvres gens, de femmes, d'enfants, de vieux, éparpillés sur tous les chemins de l'Europe ou mourant de faim dans les pays d'Afrique... les combats et les clameurs chez nous dans notre pays, de tous ceux qui perdent leur terre et leurs récoltes, leur travail et qui n'ont plus d'avenir.

Sérieusement, tout cela devrait nous tenir éveillés, car nous ne savons pas ce que sera demain.

Si nous ne sommes pas encore à la fin du monde, nous sommes certainement à la fin d'un monde. D'un monde que nous avons connu, du moins parmi les plus anciens d'entre nous, d'un monde où nous avons vécu. Ce monde s'est brisé, il est achevé, il est en train de disparaître ».

28.11.1992 Lunel Viel

**« L'homme ne vaut pas par ce qu'il a mais parce qu'il est ! »**

Pierre Causse



9 782957 820009

Prix 15€